PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio 11 11

Palchetto 3.

Num.° d' ordine 45

35854

NAZIONALE

B. Prov.

11

1049

NAPOLI

VITT. EM. III

83- Prof-
II
1049

HISTOIRE ROMAINE.

TOME DIXIEME.

C 10245 SEN

HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS

LA TRANSLATION DE L'EMPIRE par CONSTANTIN, jusqu'à la prise de Constantinople par MAHOMET II.

Traduite de l'Anglois de LAURENT ECHARD.

TOME DIXIEME,

Contenant l'Histoire des Empereurs, depuis l'an de JESUS-CHRIST 1081. jusqu'en 1204.

Prix 3 liv. le vol. broché.

A AVIGNON,

Chez { ANTOINE AUBANEL, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Marc.
JEAN-ALBERT JOLY, Imprimeur-Libraire, rue Vieux-Sétier.

AN X. (1802.)

NAPOLI

TABLE
DES SOMMAIRES

Du dixieme Volume,

HISTOIRE ROMAINE,

LIVRE ONZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis le Couronnement d'Alexis Comnéne, jusqu'à la Guerre des Croisades pour la conquête de la Terre-Sainte.

(Espace de 16 ans.)

ALEXIS COMNÉNE I. Empereur LXI.

An de N. S. 1081.

I. *COuronnement d'Alexis et d'Iréne.* II. *Il crée de nouvelles charges pour ses parens.* III. *Il reconnoît la faute qu'il a commise dans le pillage de Constantinople.* IV. *Sa pénitence.* V. *Il partage l'autorité avec sa mere.* VI. *Triste*

état de l'Empire. VII. *Alexis sollicite les Princes de l'Europe contre Robert.* VIII. *Sa Lettre à l'Empereur d'Allemagne.* IX. *Il repousse les Turcs et les oblige à demander la paix.* X. *Il s'assure de la ville de Duras.* XI. *Robert passe en Epire et essuye une violente tempête.* XII. *Il assiége Duras.* XIII. *L'imposture de son faux Moine indigne les Assiégés.* XIV. *Son fils Boëmond*
1082. *est battu sur mer par les Vénitiens.* XV. *Disette, maladies, et affoiblissement de son armée.* XVI. *Il feint de demander la paix.* XVII. *Les assiégés de Duras se rendent à Robert.* XVIIII. *Embarras d'Alexis pour soutenir la guerre.* XIX. *Il y employe les Vases sacrés.* XX. *Il sollicite Henri d'entrer en Lombardie.* XXI. *Robert va l'en chasser.* XXII. *Boëmond remporte deux victoires sur Alexis.* XXIII. *Murmure sur l'enlevement des biens de l'Eglise.* XXIV.
1083. *Alexis justifie sa conduite.* XXV. *Il promet par une Bulle d'or de rendre cet argent.* XXVI. *Il se remet en campagne, et enleve le butin de Boëmond.* XXVII. *Il*
1084. *met le trouble dans son armée.* XXVIII. *Il prend Castoria et débauche plusieurs Officiers.* XXIX. *Robert revient en Illyrie.* XXX. *Alexis remporte sur lui deux victoires.* XXXI. *Robert se venge cruellement.* XXXII. *Il est défait par les Véni-*

tiens, et ceux-ci sont magnifiquement recompensés par Alexis. XXXIII. *Sa mort met fin à la guerre.* XXXIV. *Troubles parmi les Turcs.* XXXV. *Alexis en profite en surprenant le Chiaoux.* XXXVI. *Apelcasem s'empare de Nicée.* XXXVII. *Il est vaincu plusieurs fois par les Francs.* XXXVIII. *Il se réconcilie avec Alexis.* XXXIX. *Alexis lui donne du secours.* XL. *Le Sultan envoye des troupes contre lui.* XLI. *Il le fait étrangler.* XLII. *Tutuse fait égorger le Sultan, dont son fils venge la mort par celle de Tutuse.* XLIII. *Irruption et défaite des Scythes.* XLIV. *Douceur d'Alexis.* XLV. *Sa clémence envers les conjurés.* XLVI. *Entreprises de Tzacas Turc.* XLVII. *Délasséne est envoyé contre lui.* XLVIII. *Propositions de paix de Tzacas.* XLIX. *Délassene les refuse.* L. *Les Romains reprennent Mytilene.* LI. *Ils chassent les Turcs des autres Isles.* LII. *Tzacas assassiné par le Sultan.* LIII. *Guerre de Bolcan en Dalmatie.* LIV. *Commencemens de Nicephore Diogéne.* LV. *Son caractere et sa conjuration.* LVI. *Il cherche à assassiner Alexis.* LVII. *Son interrogatoire et ses dépositions.* LVIII. *Il est exilé avec les principaux complices.* LIX. *L'Empereur assemble les autres et leur pardonne.* LX. *Diogéne a les yeux crevés, et il se console en étudiant la Géome-* 1085. et suiv.

trie. LXI. *Paix avec Bolcan.* LXII. *Un soldat se donne pour le fils de l'Empereur Diogéne.* LXIII. *Il se fait proclamer Empereur par les Comnénes.* LXIV. *Il n'ose attaquer les Romains à Anchiale.* LXV. *Il fait le siége d'Andrinople.* LXVI. *Alacasée le trompe.* LXVII. *Il est pris et a les yeux crevés.*

CHAPITRE II.

Depuis le commencement de la premiere Croisade, jusqu'au retour des Chrétiens en Europe.

(Espace de 4 ans.)

I. ORigine des Croisades. II. Pierre l'Hermite y exhorte les peuples. III. Le Pape Urbain la prêche au Concile de Clermont. IV. Promesses pour y engager les Fideles. V. Concours des Croisés, VI. Le Pape en avertit l'Empereur. VII. Ce Prince en est effrayé. VIII. Brigandages des Croisés dans leur marche. IX. Traité entre les François et l'Empereur. X. Les deux partis y sont peu fideles. XI. Les Croisés devant Nicée. XII. Siége de la Place. XIII. Les Croisés jettent dans la ville les têtes des Turcs. XIV. Butumire Officier Romain gagne les assiégés. XV. Il envoye leurs Chefs à l'Empereur. XVI. Prise de la ville ; engagement des Croisés à l'Empereur, XVII. Irruption des Turcs au départ de Nicée. XVIII. Les Croisés prennent plusieurs places et les gardent. XIX. Di-

An de N. S. 1093. 1095. 1096. 1097.

vision entre Tancrede et Baudouin. XX. *Progrès de Baudouin.* XXI. *Succès des Croisés.* XXII. *Siége d'Antioche.* XXIII. *Vive sortie des Turcs.* XXIV. *Triste état des Croisés.* XXV. *Sortie funeste aux Turcs.* XXVI. *Pyrrhus promet de livrer la ville à Boëmond.* XXVII. *Ce Prince*
1098. *en devient le maître.* XXVIII. *Il est attaqué par le Sultan de Perse.* XXIX. *Extrême famine que souffrent les Croisés.* XXX. *Ils envoyent une députation à l'Empereur.* XXXI. *Guerres particulieres de ce Prince contre les Turcs.* XXXII. *Il les termine heureusement par la valeur de Jean Ducas.* XXXIII. *Il va secourir les Croisés et se retire.* XXXIV. *Ceux-ci ont recours à la priere.* XXXV. *Ils croyent avoir trouvé le fer de la sainte Lance.* XXXVI. *Ils remportent une victoire complette sur les Turcs.* XXXVII. *Usage qu'ils font de la victoire.* XXXVIII. *Ils en informent le Pape.* XXXIX. *Terreur de leurs armes.* XL. *Le Sultan*
1099. *d'Egypte se prépare à défendre Jerusalem.* XLI. *Les Croisés en font le siége.* XLII. *Prise de la ville et affreux carnage.* XLIII. *Godefroi en est déclaré Roi.*

CHAPITRE III.

Depuis la prise de Jérusalem, jusqu'à la mort d'Alexis.

(Espace de 19 ans.)

I. *LE Sultan de Babylone fait plusieurs prisonniers François.* II. *Alexis les retire.* III. *Il demande la paix à Boëmond, qui la refuse.* IV. *Guerre entre ces deux Princes.* V. *Les Romains prennent Laodicée.* VI. *Boëmond défend la Citadelle.* VII. *Il se sauve dans un cercueil.* VIII. *Ses discours menaçans.* IX. *Alexis se justifie dans les Cours étrangeres.* X. *Conjuration contre lui.* XI. *Punition des coupables.* XII. *L'Impératrice obtient la grace des principaux.* XIII. *L'Amiral des Romains est vaincu par une femme.* XIV. *Boëmond irrite le Pape contre les Romains.* XV. *Il passe en Illyrie.* XVI. *Il fait le siége de Duras.* XVII. *Il brûle ses Vaisseaux.* XVIII. *Il sappe les murailles de la ville.* XIX. *Ses troupes sont repoussées dans la mine par des feux d'artifice.* XX. *Incendie d'une machine prodigieuse.* XXI. *Précautions de l'Empereur.* XXII. *Il rend les Chefs François suspects à Boëmond.* XXIII. *Pertes et avantages*

An de N. S. 1099. 1100. et suiv. 1105. 1107. 1108. 1109. 1110.

réciproques. XXIV. *Triste état du camp de Boëmond.* XXV. *Il demande la paix.* XXVI. *Réponse de l'Empereur.* XXVII. *Demandes de Boëmond.* XXVIII. *Il va trouver Alexis.* XXIX. *Les propositions de ce Prince le révoltent.* XXX. *Traité de paix.* XXXI. *Mort de Boëmond.* XXXII. *Contestation avec Tancrede.* XXXIII. *Alexis est contraint de céder.* XXXIV. *Cruauté de quelques soldats Romains.* XXXV. *Cause d'une guerre violente.* XXXVI. *Ravage des Turcs dans toute l'Asie.* XXXVII. *Alexis en défait une partie.* XXXVIII. *Louanges qu'il reçoit.* XXXIX. *Il travaille à la conversion des Manichéens.* XL. *Il met en fuite les Scythes Comanes.* XLI. *Railleries des Turcs sur sa goute.* XLII. *Ils fuyent à son arrivée.* XLIII. *Leur maniere de combattre.* XLIV. *Alexis les bat plusieurs fois.* XLV. *Ils demandent la paix.* XLVI. *Humanité d'Alexis envers les prisonniers.* XLVII. *Il en donne de nouvelles marques.* XLVIII. *Il fonde un Hôpital général.* XLIX. *Il meurt.* L. *Son portrait.* LI. *Ses vertus guerrieres.* LII. *Il sauve l'Etat par sa politique.* LIII. *Son zele pour la Religion.* LIV. *Il travaille à convertir les Manichéens et les Bogomiles.* LV. *Son adresse pour discerner les vrais hérétiques.* LVI. *Ses vertus morales.* LVII. *Defauts qu'on lui reproche.*

1111.

1112. et suiv.

1115.

1116.

1117.

1118.

CHAPITRE IV.

Depuis la mort d'Alexis jusqu'au régne d'Isaac l'Ange, sous qui arriva la troisieme Croisade.

(Espace de soixante-sept ans.)

JEAN COMNÉNE, Empereur LXII.

I. *JEan se fait reconnoître Empereur.* II. *Iréne sa mere y est opposée.* III. *Jean neglige les obséques d'Alexis.* IV. *Jean change les Officiers de sa Cour.* V. *Conjuration contre l'Empereur.* VI. *Il veut dépouiller Anne en faveur d'Axuque.* VII. *Celui-ci l'en détourne.* VIII. *Victoires de Jean sur les Turcs.* IX. *Il défait les Scythes.* X. *Ensuite les Tribalies, les Huns, et réduit les Dalmates.* XI. *Il triomphe en rentrant à Constantinople.* XII. *Stratagême dont il se sert pour prendre Castamone.* XIII. *Siége de Boca.* XIV. *Combat singulier.* XV. *Conquêtes de l'Empereur en Syrie.* XVI. *Il dissimule la perfidie de son frere.* XVII. *Il fortifie les villes de Bithynie.* XVIII. *Manuel son fils s'expose témerairement.* XIX. *Retraite des Romains.* XX. *Mort de deux fils de l'Empereur.* XXXI. *Il man-*

An de N. S.
1118.
1119.
1120. et suiv.
1123. et suiv.
1129. et suiv.
1131. et suiv.
1136. et suiv.
1139. et suiv.

que de reprendre Antioche. XXII. *Il se blesse d'une flèche empoisonnée.* XXIII. *Discours sur le choix de son successeur.* XXIV. *Il fait proclamer Manuel le plus jeune de ses fils.* XXV. *Sa mort et son caractère.*

MANUEL COMNÉNE, Empereur LXIII.

1143. XXVI. *Manuel est reconnu à Constantinople.* XXVII. *Il est sacré.* XXVIII. *Ses*
1144. *premieres expéditions.* XXIX. *Il épouse Gertrude et entretient sa Niéce.* XXX. *Il crée de nouveaux Officiers.* XXXI. *Il est*
1145. *d'abord prodigue et ensuite avare.* XXXII. *Seconde Croisade.* XXXIII. *S. Bernard*
1146. *la prêche en France et en Allemagne.* XXXIV. *Résolutions sur la marche des Croisés.* XXXV. *Ils arrivent en Thrace.*
1147. XXXVI. *Perfidie des Romains et de l'Empereur.* XXXVII. *Ils brûlent un parent de Conrad. Vengeance de Fréderic.* XXXVIII. *Le camp des Allemands est surpris par une inondation.* XXXIX. *Ils passent en Asie.* XL. *Reception magnifique du Roi de France à Constantinople.* XLI. *L'Evêque de Langres propose de s'emparer de la ville.* XLII. *Le Roi s'y oppose.* XLIII. *Perfidie de l'Empereur.* XLIV. *Défaite*
1148. *des Allemands.* XLV. *Conrad retourne à Constantinople.* XLVI. *Louis gagne une bataille sur les Turcs.* XLVII. *Ceux-ci*

défont son arriére-garde. XLVII. *Clémence du Roi.* XLIX. *Il va par mer en Syrie.* L. *Sa dispute avec Raimond Prince d'Antioche.* LI. *Il entre en triomphe à Jerusalem.* LII. *Assemblée célebre en Palestine.* LIII. *Siége de Damas échoué.* LIV. *Fin de la Croisade par le retour des Princes en Europe.* LV. *Roger Roi de Sicile ravage la Gréce.* LVI. *L'Empereur l'attaque à Courfou.* LVII. *Division entre les soldats et les Vénitiens auxiliaires.* LVIII. *Les assiégés se rendent.* LIX. *Il porte la guerre en Sicile.* LX. *Révolte des Serviens punie.* LXI. *Le Roi de Sicile envoye insulter l'Empereur à Constantinople.* LXII. *Guerre de Hongrie.* LXIII. *Emprisonnement et évasion d'Andronic.* LXIV. *L'Empereur est reçu à Antioche.* LXV. *Il fomente la division entre les Turcs.* LXVI. *Le Sultan vient demander la paix à l'Empereur.* LXVII. *Un Sarrasin se tue en essayant de voler.* LXVIII. *Manuel fait de grands dons au Sultan.* LXIX. *Infidélité de celui-ci.* LXX. *Nouvelles perfidies.* LXXI. *Défaite des Hongrois et des Serviens.* LXXII. *Manuel porte la guerre en Egypte.* LXXIII. *Elle échoue par la trahison d'Amauri.* LXXIV. *Naissance d'Alexis, fils de Manuel.* LXXV. *Renouvellement de la guerre avec les Turcs.* LXXVI. *Grands préparatifs de l'Empereur.* LXXVII. *Il refuse*

1149. et suiv.

1150. et suiv.

1159. et suiv.

1168. et suiv.

1175. et suiv.

la paix du Sultan. LXXVIII. *Son armée est surprise par les Turcs.* LXXIX. *Ils en font un horrible carnage.* LXXX. *Triste extrémité de l'Empereur.* LXXXI. *Il veut se sauver et un soldat le lui reproche avec outrage.* LXXXII. *Il se détermine à demeurer.* LXXXIII. *Le Sultan lui accorde la paix.* LXXXIV. *Elle est aussitôt rompue.* LXXXV. *Le Sultan ravage les côtes de l'Asie.* LXXXVI. *Défaite entiere de ses troupes.* LXXXVII. *Manuel en informe Frédéric.* LXXXVIII. *Il se*
1180. *précautionne contre ce Prince.* LXXXIX. *Il l'empêche d'être couronné à Rome.* XC. *Mort de Manuel.* XCI. *Prediction de l'Evêque de Cône sur son sujet.* XCII. *Ses disputes et ses erreurs sur la Religion* XCIII. *Question sur le Dieu de Mahomet.* XCIV. *Il se livre à l'Astrologie judiciaire.* XCV. *Perfidie de sa politique.* XCVI. *Dissipation des finances.* XCVII. *Brigandages des troupes.* XCVIII. *Valeur guerriere de Manuel.*

ALEXIS II, Empereur LXIV.

1181. XCIX. *Alexis II, Empereur.* C. *Mauvais état de l'Empire.* CI. *Andronic pense à s'élever sur le trône.* CII. *Conjuration de la Princesse Marie contre le Protosebaste.* CIII. *Elle se refugie dans la grande Eglise.* CIV. *Le peuple se dé-*

clare pour elle. CV. *Horrible combat dans l'Eglise.* CVI. *Accommodement des deux partis.* CVII. *Le Protosebaste se venge sur le Patriarche.* CVIII. *Marie souleve Andronic.* CIX. *Le Protosébaste équippe une flotte contre lui.* CX. *L'Empereur lui offre la paix.* CXI. *Il sacrifie le Protosebaste.* CXII. *Andronic assiége Constantinople.* CXIII. *Superstition du peuple à son sujet.* CXIV. *Il reçoit la visite du Patriarche.* CXV. *Il rentre à Constantinople.* CXVI. *Sa perfidie, ses injustices, ses cruautés.* CXVII. *Il dépose le Patriarche Théodose.* CXVIII. *Prison et outrages faits à l'Impératrice.* CXIX. *Sa mort violente.* 1182. 1183.

ANDRONIC COMNÉNE, Empereur LXV.

CXX. *Andronic est proclamé Empereur.* CXXI. *Sacrilége d'Andronic.* CXXII. *Il fait étrangler Alexis.* CXXIII. *Des Evêques le dispensent du serment fait à Manuel.* CXXIV. *Il entreprend le siége de Nicée.* CXXV. *Sa cruauté envers la mere d'Isaac l'Ange.* CXXVI. *Les assiégés se rendent.* CXXVII. *Dissimulation et cruauté de l'Empereur.* CXXVIII. *Siége de Pruse.* CXXIX. *Inhumanités d'Andronic.* CXXX. *Les Siciliens lui déclarent la guerre.* CXXXI. *Prise et sac de Thessalonique.* CXXXII. *Etat déplorable des Ci-* 1184. 1185.

toyens. CXXXIII. *Eustathe leur Archevêque intercéde pour eux.* CXXXIV. *L'Empereur envoye une armée contre eux.* CXXXV. *Mauvaise conduite et timidité des Généraux.* CXXXVI. *Andronic consulte les Magiciens.* CXXXVII. *Sédition au sujet d'Isaac l'Ange.* CXXXVIII. *Le peuple prend les armes.* CXXXIX. *Il proclame Isaac Empereur.* CXL. *Andronic se sauve.* CXLI. *Il est pris et le Palais pillé.* CXLII. *Cruauté du peuple sur lui.* CXLIII. *Autres inhumanités.* CXLIV. *Sa mort et ses qualités.* CXLV. *Traits de sa justice.*

CHAPITRE V.

Depuis la mort d'Andronic jusqu'au regne d'Alexis III.

(Espace de 10 ans.)

ISAAC L'ANGE, Empereur LXVI.

I. *BEaux commencemens du regne d'Isaac l'Ange.* II. *Uranas défait les Siciliens.* III. *Ruine entiere de leur armée.* IV. *Richard et Baudouin prisonniers.* V. *Incursion des Sarrasins en Thrace.* VI. *Révolte des Mysiens ou Valaches.* VII. *Ils sont vaincus et feignent de demander la paix.* VIII. *Révolte d'Uranas.* IX. *Foible conduite de l'Empereur.* X. *Défaite des révoltés et mort d'Uranas.* XI. *Vains efforts des Romains contre les Valaches.* XII. *Origine de la troisieme Croisade.* XIII. *Perfidie de Raimond Comte de Tripoli.* XIV. *Conquête de la Terre-Sainte par Saladin.* XV. *Guillaume de Tyr va demander du secours en Europe.* XVI. *La France et l'Angleterre consentent à la Croisade.* XVII. *L'Allemagne la reçoit aussi.* XVIII. *Frédéric fait alliance avec Isaac.* XIX. *Perfidie*

An de N. S.
1185.
1186.
1187.
1188.
1189.

d'Isaac. XX. *Remontrances de Frédéric.* XXI. *Crédulité d'Isaac.* XXII. *Ses troupes sont défaites.* XXIII. *Il renouvelle l'alliance.* XXIV. *Générosité de Frédéric.*
1190. XXV. *Nouveau traité et départ des Allemands.* XXVI. *Ils sont insultés par les Turcs.* XXVII. *Ils assiégent Icone.* XXVIII. *Elle est prise d'assaut.* XXIX. *Frédéric accorde la paix au Sultan.* XXX. *Sa mort et celle de son fils.* XXXI. *Arrivée des François et des Anglois en Sicile.* XXXII. *Richard prend l'Isle de Chypre.* XXXIII. *Les Croisés prennent Ptolemaïs*
1191. *sur Saladin.* XXXIV. *Retour des deux Rois en Occident.* XXXV. *Imposture du faux Alexis.* XXXVI. *Ses progrès et sa mort.* XXXVII. *Funeste expedition d'I-*
1192. *saac contre les Valaches.* XXXVIII. *Il veut persuader qu'il a remporté la victoire.* XXXIX. *Traits de son obstentation.* XL. *Il ajoute foi aux devins.* XLI. *Courses des Valaches.* XLII. *Isaac les réprime.* XLIII. *Ils l'insultent au dernier point.*
1193. XLIV. *On lui annonce ses malheurs.* XLV.
et suiv. *Alexis son frere est proclamé Empereur.*
1195. XLVI. *Sa lâcheté et sa mort.* XLVII. *Sa vie voluptueuse.* XLVIII. *Il se décharge du soin des affaires.* XLIX. *Impiété et dissipation.* L. *Ecrivains de ce siecle.*

LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis le regne d'Alexis III, sous qui Constantinople fut prise par les François et les Vénitiens, jusqu'à l'Election de Baudouin I, Empereur François.

(Espace de 9 ans.)

ALEXIS III, Empereur LXVIII.

I. *MAux que les usurpations causent aux Romains.* II. *Prodigalité d'Alexis.* III. *Sa proclamation.* IV. *Mauvais présage.* V. *Il abandonne le Gouvernement à l'Impératrice.* VI. *Caractere odieux de cette Princesse.* VII. *Alexis prend le surnom de Comnéne.* VIII. *Il s'éleve un faux Alexis.* IX. *Courses des Valaches, et fin de leur révolte.* X. *Siége et Prise de Diadibre par les Turcs.* XI. *Alexis achete la paix.* XII. *Prétentions et menaces de Henri VI.* XIII. *Faste ridicule d'Alexis.* XIV. *Les Allemands s'en mocquent.* XV. *Il achete la paix par un tribut.* XVI. *Trait de sa foiblesse.* XVII. *On lui rend Vatace et l'Impératrice suspects.* XVII. *Vatace est*

An de N. S. 1195. 1196. 1197. 1198.

assassiné. XIX. *Euphrosyne est mise dans un Couvent.* XX. *Ses accusateurs la font*
1199. *rappeller.* XXI. *Sort de Constantin.* XXII. *Alexis rompt sans sujet la paix avec les Turcs.* XXIII. *Caïcosroës prend les armes.* XXIV. *Son humanité envers les*
1200. *prisonniers.* XXV. *Il est obligé de se refugier à Constantinople.* XXVI. *Incursion des Valaches reprimée par un Roi de Russie.* XXVII. *Négligence d'Alexis à punir le crime.* XXVIII. *Sédition du peuple.* XXIX. *Alexis se met en danger de mort.* XXX. *Divers Prétendans à l'Empire.*
1201. XXXI. *Honteux Traité de l'Empereur avec un rébelle.* XXXII. *Révolte de Jean.* XXXIII. *L'Empereur se saisit de sa personne.* XXXIV. *Autres conjurations.* XXXV. *Isaac l'Ange envoye son fils Alexis implorer le*
1202. *secours des Latins.* XXXVI. *L'Empereur d'Allemagne engage les Croisés à le rétablir.* XXXVII. *Il est reconnu à Duras et à Corfou.* XXXVIII. *Etat de Constantinople.* XXXIX. *Les François*
1203. *y arrivent.* XL. *Ambassade de l'Empereur.* XLI. *Foiblesse de ses Troupes.* XLII. *Les Vénitiens s'emparent des murailles de la Ville.* XLIII. *L'Empereur n'ose attaquer les François.* XLIV. *Il se sauve pendant la nuit.* XLV. *Son caractere.* XLVI. *Son avarice.*

ISAAC L'ANGE, rétabli, et ALEXIS IV, Empereur LXIX.

XLVII. *Isaac l'Ange est rétabli sur le Trône.* XLVIII. *Promesses d'Alexis son fils aux Croisés.* XLIX. *Isaac les ratifie et l'associe à l'Empire.* L. *Alexis écrit au Pape pour la réunion.* LI. *Son embarras pour les autres articles.* LII. *Il fait ses remontrances aux Croisés.* LIII. *Ils se déterminent à passer l'hiver en Thrace.* LIV. *Mauvaise conduite d'Alexis.* LV. *Superstition et foiblesse de son pere.* LVI. *Les Croisés mettent le feu à Constantinople.* LVII. *Le peuple s'irrite contre eux.* LVIII. *Murtzufle* 1204
irrite les esprits. LIX. *On proclame Canabe Empereur.* LX. *Murtzufle arrête l'Empereur Alexis.* LXI. *Il usurpe la pourpre et l'étrangle.*

ALEXIS V, surnommé DUCAS MURTZUFLE, Empereur LXX.

LXII. *Caractere de Murtzufle.* LXIII. *Il dépouille les principaux de l'Empire.* LXIV. *Les Croisés lui déclarent la guerre.* LXV. *Ils le mettent en fuite avec son armée.* LXVI. *Siége de Constantinople.* LXVII. *Prise et sac de la Ville.* LXVIII. *Profanation des Eglises.*

LXIX. *Quantité du butin.* LXX. *Théodore Lascaris élu Empereur par les Grecs.* LXXI. *Baudouin est nommé par les Latins.* LXXII. *Traité fait contre eux.*

Fin de la Table des Sommaires du Dixieme Volume.

HISTOIRE

HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE ONZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis le Couronnement d'Alexis Comnéne, jusqu'à la Guerre des Croisades pour la conquête de la Terre-Sainte.

(Espace de seize ans.)

ALEXIS COMNÉNE Empereur LXI.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1081.

LORSQU'ALEXIS eut détrôné Botaniate, il regarda Constantinople comme une Ville qui lui appartenoit; c'est pourquoi il arrêta la licence de ses Soldats, fit cesser le pillage, et bientôt après il fut couronné par le Patriarche Côme. La famille des Ducas s'offensa

I. Couronnement d'Alexis et d'Iréne.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1081.

de ce qu'il n'avoit point fait couronner aussi Iréne sa femme, fille d'Andronic Ducas et Niéce du César Jean. Alexis s'en excusa d'abord sur la trop grande jeunesse d'Iréne, qui n'avoit pas encore quinze ans ; il semble que ce fut par le conseil de Délassene mere des Comnénes, femme entreprenante, qui avoit un grand crédit à la Cour. Mais craignant que sa résistance ne fît soulever les Ducas, il consentit sept jours après au couronnement d'Iréne.

II. Il crée de nouvelles charges pour ses parens.

Quoiqu'Alexis fût unanimement reconnu dans Constantinople, il lui restoit encore un rival dangereux, capable de l'inquiéter, et peut-être de le détrôner. C'étoit Nicephore Mélissene, qui étoit toujours à la tête des troupes qu'il avoit assemblées contre Botaniate. Alexis étoit convenu de lui donner le titre de César lorsqu'il seroit parvenu à l'Empire ; mais il ne pouvoit se résoudre à le mettre au-dessus d'Isaac Comnéne son frere, ni même de le rendre son égal. Il fallut donc imaginer un moyen de distinguer Isaac et de s'acquitter envers Mélissene. Alexis donna à celui-ci la qualité de *César*, qu'il lui avoit promise ; et il créa en faveur de son frere Isaac la charge de *Sébastocrator* [1], c'est-à-dire, Auguste souverain. L'Empereur étoit distingué du *Sébastocrator* et du *César* par sa couronne qui

étoit fermée et couverte de pierreries, dont quelques-unes, attachées à des cordons, descendoient sur les joues et sur les épaules ; celle du *Sébastocrator* étoit ouverte par-dessus et enrichie de quelques perles. L'envie d'élever sa famille inspira à Alexis de créer d'autres charges. Il créa celle de *Protosebaste*, ou premier Auguste, en faveur de Taronite son beau-frere ; et quelque tems après, il lui donna celle de *Panhypersebaste*, c'est-à-dire, *Sur-Auguste Universel* ; Adrien le second de ses freres fut nommé Illustrissime, et Nicéphore, le troisieme, eut la place de *Drungaire*, ou Grand Amiral. Après avoir assuré par une bulle autentique l'Impératrice Marie, femme de Botaniate, qu'elle n'avoit rien à craindre de sa part, il rétablit son fils Constantin dans son premier rang, et lui permit de reprendre les brodequins d'écarlate avec le titre de César. On le nomma depuis dans les acclamations publiques ; il rentra dans tous ses droits, et aux grandes cérémonies il marcha immédiatement après l'Empereur.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1081.

III. Il reconnoît la faute qu'il a commise dans le pillage de Constantinople.

Au milieu des plaisirs et des honneurs qui environnent la pourpre, Alexis sentoit dans son cœur un fond d'amertume, qui empoisonnoit la joie que devoit lui causer sa nouvelle grandeur. Il avoit continuellement devant

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1081.

les yeux la misere des Citoyens, ruinés par la violence et la cupidité du soldat. Il voyoit les Eglises et les maisons des particuliers dépouillées de ce qu'elles avoient eu de plus précieux; le silence et la tristesse des Prêtres et du peuple parloient plus fortement que s'ils eussent éclaté en murmures, et ces tristes objets reprochoient sans cesse à Alexis d'avoir permis ou de n'avoir pas arrêté ce funeste désordre. Il résolut donc d'expier cette faute par une pénitence publique, avant que de prendre le gouvernement de l'Etat. Il est vraisemblable que la politique plus que la piété lui inspira cette pensée.

IV. Sa pénitence.

Pour cet effet il fit venir le Patriarche Côme, avec plusieurs Moines récommandables par leur piété, il se présenta devant eux dans la posture d'un criminel qui attend l'arrêt de sa condamnation; il leur fit une humble confession de sa faute et de ses circonstances, les suppliant de lui imposer une pénitence qui pût lui en obtenir le pardon. Le Patriarche lui ordonna de jeûner, de coucher sur la dure, et de pratiquer quelques autres austérités durant quarante jours; il imposa la même pénitence à ses parens, à ses alliés, à ses amis, et à tous ceux qui avoient eu part au sac de Constantinople. Alexis se soumit à cette Sentence; il n'eut

durant quarante jours d'autre lit que la terre, et d'autre chevet qu'une pierre. Sa mere, sa femme et ses sœurs imiterent son exemple.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1081.

A peine sa pénitence étoit-elle finie, qu'il apprit que Robert Guichard se préparoit à passer la mer pour se jetter dans l'Epire avec une armée formidable. Alexis qui vouloit marcher en personne contre lui, déclara, par des Lettres scellées de la Bulle d'or, qu'en son absence il laissoit à sa mere l'entiere et souveraine administration de l'Empire. Anne Délassene avoit toutes les qualités qu'on peut exiger pour le commandement. Sa Religion étoit comme de tout le monde; ses vertus la rendoient respectable; son équité donnoit du poids à ses jugemens; on n'admiroit pas moins sa promptitude à exécuter ce qu'elle avoit résolu, que la pénétration de son esprit pour discerner ce qu'il falloit résoudre.

V. Il partage l'autorité avec sa mere.

Lorsqu'Alexis vit que toutes les parties de l'Empire étoient attaquées; que les Turcs couroient et ravageoient l'Orient; que Robert menaçoit l'Occident, et que sous prétexte de rétablir Michel sur le trône, il vouloit y monter lui-même, il se trouva dans une étrange perplexité. Le déplorable état où il voyoit l'Empire l'affligeoit plus que la fureur de ses ennemis. A peine

VI. Triste état de l'Empire.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1081.

restoit-il à Constantinople trois cens Soldats venus de Côme, mal équipés et peu aguerris, et il n'y avoit point d'argent dans le trésor pour en lever d'autres ; les vieilles troupes convenoient qu'elles n'avoient jamais vu l'Etat réduit à cette extrêmité.

VII. Alexis sollicite les Princes de l'Europe contre Robert.

Cependant Alexis ne se laissa point abattre. Il écrivit aux Gouverneurs des principales Villes et des Forts de l'Orient, dont les Turcs ne s'étoient pas encore emparés, de se rendre incessamment à Constantinople, et de lui amener le plus de Troupes qu'ils pourroient, sans néanmoins affoiblir leurs Garnisons. Il envoya solliciter les Comtes et les Ducs d'Occident de ne point donner de secours à Robert, dont ils devoient plutôt appréhender l'ambition. Il dépêcha des Ambassadeurs à Herman Duc de Lombardie, au Pape, et à Hervée Archevêque de Capoue, pour les engager à se déclarer contre lui. Il fit de riches présens et de plus grandes promesses aux Princes de France pour le même sujet ; ce qui fut cause que plusieurs renoncerent à l'amitié de Robert, et que d'autres promirent de l'abandonner.

VIII. Sa Lettre à l'Empereur d'Allemagne.

Comme il savoit que l'Empereur d'Allemagne, Henri IV étoit plus puissant que tous les autres ensemble, il s'attacha particuliérement à gagner son

amitié. Après l'avoir sollicité deux fois par des lettres obligeantes, il lui en écrivit une troisieme conçue en ces termes : « Les prospérités continuelles qui » accompagnent vos entreprises sont le » sujet de ma joie, comme elles ont » été celui de mes vœux. Pourrois-je » n'en pas faire, connoissant l'émi- » nence de votre piété, dont on ne peut » désirer de preuve plus éclatante que » le zele que vous témoignez contre ce » détestable ennemi de Dieu et de la » Religion. (C'étoit de Guichard qu'il » parloit.) Notre Empire est dans un » état florissant, et rien n'en peut trou- » bler la paix que l'injustice de ce bri- » gand, qui recevra bientôt la puni- » tion de ses crimes ; puisqu'il n'y a » point d'apparence que Dieu veuille » permettre que la verge des pécheurs » demeure long-tems étendue sur son » héritage. »

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1081.

» Les cent quarante-quatre mille » écus, et les cent pieces de pourpre » que je vous avois promises, vous ont » été envoyées par le Préfet Constan- » tin, selon le désir de Burcard, aussi » distingué par son zele pour votre ser- » vice, que par la grandeur de sa nais- » sance. L'argent est de Monnoie » Romaine à l'ancien titre. Vous tou- » cherez en Lombardie par les mains » de Cabailard les deux cens seize

ALEXIS COMNENE I. An de N S. 1081.

» mille écus qui restent à payer lorsque » vous aurez fait le serment dont nous » sommes convenus. Quoiqu'on vous » ait déja fait entendre de quelle ma- » niere il doit être conçu, néanmoins » Constantin vous l'expliquera plus » particuliérement; je lui ai donné une » instruction fort exacte sur tous les » chefs. Lorsque je conclus le traité » d'alliance avec vos Ambassadeurs, » je leur proposai plusieurs articles es- » sentiels, sur lesquels je demandai » leur serment. Mais comme ils s'excu- » serent de le faire sur ce que vous ne » leur aviez point donné d'ordre à ce » sujet, je ne leur fis aucune instance; » je vous supplie de faire aujourdhui » ce serment; de la maniere qu'Albert, » l'un de vos plus fideles sujets, m'a » assuré que vous le feriez; et d'y com- » prendre ce que je crois y devoir » ajouter. »

» Le long séjour que le Comte Bur- » card a fait à Constantinople, vient » de ce que j'ai souhaité qu'il vît le fils » de mon frere, et qu'il vous rappor- » tât combien il fait paroître d'esprit » dans un âge encore tendre; je n'esti- » me pas assez les avantages du corps » pour vous en entretenir, quoiqu'il » en posséde de grands. Comme il me » tient lieu de fils, il pourra un jour » nous unir par une alliance auss i étroi-

» te que le lien de la Religion dont
» nous sommes membres. Cette union
» nous fortifiera l'un et l'autre, et nous
» rendra avec l'aide du Ciel formida-
» bles à nos ennemis. »

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1081.

» Je vous envoie une croix d'or en-
» richie de perles, que l'on peut por-
» ter au cou ; une châsse d'or où il y
» a des Reliques de plusieurs Saints,
» avec leurs noms ; un vase fait d'une
» pierre précieuse ; un autre vase de
» cristal ; une couronne attachée avec
» une chaîne d'or ; et un baume pré-
» cieux. Je prie Dieu qu'il prolonge
» vos jours, et qu'il accroisse votre
» puissance ; qu'il couvre de honte vos
» ennemis, et qu'il les abaisse jusqu'à
» vous servir de marche-pied ; qu'il
» vous donne la tranquillité de la paix,
» et qu'il fasse toujours luire son Soleil
» sur vos Etats. Que sa main toute-
» puissante vous donne la victoire, en
» récompense de l'amour que vous
» avez pour son saint Nom, et du zele
» dont vous brûlez contre ses enne-
» mis. »

IX. Il repousse les Turcs et les oblige à demander la paix.

Ces souhaits n'étoient pas avantageux pour le Pape Grégoire VII à qui l'Empereur Henri portoit une haine irréconciliable ; mais ils en étoient d'autant plus flatteurs pour ce Prince, qui accepta l'alliance d'Alexis, et lui envoya des Troupes contre Robert. Tan-

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1081.

dis que cet Etranger achevoit ses préparatifs, Alexis crut devoir repousser des ennemis qui l'attaquoient actuellement. Les Turcs ravageoient la Propontide ; et Soliman avoit établi le Siége de son Empire à Nicée, d'où il envoyoit continuellement des Troupes qui désoloient le reste de la Bithynie. L'Empereur fit marcher contre eux les Soldats qui lui étoient arrivés de différens endroits. Ils chasserent les Barbares des Bourgs et des Villages dont ils s'étoient emparés sur le bord de la mer ; et ils vinrent à bout plus par la ruse que par la supériorité des forces, de reprendre Damalis, la Thynie et la Bithynie, de sorte que le Sultan fut réduit à demander la paix. L'Empereur y consentit à condition que les Turcs demeureroient sur le bord du fleuve Draco ou Sangare, sans entrer en Bithynie.

X. Il s'assure de la Ville de Duras.

La Guerre d'Occident fut ensuite le principal objet de son attention. Il avoit sujet de soupçonner la fidélité de Monomacate Gouverneur de Duras, ou Dyrrachium, Capitale de l'Epire. Il donna donc ordre à George Paléologue d'aller le chasser de cette place importante, où il savoit que Robert devoit débarquer ses Troupes. Monomacate se retira chez ses amis, dès qu'il sut que Paléologue approchoit, et il n'osa pa-

roître, dans l'appréhension que l'Empereur ne se vengeât de ce qu'il lui avoit autrefois refusé de l'argent. Alexis qui avoit intérêt de gagner tous les cœurs dans les circonstances critiques où il se trouvoit, lui fit expédier des Lettres où il l'assuroit d'une amitié sincere, et Monomacate revint à la Cour.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1084.

XI. Robert passe en Epire et essuie une violente tempête.

Quoique cet événement dérangeat les projets de Robert, qui comptoit sur un traité secret avec Monomacate, il ne fit pas moins partir sa flotte sous la conduite de Boëmond son fils, qui s'empara aussi-tôt d'Aulone, et jetta l'épouvante dans toute l'Epire. Robert étant arrivé peu de jours après, il divisa son armée en deux corps, dont l'un s'avança par terre vers Duras, tandis que l'autre se disposoit à l'attaquer par mer. Une partie de sa flotte essuya une horrible tempête dans le trajet, et il perdit la plupart de ses Vaisseaux; Robert ne se sauva que sur les débris du sien, après avoir vu périr ses Soldats et ses munitions.

XII. Il assiége Duras.

Le reste de la Flotte qui ne partit de Brindes que quelques jours après, le joignit à Duras. Robert en commença le Siége le 17 de Juin. Les soins, l'intrépidité, la vigilance de Paléologue ne pouvoient rassurer le cœur des habitans; ils regardoient la ruine des Bourgs

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1081.

et le ravage de la campagne comme la triste image du sort dont leur Ville étoit menacée.

XIII. L'imposture de son faux Moine indigne les assiégés.

Incertains du parti qu'ils avoient à prendre, ils résolurent de sonder les dispositions de Robert ; ils lui demanderent du haut des murailles pour quel sujet il étoit venu les assiéger. Robert leur dit que c'étoit pour venger Michel Ducas son allié qu'il avoit avec lui, et le remettre sur le trône. Ils répondirent qu'ils le connoissoient, et que si on le leur faisoit voir, ils ouvriroient aussi-tôt les portes de leur Ville et se prosterneroient à ses pieds. Robert leur amena au son des instrumens le Moine qu'il vouloit faire passer pour Michel. Dès qu'ils l'apperçurent, ils s'écrierent que c'étoit un imposteur, ils l'accablerent d'injures, et indignés de la fourberie, ils firent une sortie vigoureuse sur l'ennemi.

XIV. Son fils Boëmond est battu sur mer par les Vénitiens.

Tandis qu'ils se défendoient avec courage attendant les secours qu'on leur avoit promis, on vit arriver la flotte de Vénitiens qui venoit à leur secours. Robert les envoya solliciter plusieurs fois de se ranger de son parti ; et son fils Boëmond piqué de la maniere dont ils avoient reçu la sommation qu'il leur avoit faite de reconnoître le faux Michel, attaqua vivement leurs plus grands Vaisseaux. Les Vénitiens expé-

rimentés dans la Marine, le reçurent courageusement. Ils firent avancer leurs machines de Guerre, et lancerent dans son bord une poutre d'une grosseur énorme, qui endommagea tellement son Vaisseau, que dans le moment il fit eau de toutes parts, et qu'il fut obligé de se jetter dans un autre pour regagner la flotte. Les Vénitiens fiers de ce succès, le poursuivirent avec ardeur; mais tandis qu'ils attaquoient l'Armée navale du côté de la mer, Paléologue sortit du Port, les mit en fuite, et prit une partie des Vaisseaux où étoient les richesses et le butin de Robert.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1081.

Ce premier échec joint aux accidens qui le suivirent, pensa renverser ses projets. La disette et les maladies se mirent dans son Armée, dont la Cavalerie fut presqu'entiérement ruinée. Maurice étant arrivé avec un corps de Troupes Impériales, remporta encore sur lui de nouveaux avantages. Alors les Isles et les Villes Maritimes voyant qu'il avoit été vaincu deux fois, secouerent le joug; elles chasserent ses Garnisons et refuserent de payer le tribut.

An de N. S. 1082.

XV. Disette, maladie et affoiblissement de son Armée.

Tous ces malheurs, ni l'arrivée d'Alexis avec une nouvelle Armée, n'affoiblirent point son courage. L'Empereur avant que d'en venir aux mains

XVI. Il feint de demander la paix.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1081.

lui envoya demander pour quel sujet il lui avoit déclaré la Guerre. « Ce n'est » pas contre vous, répondit Robert, » que j'ai pris les armes; l'amour de » la Justice, et le désir de venger les » injures de Michel mon allié, en ont » été les seuls motifs. Je consens néan- » moins à faire la paix, aux conditions » qui vous seront proposées par mes » Ambassadeurs. » Il offroit, supposé qu'on les lui accordât, de reconnoître qu'il tenoit la Lombardie comme une Province dépendante de l'Empire, et de servir l'Empereur dans toutes ses Guerres.

XVII. Les assiégés de Duras se rendent à Robert.

Cependant Robert n'en pressa pas moins vivement le siége de Duras. Les habitans n'avoient plus celui qui les soutenoit par sa prudence, son courage et son intrépidité; Alexis avoit mandé Paléologue, qui étant sorti de la place comme malgré lui ne put y rentrer ensuite. Ils se défendirent encore quelque temps; mais la déroute de l'armée Impériale, et le défaut d'un Gouverneur expérimenté les jetterent dans la consternation; ils résolurent donc de traiter avec Robert et de se soumettre à sa puissance. Le vainqueur entra dans la Ville à la tête de son Armée triomphante; il s'en fit une place d'armes, et un port assuré, où il fit venir de nouvelles Troupes d'Italie pendant l'hyver,

dans le dessein d'aller chercher l'Empereur quelque part qu'il fût, dès que la saison permettroit de tenir la campagne.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1082.

Il s'en falloit beaucoup qu'Alexis eût les mêmes secours et les mêmes espérances. Ses troupes étoient en petit nombre et presque découragées, et le trésor public ne lui fournissoit aucune ressource pour en lever d'autres. Mais sa famille contribua de tout son pouvoir à lui procurer des secours. L'Impératrice Iréne donna ce qu'elle avoit de précieux, et tout l'argent qu'elle avoit retiré de la succession de son pere et de sa mere; les Comnénes et ceux qui leur étoient unis, fournirent aussi des sommes considérables.

XVIII. Embarras d'Alexis pour soutenir la guerre.

Malgré ces secours, l'Empereur crut que les besoins de l'Etat étoient assez pressans, pour faire usage des choses sacrées, comme on l'avoit déja fait en quelques occasions. Isaac Comnéne assembla donc dans la grande Eglise le Patriarche, son Clergé et les Evêques qui étoient à Constantinople; il leur représenta que suivant les Loix et les Canons il étoit permis de vendre les vases sacrés pour racheter les Captifs; que ce qui restoit dans plusieurs Eglises d'Asie, la plûpart presque désertes étoit abandonné au pillage de Musulmans; qu'il étoit plus à propos de l'employer

XIX. Il y employe les vases sacrés.

ALEXIS COMNÉNE I. An de N. S. 1082.

à la levée et à la subsistance des Troupes nécessaires dans une circonstance aussi fâcheuse, que de le laisser en proie aux Infideles. Il témoigna que c'étoit contre son inclination qu'il proposoit cet expédient; mais il promit de rendre la valeur des vases sacrés aussi-tôt que l'Etat pourroit le faire. Il trouva de la résistance de la part de l'Evêque de Calcédoine, qui s'opposa fortement à ceux qui vouloient détacher les lames d'or et d'argent qui étoient aux portes d'une Eglise; mais la force l'emporta, et l'on convertit en Monnoie l'argenterie d'nn grand nombre d'Eglises pour fournir aux fraix de la guerre.

XX. Il sollicite Henri d'entrer en Lombardie.

Avec ce nouveau secours, l'Empereur recruta son Armée, dont il ranima le courage, et qu'il forma lui-même par de fréquens exercices. Il envoya une Ambassade à l'Empereur d'Allemagne pour le prier d'entrer en Lombardie comme il le lui avoit promis, afin d'y attirer Robert, pendant que de son côté il feroit ses efforts pour le chasser de l'Epire et de l'Illyrie.

XXI. Robert va l'en chasser.

Henri y entra en effet, et donna de grandes inquiétudes à Robert, qui craignit pour ses propres Etats. Après avoir assemblé les principaux de l'Armée, il leur exposa la nécessité indispensable où il étoit d'aller au secours de leur patrie, il les pria d'avoir pour

Boëmond son fils la même déférence que pour lui-même ; il lui recommanda de ne rien faire sans avoir pris leurs conseils, et de ne point se relâcher à l'égard de l'Empereur ; étant ensuite repassé en Italie, il réunit en peu de jours les Troupes qu'il y avoit laissées en Garnison, et s'avança à grandes journées contre Henri. Ce Prince effrayé d'apprendre qu'il n'étoit plus qu'à quelques lieues, lui abandonna son Camp, avec tous ses vivres et une partie du butin.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1082.

XXII. Boemond remporte deux victoires sur Alexis.

La fortune ne secondoit pas moins les armes de Boëmond en Illyrie. Son armée étoit grossie d'un nombre considérable de Grecs qui avoient perdu courage par la défaite d'Alexis, et s'étoient rangés sous les Enseignes du vainqueur. Il s'en servit pour réduire plusieurs places importantes qui lui fournirent les moyens d'augmenter ses Troupes et sa puissance. Alexis voyoit ces progrès avec douleur. Impatient d'en arrêter le cours, il se mit en campagne aussi-tôt qu'il se crut en état de le faire avec succès. Après avoir heureusement livré plusieurs petits combats aux ennemis, il crut pouvoir tenter une action générale. Mais la supériorité des forces de Boëmond l'emporta sur toutes les précautions qu'il avoit prises pour rompre l'effort de la Cavalerie ; le

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1082.

combat fut sanglant, et l'armée Impériale fut mise en déroute. Alexis revint une seconde fois à la charge, comptant sur un stratagême qu'il imagina. Il fit faire quantité de chausse-trapes armées de pointes de fer, qu'il répandit sur le champ de Bataille dans l'endroit où il crut que la Cavalerie de Boëmond attaqueroit ses Troupes, et il avertit ses Soldats de fondre sur elle dès qu'ils verroient les Chevaux encloués. Mais Boëmond averti de ce piege par ses espions, changea tout-à-coup la disposition de son Armée, et remporta une seconde victoire plus grande que la premiere.

XXIII. Murmures sur l'enlevement des biens de l'Eglise.

Alexis ne crut pas devoir s'obstiner à faire une résistance inutile; il retourna à Constantinople pour y lever de nouvelles Troupes, afin de réparer ses malheurs. Il y eut un autre sujet de chagrin auquel il ne fut pas moins sensible qu'à la perte de son Armée. Le peuple murmuroit hautement de ce qu'il avoit enlevé les vases et les ornemens de l'Eglise pour la subsistance de ses Soldats; on l'accusoit d'impiété; et l'on disoit qu'il ne falloit pas chercher d'autre cause du mauvais succès de ses armes. Pour se justifier, l'Empereur convoqua une assemblée générale dans le Palais de Blaquernes, où le Sénat, les Ecclésiastiques et les Officiers furent appel-

lés. Ceux qui gardoient le Registre des biens de l'Eglise lûrent le dénombrement des vases et des ornemens, qui avoient été enlevés, et leur rapport ne se fit pas sans aigreur.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1082.

XXIV. Alexis justifie sa conduite.

L'Empereur ne voulut pas se servir de son autorité ; il aima mieux appaiser les esprits par la douceur en leur expliquant la pureté de ses motifs et la droiture de ses intentions. « Vous sa» vez, leur dit-il, que quand je suis » parvenu à l'Empire je l'ai trouvé dans » un triste état, environné d'ennemis, » et épuisé par la dissipation de mes » prédécesseurs. Vous n'ignorez pas » les dangers que j'ai courus pour écar» ter les Barbares et les éloigner de la » Ville Impériale. Mais comment pou» voir y réussir sans Troupes et sans » argent ? A des maux de cette natu» re, il est nécessaire d'apporter des re» médes violens. J'ai suivi l'exemple » de David, qui mangea dans une ex» trême nécessité les pains sacrés, dont » les Prêtres seuls pouvoient faire usa» ge ; j'ai profité de la permission que » l'Eglise a elle-même accordée aux » Empereurs de prendre une partie de » ses biens, pour secourir l'État dans » des occasions pressantes. Suis-je le » seul qui en ait usé ? Qui peut me re» procher la violence ? Quoique je ne » l'aie pas fait avec des mains sacrilé-

ALEXIS COMNENE I. An de N S. 1082.

» ges et pour mon utilité personnelle,
» comme me le reprochent mes enne-
» mis, et qu'au contraire j'aie promis
» solemnellement de rendre à la fin de
» la Guerre tout ce que j'ai emprunté,
» je me soumets à votre jugement sans
» récuser personne; et j'oublie le rang
» que j'occupe, pour obéir à ce que
» vous aurez résolu, et à ce qui vous
» paroîtra convenable. »

XXV. Il promet par une Bulle d'or de rendre cet argent.

L'assemblée parut satisfaite de sa déclaration; et lui laissa la liberté d'ordonner lui-même ce qu'il jugeroit à propos. Il rendit un Edit en forme de Bulle d'or, dans lequel il reconnut qu'il avoit commis une faute en touchant aux biens de l'Eglise, quoiqu'il l'eût fait sans aucune mauvaise intention, et contraint par la nécessité des affaires publiques; il avoua cependant qu'elle avoit pu attirer la colere de Dieu sur ses armes. Pour l'appaiser, il s'engagea lui et ses successeurs, à n'en jamais user ainsi; il qualifia cet emprunt de dette qui lui étoit personnelle, il promit d'en payer tous les ans une partie dès que la Guerre seroit terminée, et que les affaires de l'Empire le lui permettroient. Cette Bulle est du mois d'Août de l'année 1082, la seconde du regne de ce Prince. Anne Comnéne assure que de son tems cette somme se remboursoit avec exactitude.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1083.

Alexis passa l'hiver à gagner l'amitié des Puissances voisines pour en tirer des troupes ; il en reçut de différens endroits, et en particulier du Sultan, qui lui envoya sept mille Turcs sous la conduite de Camyre, l'un des plus fameux Capitaines de son siecle. Avec ce renfort il marcha au printems contre Boëmond qui avoit déjà couru une partie de la Macédoine, et tenoit Larisse, Ville de Thessalie, assiégée depuis six mois. L'Empereur qui lui étoit encore inférieur en nombre, se détermina à faire la guerre, plutôt par ruse qu'à force ouverte. Il fit donc avancer une partie de son armée à la vue des Normands, avec ordre de reculer et de prendre la fuite dès le premier choc ; pour lui il se retira avec le reste de sa Cavalerie derriere une colline qui le couvroit. Boëmond ne manqua pas de fondre avec son impétuosité ordinaire sur les Grecs ; tandis qu'il les poursuivoit, Alexis tomba sur son camp, força les Gardes, et emporta le butin.

XXVI. Il se remet en campagne, et enleve le butin de Boëmond.

XXVII. Il met le trouble dans son armée.

Boëmond plus sensible à cette surprise qu'à la perte qu'il avoit faite, espera de s'en venger en attirant les ennemis dans des montagnes, où il les envelopperoit sans qu'ils pussent s'échapper. Cette ruse lui donna d'abord quelqu'avantage ; mais un Offi-

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1083.

cier d'Alexis nommé Uzas ayant enlevé l'étendard des Normands, mit la confusion parmi eux, et obligea leur Chef de sonner la retraite avant que leur trouble eût causé plus de désordre. L'Empereur employa ensuite d'autres moyens indignes de la générosité guerriere, pour affoiblir son ennemi; ce fut d'engager par de grandes promesses les principaux Officiers de Boëmond à exiger de ce Prince l'argent qu'il leur devoit depuis quatre ans qu'ils étoient à son service, et à le presser d'en aller demander à son pere en Italie, supposé qu'il leur répondit qu'il n'en avoit pas. Il offrit en même-tems des emplois honorables et de grandes récompenses à ceux qui passeroient dans son camp, et des saufs-conduits à ceux qui voudroient retourner chez eux par la Hongrie. Ces Officiers éblouis par les promesses d'Alexis, demanderent hautement à Boëmond, ou qu'il leur payât ce qui leur étoit dû, ou qu'il leur permît de se retirer. Boëmond ne pouvant le satisfaire, leur dit qu'ils étoient libres de prendre le parti qui leur conviendroit.

XXVIII. Il prend Castoria, et débauche plusieurs Officiers.

Il ressentit bientôt les effets de cet artifice. Tandis qu'il étoit à Aulone, l'Empereur alla faire le siege de Castoria, ville d'Illyrie, où commandoit le Comte de Brienne. Alexis ayant at-

taqué la citadelle par deux endroits en même-tems, il se vit bientôt assuré de la victoire. Brienne néanmoins exhortoit les Officiers à ne rendre les armes qu'avec le dernier soupir ; ils lui répondirent qu'il pouvoit être téméraire jusqu'à la fin s'il le vouloit ; que pour eux ils aimoient mieux céder au vainqueur, que de combattre plus long-tems sans espérance de vaincre. Ils prierent Alexis de faire élever deux drapeaux, l'un proche une Eglise voisine, pour ceux qui auroient envie de se donner à lui ; l'autre du côté d'Aulone pour ceux qui voudroient retourner dans leur patrie. Brienne fut de ceux qui suivirent ce dernier parti, et Alexis leur donna une escorte pour les conduire jusques sur la frontiere.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1083.

XXIX. Robert revient en Illyrie.

Boëmond fut moins sensible à la perte de cette Place importante, qu'à la retraite de ses meilleurs Officiers ; il partit aussi-tôt pour aller en instruire son pere qui étoit à Salerne. Quoiqu'il ne s'expliquât que d'une maniere vague, Robert comprit à son agitation et à l'air de son visage, où la tristesse, la honte, la fureur et la vengeance étoient confondues, qu'il lui étoit arrivé quelqu'événement funeste, et il le lui fit avouer. Frappé des mêmes passions, Robert résolut de réparer incessamment ces pertes. Il an-

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1083.

nonça une nouvelle expédition en Illyrie ; il invita les jeunes gens qui voudroient se distinguer à y prendre part, promettant de les récompenser avec générosité ; et dans peu il forma une armée nombreuse qu'il envoya en Epire et en Illyrie sous la conduite de ses deux fils, Gui et Roger. Il les suivit de près avec le reste de sa flotte ; et tandis qu'ils reprenoient Aulone, dont les Grecs s'étoient rendus maîtres depuis le départ de Boëmond, il alla s'emparer de l'Isle de Corfou, qui avoit déjà secoué le joug de l'obéissance.

An de N. S. 1084.

L'Empereur effrayé de ces progrés avoit déjà tenté de détacher Gui des intérêts de son pere, en lui offrant un mariage avantageux, des richesses immenses, et les premieres Charges de l'Empire. Gui en avoit paru ébranlé ; mais l'arrivée de son pere le retint dans le devoir, et obligea Alexis à prendre d'autres mesures. Il écrivit aux Vénitiens pour les conjurer de lui envoyer les mêmes troupes qui avoient déjà remporté une victoire sur Boëmond ; et de son côté il rassembloit les vaisseaux et les galéres qui étoient dispersés en différens Ports pour en composer une flotte. Elle arriva en même-tems que les Vénitiens près de l'Isle de Corfou, où les ennemis étoient à

XXX. Alexis remporte sur lui deux victoires.

la

la Rade. Robert, loin de les appréhender, vint leur livrer une sanglante bataille, dont le succès demeura longtems indécis, et lui fut enfin contraire. Malgré la perte considérable qu'il y avoit faite, il ne put se regarder comme vaincu ; il attaqua une seconde fois les Impériaux, et ceux-ci remporterent sur lui une victoire encore plus complette que la premiere.

ALEXIS COMNENE An de N. S. 1084.

XXXI. Robert se venge cruellement.

Robert transporté de fureur, donna une troisieme bataille, dont le sort fut bien différent de celui des deux premieres. Sur les avis d'un transfuge qui l'avoit averti que les vaisseaux Vénitiens avoient consumé la plus grande partie de leurs provisions, et qu'ils étoient devenus trop légers pour soutenir un combat naval, il s'attacha principalement à eux ; il en coula à fonds un grand nombre, et fit perdre plus de treize mille hommes à l'Empereur, qui furent ou submergés, ou faits prisonniers. Robert fit sentir à ces derniers toute la cruauté d'un Vainqueur inhumain. Il fit crever les yeux à quelques-uns, couper le nez à d'autres, à ceux-ci une main, un pied à ceux-là, et à plusieurs les pieds et les mains ; ensuite il publia que les Grecs qui voudroient racheter ceux que sa colere avoit épargnés, pourroient le faire en sûreté. Cet excès de barbarie

ALEXIS COMNENE I. An. de N. S. 1084.

lui fut plus pernicieux qu'à ses ennemis. Croyant avoir intimidé les Illyriens, il envoya des Députés leur proposer la paix. Ils lui répondirent, que quand ils verroient leurs femmes et leurs enfans prêts à périr, jamais ils ne se soumettroient à la puissance d'un monstre si cruel.

XXXII. Il est défait par les Vénitiens, et ceux-ci sont magnifiquement récompensés par Alexis.

Leur fermeté ranima le courage des Vénitiens. Après avoir réparé les pertes du dernier combat par de nouvelles levées, ils attaquerent Robert près de Butrinte dans le détroit de Corfou; ils le défirent, tuerent un grand nombre de ses soldats, et coulerent à fonds une partie de ses vaisseaux. Alexis fit éclater la joie qu'il ressentit de cette victoire, par les marques de reconnoissance qu'il donna à ceux qui l'avoient remportée. Il accorda au Duc de Vénise le titre de Proto-Sebaste, avec un revenu considérable; il promit d'envoyer une somme considérable aux Eglises de Venise; il obligea ceux d'Amalphi, qui avoient un négoce établi à Constantinople, de payer un revenu annuel à la grande Eglise de S. Marc, qui passoit pour l'Apôtre du Pays; il lui assigna de plus le revenu des boutiques qui étoient entre l'ancien passage du Port, nommé Hébraïque, et le Corps-de-Garde; et lui donna quantité d'immeubles, tant

de Constantinople que de Duras, et généralement tout ce que les Vénitiens demanderent. Mais quelque grandes que fussent ces libéralités, elles n'étoient rien près de la permission qu'il leur accorda, de trafiquer dans toute l'étendue de l'Empire, sans payer aucun droit.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1084.

XXXIII. Sa mort met fin à la guerre.

La reconnoissance de l'Empereur les rendit plus zélés pour son service : il semble que Robert commençoit à les craindre, puisqu'il abandonna l'Illyrie et la Macédoine pour tourner ses armes contre la Gréce ; mais lorsqu'il alloit joindre Roger son fils, qui avoit déjà commencé le siége de Céphalonie, il s'arrêta au Promontoire d'Ater, où il fut attaqué d'une fiévre violente, qui l'emporta en très-peu de jours dans la soixante-dixieme année de son âge. Avec lui expira le grand projet de soumettre l'Empire de Constantinople à la puissance des Normands. Roger fit transporter son corps à Venouse dans le Royaume de Naples, où étoit la sépulture de ses freres, et l'armée se retira en Italie.

An de N. S. 1085. et suiv.

XXXIV. Troubles parmi les Turcs.

Cependant Alexis étoit attentif aux troubles qui s'étoient élevés parmi les Turcs, afin de saisir l'occasion d'en profiter, sans qu'on pût lui reprocher d'avoir commencé la guerre. Il est nécessaire de remonter jusqu'à l'origine

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

de ces divisions. Philarete, Arménien de naissance, avoit mérité d'être élevé par l'Empereur Romain Diogéne à la charge de grand Domestique. Lorsqu'il eut appris les mauvais traitemens qu'on avoit fait souffrir à son Bienfaicteur, il résolut de s'en venger sur Michel Ducas, qui avoit fait crever les yeux à ce Prince pour monter sur le trône; s'étant rendu maître d'Antioche, il embrassa la religion des Turcs, dans l'espérance de les avoir pour appui. Il n'hésita pas même de se faire circoncire. Son fils n'ayant pu le détourner de son apostasie, et indigné de la honte qui en réjaillissoit sur sa famille, se rendit à Nicée, où Amir-Soliman faisoit sa résidence, et lui persuada d'assiéger Antioche. Le Sultan n'eut pas de peine à se déterminer; s'étant mis à la tête de ses troupes, il ne marcha que pendant la nuit pour tenir son entreprise plus secrette, et arriva le douzieme jour à Antioche, qu'il prit d'assaut. Tutuse, frere du grand Sultan de Perse, et qui possédoit Jérusalem, Alep, Bagdat, et la Mésopotamie, fut jaloux de voir Soliman maître d'une ville aussi puissante, et résolut de la lui enlever. Les armées se rencontrerent entre Bagdat et Antioche, et se livrerent une sanglante bataille, où So-

liman fut vaincu. Peu de tems après, ce barbare se perça de son épée, poussé par son désespoir et par la crainte de tomber entre les mains de ses ennemis.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

XXXV. Alexis en profite en surprenant le Chiaoux.

Le grand Sultan ayant appris l'heureux succès des armes de Tutuse et la mort de leur neveu Soliman, appréhenda que son frere ne devînt un rival redoutable. Il envoya un Chiaoux, ou Ambassadeur, à Alexis lui proposer un mariage entre leurs enfans, avec promesse de retirer les Turcs qui étoient proches de la mer, de lui rendre un certain nombre de places, et de lui fournir des troupes quand il en auroit besoin. Alexis reçut le Chiaoux avec tous les honneurs que demandoit sa dignité, et que la politique lui inspiroit. Il lui parla de la Religion des Chrétiens, et le détermina à l'embrasser. Il l'entretint dans l'espérance du mariage que le grand Sultan proposoit; mais il lui demanda avant que de signer les articles, de commencer à exécuter les conditions qu'on lui promettoit. Comme le Chiaoux avoit un pouvoir par écrit de faire sortir de toutes les Places maritimes les Turcs qui y étoient en garnison, et d'y établir les Grecs, il alla montrer ses lettres à Caratice Gouverneur de Sinope, et aux Satrapes qui occupoient d'autres

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

Villes, et leur ordonna de se retirer par ordre du Sultan, avec tous les soldats qu'ils commandoient, sans leur permettre de rien emporter; et il mit des troupes Grecques à leur place. Ensuite il retourna à Constantinople, où il reçut le baptême, avec le titre de Duc d'Anchiale, et des présens dignes de la généreosité de l'Empereur.

XXXVI. Apelcasem s'empare de Nicée.

Ce Prince ne pouvoit douter que le Sultan ne voulût rentrer dans ces places; ce fut dans cette idée qu'il chercha à faire des alliances qui l'aidassent à conserver les Villes qu'il avoit recouvrées; il s'adressa au Chef d'un nouveau parti qui s'étoit formé dans l'Asie. Lorsqu'on y fut informé de la mort de Soliman, les Satrapes s'établirent Souverains des Places et des Citadelles dont ils étoient Gouverneurs. Dans cette révolution, Apelcasem s'empara de Nicée en Bithynie, alors très-célébre par la résidence de plusieurs Sultans qui y avoient fait bâtir des Palais avec de superbes embellissemens. Cette fortune n'ayant fait qu'irriter son ambition, il chercha à étendre son Domaine, par les courses qu'il fit du côté de l'Occident jusqu'à la Propontide, avec son frere Pulcase, à qui il avoit abandonné la Cappadoce.

L'Empereur arrêta ces incursions par

sa méthode ordinaire ; c'est-à-dire, en faisant des propositions d'accommodement à Apelcasem. Mais voyant que celui-ci différoit de conclure le Traité, il leva une armée nombreuse qu'il mit sous le commandement de Tatice, à qui il recommanda de ne rien hasarder légérement. Tatice s'avança jusqu'aux portes de Nicée, et tailla en piéces deux cens Turcs de la garnison, qui avoient tenté une sortie sur les Francs auxiliaires qui étoient dans son armée. Il est bon de remarquer que depuis le regne de Michel Stratiotique, les Historiens Grecs tels que Cedren, Curopalate, Scilitz, Nicéphore Brienne, Anne Comnéne, Zonaras et Nicétas Choniate nomment ainsi tous les Peuples d'Occident, soit d'Allemagne, d'Italie, de France et de Sicile ; et que depuis Ursel il y en eut presque toujours dans les troupes de l'Empire ; on les appelloit *Franci*. Alexis leur fut redevable de tous les avantages qu'il eut dans cette guerre. Tatice, son Général, ayant appris qu'un nouveau Sultan, nommé Barciaroc, envoyoit cinquante mille hommes pour reprendre Nicée, ne crut pas devoir s'exposer contre des forces si supérieures ; il leva le siége et prit le chemin de Nicomédie. Apelcasem se persuada qu'il seroit aisé de défaire

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1085. et suiv.

XXXVII. Il est vaincu plusieurs fois par les Francs.

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1085. et suiv.

une armée que la frayeur avoit déjà mise en fuite ; il les poursuivit donc avec ardeur. Les Francs eurent honte de reculer plus long-tems. S'étant arrêtés dans des défilés aux environs de Prénete, ils fondirent avec leurs longues piques sur les ennemis, en tuerent un grand nombre, et mirent les autres en déroute. Apelcasem tourna ses armes du côté de la mer, et s'empara de Chio, où il commença à équipper une flotte. Alexis envoya des troupes pour arrêter ses projets ; elles l'attaquerent pendant quinze jours presque sans succès ; mais les Francs indignés de voir la victoire si long-tems indécise, demanderent avec instance de combattre seuls. Tatice le leur accorda avec peine à cause de leur petit nombre. Ils chargerent les Turcs et défirent leur armée, qui fut taillée en piéces.

XXXVIII. Il se réconcilie avec Alexis.

Alexis se douta qu'après tant de défaites, la fierté d'Apelcasem ne seroit pas difficile à vaincre, d'autant plus que le Sultan faisoit de grands préparatifs contre lui. C'est pourquoi ayant sondé ses dispositions, il lui écrivit une lettre obligeante, pour l'exhorter à abandonner une entreprise qui ne pouvoit lui réussir, et à venir recevoir les honneurs qu'il lui préparoit, au lieu de s'obstiner à sa perte. Apel-

casem crut devoir se faire un mérite de la nécessité ; il se rendit à Constantinople, où l'Empereur lui donna le titre de très-Auguste, et l'amusa, en lui faisant voir les beautés de la Ville Impériale, et en lui donnant le plaisir des bains, des jeux, de la chasse, des courses, du manége, des tournois ; tandis qu'il faisoit bâtir un Fort sur le bord de la mer à son insçu, pour chasser les Turcs de Nicomédie, Capitale de Bithynie.

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1085. et suiv.

Lorsqu'Apelcasem, vit l'édifice à son retour, il en fut vivement piqué ; mais la situation de ses affaires ne lui permettoit pas de s'en plaindre. Il trouva l'armée du Sultan Barciaroc, qui poussoit avec ardeur le siége de Nicée depuis trois mois, malgré la vigoureuse résistance de la garnison et des habitans ; il aima mieux implorer le secours d'Alexis, que de se soumettre à un Prince, de qui il avoit tout à craindre. L'Empereur voyant deux de ses ennemis se faire la guerre, n'hésita pas d'envoyer des troupes, mais avec des ordres d'un habile politique. Il ordonna à ses Officiers généraux de ménager le secours suivant les intérêts de l'Empire, et de ne le pas donner suivant la volonté d'Apelcasem ; il leur recommanda sur-tout de n'aider le plus foible qu'autant qu'il seroit nécessaire

XXXIX. Alexis lui donne du secours.

ALEXIS COMNÉNE I. An de N. S 1085. et suiv.

pour empêcher sa ruine, et pour chasser le plus fort. Il n'en couta pas beaucoup aux Grecs pour en venir à bout. Après qu'ils eurent pris une petite ville de Bithynie, les Turcs les reçurent dans Nicée pendant la nuit, et les prierent de se montrer sur les murailles, où ils déployerent leurs étendards, et pousserent de grands cris de joie. Les assiégeans persuadés que l'Empereur y étoit entré avec toute son armée, désespérerent de pouvoir emporter la place, et leverent le siége. Les Grecs jugeant qu'ils reviendroient bientôt, et ne se trouvant pas en état de les combattre, retournerent à Constantinople.

XL. Le Sultan envoie des troupes contre lui.

La retraite des troupes de Barciaroc ne délivra pas Apelcasem de tous ses ennemis. Le Sultam de Perse eut enfin connoissance de la maniere dont son Chiaoux s'étoit comporté à la Cour de Constantinople, où il l'avoit envoyé pour demander du secours contre Apelcasem. Il députa un autre Ambassadeur à Alexis avec une lettre, par laquelle il le sollicitoit avec plus d'instance de conclure le mariage qu'il lui avoit proposé entre son fils et la Princesse Anne Comnéne, fille aînée de l'Empereur, qui ne pouvoit être âgée que de trois ou quatre ans; et il l'exhortoit de se joindre à lui pour réduire les ré-

voltés, qui usurpoient des Provinces conquises par ses Prédécesseurs. Cependant il envoya une armée formidable en Bithynie, et donna à Pusane, son Général, le titre dont Apelcasem se paroit.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

XLI. Il le fait étrangler.

Aux premieres approches des Turcs Persans, Apelcasem fut saisi de frayeur, et crut n'avoir pas d'autre parti à prendre que de fléchir le Sultan, en lui offrant tout ce qu'il avoit de plus précieux. Il fit charger d'or quatorze mulets, qu'il envoya au Prince Musulman, et il se rendit lui-même à sa Cour pour lui demander avec instances la continuation de son Gouvernement. Le Sultan ne voulut pas même le voir; et comme Apelcasem le faisoit vivement solliciter par ses favoris, il leur répondit qu'ayant donné sa charge à Pusane, il ne la lui ôteroit pas sans sujet; il consentit seulement qu'Apelcasem allât traiter avec lui, et il promit de confirmer ce qu'ils auroient fait ensemble. Mais à peine l'eut-il laissé partir, qu'il envoya deux cens hommes après lui, qui se saisirent de sa personne, et l'étranglerent dans le chemin.

XLII. Tutuse fait égorger le Sultan, dont son fils venge la mort par celle de Tutuse.

Ce Prince ne survécut pas long-tems à cette cruelle perfidie. Tutuse son frere, dont nous avons déjà parlé, craignant, si le Sultan faisoit alliance

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

avec l'Empereur, d'avoir à soutenir deux Puissances liguées, qui le dépouilleroient de ses Etats, il résolut de prévenir ce coup imaginaire. Il le fit arrêter par douze Casiens, qui prenoient la qualité d'Ambassadeurs de Tutuse, et l'égorgerent à la fin d'un repas, où le Sultan avoit pris trop de vin. Ces Casiens étoient une troupe d'hommes féroces, disposés à commettre toutes sortes de meurtres et d'assassinats pour de l'argent. Barciaroc, fils du Sultan, se mit presqu'aussi-tôt à la tête de ses troupes pour venger la mort de son pere. Il alla attaquer celles de Tutuse avec toute la fureur qui lui inspiroient son caractere et la vengeance dont il étoit animé; il en fit une horrible carnage, dans lequel Tutuse lui-même fut enveloppé.

XLIII. Irruption et défaite des Scythes.

La mort de ces deux Princes, et les troubles qui la suivirent, offroient à l'Empereur une occasion favorable pour exécuter le grand projet qu'il avoit conçu de rendre à l'Empire ses anciennes bornes. Mais il en fut empêché par la guerre des Scythes, qui dura plusieurs années avec des pertes et des avantages alternatifs. Ces Barbares ayant passé le Danube, avoient fait alliance avec les Comanes, et toujours combattu sous les mêmes Enseignes. Ceux-ci voyant que le parti

des Scythes s'affoiblissoit de jour en jour, se tournerent du côté de l'Empereur, et y fixerent la victoire. Ils exhorterent Alexis à donner une bataille générale. Elle fut si sanglante, que toute l'armée des Scythes y périt, sans excepter les femmes et les enfans, à la réserve d'un assez grand nombre de prisonniers, que leurs blessures avoient mis hors d'état de fuir.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

XLIV. Douceur d'Alexis.

Sur le soir, Synesius alla solliciter l'Empereur de les faire tous mourir, de peur que la vengeance ne les portât à commettre quelqu'infidélité. Alexis le regarda d'un œil sévere, et lui dit : « Les Scythes pour être Scythes » cessent-ils d'être hommes ; et pour » avoir été nos ennemis sont-ils in» dignes de notre compassion ? Je ne » sais comment vous avez pu con» cevoir une pensée aussi cruelle, et » me la proposer. » Il ordonna seulement qu'on les désarmât. Cependant vers le milieu de la nuit les soldats Grecs se jetterent sur les caprifs, et les passerent tous au fil de l'épée. Alexis l'ayant appris, manda Synesius, et lui dit avec aigreur : « Ce massa» cre capable de me déshonorer par» mi les Nations étrangeres, est l'ou» vrage de votre cruauté. » Il le fit ensuite charger de chaînes, et il l'auroit puni avec plus de rigueur, si ses

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

parens et ses amis n'eussent intercédé pour lui.

Il n'y avoit pas long-tems qu'il goutoit dans son Palais les douceurs du repos, lorsqu'on découvrit la conjuration de deux Officiers nommés Ariébe et Umpertopule. Quoique les accusés eussent été convaincus d'avoir attenté à la vie de l'Empereur, il ne les traita pas suivant les loix, qui punissent de mort les crimes de cette nature; il se contenta de les exiler et de confisquer leurs biens. Jean son neveu, Gouvernant de Duras, fut accusé de tramer une révolte; Alexis le manda, et sur le seul témoignage de l'indignation qu'il montra de se voir soupçonné, il ne voulut plus entendre de dépositions, et il le renvoya dans son Gouvernement. Les bontés qu'il avoit eues pour Grégoire fils de Grabas, Gouverneur de Trébisonde, n'empêcherent pas cet ingrat de songer à la révolte; l'Empereur se contenta de lui faire sentir l'injustice de sa conduite, et de le reléguer dans la Citadelle de Philippopolis.

XLV. Sa clémence envers les conjurés.

XLVI. Entreprises de Tzacas Turc.

Pendant ce tems-là Tzacas Turc, fit des progrès considérables. Tandis que l'armée Impériale étoit occupée à repousser les peuples du Nord, il fit construire en différens endroits un grand nombre de galéres et de vaisseaux, il

les remplit de soldats, et s'empara par surprise de Clazomene et de Phocée. Enflé de ces premiers succès, il écrivit au Gouverneur de l'Isle de Lesbos, de lui remettre Metymne et Mitylene, deux places principales de l'Isle, ou de s'attendre à un traitement rigoureux. Le Gouverneur épouvanté de ces menaces, monta sur un vaisseau pendant la nuit pour aller à Constantinople avertir l'Empereur de ce qui se passoit; et Tzacas informé de son départ, se rendit aussi-tôt maître de l'Isle. De-là il passa dans celle de Chio, qu'il prit de force.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1081.

XLVII. Délasséne est envoyé contre lui.

L'Empereur envoya promptement un flotte contre les Barbares; celui qui la commandoit, la perdit presque toute entiere dans une premiere bataille. On en équippa un autre, qui fit voile vers Chio sous les ordres de Délasséne, oncle maternel de l'Empereur. Ce Général habile employa toutes les machines de guerre pour réduire la forteresse, avant que Tzacas, qui étoit à Smirne, pût venir la défendre. Il en battit les murailles avec une ardeur infatigable; il mina une courtine entre les deux tours principales, et obligea les Barbares à demander une armistice de quelques jours, pour délibérer à quelles conditions il se rendroient. Tzacas arriva

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

le lendemain avec huit mille hommes de pied, et sa flotte qui cotoyoit le rivage. Délasséne s'avança pour arrêter l'armée navale des Turcs ; les deux partis en vinrent aux mains, et quoique l'avantage eût été du côté de Tzacas, comme il craignoit l'habileté du Général ennemi, il lui fit proposer une entrevue. Délasséne y consentit, et l'indiqua pour le jour suivant.

XLVIII. Propositions de paix de Tzacas.

Tzacas parla le premier avec la fierté d'un Barbare. « Je suis, dit-il, » celui, qui parcourant l'Asie dans ma » jeunesse, et combattant généreuse- » ment, fut pris, faute d'expérience, » par Alexandre Cavalicas, et pré- » senté à l'Empereur Nicéphore Bota- » niate, qui m'honora de la qualité » de Nobilissime, me fit de grands » présens, et m'obligea, plus par ses » bienfaits que par contrainte, à lui » jurer une fidélité inviolable. Je le fis » avec plaisir ; mais aujourd'hui qu'A- » lexis s'est emparé du trône, je ne » me crois plus lié par mes sermens. » Cependant s'il veut contracter une » alliance avec moi, j'y consentirai, » à condition qu'il me rendra ce que » Botaniate m'avoit donné, et que » l'on fera le contrat de mariage en- » tre nos enfans selon nos usages et » selon ceux des Grecs. Lorsqu'il aura » satisfait à ces propositions, je resti-

» tuerai de bonne foi les Isles, que j'ai » prises. »

ALEXIS COMNENE I An de N. S. 1085. et suiv.

Délasséne qui connoissoit depuis long-tems l'infidélité des Turcs, répondit à Tzacas : « Il n'y a pas d'apparence que vous pensiez sincérement à rendre les Isles dont vous vous êtes emparé par force et par surprise ; et quand vous seriez résolu de le faire, je ne pourrois conclure un Traité avec vous sans avoir les ordres de l'Empereur. Jean Ducas son beau-frere doit arriver dans peu ; il connoît ses intentions ; personne n'est plus en état que lui de traiter avec vous ; il est juste de lui réserver la connoissance de cette affaire. » Sur cette réponse, Tzacas retourna à Smirne, où il se faisoit rendre les honneurs dûs aux Souverains. Délasséne profitant de la sécurité ou il étoit, entra inopinément dans l'Isle de Chio, et chassa les Turcs qu'on y avoit laissés pour la défendre.

XLIX. Délasséne le refuse.

L. Les Romains reprennent Mitylene.

Jean arriva au printems de l'année suivante avec une Armée de terre, et se trouva sous les murs de Mitylene, le même jour que Délassene qui conduisoit la flotte, ayant apparemment passé le bras de mer au-dessus du Golfe Adramyte. Il fit dresser des Tours et des Béliers, et battit les murailles de la Place pendant trois mois, sans relâ-

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

che. Tzacas qui avoit laissé son frere pour la défendre, craignant qu'il ne fut pas assez habile, y alla lui-même, et livra aux assiégeans plusieurs combats qui lui furent avantageux. Enfin ses forces et les vivres qu'il avoit dans Mitylene s'épuiserent; il promit de rendre la Place, à condition qu'on lui accorderoit la liberté de se retirer à Smirne par mer. Ducas y consentit, et l'on se donna réciproquement des ôtages.

LI. Ils chassent les Turcs des autres Isles.

Constantin Délassene fut indigné d'apprendre qu'il avoit sollicité les habitans de Mitylene à sortir de la Ville, et que plusieurs le suivoient à Smirne; il en parla à Jean Ducas, et l'exhorta à tirer vengeance de cette infidélité. Ducas lui dit qu'il ne pouvoit se résoudre à violer ses promesses. « Il est vrai, » répondit Délassene, que vous êtes » obligé d'entretenir la paix, puisque » vous l'avez jurée; mais moi qui n'ai » rien promis, souffrez que je fasse la » guerre à celui qui commet des infidé- » lités. » Il fondit aussi-tôt sur Tzacas, il lui enleva plusieurs vaisseaux, et l'auroit fait lui-même prisonnier, s'il ne se fût jetté dans une petite Galere, où les Grecs n'imaginerent pas qu'il fût, et sur laquelle il se sauva à Smirne avec un petit nombre des siens. Les vainqueurs profiterent de sa retraite pour

reprendre les Isles dont il s'étoit emparé.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

Cependant Tzacas fit construire des Barques de Pirates, des Galeres à deux et à trois rangs, et d'autres Vaisseaux légers, propres au dessein qu'il avoit de courir les mers. L'Empereur ne se contenta pas d'envoyer contre lui Délassene avec une puissante Flotte ; il écrivit au grand Sultan pour l'informer des projets de son Gendre Tzacas, et le convaincre que c'étoit plus contre lui que contre l'Empire qu'il prenoit les armes ; il l'exhorta à le faire rentrer dans le devoir par la douceur ou par la force, si elle étoit nécessaire. Le Sultan ajouta foi à un avis qu'il croyoit sincere ; il envoya aussi-tôt ses Troupes pour détruire celui qu'on lui avoit dépeint comme un rival dangereux. Tzacas surpris de se voir ainsi attaqué, se rendit à la Cour de Perse pour se justifier. Le Sultan dissimula sa colere ; il parut se reconcilier avec lui, et le fit manger à sa table. Mais l'ayant enyvré, il le perça lui-même de son épée.

LII. Tzacas assassiné par le Sultan.

L'Empereur n'étoit pas encore délivré des inquiétudes que lui avoit données cette Guerre, lorsqu'il se vit engagé dans une autre. A peine deux ans s'étoient-ils écoulés depuis la Guerre des Scythes, qu'un certain Bolean, natif de Dalmatie, se mit à la tête de quel-

LIII. Guerre de Bolcan en Dalmatie.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

ques brigands, et commença à ravager les frontieres de l'Empire. Alexis ne crut pas devoir négliger un premier mouvement de sédition, qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. S'étant mis à la tête de ses Troupes, il effraya Bolcan, qui vint s'excuser, en rejetant la cause de son entreprise sur la mauvaise conduite des Gouverneurs qui opprimoient tyranniquement le peuple, et il promit par serment de se retirer dans sa province et d'y demeurer en paix. Lorsqu'Alexis fut rentré à Constantinople, il apprit que Bolcan avoit repris les armes, et qu'il ravageoit les terres de l'Empire avec plus de fureur qu'auparavant. Une lettre qu'il lui écrivit pour lui rappeller ses promesses, n'ayant point eu d'effet, il envoya contre lui Jean, fils d'Isaac Comnéne Sébastocrator. Ce jeune Officier dépourvu d'expérience, et plein d'une ardeur téméraire, s'étant avancé près des Ennemis, se laissa séduire par un répentir simulé de Bolcan, qui tomba sur ses Troupes, et en fit un affreux carnage. Le Vainqueur n'ayant plus d'Ennemis à craindre, courut le pays sans obstacles; il mit tout à feu et à sang aux environs de Scopia, ruina Prolobe, étendit ses brigandages jusqu'à Branéas, et fit un butin immense dans les autres Villes de la Servie.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

Alexis, instruit de la mauvaise conduite de son Neveu, résolut d'aller lui-même tirer vengeance de l'infidélité et des ravages de Bolcan. Mais à peine fut-il en marche, qu'un Ennemi plus dangereux attenta sur sa vie, et retarda pour quelque tems le cours de son expédition. Nicéphore Diogéne, fils de l'Empereur Romain, avoit été renfermé dans un Monastere avec son frere Léon, par Michel leur frere aîné, qui ne vouloit point avoir de Concurrent à l'Empire. Lorsqu'Alexis monta sur le trône, il fut touché de leur état; ils avoient de l'esprit, l'air noble et beaucoup d'ardeur pour se signaler; l'Empereur les ayant tirés du cloître, il fit Diogéne Gouverneur de Candie, et garda Léon à la Cour, charmé de la douceur de ses mœurs et de sa conversation.

LIV. Commencemens de Nicéphore Diogéne.

LV. Son caractere et sa conjuration.

Nicéphore Diogéne affectoit quelquefois la douceur de son frere; mais son caractere violent le trahissoit bientôt. Avec une taille extrêmement haute, il avoit un esprit vif, emporté, inconstant, et ambitieux. Il n'y avoit point d'homme dans l'Empire plus habile à monter à cheval, manier les armes, et plus adroit à tous les exercices qui demandent de la force et de la souplesse. Lorsqu'il eut trouvé des gens capables de le seconder dans ses pro-

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

jets, il leur communiqua le dessein qu'il avoit formé d'enlever la couronne et la vie à l'Empereur. Dès-lors Diogéne et ses partisans garderent si peu de ménagement, que plusieurs personnes s'en apperçurent, et que l'Empereur en fut informé. Il manda les complices, et sans leur parler de la conjuration, il se contenta de les exhorter à demeurer fideles au Prince et à la Patrie. Diogéne ne se laissa point toucher par ce trait de bonté, qui lui faisoit assez connoître que sa perfidie étoit découverte. Loin de changer de sentiment, il ne chercha qu'à grossir le nombre des conspirateurs. Il séduisit plusieurs Officiers, gagna les principaux du Sénat, et s'en attacha quelques-uns par le lien du serment.

LVI. Il cherche à assassiner Alexis.

Il crut alors pouvoir tout entreprendre. Comme il étoit de l'expédition contre Bolcan, dès la premiere nuit il plaça sa tente auprès de celle de l'Empereur. Manuel Philocas ayant soupçonné que ce n'étoit pas sans dessein, en avertit le Prince, et le pria de veiller à sa sûreté, en faisant éloigner Diogene. « Non, dit Alexis, il ne faut pas » lui donner le prétexte, qu'il cherche » pour se soulever. S'il fait éclater ses » mauvais desseins, il en sera seul cou- » pable devant Dieu et devant les hom- » mes. » Philocas se retira mécontent,

et témoigna à l'Empereur qu'il y avoit de l'excès dans sa sécurité. Sur le milieu de la nuit, Diogéne entra avec un poignard à la main dans le pavillon où Alexis et l'Impératrice étoient couchés. La vue d'une Femme de Chambre qui éventoit le lit pour rafraîchir l'air, le troubla ; il n'osa avancer plus loin, et remit à une autre fois le crime qu'il étoit prêt de commettre. Quoique l'Empereur n'eût plus sujet d'en douter, il lui donna toujours les mêmes marques de bonté, mais il fut plus attentif à se tenir sur ses gardes. Dans le cours de la marche, Diogéne tenta encore une fois de tuer l'Empereur ; mais Tatice le voyant entrer avec un poignard, l'arrêta, et lui témoigna ouvertement que personne n'ignoroit plus ses mauvais desseins. Diogéne fut frappé de ce reproche, et l'on vit bien qu'il pensoit à s'échapper.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

LVII. Son interrogatoire et ses dépositions.

Tandis que Diogéne délibéroit sur le lieu de sa retraite, l'Empereur pria Adrien Comnéne son frere, de l'arrêter, et de lui faire avouer les motifs de sa haine, et les complices qu'il s'étoit associés. Adrien le conjura vainement de ne pas être l'auteur de sa perte ; de reconnoître le crime qu'il avoit commis, en voulant attenter à la vie de l'Empereur, et de nommer ses complices, l'assurant par tout ce qu'il

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

y avoit de plus sacré, qu'Alexis ne leur feroit aucun mal, et qu'il demandoit seulement de se réconcilier avec eux. Diogéne garda un profond silence. Alexis indigné de son obstination, commanda à Musace de le transférer de la tente du Grand Domestique où il étoit, dans la sienne, sans lui faire aucun mauvais traitement, et de le presser jusqu'à ce qu'il eût fait l'aveu de son crime. Musace l'interrogea envain toute la nuit. Indigné de la hardiesse avec laquelle il nioit tout, il lui fit donner la question. Diogéne n'en pouvant supporter les douleurs, demanda d'être relâché, et promit de déclarer tout. Il ne cacha rien, et Musace envoya ses réponses à l'Empereur, avec des mémoires qu'il avoit reçus de différens endroits, par lesquels il paroissoit que l'Impératrice Marie avoit eu connoissance de la conjuration, mais qu'elle avoit fait son possible pour l'étouffer. Alexis fut consterné quand il vit au nombre des complices les plus considérables de l'Empire; il recommanda que l'on ensevelit dans un profond secret ce qui regardoit l'Impératrice, et il n'en parla jamais.

LVIII. Il est exilé avec les principaux complices.

Ceux qui aimoient sincérement l'Empereur, étoient dans de mortelles inquiétudes, en considérant les périls dont il étoit encore environné. Lui-même

me ne comprenoit pas comment le bras de Diogéne avoit été retenu ; il convint que si des conspirateurs aussi puissans demeuroient réunis, toutes les forces de son Empire ne suffiroient pas pour mettre sa personne à couvert. Ces réflexions le déterminerent à exiler Diogéne et Catacalon à Césaropole, quoiqu'on lui conseillât de le châtier plus séverement, et de leur faire crever les yeux. Il bannit aussi Michel Taronite, avec quelques autres, dont il confisqua les biens ; et il crut plus à propos d'accorder une amnistie générale au reste des conjurés, que de les faire rechercher, et de les punir.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

LIX. L'Empereur assemble les autres, et leur pardonne.

Il résolut de les assembler tous le lendemain, contre l'avis de ses parens qui apprehendoient qu'ils ne le massacrassent. Le trouble et l'agitation dont son ame étoit remplie, paroissoient sur son visage, et ceux qui étoient mandés ne savoient s'ils venoient entendre leur absolution ou leur arrêt de mort. Alexis monté sur un trône fort simple et environné de ses Gardes qu'on avoit appellés par précaution, leur dit les yeux baissés : « Vous savez que je n'ai ja-
» mais fait de mal à Diogéne et que ce
» n'est pas moi qui ai privé son pere de
» l'Empire. Lorsque la Providence m'é-
» leva sur le trône de Constantinople,
» je le protégeai lui et son frere Léon,

ALEXIS COMNENE I. An de N S. 1085. et suiv.

» je leur accordai mon amitié, je pris » soin de leur avancement, comme » s'ils eussent été mes proches. J'ai dis- » simulé toutes les conjurations que je » l'ai vu former contre moi, et ma » modération n'a pu arrêter sa perfidie. » Mes bienfaits redoublés le rendoient » chaque jour plus ingrat. » A ces mots l'assemblé s'écria que Diogéne étoit coupable de la plus noire ingratitude, et qu'elle ne vouloit point d'autre Empereur qu'Alexis. Le Prince en prit occasion de dire qu'il pardonnoit à ceux qui avoient eu part à la conjuration, qu'il les traiteroit dans la suite comme auparavant, et qu'il se contentoit de la peine qu'il avoit imposée aux autres.

IX. Diogéne a les yeux crevés, et il se console en étudiant la Géométrie.

Cependant le même jour Fête de Saint Pierre et Saint Paul, Diogéne et Catacalon eurent les yeux crevés. Mais il est incertain si ce fut par les ordres de l'Empereur, ou par le zele de quelques particuliers, qui appréhendoient que ces deux rebelles n'excitassent de nouveaux troubles. La conduite qu'Alexis garda depuis à son égard, semble le justifier. Il n'oublia rien pour adoucir la tristesse de son état; il lui rendit une grande partie de ses biens, il le visitoit souvent, il donna même des larmes à sa situation, et lui procura les moyens d'étudier la Géométrie pour laquelle

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

Diogéne avoit beaucoup de goût, et qu'il apprit avec succès par le moyen de certains corps solides qui suppléoient aux lignes que l'on a coûtume de tracer. Malgré tout cela, Diogéne proposa encore à plusieurs personnes un projet de révolte, qui offrit de soûtenir par ses conseils. L'Empereur en eut avis; il lui en fit des reproches d'amitié, et l'assura qu'il n'en tireroit aucune vengeance.

LXI. Paix avec Bolcan.

La marche d'Alexis fut retardée de quelques jours par les troubles de cette conjuration. Lorsqu'il l'eut étouffée, il s'avança sur les confins de la Dalmatie, du côté de Lipenion. Bolcan, qui n'avoit d'audace qu'en l'absence des Ennemis, fut effrayé de sa présence, du bon ordre et de la fierté des Troupes Impériales. N'osant hasarder d'en venir aux mains avec elles, il envoya demander la paix, et offrir des ôtages. L'Empereur répondit qu'il acceptoit ses propositions, par l'horreur qu'il avoit de répandre le sang sans nécessité. Bolcan accompagné de ses proches et de ses principaux Officiers, se rendit dans la tente d'Alexis; il signa le Traité, et donna deux de ses parens pour sûreté de sa foi.

LXII. Un soldat se donne pour le fils de l'Empereur Diogéne.

Les troubles se succédoient les uns aux autres sous le regne d'Alexis. Un Soldat eut la hardiesse de se faire pas-

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1085. et suiv.

ser pour Léon fils de l'Empereur Diogéne, quoique tout le monde sut que ce jeune Prince avoit été tué dans une Bataille, qu'Alexis avoit donnée aux Turcs dans les Plaines d'Antioche. Il disoit qu'une blessure dangereuse l'avoit fait laisser parmi les morts; mais qu'il avoit eu le bonheur d'en guérir, et que la crainte l'avoit empêché jusqu'à ce jour de se faire connoître. A la faveur de cette imposture, il eut entrée dans plusieurs grandes maisons de Constantinople; il y trouva des hommes assez crédules pour se laisser séduire, et insensiblement il eut des protecteurs. Alexis méprisa d'abord les bruits qui coururent à ce sujet, croyant qu'ils se dissiperoient d'eux-mêmes. Mais pressé par les instances de sa sœur et de ses amis, il le rélégua à Chersonne dans une étroite prison, après néanmoins l'avoir fait avertir plusieurs fois.

LXIII. Il se fait proclamer Empereur par les Comanes.

La négligence de ses gardes lui donna occasion de soutenir sa fourberie. Il se levoit pendant la nuit pour parler du haut de la muraille aux Comanes-Scythes, que le commerce attiroit dans la ville, il les prioit d'avoir compassion de lui; ceux ci lui procurerent les moyens de s'évader de sa prison; ils l'emmenerent dans leur pays, où il se fit proclamer Empereur. Ces peuples altérés de sang, et qui n'avoient point

horreur de manger les hommes qu'ils massacroient, furent ravis d'avoir ce prétexte de prendre les armes contre l'Empire.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

Les Comanes se préparerent donc secretement à entrer dans les Provinces de l'Empire. Alexis en fut averti; il prit soin de fortifier les frontieres, qu'il visita en personne; et il munit les Places et les Villes de tout ce qui étoit nécessaire pour résister aux Barbares. Après avoir pris toutes ces précautions, il alla à Anchiale, Ville de Thrace sur le Pont-Euxin, donner ses ordres pour la sureté des Ports, ne sachant si les ennemis viendroient l'attaquer ou par mer ou par terre. Peu de tems après son arrivée, il apprit qu'ils avoient passé le Danube, et forcé plusieurs Places, où ils avoient de nouveau fait proclamer leur Empereur. Le faux Léon n'attendit pas qu'il vint l'attaquer; il conduisit les Scythes vers Anchiale, dans l'espérance de terminer bientôt la Guerre par la mort ou par la prison d'Alexis. Mais l'expérience lui fit connoître que sa présomption l'avoit trompé. Les deux Armées demeurerent trois jours en présence, quoique les Scythes fussent supérieurs en nombre, et convaincus qu'ils ne pouvoient commencer le siége de la Place avant que d'avoir livré une Bataille pour affoiblir la Garnison. Mais

LXIV. Il n'ose attaquer les Romains à Anchiale.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

l'Empereur avoit l'avantage du terrain, et il étoit essentiel à l'Imposteur de ne rien donner au hasard dans les commencemens.

LXV. Il fait le siége d'Andrinople.

Il proposa à ses Troupes de se retirer vers Adrinople, dont il promettoit de se rendre bientôt le maître par le crédit qu'il avoit sur l'esprit de Nicéphore Brienne, Gouverneur de la Place. Les Barbares y allerent avec confiance, et ils trouverent tout le contraire de ce que Léon leur avoit promis. Nicéphore lui déclara du haut des murailles qu'il connoissoit à sa voix qu'il n'étoit point le fils de Diogéne, mais un Imposteur digne du dernier supplice. Pendant sept semaines, il y eut toujours des sorties vigoureuses sur les Barbares, où la jeunesse de la Ville donna des preuves d'une valeur et d'une hardiesse non communes. Ces combats si souvent réiterés affoiblirent tellement les forces des Grecs, que Nicéphore écrivit à l'Empereur de lui envoyer un prompt secours, s'il vouloit conserver la Place.

LXVI. Alacasée le trompe.

Alexis étoit résolu de s'y rendre à la tête de ses Troupes, lorsqu'un Officier, nommé Alacasée, vint lui offrir d'aller trouver l'Imposteur, et même de l'enlever. Il lui demanda seulement des Lettres de créance pour le Gouverneur de Peutace, petite Ville proche d'Andrinople, avec ordre de faire tout ce

qu'Alacasée lui diroit. Cet Officier se rasa la barbe et les cheveux, il se déchira le corps à coup de fouet, et alla trouver le faux Léon, à qui il rappella le souvenir de leur ancienne amitié; il lui fit un récit pathétique de tout ce qu'il avoit souffert à cause de son attachement à ses intérêts. « C'est pour » vous, lui dit-il, que j'ai été traité de » la sorte, et que j'ai éprouvé la vio- » lence des tourmens et l'horreur de la » prison. Les bontés dont vous hono- » râtes mon pere, et le souvenir que » j'en conserve, ont fait tout mon cri- » me auprès d'Alexis. J'ai eu le bon- » heur, en m'échappant d'éviter la mort » dont sa colere me menaçoit; je viens » me jetter entre vos bras, prêt à vous » reconnoître pour mon Souverain, et » vous donner quelques avis qui ne » vous seront pas inutiles. » Le faux Léon le reçut avec de grands témoignages de reconnoissance; et après avoir loué son zele, il lui demanda quels conseils il avoit à lui proposer pour réussir dans ses desseins? « Sei- » gneur, répondit Alacasée, il faut » vous rendre maître de la petite Ville » de Peutace et des campagnes voisi- » nes, où vous trouverez des fourages » et des vivres en abondance. De-là il » vous sera facile d'envoyer faire des » courses par-tout où il vous plaira. In-

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1085. et suiv.

» sensiblement vous avancerez vers » Constantinople, dont je connois particuliérement le Gouverneur ; je vous » y précédrai, et je le disposerai à vous » remettre la Place. »

LXVII. Il est pris et a les yeux crevés.

Léon ayant approuvé cet avis, Alacasée envoya à Peutace la lettre de l'Empereur, et il exhorta le Gouverneur, en présence des Comanes, à ouvrir les portes de la Ville. Il le fit sans balancer, et reçut l'Imposteur comme un vainqueur à qui il se soumettoit ; il l'invita à prendre le bain, et lui donna un grand soupé, après lequel Léon et tous ceux de sa suite s'endormirent d'un profond sommeil. Le Gouverneur et Alacasée profitant de ce moment, égorgerent les Comanes, et jetterent leurs corps dans un souterrain. Mais ils épargnerent Léon, pour le mener à Constantinople. Lorsqu'Anne Délassene, mere de l'Empereur, sut qu'il étoit arrivé, elle envoya un Turc nommé Camyre pour lui crever les yeux.

Alexis espéra de vaincre désormais facilement les Comanes privés de leur chef. Ayant appris qu'ils continuoient leurs ravages, il alla se camper près de la petite Ville de Nisse, où Citzès leur Général avoit rassemblé douze mille hommes, avec tout le butin que les Barbares avoient fait depuis le commencement de leurs courses. Il leur li-

vra bataille ; il y en eut sept mille tués et trois mille faits prisonniers. Après cette grande victoire il retourna à Constantinople. Les Barbares y envoyerent leurs Députés demander la paix. Mais l'Empereur s'étant apperçu qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du tems, pour ramasser les débris de leur armée, et reprendre les armes avec plus de fureur qu'auparavant, il les fit poursuivre sans relâche, il les défit deux fois, et revint chargé d'un butin immense, qu'il fit distribuer à ceux qui s'étoient le plus signalés dans cette expédition.

ALEXIS COMNENE I. An de N S, 1085. et suiv.

CHAPITRE II.

Depuis le commencement de la premiere Croisade jusqu'au retour des Chrétiens en Europe.

(Espace de quatre ans.)

APRÈS avoir vaincu ses ennemis du Nord et de l'Occident, Alexis se préparoit à marcher contre les Turcs, quand il apprit les préparatifs redoutables que faisoient toutes les Puissances de l'Europe, pour conquérir la Terre Sainte, dont les Sarrasins s'étoient premiérement emparés, et qui depuis étoit passée sous la domination des Turcs. Ce grand événement est

An de N. S, 1093. et suiv.

I. Origine des Croisades.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1093.

si célébre dans l'Histoire et occupera une si grande partie de celle-ci, que nous ne pouvons nous dispenser de remonter jusqu'à son origine.

Depuis long-tems les Chrétiens avoient coutume d'aller visiter les Lieux saints, où se sont opérés les Mysteres de la Religion; et cette dévotion étoit surtout en usage dans les X et XI siecles, malgré les mauvais traitemens que les Fideles recevoient de la part des Infideles. Vers l'an 1093 un Hermite de Picardie, nommé Pierre, homme d'une grande vertu, et d'un extérieur très-simple, fit ce voyage avec quelques François. En entrant dans Jérusalem, il fut vivement touché de voir une Mosquée dans le lieu même où avoit été l'ancien Temple de Salomon; des écuries joignant l'Eglise du saint Sépulcre; et un pays consacré par la vie du Sauveur du monde, soumis à la domination des Ennemis de son culte. Il apprit de son hôte les cruautés qu'ils faisoient souffrir aux Chrétiens; et le Patriarche Siméon, qu'il alla voir, lui raconta en détail les miseres et la persécution sous laquelle l'Eglise d'Orient gémissoit depuis environ quatre cens ans. « Nous n'avons plus d'espérance, » ajouta le saint Evêque, que dans le » peuple d'Occident, qui sert Dieu sin» cérement, et dont les forces sont

» encore entieres et formidables à nos » Ennemis. En vain l'attendrions-nous » des Grecs, quoiqu'ils soient plus pro- » ches de nous. A peine peuvent-ils » se défendre eux-mêmes ; toute leur » force est anéantie. Et vous pouvez » savoir que depuis peu d'années, ils » ont perdu plus de la moitié de leur » Empire. » Pierre ne put entendre ce récit sans verser des larmes. Il assura le Patriarche, que si l'Eglise Latine et les Princes d'Occident étoient instruits de leur état déplorable, ils n'hésiteroient pas de se liguer pour les en délivrer.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1093.

Siméon ayant composé un long mémoire touchant les maux que souffroit l'Eglise d'Orient, Pierre s'en chargea, et promit de l'appuyer autant qu'il lui seroit possible. Il s'embarqua sur un vaisseau marchand, et arriva à Bari, Ville de la Pouille, d'où il alla à Rome pour remettre au Pape les lettres du Patriarche et des Chrétiens de Jérusalem. Urbain II qui occupoit alors le siége de Rome, en fut touché, et promit de ne rien négliger pour apporter du remede à ces maux, aussi-tôt qu'il en trouveroit l'occasion. Pierre encouragé par cet accueil favorable, et poussé par son zele, parcourut l'Italie et les Provinces de France, exhortant les Princes et les Peuples à la délivrance

An de N. S. 1095.

II. Pierre l'hermite y exhorte les peuples.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1095.

des Lieux saints, et au soulagement des Fideles opprimés. Malgré son peu de talent pour la parole, ses discours ne demeurerent pas sans fruit.

III. Le Pape Urbain la prêche au Concile de Clermont.

Urbain passa presqu'aussitôt en France, et assembla un Concile à Clermont en Auvergne, où après avoir réglé les affaires Ecclésiastiques, il fit un Sermon pour annoncer la guerre contre les Infideles, et exhorter tout le monde à y prendre part, suivant son état et ses facultés. Il exposa les profanations horribles qui se commettoient dans les Lieux saints. Il dit, d'après le témoignage du Patriarche de Jérusalem, que les Sarrasins et les Turcs accabloient les Chrétiens de tributs et d'opprobres; qu'ils enlevoient leurs enfans; qu'ils les contraignoient d'apostasier, et qu'ils faisoient mourir ceux qui le refusoient, qu'ils mettoient à mort les Prêtres et les Diacres dans le Sanctuaire, et qu'ils y outrageoient les femmes et les vierges. Pour engager les fideles à prendre les armes, il déclara qu'il leur remettoit toute la pénitence qui étoit dûe à leurs péchés; que ceux qui mourroient dans cette sainte entreprise auroient la vie éternelle pour récompense; que leurs biens seroient dans une entiere sûreté durant le cours du voyage; et que si quelqu'un osoit s'en emparer, il seroit frappé d'excommunication par l'Evêque du lieu.

Eblouis de ces promesses et de ces avantages, les assistans s'écrierent tous d'une voix : *Dieu le veut.* Le Pape les félicita de leur zele, et proposa ensuite quelques réglemens pour cette expédition. Il décida que les riches aideroient les pauvres, et meneroient avec eux des Soldats à leurs dépens; que les femmes, les vieillards et les infirmes en seroient exclus ; que les Prêtres et les Clercs ne s'enrôleroient point sans permission de leur Evêque, et que ceux qui prendroient les armes, auroient une Croix rouge, cousue sur l'épaule droite. Le lendemain il assembla les Evêques, et les consulta sur le choix d'un chef, pour conduire les pélerins armés, parce qu'il n'y avoit encore parmi ceux qui s'étoient déclarés aucune personne de grande distinction. Ils élurent d'un commun consentement Adhemar, Evêque du Puy, homme d'esprit, bon Théologien, et habile dans les affaires. Ce Prélat accepta la commission, quoique malgré lui, et le Pape le nomma son Légat. Quelque tems aprés arriverent des Députés de Raymond, Comte de Toulouse, connu sous les noms de Compte de saint Gilles et de Provence, ils annoncerent au Pape qu'il avoit pris la Croix, et qu'il feroit le voyage avec plusieurs de ses Chevaliers. Ainsi la Croisade eut deux Chefs, l'un Ecclésiastique, l'autre Laïque,

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1095.

IV. Promesses pour y engager les Fideles.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1096.

Les vives exhortations de plusieurs Evêques, eurent un si grand effet, qu'elles persuaderent non-seulement les gens de Guerre, mais encore le petit peuple, les femmes et les enfans. Ils accouroient en foule s'offrir aux Seigneurs Croisés, pour les accompagner et les servir. C'étoit à qui feroit plus promptement ses préparatifs, et qui partiroit le premier. Les Seigneurs vendoient ou engageoient à vil prix leurs Terres et leurs Châteaux; et c'étoit presque toujours des Evêques qui les achetoient. Chacun quittoit ce qu'il avoit de plus cher, femme, enfans, pere, mere. Les bandits mêmes et les scélérats se flattoient d'expier leurs crimes par la Guerre sainte. Tous les Croisés n'étoient pas animés du même zele et de la même pureté d'intention. Quelques-uns s'engageoient par des vues humaines, pour ne pas être séparés de leurs amis; par honneur, et afin d'éviter le reproche de lâcheté; par légereté; par intérêt, afin d'échapper aux poursuites de leurs créanciers. Il arriva même que plusieurs Moines, ennuyés de leur profession, sortirent du Cloître, et prirent la Croix d'une autre maniere qu'ils n'avoient promis de la porter. Les Abbés, pour empêcher un plus grand mal, furent contraints de permettre à leurs Moines de suivre l'ar-

V. Concours des Croisés.

mée, sous prétexte de satisfaire à cet ardent désir qu'ils témoignoient de prendre part à la délivrance du Saint Sépulcre.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1096.

VI. Le Pape en avertit l'Empereur.

Urbain retourné en Italie y fit prêcher la Croisade avec la même ardeur qu'on le faisoit en France. Il y engagea Robert Duc de Normandie, Etienne Comte de Blois, qui avoient passé l'hiver dans la Pouille, Boëmond fils du célébre Robert, et Roger son oncle, avec une multitude prodigieuse de particuliers. Comme il étoit informé de tout ce qui se passoit, il manda à l'Empereur Alexis qu'après la résolution prise au Concile de Clermont, de faire la Guerre aux Sarrasins, le nombre des Croisés montoit déja à trois cens mille hommes. Il lui en nomma les Chefs, parmi lesquels il compta Boëmond, qui menoit sept mille Combattans. Il le pria de donner les ordres nécessaires pour la subsistance de ces Troupes, et de seconder de tout son pouvoir une Guerre si juste, si sainte et si glorieuse.

VII. Ce Prince en est effrayé.

Alexis fut allarmé de l'expédition d'une armée si nombreuse, et dont le motif lui étoit suspect. Il redoutoit infiniment la valeur des François, dont il avoit été témoin dans ses armées; et il craignoit sur-tout que Boëmond, son ennemi déclaré, ne profitât de cette occasion, pour renouveller sa haine et

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1096.

lui enlever la couronne. Ces soupçons le porterent à prévenir les Seigneurs François, afin de gagner leur amitié.

Brigandages des Croisés dans leur marche.

Les principaux, outre ceux que nous venons de nommer, étoient Hugues le Grand Comte de Vermandois et frere de Philippe I. Roi de France, Robert Comte de Flandre, Raymond Comte de Toulouse et de S. Gilles, Godefroi de Bouillon Duc de Lorraine avec ses freres Baudouin et Eustache, Hugues Comte de S. Paul, et un grand nombre d'autres Seigneurs d'un rang moins distingué. Cette multitude de Chefs, et la nature même d'une expédition qui paroissoit venir d'un motif de piété, n'empêcherent pas les Croisés de commettre d'affreux brigandages dans leur marche. La plûpart traverserent l'Allemagne, et y commirent tous les désordres imaginables. A Cologne, à Mayence, et en plusieurs autres endroits, ils massacrerent un grand nombre de Juifs. Ils ne faisoient grace à aucun, à moins qu'ils ne promissent d'embrasser la Religion Chrétienne, et qu'ils ne reçussent le Baptême. Il n'y avoit ni ordre, ni discipline, ni soumission parmi les Soldats; ils pilloient, ravageoient, et se donnoient toutes sortes de licences, sans qu'il fût possible de les contenir. Quinze mille d'entr'eux s'abandonnerent à de si grands

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1096.

excès dans la Hongrie, que les peuples prirent les armes, et les taillerent en piéces. Pierre l'Hermite, qui conduisoit par la même route un autre corps d'armée d'environ quarante mille chevaux et d'autant d'Infanterie, fut presque aussi malheureux pour la même raison. Carloman, Roi de Hongrie, avoit fait un Traité avec lui, par lequel il promettoit de laisser passer les Croisés sur ses terres, à condition qu'ils n'y commettroient aucun désordre, et qu'ils payeroient les vivres dont ils auroient besoin. Lorsqu'ils furent sur les frontiéres de la Hongrie, ils s'emparerent de Malleville, et passerent au fil de l'épée plus de quatre mille de ses habitans, sous prétexte de venger le massacre de ceux qui les avoient précédés. Les peuples du voisinage outrés d'une si noire perfidie, se liguerent contre les Croisés. Ils les surprirent lorsqu'ils marchoient en désordre, et en tuerent dix mille. Ils enleverent leur bagage, leurs femmes, leurs enfans, les vieillards, et deux mille fourgons, parmi lesquels étoient ceux de Pierre, qui portoient l'argent destiné à la paye des Soldats. Le reste de ce corps d'armée n'arriva à Constantinople, que très-difficilement, et en ravageant les terres qu'il leur fallut traverser.

Quoiqu'Alexis craignit les Croisés,

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1097.

et qu'il eût plutôt souhaité leur ruine ; que le succès de leur expédition, il sut néanmoins dissimuler. Il reçut avec honneur les Chefs de la Croisade, et parut vouloir agir de concert. Il fit un

IX. Traité entre les François et l'Empereur.

Traité avec eux, par lequel il promettoit d'aider les Croisés de tout son pouvoir par terre et par mer, de joindre ses forces aux leurs, de les conduire lui-même en Asie, de faire porter des vivres à l'armée, et d'empêcher que l'on fît aucun tort à ceux qui serviroient dans cette Guerre. Les Princes François s'engagerent réciproquement à ne rien faire contre son service, et à lui remettre les Places qu'ils reprendroient sur les Infideles ; ou s'ils en gardoient quelques-unes, à les tenir de lui comme vassaux, et à lui prêter serment de fidélité.

X. Les deux partis y sont peu fidèles.

A n'entendre que les Latins, Alexis fit ce Traité dans la seule vue de surprendre les Croisés. Ils assurent qu'ils ne leur donna aucun secours, qu'il leur dressa des embuches, et qu'il les attaqua plusieurs fois ouvertement. Les Grecs au contraire disent qu'il fit établir des marchés dans l'Illyrie, la Thrace et la Macédoine, pour la commodité des François, et qu'il eut l'attention d'y envoyer des Officiers qui savoient le latin, pour appaiser les différends qui pourroient naître entre les deux na-

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1097.

tions. L'histoire présente-t'elle un grand nombre de Princes qui n'ayent jamais blessé la droiture et la bonne foi par des raisons de politique et d'intérêts ? Comme nous ne prétendons pas justifier Alexis en tout, nous ne pouvons aussi dissimuler que les Croisés lui donnerent souvent occasion de se plaindre et de leur nuire. On imagine aisément quelle dut être la conduite d'une armée, sans ordre, sans discipline, où tous les Soldats étoient volontaires, sur qui les chefs n'avoient qu'une foible autorité, et qu'ils n'osoient punir sans crainte de soulever les autres. Ils camperent pendant l'hiver aux environs de Constantinople, où ils abattirent et brûlerent les plus belles Maisons de Campagne ; ils découvrirent des Eglises pour vendre le plomb aux Grecs mêmes. Ces ravages presserent Alexis de leur faire passer promptement le détroit de l'Hellespont ; et il apprit avec douleur qu'ils exerçoient les mêmes brigandages et les mêmes cruautés en Asie. Ils pillerent les Eglises comme les Maisons particulieres. Un corps de dix mille Normands se répandit dans la Bithynie, où il s'abandonna à toutes sortes d'inhumanités. On assure qu'il y eut des enfans hâchés en piéces, d'autres mis à la broche pour être rôtis, et des vieillards traités avec autant de barbarie.

ALEXIS COMNENE I. An. de N. S. 1097.

L'arrivée des Chefs François appaisa l'excès de ces désordres. Ils firent la revue de leurs Troupes, qui montoient à cent mille chevaux, et à six cens mille hommes de pied, comprit les vieillards, les femmes, et les jeunes gens, et ils allerent commencer le siége de Nicée. Cette Ville n'étoit pas moins célébre par ses fortifications, que par deux Conciles généraux qui y avoient été tenus, le premier contre les Ariens, le second contre les Iconoclastes. Située dans un vallon fertile, elle étoit environnée de montagnes de toutes parts; excepté à l'Occident, où le grand Lac d'Ascagne lui servoit de barriere et de fossé. Le reste de la Ville étoit enfermé d'une double muraille, flanquée de Tours très-élevées, et placées assez près les unes des autres, pour se défendre mutuellement. Il en avoit coûté des efforts infinis aux Turcs pour s'en rendre les maîtres; et lorsque cette Ville fut en leur possession, les Sultans de l'Asie mineure y établirent leur Cour pendant une partie de l'année. Soliman-Scha, Fondateur de la troisieme Dynastie des Turcs Seljoudiques, qui est celle de la Province de Roum, ou Natolie, en jouissoit alors, l'ayant conquise depuis dix ans. Ce Prince étoit fils de Cutlume, petit-fils de Seljouc, et cousin-germain de Tangrolipix. Allarmé des

XI. Les Croisés devant Nicée.

grands préparatifs qui se faisoient contre sa nation, il ne se contenta pas de mettre l'élite de ses Troupes à Nicée, et de rassembler toutes celles de ses Etats; il alla encore en Perse demander du secours à ses Alliés, et il en ramena une armée formidable. ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1097.

XII. Siege de la Place.

Quoiqu'elle se fût déja emparée des environs de Nicée, elle n'empêcha pas les François de se présenter devant la Place. Ils se frayerent un chemin au travers des Barbares, et s'avancerent jusques sous les remparts de la Ville, dont ils ouvrirent le siege le 14 de Mai jour de l'Ascension, 1097. On marqua à chaque chef l'endroit des murailles qu'il devoit attaquer avec les Troupes qu'il conduisoit. Boëmond et son neveu Tancrede eurent le côté du Septentrion jusqu'au Lac d'Ascagne; Godefroi de Bouillon et Baudouin s'étendirent à la gauche vers l'Orient; Hugues les suivoit en approchant du Midi; et le reste du terrain fut réservé à Robert duc de Normandie, au Comte Raimond et au Comte Etienne qui n'étoient pas encore arrivés. L'ardeur et la violence du premier assaut général qui fut donné, déterminerent Soliman à descendre des montagnes pour secourir les assiégés. Il partagea son armée en deux corps, chacun d'environ deux cens mille hommes, et attaqua

ALEXIS COMNENE I. An de N. S 1098.

en même tems les François du côté du Midi et du Septentrion. L'obstination des deux partis rendit cette action extrêmement sanglante ; mais les Turcs furent contraints de céder, et de se réfugier dans leur camp avec une perte considérable. Soliman fit quelques jours après une seconde attaque avec soixante mille hommes soûtenus du reste de l'armée qui étoit demeurée au bas de la montagne. Le Comte Raimond qu'il avoit en tête, le mit en déroute, lui tailla en piéces quatre mille hommes, et obligea les autres à prendre la fuite.

XIII. Les Croisés jettent dans la Ville les têtes des Turcs.

Ces mauvais succès de Soliman, arrivés sous les yeux de la garnison, ne diminuoient rien de la constance avec laquelle les assiégés se défendoient. Le Lac, que l'armée Chrétienne n'avoit pû investir, leur procuroit une libre communication avec les Turcs ; par-là ils recevoient les vivres et les renforts dont ils avoient besoin. Les Croisés, non contens de saper jour et nuit leurs Tours et leurs murailles, ne cessoient de les menacer d'une ruine prochaine, et cherchoient à les intimider par un moyen tout nouveau ; car il est à présumer que ce fut plutôt dans ce dessein que par un esprit de cruauté, qu'ils lancerent dans la Ville par le moyen de leurs balistes, les têtes des Turcs qui avoient été tués dans ce dernier combat,

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1097.

Soit que ce spectacle les eût frappés, soit qu'ils ne vissent plus de moyens de se défendre, depuis que l'Empereur Alexis s'étoit rendu maître du Lac, et que le Comte Raimond avoit abattu la plus grosse de leurs Tours, ils mandèrent au Sultan que s'il n'arrêtoit l'impétuosité des assiégeans, il ne leur étoit plus possible de sauver la ville. Soliman répondit qu'il leur permettoit de pourvoir à leur sûreté comme ils le jugeroient à propos. Les François et les Grecs instruits de ces mouvemens donnerent un nouvel assaut général, qui acheva de vaincre la constance des assiégés. Butumite, Commandant des Galeres qui étoient sur le Lac, s'approcha du Port, et montra aux Officiers de la garnison des lettres de l'Empereur, scellées de la Bulle d'Or, par lesquelles, non-seulement il accordoit une amnistie générale aux Soldats et aux habitans, mais il promettoit encore des préseus considérables à la sœur et à la femme du Sultan. Ils ne balancerent pas de le recevoir sur des propositions aussi avantageuses. Mais cet Officier politique ne le fit pas savoir aussi-tôt à l'armée de terre. Il écrivit à Tatice Général des Grecs, un billet en ces termes : » La » proie est entre nos mains ; il ne reste » qu'à continuer le siege avec vi- » gueur. » Il vouloit par cette feinte

XIV. Brutumite, Officier Romain gagne les assiégés.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1097.

donner à croire aux François qu'il étoit entré de force dans la Ville.

XV. Il envoye leurs chefs à l'Empereur.

Le jour suivant, comme les Croisés donnoient une attaque furieuse, il arbora les Enseignes Impériales sur les murailles au son des trompêtes et des tambours. Cependant pour empêcher les François d'entrer tout-à-coup dans la Place, et de forcer les habitans de se rendre à eux, il se saisit des clefs de la Ville, et engagea les Satrapes à se donner à l'Empereur. Il chargea Rodomire et Monastras de les conduire au quartier d'Alexis, qui étoit éloigné de quelques lieues. Ces Barbares profitant de la foiblesse de l'escorte qu'on leur avoit donnée pour ne les point aigrir, lierent Rodomire et Monastras avec leurs domestiques, et résolurent de les conduire au Sultan, ou de les égorger pendant la nuit. Les deux Officiers ne se laisserent point déconcerter par ce trait de violence et d'infidélité auquel ils ne s'attendoient pas. « Il semble, leur dit » Monastras, qui savoit la langue des » Turcs, que vous avez oublié les » promesses et les engagemens d'A- » lexis. Vous en perdrez tout le fruit » en nous faisant mourir, et jamais » vous n'éviterez les embuscades des » François que vous rencontrererez d'ici » au camp de Soliman. Ne soyez point » ennemis de vous-mêmes, pour vou-

loir

» loir l'être de ceux qui ne cherchent » que votre bien. Quel étrange aveu- » glement de faire aux autres un mal » qu'on sera obligé d'expier soi-même ! » Croyez-moi, allons trouver l'Em- » pereur ; nous vous jurons par le nom » de Dieu, que vous en recevrez de » grandes récompenses, avec la liberté » de vous retirer par-tout où il vous » plaira. » Les Turcs, adoucis par ce discours, prirent le chemin de Pélécane, où l'Empereur les reçut avec de grands témoignages de joie, et les combla de ses largesses.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1097.

XVI. Prise de la Ville : engagement des Croisés à l'Empereur.

Nicée s'étant rendue après sept semaines de Siége, c'est-à-dire, dans les premiers jours de Juillet, les François demanderent qu'il leur fût permis d'y entrer pour voir la Place et les Eglises. Butumite ne s'y opposa pas ; mais il n'y voulut recevoir que dix personnes à la fois, pour éviter toute surprise. Alexis instruit de leur mécontentement, manda à Butumite de faire ensorte qu'aucun des principaux Officiers ne se mît en marche pour Jérusalem, sans avoir reçu les présens qu'il leur vouloit faire. Il leur rendit de grands honneurs à Pélécane ; et après leur avoir distribué ses dons, il leur dit : « Vous savez par » quels sermens vous vous êtes liés à » mon égard. Si vous perséverez dans » la résolution d'y être fideles, il est

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1097.

» juste que vous persuadiez de s'enga-
» ger comme vous ceux qui ne l'ont pas
» encore fait. » Tancrede, cousin de Boëmond, fut le seul qui le refusa, en disant que quand on lui donneroit autant d'or que toute la tente de l'Empereur en pourroit contenir, et qu'on y ajouteroit celui qui avoit été donné aux autres Comtes, il n'y consentiroit jamais. Il se rendit néanmoins, vaincu par les instances de Boëmond, à qui seul il avoit donné sa foi.

XVII. Irruption des Turcs au départ de Nicée.

Après avoir renouvellé l'alliance réciproque, les Croisés se mirent aussitôt en marche, pour profiter de la saison, et s'avancer vers la Terre-sainte. Boëmond, le Duc de Normandie, et le Comte de Blois conduisoient une partie de l'armée; Godefroi avec les autres Officiers menoient le reste des Troupes sur la droite, et marchoient en colonne à une lieue l'un de l'autre; Tatice les suivoit avec l'armée Impériale. Le troisiéme jour de leur route, ils apprirent que le Sultan les cotoyoit par derriere les montagnes avec trois cent soixante mille hommes de Cavalerie Persans, Turcs et Arabes. Les Barbares parurent en effet sur une montagne qui commandoit la plaine où Boëmond s'étoit campé. Ils fondirent sur lui avec fureur, et taillerent en pieces une grande partie de ses gens, qui ne pu-

rent résister à une armée infiniment supérieure. Peut-être même qu'il ne seroit pas resté un seul François de ce corps d'armée, si Godefroi n'étoit venu au secours avec les siens, qui repousserent les Infideles jusques sur leur montagne. Godefroi ne se contenta pas de les avoir écartés; il alla les attaquer dans leurs retranchemens, et remporta sur eux une victoire complette.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1097.

XVIII. Les Croisés prennent plusieurs Places, et les gardent.

Soliman ayant rallié ses Troupes que la fuite avoit dispersées, devança les François, ravagea tous les endroits par où ils devoient passer; et brûla tous les vivres et les fourages. Malgré l'extrêmité facheuse où les Croisés furent réduits, ils surmonterent ces difficultés, à l'aide des Chrétiens d'Asie, qui venoient de toutes parts les inviter à prendre possession de leurs Villes, où ils trouveroient les rafraîchissemens dont ils avoient besoin. C'est ainsi qu'ils s'emparerent de l'ancienne Icone, de Césarée, d'Héraclée sur les frontieres de la Cilicie, et d'un grand nombre d'autres Places, où ils établirent des Gouverneurs François. Suivant le Traité fait avec l'Empereur, elles devoient rentrer sous sa puissance. Mais les Croisés prétendant que ce Prince ne tenoit pas les paroles qu'il leur avoit données, ils se crurent dispensés de leur serment, et garderent les Places qu'ils avoient con-

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1097.

quises. Les Historiens Latins se déchaînent vivement contre lui, sans toutefois articuler en quoi il s'étoit rendu coupable de l'infidélité dont ils l'accusent. Il semble que la disette que les Croisés souffrirent dans le trajet par les ravages des Turcs, étoit le principal sujet de leurs reproches. Mais je ne sais s'il étoit possible à Alexis de leur procurer des vivres dans ces circonstance, où il n'avoit pas eu le loisir de prendre les précautions nécessaires.

XIX. Division entre Tancrede et Baudouin.

Au reste il n'est pas surprenant que les Princes Croisés refusassent de rendre à l'Empereur les Places qu'on leur remettoit. Si depuis quelque tems on avoit établi de la discipline parmi les Soldats, l'ambition avoit gagné le cœur des principaux Officiers; ce qui pensa mettre le trouble dans toute l'armée. Tandis qu'elle attendoit en Pisidie que Godefroi de Bouillon fût guéri d'une blessure dangereuse à la cuisse, qu'un Ours lui avoit faite dans un bois, Baudouin son frere, et Tancrede, deux jeunes Princes que la gloire avoit déja rendu rivaux, entrerent en Cilicie par deux différens endroits. Soutenus d'un petit nombre de Troupes, ils chercherent à se rendre maîtres de quelques Places qu'on leur permit de conserver, pour s'y établir chacun une espece de Principauté. Tancrede ayant paru le

premier devant Tarse, Capitale de la Province, il tailla en pieces la garnison des Turcs, qui étoit sortie à dessein de le repousser, et il fut reçu avec de grandes acclamations par les Chrétiens, qui composoient la principale partie des habitans. Baudouin arriva deux jours après, et parut si animé de jalousie contre Tancrede, que celui-ci aima mieux lui abandonner sa conquête, que de la défendre au prix du sang des Chrétiens. Il en sortit aussi-tôt, et alla se rendre maître de la Ville de Mamistra. Baudouin abusant de la complaisance de Tancrede, vint se présenter à la tête d'un corps de Troupes considérables, pour lui enlever cette Place. Indigné de cette conduite, Tancrede sortit avec l'élite des siens contre son injuste rival; le combat fut sanglant; mais la supériorité des forces de Baudouin lui donna la victoire. Cependant ces deux rivaux se réconcilierent sincérement, et concoururent dans la suite avec zele au bien commun de la Croisade. Tancrede se rendit aisément maître du reste de la Cilicie; et Baudouin entra dans l'Arménie, où il fit de rapides progrès. Appellé à Edesse par un ancien Gouverneur de cette Ville, il y reçut les hommages des habitans, et joignit cette Ville à celles de sa Principauté naissante; il y ajouta presque toutes celles

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1097.

XX. Progrès de Baudouin.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1097.

de la Mésopotamie, et il assura sa conquête en épousant la niéce d'un Prince d'Arménie.

XXI. Succès des Croisés.

Les armes du reste de Croisés n'étoient pas moins heureuses. Déjà ils avoient traversé l'Asie Mineure, et ils s'étoient avancés à huit lieues d'Antioche, près d'Arthesie, lorsque les habitans de cette derniere Ville se jetterent inopinément sur les Turcs que le Sultan y avoit mis en garnison, après quoi ils les égorgerent, et allerent recevoir le Comte de Flandre; qui s'étoit avancé avec mille chevaux à la vue de leurs remparts. Vingt mille Turcs sortis d'Antioche accoururent pour l'en chasser; mais il se défendit avec courage, jusqu'à l'arrivée de l'armée, qui repoussa les Barbares. Ils se retirerent à deux lieues d'Antioche, pour défendre le Pont de l'Oronte, sur lequel elle devoit passer. Il s'y donna plusieurs combats, où le courage des Turcs se signala, et ce ne fut qu'après une vigoureuse résistance, qu'ils abandonnerent la Place et les Tours qui étoient aux deux côtés du Pont.

XXII. Siége d'Antioche.

Antioche devint leur asile, et l'objet principal de leur attention. Son assiéte, ses fortifications, son étendue, les vivres dont elle étoit munie, le grand nombre de Troupes qu'on y avoit jettées, leur faisoient croire qu'elle étoit

imprénable. Dans l'espace d'une lieue de longueur, et de presque autant de largeur, elle renfermoit deux collines considérables, et une multitude prodigieuse d'habitans. L'épaisseur de ses murailles et les quatre cens Tours qui y étoient placées de distance en distance, avoient presque toujours triomphé de toutes les attaques. L'Oronte, un marais et un étang lui tenoient lieu de fossé, et mettoient la plus grande partie de ses remparts à couvert. Ces obstacles n'effrayerent point l'armée des François. Quoique les maladies, les différens combats, les désertions, et d'autres malheurs les eussent réduits à trois cens mille, ce qui n'étoit pas la moitié de leur premier nombre; il résolurent d'en faire le Siége sur la fin d'Octobre. ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1097.

XXIII. Vive sortie des Turcs.

La maladie de Godefroi et du Comte Raimond suspendirent pendant quinze jours tout acte d'hostilité de la part des François; et cette inaction leur fut plus funeste que s'ils eussent tenté l'assaut en l'absence de leurs Chefs. Abandonnés à eux-mêmes, et se croyant en sûreté, ils se livrerent à toutes sortes de licences. Ils négligerent de poser des sentinelles du côté de la Place; et se disperserent dans la campagne, de sorte que l'armée ressembloit à une multitude confuse. Les ennemis profitant de

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1097.

ce désordre, sortirent en foule par la porte du Pont de l'Oronte, tomberent avec fureur sur les Croisés, et en taillerent en piéces un grand nombre, qui n'avoient pas même d'armes pour se défendre.

XXIV. Triste état des Croisés.

Cette déroute ranima le courage des Croisés. Dès-lors ils commencerent le Siége avec ardeur; ils éleverent deux Tours à l'entrée du Pont de l'Oronte, pour fermer ce passage aux assiégés; et battirent les murailles avec des Beliers et d'autres machines de Guerre. Mais l'épaisseur des remparts jointe à la résistance des Turcs qui les accabloient de traits, rendit long-tems leurs efforts inutiles. L'hiver les surprit avant qu'ils eussent entâmé aucune des fortifications. Ses rigueurs et sa durée épuiserent les vivres et les fourages; on ne trouvoit plus de ressources dans les Provinces voisines; il n'arrivoit aucunes provisions par mer; la disette fut si grande, qu'une tête de bœuf se vendoit trois stateres d'or. Les pluies continuelles firent une autre sorte de ravage; elles pourirent les tentes, et rendirent le terrain tellement impratiquable, qu'à peine resta-t-il mille chevaux dans toute l'armée. Les Turcs d'ailleurs couroient la campagne, et enlevoient la plûpart des convois qui arrivoient aux Croisés, ils mirent en piéces quinze cens che-

vaux d'élite, que Suénon, fils du Roi de Dannemarc, envoyoit pour la Croisade. Cette suite de malheurs et de calamités découragea un grand nombre de Chrétiens, qui désertoient tous les jours; et l'exemple des Soldats fit impression sur les Chefs, dont plusieurs abandonnerent le camp, entr'autres le célébre Pierre l'Hermite, le premier Auteur de cette expédition, et qui faisoit les fonctions de Lieutenant-Général. Il est vrai que Tancrede courut après eux, qu'il les ramena, et leur fit faire serment de ne point quitter l'armée, jusqu'à ce qu'on eût délivré le Saint Sépulcre.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1097.

Sur ces entrefaites arriva la Flotte des Génois et des Pisantins, qui occasionna une si grande émotion que l'on ne sut si elle étoit venue pour le bonheur ou pour le malheur des Croisés. Ceux-ci pressés par la famine, accoururent au Port pour faire leurs provisions avant tous les autres. Lorsqu'ils s'en revenoient chargés, un corps d'armée de vingt-huit mille Turcs tomba sur eux avec impétuosité, et menaçoit de n'en pas laisser échapper un seul, lorsque Boëmond et le Comte de Toulouse survinrent à la tête de sept cens chevaux seulement, qui arrêterent quelques momens la fureur des Barbares; mais ils n'empêcherent pas les Chrétiens de

XXV. Sortie funeste aux Turcs.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1097.

prendre la fuite, et de se sefugier sur les montagnes. Godefroi de Bouillon, malgré la foiblesse que lui avoit causé sa longue maladie, ramassa le reste de l'Armée, investit les Ennemis de toutes parts, en fit un grand carnage, et les força de rentrer dans la Ville, quoique le Sultan Accien en eût d'abord fait fermer les portes, pour animer les siens par le désespoir. On dit qu'en cette occasion Godefroi coupa d'un coup de sabre par le milieu du corps un Cavalier Turc, dont le Cheval suivit les fuyards, et emporta dans la Ville le tronc qui étoit resté sur la selle. Les Barbares perdirent en ce jour près de dix mille hommes. La plûpart des chevaux qui ne furent pas blessés, firent la meilleure partie du butin.

An de N. S. 1098.

XXVI. Pyrrhus promet de livrer la Ville à Boëmond.

Cette victoire encouragea les Chrétiens, sans néanmoins avancer la prise de la Ville. Plusieurs même commençoient à en désespérer, parce que toutes leurs machines avoient été sans effet jusqu'alors, et que le Sultan de Perse envoyoit une Armée formidable au secours de sa nation : lorsque tout paroissoit contraire, le Ciel préparoit une ressource secrette qui devoit couronner la constance des Croisés. Un riche Citoyen d'Antioche, nommé Pyrrhus, avoit un fils que le sort des armes avoit fait prisonnier du Prince Boëmond. L'un

et l'autre entraînés par le torrent et la persécution, avoient embrassé la Religion Mahométane depuis quinze ans; le Pere avoit mérité par son zele et son habileté, que le Sultan lui confiât la garde de trois Tours. Boëmond remarqua dans son prisonnier beaucoup d'esprit, et espéra de pouvoir un jour s'en servir utilement; il lui donna une sorte de liberté, lui fit beaucoup de caresses, et le ramena à la Religion de ses peres. Pyrrhus, instruit par son fils même des bontés que Boëmond lui témoignoit, en fut pénétré de reconnoissance, il en assura le Prince de vive voix, et s'engagea de lui livrer ses trois Tours, pour lui en donner une preuve convaincante. Il lui conseilla d'engager les Généraux de donner la Ville d'Antioche en Souveraineté à celui qui entreroit le premier dans la Place.

ALEXIS COMNENE An de N. S. 1098.

XXVII. Ce Prince en devient le maître.

Boëmond sentant tout l'avantage de cette proposition, suivit les conseils de Pyrrhus. Ce ne fut pas sans peine qu'il engagea les Princes Croisés à donner leurs suffrages en faveur de celui qui prendroit la Ville par surprise ou autrement. Il ne vint à bout de les déterminer qu'en leur représentant qu'une si belle récompense inspireroit de l'émulation aux Officiers, mais il eut grand soin de cacher les intelligences qu'il avoit dans la Place. Il se servit d'un

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1098.

artifice pour n'être point traversé, après le succès, par Tatice, Général de l'Empereur, qui ne manqueroit pas de reclamer la Place pour son Maître, en vertu du Traité fait avec les François, quoique ceux-ci prétendissent qu'Alexis n'étoit pas fidele à ses engagemens. Boëmond profita de l'indisposition où les Troupes étoient à l'égard des Romains, pour tromper ce Général. « L'attache-» ment que j'ai pour vous, lui dit-il, » ne me permet pas de vous laisser » ignorer ce qui se trame contre votre » personne. Les Comtes François sont » convaincus que c'est à la sollicitation » d'Alexis que le Sultan de la Perse » Corozane vient nous attaquer avec » de si grandes forces. Ne pouvant se » venger sur l'Empereur, ils ont résolu » de le faire sur son Général. L'amitié » qui nous unit m'oblige de vous en » avertir. Voyez quel parti vous devez » prendre, pour sauver votre vie et » votre Armée. » Tatice crut l'avis de Boëmond sincere; il monta sur des Vaisseaux Romains qui étoient au Port de Soudi, à l'embouchure de l'Oronte, et se retira dans l'Isle de Chypre. Le jour suivant, troisiéme de Juin, sept mois après le commencement du Siége, Boëmond exécuta le projet qu'il avoit concerté avec Pyrrhus. Il monta à la tête de soixante hommes choisis dans

les Tours dont on étoit convenu, il fit égorger, à la faveur des ténebres, les Sentinelles et la garde, s'empara d'une des portes de la Ville, introduisit ses Soldats dans la Place et fit passer au fil de l'épée tous ceux des habitans qui ne se déclarerent pas d'abord Chrétiens. Des soldats ayant surpris le Sultan Accien dans une mazure où il s'étoit caché, ils lui couperent la tête, et la porterent à Boëmond.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1078.

XXVIII. Il est attaqué par le Sultan de Perse.

Les vainqueurs se livrerent ensuite au pillage et à la débauche. Pressés depuis six mois par la rigueur des saisons, par l'indigence et la famine, ils se jetterent avec avidité dans les maisons, et ils s'abandonnerent à toutes sortes d'excès. Mais trois jours après, il fallut reprendre les armes. Curpagan, Sultan de Corozane arriva avec une Armée qui ne respiroit que la vengeance; il investit la Ville, et la réduisit bientôt aux dernieres extrêmités.

XXIX. Extrême famine que souffrent les Croisés.

Comme la garnison d'Antioche avoit consumé la plus grande partie des provisions pendant un long Siége, et que les vainqueurs n'avoient pas eu le loisir d'y en faire entrer de nouvelles, les vivres manquerent bien-tôt dans la Place. La famine fut si grande que la plûpart des Soldats et des Officiers ne purent la supporter. Tous les jours il s'en échappoit plusieurs des uns et des autres.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1098.

L'honneur ne put retenir quelques-uns des Principaux de l'Armée, et entr'autres Albéric et son frere Guillaume de Grand-Menil, qui avoit épousé la Sœur de Boëmond : le célebre Vicomte de Melun Guillaume suivit leur exemple ; c'est celui qui fut surnommé le Charpentier, à cause du grand carnage qu'il faisoit ordinairement dans les combats, où suivant le langage de ce tems-là, il charpentoit les Ennemis.

XXX. Ils envoyent une Députation à l'Empereur.

Tant de malheurs qui accabloient en même tems l'Armée des Chrétiens, obligerent les Comtes de recourir à l'Empereur, malgré les sujets de mécontentemens réciproques qu'ils pouvoient avoir. Hugues le Grand, frere du Roi de France, et Baudouin, Comte du Hainaut, partirent, pour l'engager de renouveller l'alliance, d'oublier le passé, et de leur donner un prompt secours. Mais cette Députation demeura sans fruit. Baudouin fut attaqué en chemin d'une fiévre violente dont il mourut ; les Historiens Latins ont écrit sans preuve qu'il avoit été assassiné par ordre de l'Empereur. Hugues se rendit à Constantinople, il y eut de longues conférences avec Alexis, et repassa en France, sans qu'on en ait pu savoir la raison.

Quelqu'envie qu'eût l'Empereur, dit Anne Comnéne, de se joindre aux

Croisés, il ne le pouvoit faire, sans abandonner en quelque façon ses Etats à des Ennemis redoutables qui menaçoient la Ville Impériale. Tzacas s'étoit emparé de Smirne, d'où il exerçoit ses brigandages dans les Isles et les Côtes maritimes; Tangriperne avoit forcé la Ville d'Ephese, et d'autres usurpateurs de la même nation étoient maîtres de Chio, de Rhodes et de plusieurs autres Isles, où ils tenoient les Chrétiens dans la servitude et l'oppression. Pour arrêter leurs courses, l'Empereur équipa une puissante Flotte, dont il donna le commandement à Jean Ducas son beau-frere.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1098.

XXXI. Guerres particulieres de ce Prince contre des Turcs.

Cet Amiral ayant mis des Troupes à terre, s'avança d'abord contre Tzacas, qu'il chassa de Smirne avec les Turcs de son obéissance. De-là il marcha droit à Ephese. Tangriperne et Marace l'attendirent dans la Plaine à la tête de leur Armée rangée en bataille. Le combat dura une journée entiere par l'acharnement et les avantages alternatifs des deux partis. La valeur des Romains l'emporta enfin sur celle des Turcs. Un nombre prodigieux de Barbares perdit la vie dans cette action sanglante; deux mille y furent faits prisonniers, et les autres se refugierent à Polybote, où ils ne croyoient pas que Jean Ducas penseroit à les poursuivre. Mais ils se

XXXII. Il les termine heureusement par la valeur de Jean Ducas.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1098.

trompoient. Le vainqueur irrité de l'insolence de leurs discours et des ravages qu'ils avoient commis, alla les attaquer dans leur asile. Il prit en chemin Sardes, Philadelphe, Côme, Lampe, Laodicée, et joignit les Turcs à Polybote, où il les défit entiérement. Il y enleva leur butin, et emmena grand nombre de prisoniers.

XXXIII. Il va secourir les Croisés et se retire.

Pendant que ce Général signaloit ses armes, l'Empereur faisoit de nouveaux préparatifs, pour marcher au secours des François assiégés dans Antioche. Déja il étoit arrivé après avoir défait plusieurs fois les Barbares, et repris sur eux différentes places, lorsque Guillaume de Grand-Menil; Etienne Comte de France et Pierre d'Aluph vinrent l'instruire de la triste situation où les Croisés étoient réduits. Leurs instances produisirent un effet tout contraire à celui qu'ils en espéroient. Alexis faisant réflexion sur ce qu'ils lui exposoient, jugea qu'il y auroit de la témérité à vouloir secourir une Ville déja épuisée par un long Siége, et assiégée par de nombreuses Troupes, auxquelles une seconde Armée conduite par Ismaël fils du Sultan de Perse, alloit encore se joindre. Il crut que les François, loin de songer à la conservation de leur conquête, s'estimeroient trop heureux de pouvoir sauver leurs vies. Persuadé que

le petit nombre de ses Troupes seroit infailliblement taillé en piéces par un Ennemi si supérieur, il ne crut pas devoir aller plus loin. C'est pourquoi il reprit le chemin de Constantinople, emmenant avec lui tous les habitans de Philomelion.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1098.

XXXIV. Ceux-ci ont recours à la priere.

Sa retraite indigna tous les Croisés. Adhemar, Evêque du Puit, Pierre l'Hermite, et d'autre Ecclésiastiques qui suivoient l'Armée, leur représenterent alors, que, puisqu'ils n'avoient plus de ressource du côté des hommes, il falloit recourir à celui pour qui ils avoient entrepris cette Guerre. Ils profiterent de la consternation générale, pour leur faire sentir toute l'horreur qu'ils devoient avoir des brigandages, des cruautés et des débauches auxquelles ils s'étoient livrés depuis qu'ils s'étoient mis en marche. Ils leur reprocherent en particulier qu'ayant promis au commencement de la Croisade de garder la continence jusqu'à leur retour, ils avoient souvent violé leur vœu; d'où ils conclurent qu'ils ne devoient point être surpris que Dieu eût cessé de protéger leurs armes, et qu'il leur eût suscité des Ennemis si puissans. Ils les exhorterent à pleurer leurs fautes, et à tâcher d'appaiser la colere du ciel. Toute l'Armée reconnut qu'elle avoit justement mérité la rigueur avec laquelle

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1098.

le bras de Dieu s'appésantissoit sur elle; les Officiers et les Soldats se mirent à prier avec ferveur; et toute la Ville consternée retentit bientôt de gémissemens.

XXXV. Ils croyent avoir trouvé le fer de la sainte Lance.

Cependant un Prêtre de Marseille vint dire que Dieu lui avoit fait connoître que le fer de la lance qui avoit percé le côté de Notre-Seigneur étoit dans la terre près d'un autel qu'il désigna; et que ce seroit par cet instrument sacré qu'on remporteroit la victoire sur les Infideles. A force de le dire, il vint à bout de le faire croire, et s'offrit même à le prouver par l'épreuve du feu. Quoique cette épreuve ne lui eût pas été favorable, on creusa cependant à l'endroit marqué, et l'on trouva le prétendu fer de la lance. Ce fut un sujet de joie universelle pour les Chrétiens, quoiqu'un Prêtre reconnu pour savant assurât que la vraie Lance avoit été transportée depuis long-temps à Constantinople.

XXXVI. Ils remportent une victoire complete sur les Turcs.

Les Croisés convaincus que le ciel montroit par ce prodige qu'il étoit touché de leur repentir, ne balancerent point à y ajouter foi. Ils s'animerent mutuellement au combat, et sortirent en bataille contre les Ennemis; le Clergé à la tête, chantoit des hymnes, et Raimond Agiles, Chanoine du Pui, portoit la Lance devant son Evêque. Ils combattirent la plus grande partie

du jour avec une ardeur infatigable, poursuivant les Turcs dans tous leurs retranchemens, et ils en firent un carnage horrible. La victoire fut complette, et on assure que les Turcs perdirent dans cette bataille, qui fut donnée le 28 de Juin, cent mille chevaux, et un si grand nombre de gens de pied, qu'on ne put les compter. Le butin fut si prodigieux, qu'il dédommagea tous les Officiers et les soldat des pertes qu'ils avoient faites jusqu'à ce jour, et qu'il rendit les uns et les autres plus riches qu'ils n'étoient avant de commencer la Guerre.

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1098.

XXXVII. Usage qu'ils font de la victoire.

Les vainqueurs attribuerent ce succès à une protection manifeste du Dieu des Armées, et ils s'empresserent à lui en témoigner leur reconnoissance par des actes de Religion. Depuis que les Infideles s'étoient rendus maîtres d'Antioche, ils n'avoient pas voulu permettre qu'on y célébrât l'Office divin; ils avoient profané les Eglises; converti les unes en écuries, et destiné les autres à des usages aussi indignes; ils avoient brisé, abattu ou défiguré les saintes Images; et s'étoient emparés des ornemens et des vases précieux qui décoroient les Temples ou qui servoient au Sacrifice. Les Chrétiens commencerent pas bénir les Eglises, ils y firent ensuite célébrer les saints Mysteres, et

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1098.

destinerent une partie de l'or et de l'argent pris sur l'Ennemi, à réparer les pertes qu'elles avoient souffertes dans le pillage ; enfin le Clergé fut rétabli dans ses fonctions avec des revenus convenables.

XXXVIII. Ils en informent le Pape.

Après cet heureux succès, les Croisés presserent leurs Chefs de continuer la marche, et de les mener à Jerusalem. Mais les Comtes représenterent qu'on étoit trop fatigué pour commencer cette entreprise, et qu'il étoit plus à propos de demeurer quelques mois à Antioche, pour se mettre en état d'attaquer avec plus de succès des Ennemis, qui ne manqueroient pas de réunir toutes leurs forces, pour défendre un Place qu'ils savoient être l'unique objet de l'expédition des Chrétiens. Ce fut dans ce tems-là, c'est-à-dire, le 11 de Septembre, qu'ils écrivirent au Pape Urbain, pour l'informer de leurs progrès, et de la mort d'Adhemar. Ils le prierent d'envoyer un autre Légat, ou plutôt de venir lui-même confondre les hérétiques Grecs, Arméniens, Syriens et Jacobites, puisqu'une Armée de Catholiques avoit vaincu les Turcs et les Payens.

XXXIX. Terreur de leurs Armes.

Tous les Chefs de l'Armée s'étant rendus à Antioche dans les premiers jours de Novembre, il fut décidé que la Ville appartiendroit à Boëmond,

comme on en étoit convenu, et qu'il en jouiroit à titre de Principauté. Cependant le bruit de leurs victoires les avoit précédés dans le reste de la Syrie, dans la Phénicie et dans la Palestine, tout y étoit rempli de la terreur des armes Chrétiennes. Les Emirs ou Gouverneurs, qui tenoient les principales Villes de ces Provinces pour les Sultans de Perse, de Babylone et d'Egypte, envoyerent des Ambassadeurs au-devant des Princes Croisés, pour demander leur amitié et leur protection, avec ordre d'offrir un tribut, et des vivres sur leur passage. Celui d'Arcas, ou Archis, à deux lieues de Tripoli sur le bord de la mer, fut le seul qui ne s'effraya point, il eut même le courage de se défendre durant plusieurs mois.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1098.

Enfin les Croisés arriverent à Jérusalem vers le 10 de Juin. A la vue de ses murs, ils pousserent de grands cris de joie. Cette ville qui avoit gémi sous la tyrannie des Sarrasins environ quatre cens ans, n'eut pas un sort plus heureux sous la domination des Turcs qui s'en étoient emparés vers le milieu de ce siecle, sous la conduite de Tangrolipix; elle venoit encore d'essuyer de nouveaux malheurs, lorsqu'après la prise d'Antioche, le Sultan d'Egypte l'avoit enlevée à celui de Perse. Le Prince qui la possédoit n'oublia rien de ce

XL. Le Sultan d'Egypte se prépare à défendre Jérusalem.

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1099.

qu'il jugea nécessaire pour la mettre en état de défense. Après l'avoir pourvue de toutes sortes de munitions de Guerre et de bouche, il en chassa les Chrétiens qui étoient en âge de porter les armes ; et il y fit rentrer une garnison de quarante mille hommes, il y avoit outre cela dans la Ville vingt mille citoyens Musulmans, à qui il promit une exemption perpétuelle de toutes sortes de charges et de tributs, pour les encourager. Il fit de plus combler les puits et les citernes, et ravager la campagne à trois lieues aux environs de la Ville.

XLI. Les Croisés en font le siege.

Quoique le nombre des Croisés fut réduit à vingt mille hommes de pied et à quinze cens chevaux, ils commencerent le siege avec toute la confiance qu'ils avoient montrée sous les murs de Nicée où ils étoient plus de six cens mille combattans. Sur la parole d'un Solitaire, qui vivoit en grande réputation de sainteté au fond d'une caverne du mont des Oliviers, et qui les avoit assurés qu'ils prendroient la Ville dès la premiere attaque ; ils donnerent un assaut violent où ils ne forcerent que l'avant-mur, sans pouvoir endommager le rempart intérieur. Alors les Chefs reconnurent qu'on avoit déféré trop légérement à la promesse d'un homme qui régloit les événemens sur ses désirs. Ils penserent donc

à construire des machines de guerre pour battre les Tours. Lorsqu'elles furent achevées, on ordonna des prieres publiques et une procession générale, dans laquelle, après un jeûne de trois jours, les Evêques et le Clergé marchant nuds pieds, suivis des Princes et des Soldats en armes, firent le tour de la Ville, et allerent sur la montagne des Oliviers, si souvent consacrée par la présence de Jesus-Christ. Là Pierre l'Hermite et l'Aumônier du Duc de Normandie firent aux Croisés une vive exhortation qui les remplit d'ardeur et d'espérance.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1099.

XLII. Prise de la Ville, et affreux carnage.

Le jour suivant on commença à faire avancer les machines et les Tours de bois, qui surpassoient de beaucoup la hauteur des murailles; et le 13 de Juillet tout fut prêt pour donner l'assaut. Les deux partis y montrerent une valeur incroyable, et la fatigue de ce combat n'empêcha pas que le lendemain on ne reprit les armes. Le troisieme jour, Godefroi de Bouillon, qui commandoit dans une des Tours, s'étant apperçu que les assiégés avoient mis contre les remparts des sacs remplis de paille, des matelats et d'autres choses semblables, pour amortir les coups du Bélier, il y fit lancer des traits enflammés qui y mirent le feu, et dont la fumée écarta les Soldats qui défen-

ALEXIS COMNENE I. An de N S. 1099.

doient ce poste. A l'instant il fit tomber sur la muraille le Pont qui étoit attaché à sa Tour, et il se jetta dans la Ville avec plusieurs Seigneurs qui furent suivis du corps de Troupes qu'ils commandoient. Le Duc de Normandie, le Comte de Flandre et Tancrede voyant la réussite de cette manœuvre l'employerent avec le même succès; et dans un moment tout le côté Septentrional de la Ville fut rempli de Croisés. Les Infidéles effrayés de voir l'ennemi dans la Place, ne songerent qu'à se sauver par la fuite. Les vainqueurs n'épargnerent ni les femmes ni les enfans, et il périt près de cent mille personnes dans cet affreux massacre. On ne donna la vie qu'à un certain nombre d'esclaves à qui l'on commanda de porter les morts dans la plaine, et de les brûler.

XLIII. Godefroi en est déclaré Roi.

C'est ainsi que Jerusalem fut enlevée à l'impiété Mahométane un Vendredi, quinze Juillet, la quatrieme année de la Croisade. Les Chrétiens firent amende honorable, dans le Saint Sépulcre et dans les autres lieux saints, de toutes les profanations que les Infidéles y avoient commises, depuis l'Empereur Titus, qui l'avoient rasée à l'exception de trois Tours, et depuis Adrien, qui avoit entrepris d'en abolir jusqu'au nom en la rebâtissant de nouveau, et

la faisant appeller Ælia, du nom qu'il portoit. L'Empereur Constantin lui avoit rendu son nom et son ancien éclat. Godefroi de Bouillon en fut déclaré Roi, et en porta le titre du consentement unanime de tous les Croisés. Il fit voir deux mois après que personne n'en étoit plus digne, lorsqu'avec vingt mille Chrétiens il défit l'Armée du Soudan d'Egypte, composée de quatre cens mille hommes, à la fameuse Journée d'Ascalon, qui termina l'expédition de la premiere Croisade, et après laquelle les Croisés prirent congé de lui pour retourner en Europe. La Guerre ne fut pas plutôt terminée avec les Infidéles, qu'il fallut reprendre les armes pour repousser l'Empereur, qui entreprit de disputer aux Princes Croisés le fruit de leur valeur : C'est pour répandre plus de lumiere sur l'origine et la suite de cette Guerre, que nous avons cru devoir donner une histoire succinte de la premiere Croisade.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1099.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1099.

CHAPITRE III.

Depuis la prise de Jérusalem, jusqu'à la mort d'Alexis.

(Espace de 19 ans.)

I. Le Sultan de Babilone fait plusieurs prisonniers François.

LES progrès de l'Armée Chrétienne en Phénicie, en Palestine, et dans les Provinces qu'arrose l'Eufrate, allarmerent le Soudan de Babilone. Il se hâta de rassembler toutes ses forces; appella les Arméniens, les Arabes et les Agarenes à son secours, et les envoya contre les François, qui menaçoient tous les Princes de l'Asie. Quoique les Troupes des Croisés fussent réduites à un très-petit nombre depuis le départ du gros de l'armée, ils ne balancerent point à aller attendre l'ennemi dans la plaine de Rama. La victoire favorisa leur courage dans le premier combat. Mais à la seconde journée, ils furent mis en déroute, perdirent beaucoup de monde, et eurent la douleur de voir tomber entre les mains des Infidéles le nouveau Roi de Jérusalem et plusieurs autres de leurs Chefs.

II. Alexis les retire.

Alexis fut touché de leur sort, et voulut en cette occasion leur prouver qu'il leur étoit plus sincérement atta-

ché qu'ils ne pensoient. Il envoya à Babilone un des premiers Officiers de sa Cour, nommé Bardalas, avec de grandes sommes pour racheter les prisonniers. Le Soudan reçut le Député avec honneur, et lui accorda généreusement le retour des François, sans exiger de rançon, quoiqu'il eût accepté quelques jours auparavant celle que Baudouin lui avoit envoyée pour Godefroi son frere. Sensibles à cette démarche d'Alexis, ces Princes allerent de Babilone à Constantinople, où l'Empereur leur donna mille marques d'amitié, les priant (*) de vivre avec lui dans l'union qui doit régner entre des Princes Chrétiens. Godefroi ne jouit pas long-tems de sa liberté ; il mourut un an après la prise de Jérusalem, et tous les suffrages se réunirent pour mettre son frere Baudouin sur le trône.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1100. et suiv.

L'Empereur songea alors à faire exécuter le Traité qu'il avoit fait avec les Croisés. Il pria le Comte de Saint Gilles de remettre la Ville de Laodicée à

III. Il demande la paix à Boemond qui la refuse.

(*) Ce fait, tiré d'Anne Comnéne, montre avec qu'elle injustice les Ecrivains Latins se sont déchaînés contre Alexis. Le P. Maimbourg, qui ne connoît point de vertus ni de vices médiocres, et qui loue ou blâme toujouss à l'excés, n'en parle jamais qu'en le traitant d'avare, d'impie, d'infidéle, de perfide; il répete plusieurs fois que ce Prince sollicitoit sous main les Musulmans d'attaquer les Chrétiens avec toutes leurs forces.

ALEXIS COMNENE I. An. de N. S. 1100. et suiv.

Andronic, et les Forts de Maraclée de Valens, aux Lieutenans d'Eumate Gouverneur de Chypre; il l'exhorta en même tems à continuer ses conquêtes. La facilité avec laquelle le Comte accorda ce qu'on lui demandoit, irrita vivement Boëmond, qui ne s'étoit pas reconcilié avec l'Empereur. Il envoya Tancrede son Cousin faire le Siége de Laodicée en Syrie; et celui-ci pressa tellement cette Ville, malgré les remontrances et les prieres du Comte de Saint Gilles, qu'Andronic fut obligé de se retirer avec sa garnison, et de lui abandonner la Place. Alexis en écrivit à Boëmond, et lui rappella le serment dont ils s'étoient liés l'un et l'autre. « Il est vrai, lui répondit Boë-» mond, que nous avons juré de vous » remettre les Villes que nous pren-» drions sur les Infideles, ou du moins » de ne les garder qu'avec votre agré-» ment; mais si nous ne l'avons pas » fait, vous n'en devez accuser que » vous-même. Après avoir promis de » nous suivre avec une puissante Ar-» mée, vous nous avez laissé soutenir » le Siege d'Antioche durant trois mois, » pendant lesquels nous avons eu à » combattre des Ennemis furieux, et » une famine plus cruelle que les Bar-» bares; extrêmité qui nous a contraints » de recourir à des alimens dont les

» hommes n'avoient peut-être jamais
» usé. Tatice, ce Ministre fidele de vos
» volontés, nous abandonna dans cette
» affreuse situation. Nous les supportâ-
» mes néanmoins malgré sa lâche déser-
» tion ; nous fîmes les derniers efforts
» pour conserver Antioche, et nous dis-
» sipâmes les Troupes du Soudan par un
» bonheur qui surpassa notre attente.
» Nous n'en sommes redevables qu'à
» notre courage et à notre constance :
» comment pouvez-vous donc exiger
» que nous vous abandonnions une con-
» quête qui nous coûte tant de travaux,
» et à laquelle vous avez si peu de part?

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1100. et suiv.

Alexis comprit par cette réponse, que Boëmond étoit déterminé à lui faire la Guerre. Pour mettre ordre à la sûreté des frontieres, il envoya Butumite en Cilicie avec la fleur de ses Troupes. Ce Général s'étant rendu maître des premieres Places de la Province, y laissa de fortes garnisons, et retourna à Constantinople. Boëmond appréhendant que ce premier acte d'hostilité, dont le succès avoit été rapide, ne mît sa conquête en danger, pria l'Evêque de Pise, que le Pape avoit envoyé en qualité de Légat, de lui donner les Troupes navales qui le suivoient afin de faire la Guerre à l'Empereur. Il réunit ainsi neuf cens Galeres qu'il remplit de Soldats, et fit at-

IV. Guerre entre ces deux Princes.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1100. et suiv.

taquer les grandes Isles de l'Asie mineure, c'est-à-dire, Cos, Samos et Cnide. L'Empereur envoya contr'eux une nombreuse Flotte sous le commandement de Tatice, qui détruisit la plus grande partie des Pisantins, par le moyen de certains feux artificiels qu'il lançoit de la proue de ses vaisseaux. Ceux qui eurent le bonheur de les éviter, se retirerent à Laodicée auprès de Boëmond. Cet échec l'irrita et le rendit plus fier. Il renvoya avec hauteur Butumite qui étoit venu lui demander la paix au nom de l'Empereur et des Officiers Romains; il le traita de perfide, et lui dit qu'il n'étoit venu que pour brûler ses vaisseaux.

V. Les Romains prennent Laodicée.

Il fondoit ses espérances sur une escadre nombreuse que les Génois mettoient en mer, mais qui étoit moins composée de Soldats que de Pélerins qui alloient visiter les saint Lieux. Comme leur dessein n'étoit pas de combattre, ils n'attaquerent par la Flotte Romaine, qu'ils rencontrerent en chemin, et ils firent voile du côté de Jerusalem. Cantacuzene, Amiral de l'Empereur, conduisit l'Armée navale vers Laodicée, dans la résolution d'y faire vivement la guerre à Boëmond. La résistance des François prolongea le siége aussi long-tems qu'il étoit possible de le soutenir contre des attaques aussi vi-

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1100. et suiv.

ves que celles de Cantacuzene qui leur donnoit l'allarme jour et nuit par mer et par terre. Il détruisit enfin les vaisseaux qu'ils avoient dans le Port, il y fit avancer les siens, et par-là il se rendit maître de la ville.

VI. Boemond défend la Citadelle.

Boëmond forcé de céder au vainqueur et d'abandonner la place, se refugia avec cent hommes de cheval et cinquante hommes de pied dans la citadelle, où il se défendit avec un courage héroïque. Voyant que la faim començoit à le presser, et que bientôt il seroit contraint de succomber, il eut la hardiesse d'aller au camp de Tancrede, de charger des mulets de vivres et de fourage, de les conduire bien escortés au travers du camp des Romains, et de les faire entrer dans la Citadelle avec un renfort considérable. Cependant Cantacuzene tenta de le ramener par la douceur. « Vous sa-
» vez, lui dit-il, que vous avez prêté
» serment de fidélité à l'Empereur, en
» promettant de lui rendre toutes les
» Villes que vous prendriez. Au préju-
» dice de ce Traité vous prétendez au-
» jourdhui retenir Laodicée, que le
» Comte de Saint Gilles nous avoit
» rendue. Comment prétendez-vous la
» tirer de nos mains, dit Boëmond,
» est-ce avec de l'argent ou avec le
» fer ? Il ne nous reste plus d'argent,

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1100. et suiv.

» répondit Cantacuzene ; nous l'avons » tout distribué aux Soldats, qui, en » le recevant, ont promis de se com- » porter en gens de cœur. Boëmond » répartit en colere : Nous sommes ce- » pendant résolus de ne vous rien cé- » der autrement. »

VII. Il se sauve dans un cercueil.

A ces mots il le quitta, pour aller donner ordre à ses gens de faire une vigoureuse sortie. Leur petit nombre et la multitude des traits qui tomboient sur eux, ne les empêchoient pas d'attaquer avec courage, et de percer au travers des Ennemis, en affrontant la mort. Boëmond les soûtint dans cette ardeur le plus long-temps qu'il lui fut possible ; il leur inspiroit encore de l'espérance lorsque tout étoit désesperé. Réduit enfin aux dernieres extrêmités, il se sauva par un stratagême singulier, pour aller chercher du secours ailleurs. Il fit courir le bruit qu'il étoit mort, et pria quelques-uns de ses amis fideles de l'enfermer dans un cercueil avec un coq égorgé qui commençât à se corrompre, afin que la mauvaise odeur qui en exhaleroit par les petites ouvertures qu'on avoit faites pour lui laisser la respiration libre, trompât ses ennemis. Ses amis firent ce qu'il leur avoit commandé. Ils dirent qu'il étoit mort de ses blessures, et qu'ils le transporteroient en Italie, où étoit la sépul-

ture de sa famille. On n'ouvrit le cercueil qu'après avoir passé les côtés du Péloponese.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1100. et suiv.

Boëmond s'étant fait descendre à l'Isle de Corfou, alla trouver le Gouverneur et le chargea de dire de sa part à l'Empereur Alexis. « Je suis Boëmond » fils de Robert, qui vous ai fait assez » ressentir à vous et à vos armées quelle » est la force de mon bras et l'intré- » pidité de mon courage. Je n'ai pas » oublié les injures que vous m'avez » faites depuis que j'ai pris Antioche, » et que j'ai réduit la Syrie ; ni les » fausses espérances que vous m'avez » données, ni les promesses que vous » avez violées à mon égard, ni les pé- » rils où vous m'avez engagé ; je me » dispose à en tirer une vengeance » éclatante. Je suis vivant, quoique » j'aie passé pour mort ; et sous cette » fausse apparence, j'ai évité les em- » buches de ceux qui ne respiroient » que ma perte. Je vis encore pour les » miens et pour votre malheur. Je ne » retourne en Italie, qu'à dessein » d'armer contre vous les plus belli- » queuses nations de la terre, les » Lombards, les Allemans, les Fran- » çois. Je remplirai vos Provinces de » meurtres, et je ferai nager Cons- » tantinople dans le sang de ses ha- » bitans. »

VIII. Ses discours menaçans.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1105. et suiv.

Il prit en effet tous les moyens possibles pour satisfaire sa vengeance. Cherchant des secours et des appuis de toutes parts, il demanda en mariage une des filles du Roi de France, il l'épousa, et en obtint une autre pour Tancréde. Il leva ensuite des troupes dans le Tarentin, en Lombardie, en Allemagne, et se prépara à passer en Illyrie, où il avoit autrefois fait la guerre avec son pere Robert. Alexis informé des mouvemens qu'il se donnoit auprès de toutes les Puissances pour les engager dans cette guerre, écrivit à Pise, à Genes, à Venise, et aux autres villes principales de l'Italie, pour les prier de ne se pas laisser surprendre par les discours que Boëmond répandoit contre sa fidélité et sa religion, en le représentant comme un ennemi des Chréiens. Persuadé qu'il passeroit bientôt la mer avec des forces redoutables, il rassembla toutes celles de l'Empire, et marcha à leur tête en Illyrie. Mais ayant su que Boëmond n'étoit pas encore prêt, il retourna à Constantinople.

IX. Alexis se justifie dans les Cours étrangeres.

X. Conjuration contre lui.

Quatre freres, nommés les Anémades, avoient conspiré contre sa vie pour s'emparer du trône, et ils avoient engagé dans leur parti les principaux de la noblesse. Jean Salomon, esprit leger, mais dont le nom étoit néces-

saire, et qu'on flattoit pour cela de la couronne, croyoit déja le succès si sûr, qu'il commençoit à distribuer les charges et les dignités de l'Empire. Les conjurés s'assemblerent autour du Palais, résolus d'entrer de force dans l'appartement d'Alexis et de le tuer. On ne sait quel contre-tems arrêta l'exécution de leur projet, qui fut bientôt connu de l'Empereur.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1105.

XI. Punition des Complices.

Alexis ne jugea pas à propos de les faire arrêter sur le champ ; il se contenta de mander Jean Salomon comme le plus timide. Mais n'en ayant pu tirer d'éclaircissement, de quelque maniere qu'il l'interrogeât, il le remit entre les mains d'Isaac son frere, Sebastocrator. Ce Prince lui fit entendre qu'il se rendoit plus coupable, en niant un crime qu'il avoit tenté de commettre avec éclat. « Votre sort lui dit-il, est en» tre vos mains. Si vous avouez ce que » vous ne pouvez plus cacher, l'Em» pereur est prêt à vous pardonner ; » mais si vous persistez à vous dé» fendre d'un attentat public, atten» dez-vous à subir les plus rigoureux » tourmens. » Salomon épouvanté par les menaces de la question, déclara ses complices, et fut mis en prison jusqu'à ce que le procès des autres fût instruit. Après les avoir convaincus, on les condamna tous à un exil perpé-

ALEXIS COMNÉNE I. An de N. S. 1105. et suiv.

tuel et à la perte de leurs biens. Les Anémades, comme chefs de la conjuration, furent punis plus séverement. L'Empereur voulut que pour servir d'exemple, ils eussent la tête rasée, et la barbe arrachée, qu'on les montrât ainsi dans les rues de Constantinople, et qu'ensuite on leur crevât les yeux. Mais les exécuteurs de la justice ajouterent sans ordre des circonstances ignominieuses à cet arrêt. Lorsqu'ils se furent saisis des coupables, ils les couvrirent de sacs, et leur attacherent par dérision autour de la tête des boyaux de bœuf et de mouton en forme de couronnes; ils les mirent ensuite sur des bœufs, le visage tourné vers la queue, et les promenerent en cet état autour du Palais. Les Huissiers dansoient devant eux, et par une chanson ils invitoient le peuple à envisager ces hommes vains et ridicules, qui avoient eu l'extravagance de vouloir monter sur le trône, et la fureur d'attenter à la vie de leur Souverain.

XII. L'Impératrice obtient la grace des Principaux.

En passant sous les fenêtres du Palais, ils leverent les mains et les yeux au Ciel, pous témoigner que la mort leur seroit moins dure qu'un tel opprobre. L'Impératrice et Anne Comnéne sa fille furent vivement touchées de ce spectacle. Elles allerent prier Alexis de leur accorder la grace de ces

criminels, qu'elles n'obtinrent qu'après de longues instances. Heureusement celui qui un apporta la nouvelle, arriva avant que les coupables eussent passé les mains de bronze. C'étoient deux extrêmités de bras que les anciens Empereurs avoient fait sceller au haut d'une voute, pour marquer que jusques là ils tendoient encore les bras aux criminels, mais qu'il n'y avoit plus de grace à esperer quand il les avoient passés. Les Anémades n'eurent donc pas les yeux crevés, mais ils perdirent leur liberté, ayant été aussi-tôt renfermés dans une tour et chargés de chaînes.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1105. et suiv.

Cette conjuration inquiéta moins Alexis, que la guerre dont Boëmond l'avoit menacé. Il envoya sa flotte à Duras sous le commandement d'Isaac Contostephane, et le menaça de lui faire crever les yeux, s'il n'y arrivoit pas avant que Boëmond eût passé la mer. Isaac, au lieu d'obéir aux ordres qu'il avoit reçus, alla attaquer l'ennemi sur ses terres. Il traversa le Détroit, laissa ses vaisseaux sur les côtes d'Otrante, et mena ses troupes devant Brinde, qu'il savoit être sous le gouvernement d'une femme, tante ou mere de Tancrede. Cette Princesse avoit toute la valeur et l'habileté d'un Général expérimenté dans les armes. Lorsque la

An de N. S. 1107.

XIII. L'Amiral des Romains est vaincu par une femme.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1107.

place fut sur le point d'être forcée, elle envoya demander un prompt secours à un de ses fils, et elle commanda aux assiégés de joindre leurs voix à celles des Romains et de proclamer Alexis Seigneur et Souverain de la place. Elle envoya en même tems des Députés à Isaac pour lui offrir de se rendre, et d'aller dans son camp régler les articles de la paix. Ces apparences de soumission n'étoient qu'une ruse pour ralentir la vigilance et l'ardeur des ennemis. Le secours qu'elle attendoit étant arrivé avec autant de secret que de promptitude, chargea les Romains à l'imprévu, les mit en déroute, et les poursuivit sans relâche jusques sur leurs vaisseaux.

XIV. Boemond irrite le Pape contre les Romains.

Il y avoit dans l'armée d'Isaac un corps de Scythes, dont quelques-uns se répandirent dans la campagne pour piller, suivant l'usage de cette nation. Six d'entr'eux ayant été faits prisonniers, ils furent mis entre les mains de Boëmond, qui les mena aussi-tôt au Pape, saisissant cette occasion pour lui répeter ce qu'il lui avoit souvent dit, qu'Alexis étoit ennemi des Chrétiens, puisqu'il empruntoit contr'eux le secours des Infideles. Le Pape trompé par l'apparence, crut rendre un service à la Religion en mettant les armes entre les mains de différens peuples,

et les pressant de se joindre à Boëmond, pour exterminer la nation des Romains.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1108.

Boëmond les suivit de près en Illyrie. L'espace prodigieux qu'occupoit sa flotte, ses mouvemens et la multitude de ses troupes jetterent l'effroi parmi les Romains ; ils abandonnerent les postes qu'Isaac leur avoit marqués ; et quand les ennemis arriverent, ils furent maîtres de débarquer où ils voulurent. Isaac envoya à Constantinople un Scythe qui étoit le plus agile coureur qu'on eût jamais vû, avertir l'Empereur que Boëmond avoit passé la mer avec une armée formidable, qu'aussi-tôt il s'étoit emparé des environs de Duras, et qu'il alloit incessamment assiéger la ville.

XV. Il passe en Illyrie.

Alexis ne tarda pas à s'y rendre : sa présence ranima le courage des Soldats et des Habitans ; elle servit à repousser les efforts de Boëmond, à vaincre sa constance, et à rendre ce siége un des plus célébres, soit par sa durée qui fut d'environ trois ans, soit par la singularité des moyens, des stratagêmes, des ruses et des machines qui furent employées de part et d'autre. Duras, autrefois Epidamne, ville d'Illyrie, sur le bord de la mer Adriatique, étoit située au pied d'un Fort que l'on avoit toujours regardé comme imprénable, et environnée d'un rempart sur

XVI. Il fait le Siége de Duras.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1109.

lequel quatre Cavaliers pouvoient marcher de front, il étoit flanqué de Tours assez voisines les unes des autres pour se défendre mutuellement. Boëmond passa l'hyver à se rendre maître des environs de la place, pendant que le reste de sa flotre arrivoit, et au printems il commença le siége.

XVII. Il brûle ses vaisseaux.

Les mesures que l'Empereur avoit prises, et la nature des Fortifications de la Ville, firent comprendre à Boëmond qu'il auroit besoin de toute son armée quelque nombreuse qu'elle fût. Il donna ordre qu'on mît le feu à ses vaisseaux, tant pour n'avoir pas la peine de les garder, que pour ôter à ses soldats l'espérance de retourner en Italie. Mais bien-tôt il eut sujet de s'en répentir. Les Romains s'étant emparés de la mer, ils arrêterent les vivres et les fourages qu'on lui envoyoit et affamerent son camp; il y périt une multitude infinie de soldats par la disette et par la dissenterie.

XVIII. Il sape les murailles de la ville.

Ce malheur ne l'effraya pas. Il fit construire une Tour quarrée, couverte de plusieurs peaux de bœuf, et sur laquelle il fit attacher un belier d'une énorme grosseur avec lequel on battit les murailles sans relâche. Les assiégés se moquerent des vains efforts de cette machine, qui leur avoit d'abord paru formidable. Ils se présenterent devant

ceux qui la faisoient jouer, et leur dirent qu'ils n'auroient pas si-tôt fait une brêche aussi large que la porte qu'on venoit d'ouvrir ; et que sans se donner tant de peine ils n'avoient qu'à passer par le chemin facile qu'ils suivoient eux-mêmes. Les assiégeans, outrés de cette raillerie, pousserent leur belier avec tant de fureur qu'ils le briserent. Les Romains voyant la Tour abandonnée, y jetterent des tisons ardens, et la réduisirent en cendre.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1109.

XIX. Ses troupes sont repoussées dans la mine par des feux d'artifice.

Boëmond prit une autre voie pour entrer dans la place. Il fit creuser une mine sous les murailles, tandis que son Infanterie pesamment armée mettoit les mineurs à couvert sous la tortue, et les garantissoit des pierres et des traits qu'on lançoit du haut des Tours. Ils travailloient avec tant d'ardeur qu'ils avoient déja pénetré bien avant dans la ville, lorsque les assiégés les arrêterent par une contremine. Ils ouvrirent le peu de terre qui les séparoit, et firent pleuvoir sur eux des feux d'artifice, qui les obligerent d'abandonner leur dessein. Ces feux étoient composés de gomme réduite en poudre, et mêlée avec le soufre, que l'on versoit dans des cannes de fer, au haut desquelles on mettoit le feu ; on soufloit ensuite par l'autre extrêmité, et la flamme se portoit ainsi à plusieurs

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1110.

pas ; la fumée en étoit si épaisse, qu'elle n'incommodoit pas moins que la flamme.

XX. Incendie d'une machine prodigieuse.

Les François revinrent à leur premiere méthode d'attaquer la place. Ils firent plusieurs Tours d'une grandeur excessive, qu'ils furent un an entier à bâtir. La principale supassoit de cinq ou six coudées en hauteur celles de la ville. On y avoit attaché un pont, qui devoit tomber sur les remparts, et frayer un chemin aux soldats pour se jetter dans la place, tandis qu'un grand nombre d'autres, distribués aux différens étages et à couvert derriere des peaux de bœufs, lançoient une grêle de traits sur les assiégés par de petites ouvertures qu'on avoit pratiquées exprès. Alexis Ducas, Gouverneur de la ville, ayant vu construite ces machines énormes, en ordonna une plus haute de quelques pieds, qu'il plaça sur la muraille, delà il jetta sur celles des ennemis une grande quantité de bois sec, de charbon ; de tisons nouvellement éteints et d'autres matieres combustibles ; et il fit ensuite lancer des feux d'artifice, qui embraserent l'édifice en un instant, sans qu'il fût possible d'y apporter du secours. On assure que l'embrasement fut si violent, qu'il se communiqua à treize stades aux environs.

Cependant Alexis étoit à quelques

journées de Duras avec une armée d'observation. Persuadé que les ennemis seroient forcés de renoncer à leur dessein par l'impossibilité d'y réussir, et qu'ils ne manqueroient pas de vouloir pénétrer plus avant dans l'Illyrie pour effacer leur honte ; il mit en usage tout ce qui pouvoit les arrêter. Il se rendit maître du passage des montagnes ; il planta dans les défilés des piquets et des pieux, pour arrêter la marche des ennemis, tandis qu'il les accabloit de fléches et de roches de dessus les hauteurs. Lui-même prit soin de discipliner ses troupes ; il renouvella l'ancienne phalange des Macédoniens, en formant un redoutable bataillon quarré, dont les soldats se tenoient si serrés les uns contre les autres, qu'ils formoient une barriere impénétrable. Il se choisit enfin une compagnie particuliére de trois cens jeunes hommes, tous de familles distinguées, et qui ne respiroient que la gloire ; il en fit un corps particulier dont il voulut être le Chef.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1110.

XXI. Précautions de l'Empereur.

Quoiqu'il fût en état d'attendre l'ennemi avec des troupes aussi bien disposées, il aima mieux encore chercher les moyens d'éviter l'occasion de combattre pour ménager le sang des Chrétiens. Sachant qu'il n'y a point de voie plus sûre pour affoiblir un parti que de le diviser, il entreprit de jetter des se-

XXII. Il rend les Chefs François suspects à Boemond.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1110.

mences de discorde entre Boëmond et les principaux chefs de son armée. Il écrivit donc à ceux-ci des lettres, qui paroissoient être des réponses aux lettres qu'il avoit reçues de leur part; il les remercioit de lui avoir découvert le secret de leur Général; il leur demandoit la continuation de leur amitié, et les assuroit d'un retour sincere. Ces lettres étoient adressées à Gui frere de Boëmond, au Comte de Conversan, à Richard, au Comte de Principat et à plusieurs autres; Alexis recommanda au porteur de les rendre à ceux à qui elles étoient adressées. En même tems il dépêcha un autre courrier, avec ordre de devancer celui qui avoit les lettres, et d'aller avertir Boëmond de la perfidie de ses Lieutenans Généraux, qui entretenoient une criminelle intelligence avec l'Empereur, comme il pourroit le reconnoître par ses réponses, s'il vouloit faire arrêter celui qui les portoit. Boëmond frappé de cet avis fit enlever le courrier, et lut ses lettres avec étonnement : après avoir passé six jours dans une extrême perplexité, sans savoir quel parti prendre; il résolut de n'en point parler à ceux à qui elles étoient adressées, de peur qu'ils ne fissent éclater leur dessein, il se contenta de se tenir sur ses gardes et d'observer leur démarches,

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1110.

Pour traverser plus surement leurs desseins, il donna quelques détachemens à plusieurs d'entr'eux, et les envoya attaquer de petites Villes aux environs, tandis qu'il continueroit le siége de Duras. Gui son frere et le Comte Pagaud se signalerent en différentes rencontres, et battirent trois fois les Romains. Mais Cantacuzéne répara l'honneur de sa nation; il mit les François en déroute, fit prisonier le Comte Pagand, et envoya à l'Empereur les têtes des principaux ennemis, qui étoient demeurés sur le champ de bataille.

XXIII. Pertes et avantages réciproques.

Ce malheur affligea moins Boëmond, que le triste état dans lequel se trouvoit le reste de son armée. L'Empereur occupoit l'entrée de l'Illyrie; Marien tenoit la mer si étroitement fermée, qu'il ne laissoit pas passer une barque, et les assiégeans ne recevoient aucuns convois d'Italie; également pressés par terre, ils n'osoient sortir de leur camp, ni pour aller au fourage, ni pour abreuver leurs chevaux. La famine et la peste vinrent mettre le comble à une situation déjà si cruelle; le siege n'étoit pas plus avancé que le premier mois: tous les jours on apprenoit que des Officiers et des soldats rebutés des fatigues et de la disette, avoient passé dans le camp de Ro-

XXIV. Triste état du camp de Boemond.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1110.

mains ; le plus considérable de ces transfuges fut Guillaume Claret, un des principaux Comtes, qui emmena avec lui cinquante cavaliers. Alexis le reçut avec toutes les marques possibles d'amitié ; il l'honora du titre de Nobilissime, lui fit de riches présens et le retint à sa Cour. Boëmond prévoyant que cet exemple pouvoit entraîner d'atres Officiers de ce rang, proposa à Alexis, Gouverneur de Duras, de faire la paix.

XXV. Il demande la paix.

XXVI. Réponse de l'Empereur.

L'Empereur manda au Gouverneur la réponse qu'il devoit faire à Boëmond ; elle étoit conçue en ces termes : « Vous savez combien de fois » j'ai été trompé en ajoutant foi à vos » paroles et à vos sermens. Je rejette- » rois toute ma vie vos propositions, » quelqu'avantageuses qu'elles fussent ; » si l'Evangile n'obligeoit les Chrétiens » de pardonner les injures. Mais puis- » qu'il vaut mieux être trompé par les » hommes que de violer la Loi de » Dieu ; je consens de traiter aveo » vous, pourvu que vous souhaitiez » sincérement la paix, et que vous » renonciez à répandre le sang Chré- » tien, passion inhumaine, à laquelle » vous vous livrez aveuglément, sans » y être engagé ni par l'intérêt de vo- » tre pays, ni par celui de la Religion. » Venez donc quand vous voudrez,

» je suis prêt à vous recevoir ; et je » vous engage ma parole que vous au- » rez une pleine liberté de retourner » dans votre camp, soit que nous con- » venions des conditions de la paix, » soit que nous ne puissions nous ac- » corder. »

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1110.

XXVII. Demandes de Boemond.

Boëmond doutant de la sincérté de l'Empereur, ne voulut aller le trouver, qu'on ne lui eût donné des ôtages. On lui en envoya donc, et après quelques contestations réciproques, ce Prince fier leur dit : « Je reconnois » qu'Alexis m'a envoyé des hommes » capables de traiter avec moi ; mais » avant que de faire aucune démar- » che, je demande que vous m'assu- » riez de sa part qu'il me recevra fa- » vorablement ; qu'il enverra à six » stades au-devant de moi un nombre » considérable de ses parens et des » principaux de sa Cour ; que quand » je serai proche de sa tente et qu'on » en ouvrira les portes, il se levera de » son trône pour me faire honneur. » je ne prétens pas qu'il s'attribue le » droit d'examiner de quelle maniere » j'ai rempli les promesses que je puis » lui avoir faites autrefois, je veux » traiter avec lui d'égal à égal, et dire » avec une pleine liberté tout ce que » je jugerai à propos. Je demande » qu'il me prenne par la main, et

ALEXIS COMNENE An de N. S. 1110.

» qu'il me fasse asseoir au-dessus de » lui. Enfin je veux avoir sur moi deux » cottes d'armes, et qu'on ne me » propose ni de baisser la tête ni de » fléchir le genou pour le saluer. » Les ôtages lui témoignerent qu'ils ne pouvoient pas promettre que l'Empereur se leveroit pour le recevoir, ni qu'il le dispenseroit de baisser la tête et de plier le genou. Ils lui accordèrent le reste, et se retirerent dans l'endroit qu'on leur avoit préparé. Comme Boëmond avoit été les recevoir hors du camp pour leur cacher le mauvais état de l'armée, il leur donna une garde de cent hommes, de peur qu'ils n'y allassent pendant la nuit, et qu'ils ne donnassent avis à l'Empereur de sa situation.

XXVIII. Il va trouver Alexis.

Le jour suivant il partit avec un nombreux cortége pour se rendre au camp d'Alexis. En chemin il vit encore les ôtages, et les fit jurer sur les Evangiles qu'il seroit honorablement reçu, et que s'il ne convenoit pas des articles de la paix, il auroit la liberté de revenir dans son camp. Les Ambassadeurs l'en ayant aussi assuré par serment, lui demanderent aussi de jurer qu'il rendroit les ôtages à son retour, soit que la négociation réussit, soit qu'elle échouât. Lorsqu'il fut près de la tente d'Alexis, Constantin Euphorbene

phorbene et Catacalon, qui le conduisoient, envoyerent avertir l'Empereur. Ce Prince s'avança aussi-tôt au-devant de Boëmond, lui tendit la main, le salua et le fit asseoir à côté de son trône.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1110.

XXIX. Les propositions de ce Prince le révoltent.

Comme il vouloit lui témoigner combien il étoit sensible aux sujets de plaintes qu'il prétendoit avoir reçus des François, Boëmond lui dit qu'il n'étoit pas venu pour discuter ce qui s'étoit fait jusqu'alors, mais pour traiter de la paix. « Je le veux bien, répondit Alexis, et je consens d'oublier le passé. Cependant si vous désirez vous réconcilier sincérement avec moi, il faut que vous vous réduisiez au nombre de mes sujets; que Tancrede votre neveu se soumette à la même condition; qu'il remette la Ville d'Antioche à ceux que j'enverrai pour la recevoir de ma part, et que vous remplissiez nos anciens traités. » Boëmond trouvant ces propositions injurieuses, se leva brusquement, et demanda la permission de se retirer dans son camp. Il se retira en effet; mais Nicéphore Brienne César l'ayant suivi, le conjura avec instance de ne pas mettre obstacle à un traité qui réuniroit pour jamais les deux nations, et le pria d'envisager les maux dont sa résistance seroit sui-

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1110.

vie. Il lui fit comprendre enfin, que cette qualité de Vassal ne seroit pas si humiliante qu'il se le figuroit, et qu'il en seroit bien dédommagé par les bienfaits de l'Empereur.

XXX. Traité de paix.

Boëmond se rendit à ces remontrances, et il retourna le lendemain dans la tente de l'Empereur, avec qui il conclut le traité de paix, dont Anne Comnéne nous a conservé l'acte en entier, dont il n'est pas hors de propos de rapporter la substance. « Moi, » Boëmond, fils de Robert Guichard, » je reconnois Alexis Comnéne, et » son fils Jean Porphyrogenete pour » mes Souverains, et je proteste vou- » loir demeurer toute ma vie leur su- » jet. Je ferai la guerre à ceux qui se » déclareront contre vous, et même » à Tancrede, s'il refusoit d'accéder » à notre traité d'alliance. Je ne com- » battrai pas seulement pour défendre » votre gloire et soutenir votre vie, » mais je porterai encore les armes » avec zele pour la conservation de » votre Domaine, depuis la mer Adria- » tique jusqu'à la frontiere d'Orient. » Je ne retiendrai ni aucune Ville ni » aucune Isle qui soit ou qui ait été » de votre Empire, excepté celles que » vous me donnerez, et qui seront » nommées dans ce traité. Si je prends » quelque Place qui ait été autrefois

» de votre obéissance ; je la garderai
» comme votre sujet, si vous y con-
» sentez, ou je la remettrai à celui
» que vous jugerez à propos. Je ne
» recevrai le serment de personne, et
» ne le prêterai à personne qu'à vous.
» Si quelques-uns de vos sujets vien-
» nent se donner à moi, je vous les
» renverrai, au lieu de les recevoir.
» Si ce sont des Barbares, je les re-
» tiendrai en votre nom, et je pren-
» drai possession de leur pays au même
» titre. Mes Soldats et les habitans des
» Villes que vous me céderez, vous
» prêteront comme moi le serment de
» fidélité. » Ces Villes et leurs Ter-
ritoires que l'Empereur lui laissoit, comprenoient presque toute la Syrie, à l'exception de Tarse, d'Adane, de Mopsueste, qui étoient du Gouvernement de Laodicée, et de quelques Villes ou Contrées particuliéres, en échange desquelles on lui en avoit donné d'autres aux environs de l'Eufrate et d'Alep. Boëmond continua : « Vous m'avez accordé le Duché d'An-
» tioche avec les Villes qui en dépen-
» dent, pour être possedé par moi et
» par mon successeur, à condition
» qu'il vous prêtera serment de fidélité.
» J'acquiesce à ces conditions, et je
» jure par la Passion du Sauveur main-
» tenant impassible, par sa Croix qui

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1110.

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1110.

» est invincible, par son Evangile qui » a vaincu le monde, par la Cou- » ronne d'Epines, par les Clous et » par la Lance sacrée, d'observer in- » violablement tout ce que je viens de » promettre; de ne me jamais séparer » de vous, Alexis, et de Jean Por- » phyrogenete; de combattre vos en- » nemis, de vivre en paix avec vos » amis, et de procurer en toute occa- » sion l'utilité et la gloire de votre Em- » pire. Ainsi Dieu m'aide, la Croix, » et les Saints Evangiles. » Cet acte fut signé au mois de Septembre de la seconde indiction, onze cens dix.

An de N. S. 1111.

Boëmond ne jouit pas long-tems du repos que ce traité venoit de lui procurer. Il reçut d'Alexis le titre de Sébaste; après quoi l'ayant prié de faire subsister ses troupes pendant l'hyver, il se retira en Lombardie, où il mourut six mois après.

XXXI. Mort de Boemond.

XXXII. Contestation avec Tancrede.

Comme il ne laissoit point d'héritier direct, l'Empereur crut que le traité de paix devoit expirer avec lui. Mais Tancrede prétendant succéder à tous ses droits, garda les Places de Syrie qu'on avoit abandonnées à son cousin, et il en voulut jouir comme d'un bien qui lui appartenoit à titre d'héritage. Alexis lui envoya des Ambassadeurs pour les réclamer, et lui rappeller les conditions auxquelles Boë-

mond les avoit reçues. Tancrede s'emporta vivement contr'eux, et leur déclara qu'il ne rendroit point Antioche, quand même Alexis la feroit assiéger par des soldats qui auroient des corps et des armes de feu. Il ajouta que bien loin d'avoir cette idée des troupes de l'Empereur, il les regardoit comme des fourmis, et comme les plus foibles de tous les animaux. Alexis ne put retenir sa colere, quand il apprit cette réponse insultante. Il assembla les principaux de l'armée et du Sénat, pour déliberer de quelle maniere on vengeroit un affront commun à tous les sujets de l'Empire. Tout le monde fut d'avis de suspendre le siége d'Antioche, jusqu'à ce qu'on eût gagné l'amitié des Comtes François, et sur-tout de Baudouin, Roi de Jérusalem.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1111.

Dans ce dessein on fit partir des Ambassadeurs avec de riches présens pour gagner la bienveillance des principaux. Mais cette démarche n'eut aucun succès. Baudouin se contenta d'écrire une lettre de civilité à l'Empereur, dans laquelle il promettoit de lui faire savoir incessamment ses intentions. Josselin de Courtenai, qui étoit arrivé depuis peu à Jérusalem, et quelques autres Seigneurs particuliers en userent de même. Ainsi l'Empereur fut contraint de céder pour cette fois, et de

An de N. S. 1112. et suiv.

XXXIII. Alexis est contraint de céder.

ALEXIS COMNENE I. An de N S. 1112. et suiv.

laisser les François en possession des terres qu'ils avoient conquises.

Alexis fut d'autant plus sensible à cet affront, qu'il se trouvoit dans l'impossibilité d'en tirer vengeance. Le triste état des côtes de l'Asie, qui étoient ruinées depuis Smyrne jusqu'à Atalie par les ravages des Turcs, lui avoit fait prendre la résolution de les rétablir. Aussi-tôt après le traité fait avec Boëmond, il y envoya Philocale, homme d'un rare mérite, qui repeupla la Ville d'Endromit, où il restoit à peine quelques habitans depuis les guerres de Tzacas, et lui rendit une partie de son ancienne splendeur. Ayant appris qu'un parti de Turcs ravageoit les environs de Lampé, il y envoya des troupes qui les taillerent en pieces; ils firent un grand nombre de prisonniers, et ils userent de leur victoire avec tant de barbarie, qu'ils jetterent dans des chaudieres bouillantes les enfans de leurs captifs, et de ceux qui étoient demeurés sur le champ de bataille.

XXXIV. Cruauté de quelques soldats Romains.

Le cri de ces malheureuses victimes retentit de toutes parts. Leurs parens parcoururent l'Asie en habit de deuil pour exciter la vengeance de la nation. Asan qui commandoit avec un pouvoir absolu dans la Cappadoce en qualité de Satrape, se mit à la tête de

XXXV. Cause d'une guerre violente.

vingt-quatre mille hommes, et se rendit devant Philadelphe, où l'armée Romaine étoit rassemblée. Voyant qu'elle ne paroissoit ni aux portes ni sur les murailles, il crut que la crainte les empêchoit de se montrer, et qu'il n'auroit besoin pour forcer la Place, que d'une partie de ses soldats. Il en envoya donc dix mille vers Celbiane, et fit partir des détachemens pour marcher contre Smirne, vers Nymphée, du côté de Cliara, et pour ravager les plaines de Pergame. Philocale les attaqua tous séparément, et les tailla en pieces.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1112. et suiv.

XXXVI. Ravages des Turcs dans toute l'Asie.

Ce fut un nouveau sujet de fureur pour toute la nation. Alexis apprit l'année suivante, que cinquante mille Turcs, sortis de différentes Provinces et du fond de la Perse, s'étoient jettés dans la Bithynie; qu'ils avoient désolé les environs de Nicée, de Pruse et d'Apolloniade; qu'ils commettoient les mêmes violences autour de Lopadion; qu'ils étoient entrés dans la Ville de Cyzique, sans que le Gouverneur eût fait la moindre résistance; que les deux principaux Sultans, Contogme et Amir-Mahomet avoient emmené à Pénamene par le pays des Lentiens, une multitude innombrable de femmes et d'enfans, à qui ils avoient sauvé la vie; enfin que Mono-

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1112. et suiv.

lique ayant traversé le fleuve Barene, avoit tourné vers Paréon, qu'il avoit passé par Avido, par Endromit et par Cliara avec un grand nombre d'esclaves, sans répandre de sang sur son passage. Ces nouvelles affligerent vivement l'Empereur. Il ordonna à Camytze, Gouverneur de Nicée, de suivre les Barbares, et d'épier leurs desseins. Les Turcs ayant su qu'il avoit eu la témérité de s'éloigner de la Ville avec cinq cens hommes seulement, retournerent sur leurs pas, firent Camytze prisonnier, et passerent son armée au fil de l'épée.

An de N. S. 1115.

XXXVII. Alexis en défait une partie.

Le mal étoit trop pressant pour qu'Alexis ne se hatât pas d'y apporter du remede. Quoiqu'affoibli et tourmenté par les douleurs de la goute, il se rendit en Bithynie dans une litiere, et poursuivit les Turcs à la tête de son armée. Les ayant joints dans un vallon couvert de roseaux, où ils se croyoient en sûreté, il les attaqua pendant la nuit, en tua un grand nombre, et fit plusieurs prisonniers. Les autres crurent éviter la mort ou l'esclavage, en se cachant dans les roseaux. Mais Alexis qui ne vouloit pas laisser sa victoire imparfaite, y fit mettre le feu. Une partie des Barbares périt dans l'asile, où elle avoit cru trouver son salut, et l'autre cherchant à

éviter la flâme, tomba entre les mains des vainqueurs. Amir-Mahomet, s'étant fortifié par la jonction des Turcomans et de quelques autres peuples de l'Asie, s'avança aussi-tôt contre l'Empereur pour venger la perte des siens. Il fondit avec impétuosité sur l'arriere-garde, tua Ampelas et Tzipurele qui la commandoient, et tailla en pieces un assez grand nombre de soldats. Mais son triomphe se termina à ce carnage. Ceux qu'on avoit laissés à la queue de l'armée Romaine, pour garder le bagage et les chevaux, accoururent au secours, et forcerent les Barbares de prendre honteusement la fuite.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1115.

XXXVIII. Louanges qu'il reçoit.

Camytze, qu'ils s'applaudissoient de tenir dans les fers, profita du désordre de leur déroute pour se sauver. L'Empereur se félicitant d'avoir recouvré un homme qui lui étoit aussi précieux, l'envoya à Constantinople, pour rassurer le peuple que sa captivité avoit jetté dans la consternation. Le lendemain de son arrivée, il parut dans la place de Constantin avec ses habits d'esclave. Toute la Ville accourut en un moment autour de lui, pour apprendre les circonstances de sa prison et l'heureux succès des armes de l'Empereur. En les racontant il excita des cris de joie de tout le peuple, qui re-

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1115.

çut le Prince quelque-tems après avec des applaudissemens extraordinaires, le proclamant victorieux et invincible.

XXXIX. Il travaille à la conversion des Manichéens.

Alexis ne se contenta pas d'avoir mérité ces titres par la défaite des ennemis de l'Empire. Il voulut encore se les faire confirmer par la destruction des ennemis de la Religion. De toutes les hérésies, la plus insensée et qui subsista le plus long tems, fut celle des Manichéens. Née dans le sein de l'Idolâtrie, elle n'avoit été ébranlée ni du renversement des idoles ni des progrès de l'Evangile. Toujours insensible aux coups dont l'Eglise l'avoit frappée, elle avoit toujours refusé de reconnoître son pouvoir. On a vu plus haut que ses défenseurs étoient en si grand nombre, qu'ils avoient formé une armée de quarante mille hommes, qui s'étant unis aux Sarrasins, firent trembler l'Empire. S'ils ne le menaçoient pas avec la même fierté sous Alexis Comnéne, cette secte d'hommes hardis et capables de tout entreprendre soit contre la Religion, soit contre l'Etat, n'en étoit pas moins redoutable. Alexis dès le commencement de son regne, avoit fait plusieurs tentatives pour éclairer leurs esprits et les ramener par la douceur; mais les guerres qui l'occuperent sans relâche au-dedans et au-dehors, rendirent ses efforts inu-

tiles. Il reprit son premier dessein dès qu'il fut de retour à Constantinople, après la défaite des Turcs ; il eut plusieurs conférences avec leurs chefs en présence de quelques Evêques ; s'il en regagna quelques-uns, il eut la douleur de voir les autres prendre les armes pour la défense de l'erreur. Jean Tzimiscès ayant reçu ordre de marcher contr'eux avec un corps de troupes, les défit, et les fit passer dans la Thrace, pour défendre les frontieres contre les Scythes Comanes, qui traversant le mont Eucus, ravageoient la campagne.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1115.

La dernière irruption de ces Barbares avoit été si funeste, que l'Empereur se crut obligé de marcher en personne pour les reprimer. Quand ils surent que ce Prince étoit à Philippopolis à la tête de son armée, ils se retirerent dans leurs déserts. Alexis crut qu'il suffisoit de les avoir chassés de ses terres ; ce fut pour conserver la mémoire de leur fuite qu'il érigea un monument sur la frontiere ; il en fit dresser un autre dans le voisinage du premier, pour apprendre à la postérité la victoire qu'il avoit remportée sur les Manichéens opiniâtres pendant son séjour à Philippopolis.

An de N. S. 1116.

XL. Il met en fuite les Scythes Comanes.

Tandis qu'il étoit ainsi occupé en Europe, les Turcs faisoient de nou-

XLI. Railleries des Turcs sur sa goute.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1116.

veaux préparatifs pour réparer leurs pertes, et en tirer une vengeance signalée. Chliaziastlan, leur Général, entra dans l'Asie mineure avec des troupes de Corozane et d'Alep ; ils parcourut sept fois les mêmes lieux, et y commit tous les désordres que la fureur est capable d'inspirer. Alexis donna ses ordres pour faire promptement de nouvelles levées. Mais lorsqu'elles furent prêtes, les douleurs de la goute devinrent si aigues qu'il lui fut impossible de se mettre en campagne. Les Turcs se persuaderent que cette maladie n'étoit qu'une feinte suggerée par lâcheté. Non contens d'en faire de piquantes railleries au milieu de leurs débauches, ils jouerent encore une espèce de farce où l'Empereur paroissoit couché dans son lit, et environné de Médecins, qui tantôt consultoient, et tantôt s'empressoient de le soulager. Enchantés de ce spectacle boufon, ils se mettoient à hurler et à rire.

XLII. Ils fuyent à son arrivée.

Ce triomphe étoit d'autant plus vain, qu'ils montrerent moins de courage à la premiere occasion où il fallut en donner des preuves. Dès que les douleurs d'Alexis furent un peu calmées, il suivit ses troupes en Bithynie, et marcha contre les Turcs campés sur les montagnes Lentiennes. Les Barbares effrayés de sa présence allu-

merent pendant la nuit quantité de feux, pour faire croire leur nombre beaucoup plus grand qu'il n'étoit en effet, et se retirerent avec le butin et les prisonniers. L'Empereur s'étant approché le lendemain de leur camp pour les attaquer, ne les trouva plus. Il les poursuivit avec ardeur, et ne rencontra sur leurs traces qu'une multitude d'hommes percés de coups, dont quelques-uns étoient déjà morts et d'autres prêts à expirer. Alexis en fut pénétré de douleur. Il envoya contre l'ennemi l'élite de son armée qui les tailla bientôt en pieces, et reprit le butin qu'ils emportoient.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1116.

XLIII. Leur maniere de combattre.

Ce n'étoit là qu'une partie de leurs forces; le reste parut bientôt aux environs de Nicée. Les grandes chaleurs empêcherent Alexis de les attaquer aussi promptement qu'il l'auroit voulu, ce qui excita les murmures, surtout à Nicomédie, où l'on disoit assez hautement que malgré tous ses préparatifs, il n'osoit rien entreprendre. Mais il montra bientôt que ce n'étoit pas la crainte qui l'avoit retenu. Il s'occupoit dans cet intervalle à faire de nouvelles levées, à exercer ses troupes, et leur apprendre à tirer de l'arc, à présenter la lance, et à se ranger suivant la méthode qu'il avoit inventée. Car il avoit en tête des ennemis qui

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1116.

avoient une façon particuliere de combattre. Les Turcs ne serroient pas leurs boucliers les uns contre les autres. Comme ils ne se servoient que de l'arc dont ils tiroient avec beaucoup d'adresse en fuyant, il leur falloit plus d'espace qu'aux Romains, pour former leurs bataillons. D'ailleurs ils se rangeoient en trois corps d'armée, dont il n'y en avoit qu'un qui combattoit; les deux autres restoient spectateurs du combat, jusqu'à ce que le premier commençât à plier. Alors l'un de deux autres marchoit à son secours; et si le sort des armes ne lui étoit pas favorable, il étoit relevé par le troisieme.

XLIV. Alexis les bat plusieurs fois.

Lorsqu'il les crut suffisamment dressés, il les fit marcher contre l'ennemi. Les Barbares effrayés du bon ordre et de la fierté de l'armée, n'eurent pas l'assurance de l'attendre. Ils se retirerent en différens endroits sous la conduite de leurs chefs. Alexis les fit poursuivre par Camytze et Stipéote, qui ayant taillé en pieces ceux qu'ils rencontrerent, se saisirent des bagages, et ramenerent les prisonniers. Plusieurs legers combats qui se donnerent ensuite, eurent le même succès.

XLV. Ils demandent la paix.

Une suite de prospérités aussi constante, fit désesperer aux Turcs de pouvoir terminer cette guerre avec avanta-

ge. Chliaziastlan, nouvellement échappé des mains de l'ennemi par l'effet du hasard, assembla les autres Sultans qui commandoient leurs troupes particuliéres, et leur représenta qu'on ne pouvoit plus différer de faire la paix avec l'Empereur. Son avis fut approuvé de tous les chefs, et aussi-tôt on envoya la demander au nom de la nation. Les Députés rencontrerent Alexis, qui s'avançoit en ordre de bataille. Il fit arrêter les troupes, sans néanmoins rompre les rangs, de peur de surprise; il écouta les Députés auxquels il répondit qu'il étoit prêt de traiter avec les Sultans. Leur Chef suivi de tous ses officiers, se rendit donc au camp des Romains. Dès qu'il apperçut l'Empereur, il descendit de cheval avec toute sa suite; il baisa le pied d'Alexis, qui lui présenta la main; l'Empereur le fit remonter à cheval, et lui donna son manteau par honneur. La paix fut conclue, et signée le lendemain, à condition que les Turcs garderoient toutes les places qu'ils possedoient avant la fameuse bataille où Romain Diogéne fut fait prisonnier, et qu'ils rendroient les autres à l'Empire.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1116.

XLVI. Humanité d'Alexis envers les prisonniers.

Depuis plusieurs siecles les Empereurs n'avoient point fait de paix si glorieuse. Alexis ayant recouvré une

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1116.

grande partie de ce que ses prédécesseurs avoient perdu, retourna à Constantinople, pour y recevoir les honneurs dus à son bonheur et à son habileté. Mais la maniere dont il se comporta dans sa marche ne mérite pas moins d'éloges que la victoire qu'il venoit de remporter. Alexis réclama les prisonniers qui étoient encore au camp des Turcs, il les mit au centre de l'armée pour les mettre à couvert de toute insulte, et il les traita avec toute la bonté d'un Souverain qui sent qu'il est le pere de ses sujets. Lorsqu'une femme étoit pressée par les douleurs de l'enfantement, il faisoit faire alte à son armée, et lorsqu'il y avoit quelqu'un en danger de mort, l'Empereur amenoit lui-même les Prêtres pour assister les mourans, et ne faisoit décamper l'armée qu'après avoir rendu les devoirs de la sépulture aux morts. Pendant son dîner, Alexis faisoit venir les vieillards, les blessés, les infirmes, et leur distribuoit la plus grande partie des mets que l'on servoit sur sa table.

An de N. S. 1117.

XLVII. Il en donne de nouvelles marques.

Ce fut en marquant sa route par une si rare humanité qu'il arriva à Damalis; et pour éviter la pompe du triomphe que les habitans lui préparoient, il monta le lendemain sur une galere, et il se rendit le soir à son

Palais. Ses premiers soins furent de pourvoir aux nécessités des prisonniers et des étrangers. Il remit entre les mains de ses proches les jeunes orphelins, leur recommandant de les faire élever comme des personnes libres. Il fit rentrer dans les Monasteres ceux qui avoient pris autrefois l'habit Religieux, et obligea les Supérieurs de leur enseigner les saintes Lettres. Il en mit quelques-uns dans l'Hôpital qu'il avait fondé, et ordonna qu'on les instruisît dans les Sciences humaines.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1117.

XLVIII. Il fonde un Hôpital général.

Alexis ne survécut pas long-tems à cet établissement. Ce Prince ayant apperçu les ruines d'une ancienne Eglise sur les bords du Pont Euxin, il ordonna qu'on la rétablit, et qu'on y battît une ville; il destina la plus grande partie du terrain à construire un Hôpital. Cet édifice composé de deux étages, étoit si grand, qu'il falloit un jour entier pour en visiter les dedans. Il étoit rempli de vieillards, d'aveugles, de boiteux, de malades et d'orphelins. L'Empereur assigna des revenus très-considérables, non sur le trésor public, mais sur des terres particulieres qu'il acheta, pour entretenir cette multitude prodigieuse d'infirmes que l'on y envoyoit le différentes villes, pour fournir à la subsistance des Ecclésiastiques nécessaires dans un Hôpital si nombreux. Il vou-

ALEXIS COMNÉNE I. An de N. S. 1117.

lut pour la conservatiou de cet établissement, qu'un des premiers hommes de l'État en fût l'Aministrateur et le Protecteur, et que les Officiers subalternes lui rendissent un compte exact de la maniere dont ils gouvernoient le bien des pauvres. Il y avoit dans cet Hôpital un Collége pour les jeunes Orphelins de toutes les Nations. Les Maîtres, en leur apprenant les langues, avoient grand soin de leur former le cœur et l'esprit, et de leur inspirer l'amour de la Religion.

An de N S. 1118.

Environ quinze mois après son retour d'Asie, l'Empereur assistant à une course de chevaux pour donner de l'émulation aux jeunes Seigneurs, fut saisi d'un vent froid, qui lui fit remonter la goutte à l'épaule. Cette révolution le réduisit à l'extrêmité. Mais l'humeur ayant bientôt repris son cours ordinaire, il recouvra la santé pour quelque tems. Son temperament affoibli par la violençe et la continuité des douleurs, ne put résister à la premiere attaque qui l'emporta le quinzieme jour d'Août, dans la soixante-dixieme année de son âge, après en avoir regné trente-sept, quatre mois, et treize jours.

XLIX. Il meurt.

L. Son portrait.

Ce Prince, dont le regne est un des plus glorieux dans l'Histoire Byzantine, mérite que nous réunissions sous un même point de vue les vertus et les

rares qualités qui lui attirerent l'estime et l'admiration de ses sujets et de ses ennemis même. Il étoit bien fait, et d'un tempérament fort et robuste ; il avoit le regard vif et assuré, beaucoup de facilité dans l'expression, et un air de bonté qui annonçant la douceur de son caractere, lui concilioit les cœurs, pénétrés d'ailleurs de respect par je ne sais quoi de grand et de majestueux qui brilloit sur son visage.

ALEXIS COMNÉNE I. An de N. S. 1118.

LI. Ses vertus guerrieres.

Alexis étoit né pour les armes : il réunissoit en sa personne toutes les qualités qui peuvent former un grand Capitaine. A l'âge de vingt ans, il avoit déja remporté plusieurs victoires éclatantes, et sauvé l'Empire. Son courage, que ni dangers ni fatigues ne rebutoient, étoit éclairé par un génie vaste et actif qui lui faisoit former les plus grands projets, dont l'exécution fut presque toujours heureuse. Personne ne fut plus fécond en ressources et en ruses militaires que ce Prince. De-là cette assurance de la victoire dans l'esprit de ses sujets, dès qu'on le voyoit prendre les armes. Son activité, sa valeur, son intrépidité dans les plus grands périls, inspiroient aux soldats la même ardeur et le même courage. La seule vue de l'ordre dans lequel il rangeoit ses troupes dans un jour de bataille, mit plus d'une fois les ennemis

en fuite. Sous un Chef si digne d'eux, les Romains se croyoient invincibles.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1118.

Son malheur fut d'être monté sur le Trône dans un tems où l'Empire étoit parvenu au dernier point de foiblesse et d'épuisement. Réduit à la Thrace, à la Bulgarie, à la Macédoine et à la Gréce, sans troupes, sans argent, sans alliance, il étoit attaqué du côté de l'Orient par les Turcs, et du côté de l'Occident par le redoutable Robert. En peu de tems il gagna les Princes de France et d'Allemagne, avec les Républiques d'Italie, et défit l'armée des Normands. Il est vrai qu'on se récria beaucoup sur l'emploi de Vases sacrés qu'il convertit en monnoie et sur la rigueur des impôts. Mais il se justifia parfaitement du premier reproche; et s'il commit en cela quelque faute, il sut l'expier, comme on l'a vû. Alexis n'employoit jamais ses finances qu'au salut de l'Etat; le peuple avoit-il droit de murmurer?

LII. Il sauve l'Etat par sa politique.

Quelques dominantes que fussent les vertus guerrieres et politiques de ce Prince, elles n'affoiblissoient point en lui la Religion et l'humanité. Alexis se regardoit autant comme le Pere et le Pasteur de ses sujets, que comme leur Souverain; sa tendresse pour eux excitoit son zele pour leur salut. L'étendant

LIII. Son zele pour la Religion.

même jusqu'aux étrangers, il souhaitoit d'attirer au Christianisme les Scythes, les peuples de la Perse, de l'Egypte, de l'Afrique, et tous ceux qui étoient engagés dans le Mahometisme. Ce fut dans cet esprit, autant que pour s'édifier lui-même, qu'il fit une étude particuliere de la Doctrine Chrétienne et des Livres Saints, et qu'il ordonna à Euthymius Zigabene de composer sa Panoplie. Il étoit pénétré de douleur en voyant ses Etats infectés de différentes hérésies, qui s'y étoient introduites à la faveur des dominations étrangeres, ou qui se formoient par l'ignorance, la curiosité et l'entêtement de quelques Novateurs. Tels furent entr'autres les Bogomiles, espèces de Manichéens, dont il ramena quelques-uns; il permit qu'on brûlât les plus opiniâtres: ces Sectaires eurent dans le même siecle le même sort à Soissons, à Toulouse et dans le Diocèse de Tréves.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1118.

LIV. Il travaille à convertir les Manichéens et les Bogomiles.

Il n'y avoit point de moyens, que ce Prince zelé n'essayât pour les éclairer, et pour prévenir l'aveuglement des foibles. Outre qu'il exigeoit que les Ecclésiastiques qui étoient dans les endroits où il y avoit des Manichéens et des Bogomiles, prêchassent souvent, il les instruisoit et les exhortoit lui-même. Son zele se manifesta principalement dans le séjour qu'il fit à Philippo-

ALEXIS COMNENE An de N. S. 1118.

polis, où il convertissoit quelquefois cent Manichéens par jour, souvent des villages et des bourgs entiers. Ce qu'il fit à l'égard des Bogomiles est digne de remarque. N'ayant pu gagner un seul partisan de cette secte, il se fit amener Basile leur chef, vieillard d'une grande taille, qui avoit le visage mortifié et la barbe claire ; ce Bogomile étoit vêtu en Moine comme les autres, et toujours suivi de douze Disciples qu'il appelloit ses Apôtres. L'Empereur se leva de son siege pour le recevoir ; il le fit manger à sa table, feignit de vouloir être son Disciple, avec son frere Isaac Comnéne, et dit qu'il recevroit tous ses discours comme des oracles, pourvu qu'il voulut bien l'instruire. Basile résista d'abord, appréhendant quelque surprise ; mais trompé par la sincérité apparente des deux Princes, il leur expliqua sa doctrine, et répondit à leurs questions. Alexis avoit eu soin de passer pour cet entretien dans une chambre reculée de son Palais, où il avoit placé derriere un rideau un Secrétaire qui écrivoit tout ce que disoit Basile ; car on n'avoit pu jusqu'alors découvrir le fonds de leurs erreurs.

LV. Son adresse pour discerner les vrais hérétiques.

Quand le vieillard eut tout découvert, l'Empereur fit entrer des Evêques et des Prêtres, pour réfuter ses dogmes, et le convaincre d'erreur. Mais on le

réduisit au silence, sans le persuader. On le mit enfin en prison, et l'on prit un grand nombre de ses Disciples que l'on condamna tous au feu. Comme plusieurs protestoient qu'ils n'étoient pas de cette secte, l'Empereur, qui connoissoit leur dissimulation, s'avisa d'un stratagême pour discerner les vrais Catholiques, ou du moins ceux qui renonçoient à l'erreur. Il se rendit dans une Place publique, accompagné du Sénat et du Clergé, et dit que l'on amenât tous ceux qui étoient accusés d'être Bogomiles. Là il fit allumer deux fournaises, devant l'une desquelles on planta une Croix, et il dit que celle-là seroit pour ceux qui se prétendoient Catholiques; car il vaut mieux, ajouta-t-il, qu'ils meurent innocens, que de vivre avec la réputation d'hérétiques, et que de causer du scandale. Il parloit ainsi, parce qu'il savoit que les Bogomiles avoient la Croix en horreur. Les accusés croyant après cet Arrêt du Prince, que c'étoit une nécessité de périr, se rangerent chacun devant la fournaise qu'ils préferoient. Il s'éleva aussi-tôt de grands murmures parmi le peuple qui étoit accouru en foule à ce spectacle, et qui ne pouvoit voir des Catholiques sacrifiés à la calomnie. L'Empereur fit connoître alors quelles avoient été ses vues dans l'appareil de

ALEXIS COMNÈNE I. An de N. S. 1118.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1118.

ce supplice. Il renvoya avec de grandes louanges ceux qui s'étoient présentés au bucher de la Croix, et ordonna que l'on reconduisît les autres à leurs prisons, d'où il en faisoit venir quelques-uns chaque jour pour les instruire, soit par lui-même, soit par des Ecclésiastiques choisis. Ceux qui se repentirent furent mis en liberté, et les autres languirent le reste de leur vie dans l'obscurité des cachots. Mais Basile comme hérésiarque impénitent, fut jugé digne du feu par le Patriarche, le Clergé et les Moines.

LVI. Ses vertus morales.

Ce ne fut qu'à regret qu'Alexis consentit au supplice de ce malheureux. Jamais Prince ne fut plus humain, non-seulement pour ses sujets fidéles, mais même à l'égard de ceux qui avoient conspiré contre sa personne. Il auroit pu, sans être accusé de dureté, suivre la disposition des Loix qui condamnoient les coupables à la mort. Cependant il se contenta de reléguer les Chefs de conjurés dans des lieux éloignés de Constantinople, et de remontrer aux autres qu'il n'avoit pas mérité leur perfidie. Alexis, dit Zonaras, ne fut ni violent, ni fier, ni colére, ni avare. Il étoit sobre, affable, d'un accès facile, toujours prêt à pardonner les injures, lent à les punir, familier avec les personnes de sa Cour, Protecteur

des

de gens de lettres, dont il avoit toujours quelques-uns auprès de sa personne, parce qu'il aimoit les sciences, et qu'il s'y appliquoit même dans ses heures de loisir.

ALEXIS COMNENE I. An de N. S. 1118.

LVII. Défauts qu'on lui reproche.

Cependant, comme les hommes les plus parfaits ne sont pas exempts de tous défauts, on reproche à ce Prince d'avoir abrogé plusieurs anciens usages, qui regardoient le gouvernement de l'Etat; de n'avoir pas toujours consulté le Sénat dans ses résolutions; de les avoir quelquefois prises et exécutées de son propre mouvement; de n'avoir pas eu pour cet illustre Corps les mêmes égards que ses prédécesseurs; d'avoir paru trop passionné pour enrichir et illustrer sa famille, pour qui il créa de nouveaux titres, et à qui il fallut donner des biens immenses, capables de soutenir une Dignité presque semblable à la Dignité Impériale. Mais, continue le même Ecrivain que j'ai cité, et qui finit ici son Histoire, quel Prince trouvera-t-on dans toute l'antiquité, dont le régne soit sans tâche, si on veut l'examiner à la rigueur? Les Souverains sont hommes comme leurs sujets, et la pourpre dont ils sont revêtus, ne détruit point en eux le caractere et les foiblesses de l'humanité. Un Prince mérite toujours nos éloges, lorsque ses vertus ont surpassé ses défauts.

CHAPITRE IV.

Depuis la mort d'Alexis jusqu'au régne d'Isaac l'Ange, sous qui arriva la troisieme Croisade.

(Espace de soixante-sept ans.)

JEAN COMNÉNE, Empereur LXII.

JEAN COMNÈNE. An de N. S. 1118.

JEAN, l'aîné des fils d'Alexis, surnommé Calo, ou le beau, n'attendit pas que son pere fût expiré pour se faire reconnoître. Comme il avoit un droit acquis à la Couronne, depuis qu'Alexis lui avoit solemnellement donné les brodequins de pourpre et le titre d'Empereur désigné, il se mit en possession du Palais, lorsqu'il vit que son pere n'avoit plus que quelques momens à vivre; il mit les Baranges ou les Gardes dans son parti, et manda au Patriarche de venir avec son Clergé lui confirmer le titre d'Empereur avec les cérémonies ordinaires.

I. Jean se fait reconnoître Empereur.

L'Impératrice sa mere, Irene Ducas, ne fut pas moins frappée de cette nouvelle, que du triste état dans lequel elle voyoit son mari. La tendresse extrême qu'elle avoit toujours eue pour sa fille Anne Comnéne, lui faisoit souhaiter ardemment de mettre la Couron-

II. Irene sa mere y est opposée.

ne impériale sur la tête de cette jeune Princesse, en donnant le sceptre à Nicéphore Brienne, à qui elle étoit déja mariée. La force de sa douleur ne lui permit pas de cacher à l'Empereur la démarche précipitée de son fils, esperant de lui faire rétracter les premieres dispositions. Mais le Prince mourant leva seulement les mains et les yeux au Ciel, sans pouvoir s'exprimer davantage, ou du moins sans vouloir le faire ; car il avoit toujours résisté aux sollicitations d'Irene, en faveur de Brienne.

JEAN COMNÈNE. An de N. S. 1118.

III. Jean néglige les obséques d'Alexis.

Irene l'ayant abandonné par ressentiment, et son fils s'occupant du soin de s'assurer de la Couronne, il ne paroissoit pas que personne songeât à lui rendre les honneurs funebres ; mais le lendemain, Irene envoya avertir le nouvel Empereur de se trouver aux obséques de son pere, qu'on alloit porter au Monastere du Sauveur qu'il avoit fait bâtir, et dont il avoit fait choix pour sa sépulture. Le Prince craignant qu'un moment d'absence ne fût favorable à ses compétiteurs dans ces premiers jours, se dispensa de la cérémonie, et laissa accompagner le corps par quelques Officiers plus reconnoissans envers Alexis que sa femme et ses propres enfans.

Lorsqu'il se vit paisible possesseur de

JEAN COMNENE. An de N. S. 1118.

l'Empire, il exila tous les Officiers de la Cour qui ne lui paroissoient pas sincérement attachés à ses intérêts, et donna leur place à ses parens et à ses amis.

IV. Jean charge les Officiers de sa Cour.

Il fit proclamer Sébastocrator son frere Isaac, qui avoit le plus contribué à sa grandeur; il le fit loger dans son Palais près de son appartement, et voulut qu'il mangeât toujours à sa table. Il confia le soin des affaires à Jean Comnéne, et à Grégoire Taronite; mais le premier perdit bien-tôt la faveur de son Maître par des manieres hautaines, et par la violence avec laquelle il faisoit punir ceux qui n'exécutoient pas assez promptement ses ordres. On lui donna pour successeur Grégoire Camatere, en qui la vertu, les talens et la capacité réparoient l'obscurité de la naissance. Alexis connoissant déja ses rares qualités, lui avoit donné une charge de Secrétaire d'Etat; il lui fit ensuite épouser une jeune personne de la famille des Comnénes, et le déclara Logothéte, ou Chancelier. Le caractere de Jean Axuque l'éleva au-dessus des Ministres, et même de la famille Impériale. Axuque étoit Perse de nation. Son esprit, sa valeur, sa générosité, ses manieres affables lui gagnerent tous les cœurs. Il s'étoit trouvé au nombre des prisonniers que les troupes d'Occident firent à la prise de Nicée, et Ale-

xis le donna à son fils pour l'accompagner dans ses exercices et ses divertissemens. Jean conçut pour lui la plus tendre amitié, lui ayant assignés des revenus considérables, et dès qu'il fut parvenu à l'Empire, il le nomma Grand Domestique. La faveur du Prince rendit Axuque si respectable, que les premiers de l'Etat, et même les parens de l'Empereur descendoient de cheval pour le saluer.

JEAN COMNENE. An de N. S. 1118.

Malgré toutes les précautions que Jean prenoit pour s'affermir sur le trône, à peine en avoit-il joui un an, que la jalousie de ses proches s'efforça de l'en faire descendre. Les conjurés s'étant liés par des sermens réciproques, déférerent à Brienne l'autorité souveraine pour sa rare érudition et sa bonne mine, et parce que d'ailleurs il étoit allié de la Maison Impériale. Déja ils avoient gagné les Gardes de l'Empereur, et ils devoient le surprendre et l'assassiner pendant son sommeil; mais la timidité et la lenteur de Brienne empêcherent l'exécution de leur dessein et le firent échouer. On dit qu'Anne Comnéne, outrée de la foiblesse de son mari, reprocha à la nature de ne l'avoir pas fait homme en sa place. L'Empereur suivit la maxime de son pere dans la punition des conjurés; il se contenta de confisquer leurs biens,

An de N. S. 1119.

V. Conjuration contre l'Empereur.

qu'il leur rendit même bien-tôt après.

JEAN COMNENE. An de N. S. 1119.

Sachant avec quelle fureur Anne Comnéne étoit entrée dans la conspiration, il crut qu'il devoit en tirer vengeance. Un jour que le discours tomba sur les richesses de sa sœur, il dit : « Puisque l'ordre de la nature est » renversé à mon égard, que mes pa- » rens sont mes ennemis, et les étran- » gers mes amis, il est juste que ceux- » ci soient le plus avantageusement » partagés, et que je leur témoigne » ma reconnoissance. Je veux donc » que l'on porte chez Axuque les meu- » bles et les richesses de l'épouse de » Brienne. »

VI. Il veut dépouiller Anne en faveur d'Axuque.

Axuque ne crut pas devoir accepter ce présent de colere et de vengeance ; et il remontra à l'Empereur qu'en dépouillant sa sœur d'un bien qu'elle possédoit légitimement, il se rendroit coupable du crime dont elle s'étoit noircie par sa trahison ; et que si elle avoit eu le malheur de se livrer à une ambition criminelle, elle n'avoit pas pour cela perdu les droits de sa naissance. « Le » noble sang qui coule dans ses veines, » continua ce favori généreux, lui fe- » ra bien-tôt sentir la faute qu'elle a » commise. Ne la punissez qu'en l'ac- » cablant de bienfaits, et qu'en lui » arrachant l'aveu de son crime par » vos vertus. Laissez-lui ses trésors,

VII. Celui-ci l'en détourne.

» non comme un bien qui lui appar- » tienne, mais comme un présent de » votre bonté. Il est plus convenable » qu'elle en jouisse que moi, et qu'ils » demeurent dans la famille d'où ils » viennent. » L'Empereur donna de grands éloges au désintéressement d'Axuque. Il suivit ses conseils, et avoua que lui-même seroit indigne de regner, s'il manquoit de tendresse pour ses proches. Que de biens pourroit faire un Favori vertueux ?

JEAN COMNENE. An de N. S 1119.

C'est la seule conspiration qu'il y ait eu sous le regne de ce Prince ; ce fut un grand bonheur pour lui, ayant été obligé depuis d'avoir sans cesse les armes à la main contre différens ennemis de l'Empire jusqu'au dernier moment de sa vie. Les Turcs persuadés que toute la force de l'Empire avoit été ensévelie avec Alexis, se jetterent dans la Phrygie, et ravagerent les environs du fleuve Méandre. L'Empereur marcha aussi-tôt contr'eux à la tête de ses troupes ; il les défit, prit la ville de Laodicée sur le fleuve Lycus, l'entoura d'une nouvelle enceinte, et en changea le Gouverneur. Après avoir été quelques semaines à Constantinople, où sa présence étoit nécessaire, il passa en Asie, pour veiller à la sûreté des Places qui lui appartenoient, en vertu du dernier Traité, et pour tenir

An de N. S. 1120. et suiv.

VIII. Victoires de Jean sur les Turcs.

JEAN COMNÈNE. 1120. et suiv.

ses soldats en haleine. Lorsqu'il les eut formés suivant les regles qu'il avoit apprises de son pere, il alla former le siege de Sozopole, dans la même Province. Plein de confiance en leur courage, son unique objet fut d'attirer la garnison en rase campagne pour en venir aux mains; il leur ordonna donc de l'insulter dès qu'elle paroîtroit sur les murailles. Les Turcs ne pouvant souffrir plus longtems les railleries des Romains, sortirent en foule avec plus d'impétuosité que de prudence; ils poursuivirent les assiégeans qui feignoient de prendre la fuite, et tomberent dans une embuscade, où ils furent taillés en piéces. Par leur défaite, Jean se rendit aisément maître de la ville, et cette conquête entraîna plusieurs autres aux environs.

An de N. S. 1123. et suiv.

Il goûtoit les douceurs du repos dans son Palais, et il étoit dans la cinquiéme année de son régne, lorsqu'on lui annonça, que les Scythes avoient passé le Danube, et qu'ils ravageoient la Thrace. Il rassembla incontinent son armée, et marcha contre les Barbares. Avant que d'en venir aux mains, il leur envoya des Ambassadeurs pour leur proposer un accommodement avantageux. Plusieurs des plus considérables de la nation mirent bas les armes, et passerent dans son camp; il les reçut avec honneur, leur donna de grands repas, et

IX. Il défait les Scythes.

leur fit de riches présens ; ayant ainsi mis le trouble et la division parmi les Scythes, il crut qu'il étoit tems de leur livrer bataille. Les Barbares commencerent par pousser des cris épouvantables, et tirerent ensuite une si prodigieuse quantité de traits, que l'air en fut obscurci. Les Romains déterminés à vaincre ou à mourir, fondirent sur eux avec furie, et les forcerent après un horrible carnage, à regagner leur camp. Là ayant formé une demie enceinte de leurs chariots, les Scythes paroissoient invincibles. Cependant l'Empereur, après s'être écarté quelques momens pour implorer le secours du Ciel, revint au combat avec plus d'ardeur, et força l'ennemi dans ce retranchement, il en périt un grand nombre dans cette action ; le reste fut fait prisonnier. L'Empereur fit élever un monument de sa victoire ; et il institua une Fête dans la Province, pour en conserver le souvenir. Elle fut nommée la Fête des Patzinaces.

JEAN COMNENE. An de N. S. 1123. et suiv.

X. Ensuite les Tribales, les Huns, et réduit les Dalmates.

Ce succès l'encouragea à marcher contre d'autres nations qui violoient ouvertement les Traités qu'elles avoient faits avec ses prédécesseurs. Les Tribalies que l'on nommoit déja Serviens, furent les premiers qu'il attaqua ; il les vainquit sans peine, enrichit ses troupes du butin qu'il fit sur eux, et gros-

JEAN COMNENE. An de N. S. 1123. et suiv.

sit son armée d'un grand nombre de prisonniers ; une partie de la nation fut transplantée dans le voisinage de Nicomédie. La même prospérité l'accompagna dans son expédition contre les Huns, qui avoient passé le Danube, et mettoient tout à feu et à sang dans la Sardique. Il les repoussa au-delà du fleuve, entra lui-même sur leurs terres, où il tira une vengeance complette des désordres qu'ils avoient commis sur les siennes. De-là il se mit en marche pour réduire les peuples de Dalmatie, qui désoloient les côtes de l'Empire, et empêchoient la liberté du commerce. Sa marche seule les intimida, et ils promirent de respecter désormais les Romains.

XI. Il triomphe en rentrant à Constantinople.

Des victoires aussi éclatantes et aussi rapides méritoient l'honneur du triomphe, et les principaux de l'Etat allerent au-devant du Prince victorieux, tandis que le peuple de Constantinople se préparoit à le bien recevoir. Le jour de son entrée, on tendit dans les rues, depuis la porte d'Orient jusqu'au Palais, les plus riches tapisseries qui fussent dans la ville, et l'on dressa de chaque côté des maisons des amphithéâtres pour placer le peuple. Le char de triomphe étoit couvert de lames d'argent et enrichi de piereries. L'Empereur, au lieu d'y monter, y plaça une Image de

la Vierge, à la protection de laquelle il croyoit devoir la prospérité de ses armes ; il marcha à pied tenant une Croix à la main, et il alla rendre graces à Dieu dans l'Eglise de Ste. Sophie, avant que d'entrer au Palais.

JEAN COMNENE. An de N. S. 1126. et suiv.

XII. Stratagême dont il se sert pour prendre Catamone.

Il ne demeura à Constantinople qu'autant de tems qu'il en fallut pour satisfaire l'amour et la curiosité du peuple, et pour donner à ses troupes le loisir de se délasser de leurs fatigues. Il passa ensuite en Asie, pour aller faire le Siége de Castamone, ville du Pont, que Tanisman, Turc d'Armenie, avoit réduite sous son obéissance, et dont il avoit fait passer la garnison au fil de l'épée. Quand il fut devant la place, il apprit que Tanisman étoit mort, et que Mahomet lui avoit succedé. Il en chassa les Turcs, et alla aussi-tôt après assiéger dans la même Province la ville de Gangre, où ils étoient entrés de force. Après en avoir battu en vain les murailles pendant quelque jours, il imagina une maniere de l'attaquer dont on trouve peu d'exemples dans l'Histoire. Il fit élever près des remparts des Cavaliers, sur lesquels on mit des Balistes qui lançoient jusqu'au milieu de la ville des pierres d'une grosseur si prodigieuse, qu'elles enfonçoient les toits des maisons, et écrasoient ceux qui étoient dedans. Les assiégés pour

JEAN COMNENE. An de N. S. 1131. et suiv.

éviter une mort certaine, se rendirent à l'Empereur, qui emmena un grand nombre de Perses à Constantinople, laissant deux mille hommes de garnison dans la place.

XIIII. Siége de Boca.

Les nouvelles hostilités des Turcs plus violentes que les premieres, ne lui permirent pas de faire un long séjour dans la Ville impériale. Léon, Prince des Arméniens, s'étoit emparé de différentes places, et faisoit tous ses efforts pour se rendre maître de Séleucie. Jean marcha contre lui avec cette ardeur que lui inspiroient tant de succès; il gagna sans résistance les pas de l'Arménie, prit les villes d'Adane et de Tarse, et plusieurs Forts par composition ou d'assau. La garnison de celui de Boca faisant plus de résistance que les autres, il déclara qu'il continueroit le Siége, jusqu'à ce qu'il eût forcé la place, dût-il y essuyer les neiges de plusieurs hyvers.

XIV. Combat singulier.

Il ne fut pas si sensible à la longeur du Siége, qu'aux railleries piquantes et ameres d'un soldat, qui du haut d'un roc escarpé insultoit sans cesse les Romains, et parloit de la famille impériale avec le dernier mépris. C'étoit un Arménien d'une taille et d'une force extraordinaires, qui défioit le plus fier des ennemis de l'attendre en combat singulier. L'Empereur ordonna aux

JEAN COMNENE. An de N. S. 1131. et suiv.

Tribuns de choisir un soldat d'une valeur éprouvée pour l'opposer à cet insolent. Ils en nommerent un de la Légion des Macédoniens, qui prit un bouclier de sa hauteur, et un sabre d'une grandeur énorme. Dès que l'Arménien le vit approcher, il courut vers lui comme certain de la victoire, et lui porta plusieurs coups que le Macédonien para toujours avec adresse. Celui-ci levoit souvent le bras pour le frapper, et le rabaissoit aussi tôt, de même que s'il eût été retenu par quelque enchantement; ce qui allarma les Romains, attentifs à l'événement du combat. Après avoir long-tems essayé son coup, il le déchargea enfin sur le bouclier de l'Arménien, et le coupa en deux. Le Barbare effrayé par le cri qui s'éleva du côté des Romains, et n'étant plus en état de se défendre, prit la fuite, et se sauva dans la Citadelle. L'Empereur donna publiquement de grands éloges au Macédonien, et lui demanda pourquoi il avoit tant de fois hésité de frapper son adversaire. « Je voulois, dit le » soldat, ne lui donner qu'un seul coup » sur la tête, et lui partager le corps en » deux. » La défaite de l'Arménien annonça celle de ses compagnons; peu de jours après la Citadelle fut prise, et la garnison traitée suivant la rigueur des Loix de la Guerre.

JEAN COMNENE. An de N. S. 1121. et suiv.

Ensuite l'Empereur s'empara de la plûpart des forts d'Arménie, et passa en Syrie, où ses armes ne furent pas moins heureuses. Raimond, Prince d'Antioche, fut intimidé de ses prospérités continuelles ; il lui ouvrit les portes de la Ville, le reçut avec tous les honneurs dus aux Souverains, et l'accompagna dans la suite de son expédition. Après avoir enlevé aux Turcs les Places qu'ils possédoient en Célésyrie, Jean s'avança jusques sur les bords de l'Eufrate ; il humilia la fierté des habitans de Pise, en abbattant les Tours et les murailles qui faisoient leur principale ressource, et les força pour sauver leurs vies, d'abandonner tout ce qu'ils possedoient. Un corps de troupes envoyées au-delà du fleuve y eut le même succès, et rejoignit l'armée avec un butin immense, et avec la gloire d'avoir fait trembler les Turcs jusqu'au centre de leurs Etats.

XV. Conquêtes de l'Empereur en Syrie.

XVI. Il dissimule la perfidie de son frere.

Jean, vainqueur des Barbares et occupé à reprendre sur eux les Villes et les Provinces qu'ils avoient enlevées à l'Empire, ne méritoit pas que celui sur l'amitié duquel il avoit tout lieu de se reposer, songeât à lui ravir la couronne. Isaac son frere, qui jusqu'alors avoit témoigné un tendre attachement pour ce Prince, changea tout-à-coup à son égard. Il alla dans

plusieurs Cours semer des discours séditieux contre l'Empereur, à dessein de soulever les Princes contre lui ; il tint le même langage aux principaux de l'Empire, se flattant de les engager à une révolte. Mais personne ne l'écouta, et ne voulut seconder sa perfidie, pas même le Sultan de Cogni. L'amour et la crainte avoient également préoccupé tous les esprits. Isaac renonçant donc à son projet, alla joindre l'Empereur à la tête de ses troupes, et affecta le même zele qu'il avoit marqué dans le tems de son élévation sur le trône. Quoique Jean fût bien instruit des démarches qu'il avoit faites, il le reçut avec bonté, il ne lui montra point de méfiance, il le ramena à Constantinople, et voulut qu'à son entrée triomphante on le nommât comme lui dans les acclamations publiques.

JEAN COMNENE. An de N. S. 1131. et suiv.

Autant les citoyens de la Ville Impériale furent charmés de le revoir après une absence de trois ans, autant parurent-ils sensibles à son départ pour l'Asie, où les besoins de l'Etat le rappelloient. Il se mit en marche malgré l'indisposition de sa santé. Les Perses ravageoient les bords du Sangare, pour se venger de leurs pertes. Son arrivée imprévue les mit en fuite ; il leur enleva le butin qu'ils avoient fait,

An de N. S. 1136. et suiv.

XVII. Il fortifie les Villes de Bithynie.

JEAN COMNENE. An de N. S. 1136. et suiv.

et se retira à Lopadion. Il visita ensuite les fortifications des Places voisines, et les fit réparer. Les troupes murmurerent hautement des travaux qu'il leur imposoit. Mais il négligea leurs plaintes, exigeant d'eux une entiere soumission à ses ordres.

XVIII. Manuel son fils s'expose témérairement.

Cependant Mahomet, Sultan de Cappadoce, faisoit de grands progrès dans les Provinces éloignées; il s'étoit emparé de l'Ibérie, et d'une partie de la Mésopotamie, d'où il avoit emporté des richesses immenses. L'Empereur, après avoir rassuré les Villes de Bithynie, s'avança contre lui à la tête de son armée, et ne le joignit qu'après huit mois de marche, et de si grandes fatigues, que ses troupes en furent épuisées. Les ennemis profiterent du fâcheux état de ses troupes pour les attaquer sans cesse. Il les repoussa néanmoins, reprit la plûpart des Villes où ils avoient mis des garnisons, et se retira à Néocésarée, pour y faire reposer l'armée. Les Turcs informés de l'épuisement où elle se trouvoit, la poursuivirent sans relâche, et l'attaquerent souvent. Manuel le plus jeune des fils de l'Empereur, et qui lui succéda, la mit dans un danger évident, dont elle se tira avec gloire. Emporté par le feu de l'âge, il se jetta la lance à la main au milieu

les ennemis, dont il fut sur le champ enveloppé. Les Romains volerent à son secours, et l'arracherent d'entre les mains des Turcs. L'Empereur, qui avoit ses desseins sur ce jeune Prince, crut devoir lui donner des louanges en public ; mais en particulier, il le reprit sévérement d'avoir combattu sans ordre, et de s'être livré témérairement et sans nécessité au péril.

JEAN COMNENE. An de N. S. 1136. et suiv.

XIX. Retraite des Romains.

L'infidélité de son neveu, fils d'Isaac, qui passa dans le camp des Turcs, dont il embrassa la Religion, l'obligea de quitter Néocésarée dans la crainte que les Turcs instruits du mauvais état de ses troupes, ne vinssent l'attaquer à leur avantage. La suite fit voir que son appréhension étoit bien fondée. Ils le poursuivirent sans relâche jusques sur le bord de la mer, et taillerent en pieces son arriere-garde.

An de N. S. 1139. et suiv.

XX. Mort de deux fils de l'Empereur.

Jean rentra à Constantinople le premier de Janvier, et en repartit vers la fin du printems, pour aller défendre les bords du Rindace. Il y passa le reste de l'année, sans que les Turcs osassent se montrer, et la suivante il alla dans la basse Phrygie, où il chassa l'ennemi des Palus Pugusiennes, et reprit les Isles dont l'ennemi s'étoit emparé. Mais la joie que lui causa cette conquête, importante pour le commerce, fut étouffée par la mort d'Ale-

JEAN COMNENE. An de N. S. 1139. et suiv.

XXI. Il manque de reprendre Antioche.

xis son fils aîné, et d'Andronic le second, qui moururent dans la fleur de l'âge, à très-peu de distance l'un de l'autre.

Il les pleura amérement, sans néanmoins se laisser abbattre par la douleur, ni sans perdre de vue ses desseins. Quand on le vit prendre sa marche vers les Provinces Orientales, le bruit courut que le sujet de ce voyage étoit de regler les affaires d'Arménie, et de s'assurer des Places qu'il avoit réduites dans les campagnes précédentes. Mais la véritable cause, qu'il avoit grand soin de tenir secrette, étoit d'enlever Antioche aux François, et d'aller ensuite visiter les saints lieux, qu'il vouloit orner avec toute la magnificence d'un Empereur. Il tenta toutes sortes de voies pour engager les François à lui rendre cette Ville célébre; il n'oublia rien d'un autre côté pour mettre les Syriens et les Ciliciens dans ses intérêts, afin de n'en être pas traversé, en cas qu'il fût obligé de faire la guerre aux François; et il écrivit plusieurs fois aux habitans de rentrer sous l'obéissance de celui qu'ils avoient toujours reconnu pour leur Souverain. Avant d'arriver sur la frontiere, il reçut des Envoyés de leur part, qui lui donnerent de favorables espérances. Mais ils lui manquerent dans le tems qu'il y comptoit davan-

tage. Lorsqu'il fut près des portes de la Ville, Raimond l'envoya prier de s'obliger par serment à n'y demeurer que peu de jours, et à se retirer après qu'il auroit reçu les honneurs accoutumés, et sans rien changer aux loix ni à la forme du Gouvernement. Il cacha aux Députés la surprise et le chagrin que lui causoit leur proposition, et il s'en vengea peu de jours après, en abandonnant les faux-bourgs au pillage, sous prétexte de l'impossibilité où étoit son armée de tirer des vivres d'ailleurs.

JEAN COMNENE. An de N. S. 1139. et suiv.

Obligé de revenir sur ses pas, il rentra en Cilicie, pour faire reposer ses troupes et former d'autres projets; mais un funeste accident l'arrêta au milieu de la plus brillante carriere. Comme il étoit à la chasse, il rencontra un sanglier, auquel il enfonça l'épieu dans le corps. L'animal se sentant blessé s'agita avec fureur, et lui lassa tellement le bras, que le carquois du Prince se renversant, il en tomba une fléche empoisonnée, dont le fer lui effleura la main. Le poison en étoit si vif, que la plaie s'enflâma aussi-tôt, et corrompit la masse du sang. Le progrès que le mal fit en peu de tems, et l'embarras des Médecins lui ôterent toute espérance de guérison. Le jour de Pâques, ayant participé aux

XXII. Il se blesse d'une fléche empoisonnée.

JEAN COMNÈNE. An de N. S. 1139. et suiv.

saints Mysteres, il ordonna à l'heure du souper, qu'on laissât entrer tout le monde, et permit à chacun de demander ce qu'il voudroit. Le jour suivant il fit la même chose par le conseil du Grand Domestique ; il présenta aux principaux des mets de sa table.

XXIII. Discours sur le choix de son Successeur.

Il délibera ensuite sur le choix d'un Successeur ; et ayant pris son parti, il assembla ses parens, ses amis et les principaux Officiers de l'armée, et leur ayant présenté Manuel le plus jeune de ses fils, il leur parla à peu près en ces termes : « Lorsque j'entrai en Syrie, je conçus des espérances bien différentes du sort qui » m'étoit destiné. Je prétendois effacer » par l'éclat de mes exploits la gloire » de tous mes Prédécesseurs ; je me » flattois d'avancer jusqu'au Tigre, » de dissiper les ennemis que j'ai en » Syrie, et qui se sont joints aux » Mahométans, et d'attaquer ensuite » la Palestine, pour réparer, autant » qu'il eût été en moi, les outrages » commis contre ces saints Lieux, que » le Sauveur a consacrés par sa pré» sence et par ses miracles. Mais puis» que Dieu se déclare contre mes des» seins, je me soumets à ses ordres ; » ses jugemens sont infaillibles et im» muables, et nos desseins sont incer-

JEAN COMNENE. An de N. S. 1130. et suiv.

» tains et sujets à l'instabilité. Comme
» je lui suis redevable de mille bien-
» faits dont il m'a comblé, il est juste
» que ma derniere heure soit employée
» à lui rendre graces en votre pré-
» sence. Je suis né fils d'Empereur,
» j'ai hérité de la couronne de mon
» pere, et je n'ai rien perdu de ce
» qu'il m'a laissé; vous avez vu et
» partagé avec moi les heureux suc-
» cès dont il a plu à Dieu de bénir
» nos armes, pour la gloire de l'Em-
» pire. Fasse le ciel que je jouisse de
» l'héritage éternel qui est destiné aux
» enfans de la paix. Je le conjure de
» vous accorder la victoire sur les
» peuples qui ne reconnoissent pas sa
» puissance, et de vous donner un
» Chef qui soit humain, qui chérisse
» ses sujets, qui ne démente pas son
» nom par ses mœurs, qui ne soit
» livré ni à la débauche, ni à l'oisi-
» veté, ni attaché à son Palais, comme
» les statues et les peintures. Les af-
» faires de l'Etat dépendent du Prince
» qui le gouverne; elles sont pour
» l'ordinaire florissantes, quand il est
» bon, et déplorables, quand il est
» méchant.

» Puisque ma fin est proche, je suis
» obligé de vous parler de mon Suc-
» cesseur; et j'espere que vous défe-
» rerez à ma volonté, comme vous

JEAN COMNENE. An de N. S. 1139. & suiv.

» avez suivi celle de mon pere. J'a-
» voue que les loix et la nature fa-
» vorisent l'aîné des enfans des Prin-
» ces ; mais Dieu ne suit pas toujours
» les mêmes regles. Isaac naquit après
» Ismaël, Jacob après Esaü, Moïse
» après Aaron, David étoit le plus
» jeune de tous ses freres. La Provi-
» dence n'accorde pas toujours les
» honneurs à l'âge ; elles les donne
» souvent à la noblesse de l'ame, à
» la douceur du caractere, et à la
» soumission à ses ordres. Ne trouvez
» donc pas étrange que je ne suive
» pas en tout les dispositions de la
» nature, dans une circonstance, où
» je crois que la raison me prescrit
» une autre conduite. Si le droit d'aî-
» nesse mettoit mon fils Isaac sans
» contestation sur le trône, il seroit
» inutile de lui comparer son frere.
» Mais puisque mon intention est d'y
» élever Manuel en considération de
» ses qualités personnelles ; il est à
» propos de faire connoître les rai-
» sons qui me déterminent. Par-là je
» dissiperai les soupçons du peuple qui
» pourroit croire que j'ai plutôt con-
» sulté une affection particuliere pour
» le cadet que la raison, au préjudice
» de l'aîné. La nature qui a fait naître
» mes deux fils d'un même sang, leur
» a donné un caractere bien différent,

» Ils sont l'un et l'autre bien faits, » d'une figure noble, robustes, bra- » ves, adroits, spirituels, mais le der- » nier me paroît plus propre au Gou- » vernement que l'aîné. Celui-ci est » sujet à la colere, défaut d'autant » plus grand dans un Prince, qu'il » l'empêche souvent d'user de sa rai- » son, outre qu'il le rend inaccessible » aux plus sages conseils, et qu'il est » la source de mille maux pour ses » peuples. Manuel, avec toutes les » qualités de son frere, a de plus un » caractere de douceur, qui le faisant » aimer de tout le monde, le met à » portée de profiter des avis de son » Conseil. Je l'ai choisi pour mon » Successeur, sachant que les hommes » aiment beaucoup mieux être con- » duits par la clémence et la modéra- » tion, que par la rigueur et la du- » reté. Le ciel, en précipitant la mort » de mes deux fils aînés, paroît s'être » déclaré en sa faveur, et vous recon- » noîtrez un jour que le sceptre que je » remets entre ses mains, n'est qu'une » récompense due à son mérite. Con- » tribuez à sa gloire, il fera votre » bonheur. »

JEAN COMNENE. An de N. S. 1139 et suiv.

Toute l'assemblée approuva le choix de l'Empereur, comme si elle l'avoit fait elle-même. Jean s'étant ensuite tourné vers son fils, lui donna des re-

XXIV. Il fait proclamer Manuel le plus jeune de ses fils.

JEAN COMNENE. An de N. S. 1139. & suiv.

gles et des maximes importantes pour gouverner avec sagesse ; il lui mit le diadême sur la tête, et le revêtit de la robe de pourpre. L'armée vint ensuite saluer le jeune Prince en qualité d'Auguste, et lui prêter serment de fidélité sur les saints Evangiles. La proclamation se fit par ordre du Grand Domestique Axuque, avec toutes les solemnités d'usage en pareil cas, malgré l'affliction où l'on étoit, afin de dissiper les brigues de ceux qui vouloient mettre Isaac sur le trône.

XXV. Sa mort et son caractere.

L'Empereur Jean mourut peu de jours après le 8 d'Avril 1143, après un regne de vingt-quatre ans sept mois et vingt-trois jours. Son attachement sincere à la Religion et la pratique des vertus Chrétiennes furent la base la plus solide d'un Gouvernement équitable, moderé et toujours heureux. Il signala souvent sa libéralité par ses largesses au peuple, et sa magnificence par les sommes considérables qu'il employa à bâtir de superbes Eglises. Personne n'avoit une plus forte passion que ce Prince pour la gloire. La multitude et la rapidité de ses conquêtes montre quelle étoit son habileté dans l'art de la guerre. Il bannit de la Cour jusqu'aux discours frivoles ; il proscrivit le luxe, et s'imposa la pratique des vertus, pour en donner l'exemple

l'exemple à ses sujets : mais pour éviter l'écueil d'une vertu farouche, il savoit tempérer à propos sa sévérité, et prendre quelquefois des plaisirs innocens. Dans tout son regne il ne punit jamais de mort ni de peine corporelle. Il fut regardé comme le principal ornement de la famille des Comnénes. Ce témoignage, tiré de Nicétas Choniate, ne s'accorde gueres avec le jugement de Baronius, qui regarde la mort de ce Prince comme un châtiment manifeste du Ciel, qui le punissoit, dit cet Ecrivain, d'avoir voulu enlever Antioche aux François, contre les défenses du Pape Innocent II.

JEAN COMNENE. An de N. S. 1139. et suiv.

MANUEL COMNENE, Empereur LXIII.

Aussi-tôt que Jean fut expiré, le nouvel Empereur envoya le Grand Domestique Axuque, et le Cartulaire Basile à Constantinople, pour le faire reconnoître, et empêcher qu'un autre ne s'emparât de la puissance souveraine, du trésor et des ornemens Impériaux. Le Grand Domestique arriva avant qu'on sût dans cette Ville ce qui s'étoit passé, et fit enfermer Isaac, frere de l'Empereur, dans un Monastere, pour prévenir ses intrigues. Il instruisit le Sénat des dispositions de

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1143.

XXVI. Manuel est reconnu à Constantinople.

MANUEL COMNÉNE. An de N. S. 1143.

Jean, et des motifs qui l'avoient engagé de préférer Manuel à Isaac ; il fit confirmer cette élection, et gagna les suffrages du Clergé par des lettres scellées de cire rouge avec des cordons de soie, dans lesquelles Manuel promettoit de leur donner deux cens mines d'argent.

XXVII. Il est sacré.

Tandis que le grand Domestique affermissoit de tout son pouvoir l'autorité de Manuel, ce Prince étoit en chemin pour se rendre à Constantinople, où il avoit envoyé le corps de son pere par mer. Il y fut reçu avec les applaudissemens unanimes de tout le peuple, non-seulement par respect pour les dernieres volontés de Jean, mais par l'estime et l'affection qu'on lui portoit à lui-même. D'ailleurs son frere s'étoit attiré la haine du peuple par la cruauté dont il avoit usé dans l'absence de l'Empereur, en punissant avec rigueur les plus légeres fautes. Manuel, après avoir assisté aux cérémonies qui se firent dans l'Eglise pour son avénement à l'Empire, nomma, de concert avec le Sénat et le Clergé, un Moine du mont Oxée, nommé Michel, à la dignité de Patriarche. Le nouveau Patriarche sacra l'Empereur ; Isaac son aîné déclara qu'il renonçoit à tous ses droits, et assista à la cérémonie.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1143.

A peine Manuel étoit-il sur le trône, qu'il fut obligé de se rendre à la tête des armées. Mazut, Sultan de Cogni, ou Icône, ravageoit les campagnes de Bithynie, et avoit déjà forcé plusieurs Villes de cette province. Manuel le défit, et le repoussa jusques dans son Gouvernement. Peu de tems après, il tailla en pieces un autre corps de Turcs qui s'étoient jettés dans la Thrace par le Pont-Euxin, il fit partir Jean et Andronic, pour arrêter les entreprises de Raimond sur la Cilicie, et marcha une seconde fois contre Mazut, mais cette expédition ne fut pas si heureuse que la premiere.

XXVIII. Ses premieres expéditions.

An de N. S. 1144. et suiv.

Contraint d'abandonner le siége d'Icône, il eut à combattre différens partis des Turcs qui s'étoient saisis des passages, et il fallut avoir toujours les armes à la main pour s'ouvrir le chemin jusqu'à la mer. Il épousa pendant son séjour Gertrude, belle-sœur de Conrad, Empereur d'Allemagne, Princesse d'un rare mérite; attentive à la culture de son esprit et de son cœur, elle négligeoit les vaines parures et les plaisirs qui font pour l'ordinaire la principale occupation des personnes de son sexe. Le dégout que l'Empereur conçut pour elle, est une tâche à sa gloire. Il se contenta de la

XIX. Il épouse Gertrude, et entretient sa niece.

MANUEL COMNÈNE. An de N. S. 1144. et suiv.

laisser jouir de tous les honneurs dûs au rang d'Impératrice, et s'attacha uniquement à sa niéce, avec qui il entretint un commerce public.

XXX. Il crée de nouveaux Officiers.

N'ignorant pas combien ses sujets étoient indignés d'une pareille conduite, il crut parvenir à étouffer les murmures, en se montrant animé d'un zele ardent pour le bon ordre de l'Etat. Il choisit des Ministres qui à la réputation de droiture et de probité joignoient une profonde capacité des affaires. Mais l'un d'eux, Garde du trésor royal, sous prétexte d'exactitude, se comporta en véritable tyran. C'étoit un homme d'une dureté inflexible dans le recouvrement des impôts, fertile en prétextes pour en établir de nouveaux, insensible aux prieres, aux larmes, à l'indigence même. Uniquement attentif à remplir le trésor, il retrancha tout ce qui pouvoit causer de la dépense; ce fut par cet esprit d'épargne qu'il fit couler à fond les vaisseaux de guerre qui étoient en différens Ports, parce qu'il falloit des Officiers de marine pour veiller à leur entretien. Mais ayant eu bientôt une occasion de faire la guerre sur la mer, l'Empereur sentit la faute que son Ministre lui avoit fait faire.

Ce jeune Prince livré au plaisir ignoroit la rigueur des exactions qui fai-

soient couler les larmes du peuple. Bien loin d'y prendre part, il sembloit ne faire aucun cas de l'argent. Lorsqu'on s'adressoit directement à lui, on obtenoit sans peine les gratifications qu'on lui demandoit ; et le trésor étoit perpétuellement ouvert. Manuel passa tout-à-coup d'une extrêmité à l'autre. Quand il eut dissipé non-seulement ses revenus ordinaires, mais encore les fruits de la sage économie de son pere, il s'en répentit amérement ; et devint aussi avare qu'il avoit été prodigue.

MANUEL. COMNÉNE. An de N. S. 1144. et suiv.

XXXI. Il est d'abord prodigue, et ensuite avare.

Peut-être que les guerres dans lesquelles il s'engagea contre les Princes de la seconde Croisade, ne contribuerent pas peu à changer son caractere, par la nécessité où il étoit d'avoir de l'argent, pour faire subsister une armée nombreuse. Les nouvelles que l'on reçut de la prisse d'Edesse sur le Comte Josselin par le Sultan d'Alep, et de la cruauté que les Infideles exerçoient sur les Chrétiens, jetterent la consternation dans tout l'Occident. Le Pape Eugene III instruit de ces malheurs, en écrivit à Louis VII, Roi de France, dit le Jeune, et l'exhorta à se déclarer le Protecteur de la Religion opprimée, en publiant une nouvelle Croisade. Il y invita les Grands et le Peuple, à qui il accorda

An de N. S. 1145.

XXXII. Seconde Croisade.

MANUEL COMNÈNE. An de N. S. 1145.

la même Indulgence et les mêmes Priviléges qu'Urbain II avoit accordés par le ministere de Pierre l'Hermite. Sa lettre est du premier de Décembre 1545. Elle trouva le Roi dans la résolution de se croiser, pour accomplir le vœu qu'avoit fait Philippe son frere aîné, enlevé par une mort imprévue ; et pour expier le crime qu'il avoit commis, en faisant mettre le feu à une Eglise de Vitry où il y eut plus de quinze cens personnes brûlées, pour se venger de Thibaud, Comte de Champagne, qu'il regardoit comme son Ennemi. Déja il avoit déclaré son dessein à plusieurs personnes de sa Cour, et il avoit demandé l'avis de saint Bernard, qui lui conseilla de ne rien entreprendre sans avoir auparavant consulté le Pape.

An de N S. 1146.

Eugene ne se contenta pas de la lettre qu'il avoit écrite au Roi de France ; il adressa encore un Bref à S. Bernard, à qui il ordonna de prêcher la Croisade avec tout le zele dont il étoit capable.

XXXIII. S. Bernard. la prêche en France et en Allemagne.

Bernard ouvrit sa mission à Vezelai en Bourgogne, où le Roi de France avoit convoqué une Assemblée générale des principaux Seigneurs du Royaume. Il fit une si vive peinture du triste état où la Religion et les Fideles étoient réduits en Orient, que toute l'Assemblée demanda la Croix à grands cris. Le

zélé Prédicateur leur en distribua un grand nombre qu'il avoit eu soin d'apporter ; et comme elle ne suffisoient pas pour toute l'assemblée, qu'on avoit été obligé de tenir en pleine campagne, il coupa sa robe par petites Croix, et en donna jusqu'à ce que l'étoffe manquât. Les Historiens de ce tems-là assûrent qu'il fit plusieurs miracles, pour constater la justice de cette expédition, et pour en assurer le succès.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1147.

XXXIV. Résolutions sur la marche des Croisés.

Non content d'avoir armé la France, saint Bernard alla prêcher la Croisade en Allemagne, où il fit aussi des miracles. L'admiration qu'ils causerent détermina l'Empereur Conrad et ses sujets à prendre les armes pour la même cause. Lorsqu'il fut de retour en France, le Roi convoqua une nouvelle assemblée à Estampes, pour le Dimanche de la Septuagesime, 16 de Février. On y agita long-tems quel chemin l'armée prendroit pour se rendre en Orient. Plusieurs, et sur-tout les Ambassadeurs de Roger, Roi de Sicile, représenterent qu'il étoit beaucoup plus prudent d'envoyer les troupes par mer, afin de n'avoir rien à démêler avec l'Empereur Manuel Comnéne, et de ne pas tomber dans les inconvéniens qui avoient brouillé Godefroi de Bouillon avec l'Empeur Alexis à la premiere Croisade. Cependant l'avis con-

MANUEL COMNÈNE An de N. S. 1147.

traire prévalut, et il fut arrêté que l'armée Françoise suivroit par terre celle des Allemands, mais à quelque distance l'une de l'autre, pour trouver des vivres plus commodément. Louis étant résolu de marcher à la tête de ses troupes, déclara Régent du Royaume en son absence, Suger, Abbé de saint Denis.

XXXV. Ils arrivent en Thrace.

De concert avec Conrad, il avoit envoyé des Ambassadeurs à Manuel, pour le prier de leur accorder le passage sur ses terres, et d'établir des marchés sur la route, où ils pussent acheter des vivres et des fourages. Quoique l'Empereur ne fût pas content de cette expédition, il reçut poliment les Ambassadeurs. Il loua la piété de leur entreprise, et promit de leur faire trouver tout ce qui seroit nécessaire à la subsistance des hommes et des chevaux, à condition qu'on n'exerceroit aucune hostilité dans ses Etats. L'assurance que les Députés lui en donnerent, ne l'empêcha pas de prendre des précautions. Il fit réparer les fortifications de Constantinople, il rassembla toutes ses troupes en Thrace; et tâcha de gagner leur affection, en leur distribuant des armes et de l'argent.

Il en fit venir une partie à Constantinople pour la sûreté de cette ville, et envoya les autres sur la route des Croi-

sés, avec des ordres tout opposés aux engagemens qu'il avoit pris avec les Ambassadeurs. Les Allemands et les François trouverent à chaque pas des partis de Romains, qui les attendoient en embuscade dans les défilés, et qui les attaquoient brusquement, sous prétexte que ceux-ci faisoient des ravages sur les terres de l'Empire. Lorsqu'ils se présentoient aux portes d'une ville, pour y acheter des vivres, ils les trouvoient fermées. Les habitans jettoient du haut des murailles des cordes auxquelles les François attachoient leur argent, après quoi on leur donnoit du pain ou d'autres choses en telle quantité qu'on jugeoit à propos; souvent même on gardoit leur argent sans aucun retour. Quelques-uns eurent la cruelle perfidie de mêler de la chaux dans la farine qu'ils vendoient à un prix excessif. Quoiqu'il ne soit pas certain que toutes ces infidélités se commissent par un ordre exprès de l'Empereur, il est sûr qu'il fit battre une monnoie particuliere de très-bas aloi, pour payer les Croisés qui auroient quelque chose à vendre. Enfin il n'oublia rien de ce qui pouvoit faire échouer leur entreprise, afin de détourner les Occidentaux de revenir jamais sur les terres de l'Empire.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1147.

XXXVI. Perfidie des Romains et de l'Empereur.

L'armée de Conrad arriva cependant

à Andrinople malgré ces obstacles. Les soldats Romains, qui avoient ordre de saisir toutes les occasions de le traverser, lui causerent un nouveau sujet de douleur. Sachant qu'il avoit logé un de ses parens malade dans un Monastere, ils mirent le feu en différens endroits de son appartement, d'où il ne fut pas possible de le retirer. Conrad, irrité de cette barbare perfidie, commanda à Fréderic son neveu d'en tirer vengeance. Soupçonnant les Moines d'y avoir part, il en fit mourir la plus grande partie; il enleva toutes les richesses de la maison, et la réduisit en cendres. La ville fut aussi-tôt remplie de troubles et de tumulte : on en vint aux armes, et peu s'en fallut que ce ne fût le commencement d'une guerre ouverte entre les deux Nations. Mais un Seigneur Romain, nommé Prusuc, étant accouru, il appaisa Fréderic, en l'assurant que l'Empereur n'avoit aucune part à la perfidie, et qu'il puniroit les coupables.

MANUEL COMNENE An de N. S. 1147.

XXXVII. Ils brûlent un parent de conrad. vengeance de Fréderic.

Ce désordre fut suivi d'un accident d'autant plus triste, que le Ciel sembloit présager par-là que la Croisade n'auroit pas un heureux succès. Tandis que les Allemands étoient campés dans la Chersonese de Thrace sur les bords du fleuve Mélas, des pluies continuelles en grossirent tellement les eaux,

XXXVIII. Le Camp des Allemands est surpris par une inondation.

que toute la plaine en fut inondée dans une nuit. On vit flotter le lendemain sur cette espèce de Lac, qui se joignoit à la mer, les équipages de l'armée. La plûpart des chevaux, des mulets, furent noyés, et il périt dans cette occasion un grand nombre d'hommes et de femmes, que l'inondation avoit surpris pendant le sommeil.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1147.

XXXIX. Ils passent en Asie.

Conrad, vivement affligé de ce malheur, prit le chemin de Constantinople, et demanda à Manuel des vaisseaux et des galeres pour traverser le Bosphore. L'Empereur lui en accorda d'autant plus volontiers, qu'il souhaitoit de voir sortir de Thrace une armée qui lui étoit toujours suspecte, et qui alloit être aux mains avec les Turcs. Il chargea plusieurs personnes de compter les soldats qui passoient en Asie à la suite de Conrad; mais le nombre s'en trouva si grand, qu'on se lassa de les compter.

XL. Réception magnifique du Roi de France à Constantinople.

A peine furent-ils entrés en Bithynie, que les François arriverent à Constantinople. Manuel, effrayé de voir dans ses Etats une armée si nombreuse, s'efforça de leur persuader, qu'il n'avoit eu aucune part à ce qu'ils avoient souffert de la part de ses troupes. Il reçut le Roi Louis avec une extrême magnificence. S'étant décoré des ornemens Impériaux les plus riches, il alla

MANUEL COMNENE An de N. S. 1147.

au-devant de lui jusques sur la porte du grand Palais, accompagné du Patriarche, du Clergé, des Grands de l'Empire et de tous les ordres de la ville. Les deux Princes, après s'être embrassés, se donnerent réciproquement de grandes marques d'affection; ils eurent ensuite une longue conférence, en présence de toute la Cour, sur l'entreprise de la Croisade, dont Manuel exalta beaucoup le motif; il souhaita au Roi les plus heureux succès, et promit de le seconder de tout son pouvoir. Ensuite l'Empereur fit conduire le Roi par ses premiers Officiers au Palais qui lui étoit destiné; et pendant son séjour à Constantinople, il lui donna plusieurs fêtes magnifiques.

XLI. L'Evêque de Langres propose de s'emparer de la Ville.

Les Grecs et les François, trompés par ces beaux dehors, crurent que Manuel avoit conçu pour Louis le Jeune les sentimens de la plus sincere affection. Mais Geoffroi, Evêque de Langres, fin politique, dont le Roi consultoit la prudence, en jugea bien différemment. Lorsque les François commençoient à se plaindre de ce qu'on les retenoit trop long-tems en Thrace, sur de faux bruits que les Grecs avoient répandus des victoires déja remportées par les Allemands sur les Sarrasins, et qu'ils murmuroient de ce qu'on les empêchoit de prendre part à leur gloire,

Geoffroi ouvrit un avis dans le Conseil, qui étonna toute l'Assemblée. Il représenta, que ce qui s'étoit passé dans la premiere Croisade, et les traverses qu'on avoit essuyées dans la marche de la part des soldats Romains, depuis que l'armée étoit entrée sur les terres de l'Empire, devoient faire pénétrer les véritables sentimens de l'Empereur. Qu'il n'étoit que trop certain que l'Empereur ne voyoit les Croisés qu'avec chagrin; et que cette secrette indisposition de Manuel étoit d'autant plus dangereuse, qu'il s'efforçoit davantage de la dissimuler. Après avoir soutenu qu'on ne devoit attendre aucun heureux succès de la Croisade, tant qu'on laisseroit l'Empereur Maître de ses Etats, et à portée d'entretenir des liaisons avec les Turcs, il proposa au Roi de se saisir de sa personne, et de se rendre maître de Constantinople, jusqu'à ce qu'on se fût emparé de la Terre-Sainte.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1147.

XLII. Le Roi s'y oppose.

Cet avis fut reçu diversement dans le Conseil. La plupart s'y opposerent, disant que Manuel n'avoit pas donné sujet de le dépouiller de ses Etats; qu'ils n'avoient entrepris la guerre que par un motif de religion, pour délivrer la Terre-Sainte de l'oppression des Infidéles; qu'ils violeroient la sainteté de leur vœu, en tournant leurs armes contre des Chrétiens; et qu'au lieu des ré-

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1147.

compenses dûes à une œuvre de piété, ils se rendroient dignes des châtimens éternels, en répandant par des vues humaines et politiques le sang de leurs freres innocens. Le Roi ayant approuvé ces raisons; fit un traité avec l'Empereur, par lequel il lui promit de ne prendre aucune place dépendante de l'Empire, et d'obliger les Seigneurs François à lui faire hommage des conquêtes qu'ils feroient hors de la Terre-Sainte, comme les Princes de la premiere Croisade en avoient usé avec l'Empereur Alexis son ayeul. Manuel s'engagea de son côté à lui fournir un certain nombre de troupes et des vivres, et de lui donner trois des principaux Seigneurs de l'Empire pour le conduire sûrement.

XLIII. Perfidie de l'Empereur.

Cependant on reconnut bien-tôt que ce Prince n'avoit pas agi avec sincérité. En effet il n'avoit pas plutôt appris le projet d'une nouvelle Croisade par les Ambassadeurs de France et d'Allemagne, qu'il en avoit donné avis à Mamut, neveu de Soliman, et Sultan de Cogni, ou Icone, qui régnoit sur la Lycaonie, la Cappadoce et la Galatie; et qu'il le pressa fortement de prendre les armes, pour se mettre à couvert de l'invasion des Occidentaux, qui devoient incessamment l'attaquer avec des forces redoutables. Mamut ré-

pandit l'allarme dans toutes les Cours des Princes de sa nation, et peu de tems après il eut sur ses frontieres une armée composée d'une multitude innombrable de Turcs, d'Arméniens, d'Isauriens, de Syriens, de Perses, de Médes et de Sarrasins.

MANUEL COMNÈNE An de N. S. 1147.

XLIV. Défaite des Allémands.

L'Empereur Conrad, trompé par les guides que Manuel lui avoit donnés pour le conduire, étoit tombé au milieu de l'armée des Turcs, après que ses perfides Conducteurs eurent vainement fatigué et épuisé l'Infanterie et la Cavalerie dans les déserts et les détroits du Mont Taurus. Les Turcs, instruits de l'état de son armée, s'emparent du sommet des montagnes, et ayant laissé engager les Allemands dans les défilés, ils leur lancerent une si prodigieuse quantité de traits, qu'à peine il en échappa la dixieme partie. Car les Chrétiens n'étant armés que de lances, d'épées, et de haches d'armes, dont ils ne pouvoient faire usage contre un ennemi si bien posté, ils se virent accablés du haut des rochers sans qu'il leur fût possible de se défendre, ni de se mettre à couvert.

XLV. Conrad retourne à Constantinople.

Conrad, blessé de deux coups de fléche, fut forcé d'abandonner les morts, les mourans, et les malades, qui furent traités avec la derniere inhumanité par les Barbares. Son uni-

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1147.

que ressource fut d'aller se jetter entre les bras du Roi de France, qui n'étoit encore qu'à Ephese, d'implorer son secours, et de lui promettre de suivre sa fortune jusqu'à ce qu'il eût conquis la Terre-Sainte. Louis se montra sensible à ses malheurs, et accepta ses offres. Mais Conrad voyant les tristes débris de son armée languir de honte et d'ennui, et se dissiper insensiblement, ne crut pas qu'il convînt à sa dignité de demeurer dans une armée étrangere, sans Officiers et sans troupes de sa nation. Il prit donc congé du Roi, et se retira à Constantinople, où Manuel le retint et le consola, plutôt par politique que par une vraie compassion de son malheur.

An de N. S 1148.

XLVI. Louis gagne une grande bataille sur les Turcs.

Le Roi de France, plein de cette noble ardeur qu'inspirent la jeunesse, l'amour de la gloire, et la Religion, partit d'Ephese pour aller combattre les Infideles. Il les trouva campés sur les bords du Méandre en Phrygie. On ne pouvoit les attaquer sans passer le fleuve. Les pluyes et les neiges fondues l'avoient prodigieusement enflé, outre qu'il n'étoit presque jamais guéable. De plus, le rivage opposé aux François, étoit glissant et escarpé, et l'armée des ennemis l'occupoit entiérement. Louis, méprisant tous ces obstacles, rassembla ses troupes, anima

leur courage, en leur rappellant le dessein qu'ils s'étoient proposé lorsqu'ils avoient pris la Croix, et les exhorta à suivre son exemple. Il entra ensuite dans le Fleuve à l'endroit le moins profond, le traversa, malgré une grêle de traits, et il repoussa les ennemis qui l'attendoient sur le bord. Dès que toutes ses troupes furent passées, il fondit avec impétuosité sur les Turcs. Comme ces Barbares n'avoient pour toutes armes que leur arcs, sans lance ni bouclier, il les mit bien-tôt en fuite, et en fit un si horrible carnage, que Nicétas n'hésite pas de le comparer à celui que l'armée de Marius fit des Cimbres, dont les ossemens servirent à battir des murailles.

MANUEL COMNÈNE. An de N. S. 1148.

XLVII. Ceux-ci défont son arriere garde.

Mais ce triomphe fut bien-tôt suivi d'une grande perte, par la faute d'un Officier François, qui donna au Turcs une occasion de se venger cruellement. Quelques jours après la bataille, (on étoit alors au commencement de Février,) le Roi se mit en chemin pour marcher contre Antioche. L'armée étoit partagée en deux corps; Geoffroi de Rançon Poitevin, Seigneur de Taillebourg, qui conduisoit le premier, voyant qu'il lui restoit encore assez de jour pour faire une plus longue marche que celle qui avoit été marquée la veille, traversa la montagne, où l'on

devoit s'arrêter cette nuit, et alla camper à une lieue au-delà dans un vallon. Le Sultan Mamud, malgré sa défaite, avoit encore trouvé dans les débris de son armée, de quoi en composer une autre, et il cotoyoit par des chemins couverts celle des François, n'attendant qu'une occasion pour les attaquer. Ses Coureurs l'avertirent de la séparation des deux armées Françoises. Il s'empare aussi-tôt de la montagne; il attend que l'arriere-garde qui devoit y passer, descende le coteau, fond subitement sur les chariots et le bagage, les renverse sur le corps d'armée de Rançon, tombe ensuite sur les soldats, et les taille presque tous en pieces.

MANUEL COMNENE. An de N S. 1148.

XLVIII. Clémence du Roi.

Le Roi ne se sauva qu'à la faveur d'un cheval, qui lui fut donné par quelques soldats. Ce Prince alla joindre aussi-tôt son arriere-garde au milieu de la nuit, et y porter la consternation. La douleur que les soldats ressentirent en apprenant la mort de leurs parens et de leurs amis, et en voyant revenir leur Roi fugitif, se tourna en indignation contre Geoffroi de Taillebourg; ils demanderent sa mort à grands cris, et vouloient qu'on le fit pendre. Mais Louis les appaisa, et il défendit qu'on lui reprochât désormais une faute qu'il lui avoit pardonnée.

Le danger où l'on étoit ne permet-

toit pas de demeurer plus long-tems exposé aux attaques de l'ennemi. L'armée prit le chemin de la Pamphylie, et eut beaucoup à souffrir, tant de la disette, que la part des ennemis, qui les harcelerent sans cesse, le plus souvent, à leur désavantage. Le Gouverneur d'Attalie, ville dépendante de l'Empire, cherchant à se conserver dans la place, que l'armée Françoise ménaçoit, fit un Traité avec Louis, par lequel il s'engagea, moyennant une somme considérable, à lui fournir des vaisseaux pour passer en Syrie, et à garder dans la ville les malades et les blessés, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de partir. Le Roi s'embarqua avec une partie de son Infanterie, et arriva heureusement au Port de l'Oronte près d'Antioche. Mais le reste de son armée, qui n'avoit pas voulu se fier aux Grecs, et avoit préféré de faire le voyage par terre sous la conduite du Comte de Flandres et d'Archambaud de Bourbon, périt par la trahison de cette nation perfide. Les Turcs, avertis par les Grecs, tomberent avec violence sur ce petit corps d'armée, dont il n'échappa que très-peu de soldats avec les deux Chefs. Ceux qui étoient demeurés dans la ville périrent par l'inhumanité des Grecs et des Turcs.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1148.

XLIX. Il va par mer en Syrie.

Un nouveau malheur attendoit les

MANUEL An de N. S. COMNENE. 1148.

Croisés. Louis entra le vingt de Mars dans Antioche, où il fut bien reçu de Raimond, en qui il trouva néanmoins un ennemi plus dangereux que les Infideles. Raimond se persuadant qu'une longue suite d'adversités avait abattu le courage du Roi, et que ce Prince étoit plutôt disposé à recevoir qu'à donner des ordres, lui témoigna qu'il étoit à propos d'aller faire la conquête de la Syrie, et sur-tout d'Alep, avec son armée. Louis répondit que le petit nombre de ses troupes ne lui permettoit pas d'attaquer en même tems les Turcs et les Sarrasins, et que d'ailleurs il se croyoit obligé d'aller auparavant visiter les lieux saints, puisque le Ciel sembloit ne l'avoir conservé au milieu de tant de périls, que pour lui donner lieu d'accomplir son vœu. Raimond, qui n'avoit d'abord proposé cette expédition que comme un conseil, s'emporta jusques à la menace contre le Roi.

L. Sa dispute avec Raimond Prince d'Antioche.

Ce procédé de Raimond détermina Louis à sortir déguisé pendant la nuit, et à prendre le chemin de la Palestine, à la tête de ses troupes. Baudouin, Roi de Jerusalem, instruit de son départ, envoya au-devant de lui le Patriarche Foucher, pour lui témoigner l'empressement avec lequel on l'attendoit. Lorsque l'armée approcha des portes de la ville sainte, tous les Princes, parmi

LI. Il entre en triomphe à Jerusalem.

lesquels étoit Conrad qui s'y étoit rendu par mer, les Prélats, le Clergé et le peuple, allerent au-devant du Roi, en l'honneur de qui ils répétoient les chants d'allegresse, avec lesquels Jesus-Christ avoit été reçu par les Juifs à son entrée dans Jerusalem.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1148.

LII. Assemblée célébre en Palestine.

Après qu'il eut édifié les Chrétiens par la piété avec laquelle il visita les lieux saints, on indiqua une Assemblée générale à Acre, autrement Ptolemaïs, afin de pourvoir à la sûreté des Chrétiens de l'Orient. Jamais il ne s'en étoit tenu de si illustre dans la Palestine; l'Empereur Conrad, s'y trouva accompagné du Cardinal Théodin, Evêque de Porto, et des Grands de l'Empire, qui étoient restés auprès de lui; ces derniers étoient Otton de Frisinge son frere uterin, Frederic Duc de Suabe son neveu, les Evêques de Metz et de Toul comme Princes du Saint-Empire; celui de Bâle, Henri son frere Duc d'Autriche; Berthol, qui fut depuis Duc de Baviere; Guillaume, Marquis de Monferrat; Guy Comte de Blandras, et Herman Marquis de Véronne. Louis Roi de France y étoit avec le Cardinal Guy de Florence, Légat du Pape, les Evêques de Langres et de Lisieux, le Comte de Dreux son frere; Thierri Comte de Flandres, Henri Comte de Troyes, fils de Thi-

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1148

baud Comte de Champagnes ; Yves Comte de Nêle, et un grand nombre d'autres Seigneurs de la premiere distinction. Le jeune Roi Baudouin et la Reine Mélissente y assisterent aussi avec le Patriarche de Jerusalem ; les Archevêques de Césarée et de Nazareth, les Evêques de Ptolemaïs, de Sidon, de Baruth, de Panéades, et de Bethléem, et les Comtes de Napoli, de Tibériade, de Sidon, de Berites, de Césarée, avec le Connétable Manassés, et les Grands-Maîtres du Temple et des Hospitaliers.

LIII. Siége de Damas échoué.

On examina dans cette Assemblée ce qu'il étoit plus utile de faire pour le bien commun, et l'on convint d'assiéger Damas, Ville célébre, où un Sultan faisoit toujours sa résidence. Tous les Princes se rendirent devant cette place avec leurs troupes, et l'on attaqua la ville du côté des jardins qui occupoient une espace très-considérable au Midi et au Septentrion de la ville. Déjà Baudouin avoit signalé sa valeur, et les Turcs repoussés jusques dans leur enceinte, pensoient à se sauver pendant la nuit, ou à capituler ; lorsqu'ils trouverent leur salut dans l'avarice de quelques-uns des principaux Officiers de l'armée Chrétienne. Ceux-ci gagnés par les sommes considérables qu'on leur promit, représenterent qu'on s'efforçoit en vain de pren-

dre la place par cet endroit ; que les troupes étoient rebutées des fatigues qu'elles avoient essuyées en différens assauts, et que le sang dont la terre y étoit trempée, leur faisoit horreur ; enfin qu'ils alloient à l'assaut avec d'autant plus de répugnance, qu'ils savoient certainement que la place étoit imprénable de ce côté-là ; mais que si on les menoit du côté opposé vers le Couchant, ils auroient bien-tôt fait une brêche assez large pour y introduire toute l'armée. Ce perfide conseil fut malheureusement écouté des Princes Chrétiens, c'étoit tout ce que les assiégeans avoient souhaité. Les murailles beaucoup plus épaisses en cet endroit, et les Tours extrêmement fortes, les mirent en sûreté. Il se hâterent aussi de fermer par de grands fossés les passages que les Chrétiens s'étoient ouverts par les jardins, et les Princes voyant qu'ils avoient été trompés, leverent le siége avec douleur.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1148.

LIV. Fin de la Croisade par le retour des Princes en Europe.

Conrad et Louis comprirent par cette noire trahison, qu'il ne falloit pas compter sur le secours des Syriens qu'une basse avarice étoit capable de corrompre, et de faire renoncer aux intérêts de leur religion. Conrad se détermina le premier à retourner en Europe, et le Roi de France prit le même parti l'année suivante après les

MANUEL. COMNENE. An de N. S. 1148.

fêtes de Pâques. Telle fut la malheureuse issue de la seconde Croisade, qui avoit causé tant d'ombrage à l'Empereur Manuel, et qu'il fit échouer, par la crainte de perdre ses Etats.

LV. Roger Roi de Sicile ravage la Grece.

Ce Prince étoit alors menacé par un ennemi redoutable, qui conservoit depuis long-tems une haine mortelle contre l'Empire de Constantinople. Roger, Roi de Sicile, que l'on croit avoir agi de concert avec Conrad et Louis, indignés des perfidies de Manuel, conduisit sa flotte à Corfou, tandis que ces Princes étoient à Jerusalem, et s'empara de cette Isle sans résistance. Les Insulaires, ceux principalement qu'on appelloit les Nuds, accablés sous le poids des impôts, favorisèrent son dessein; ils allerent au-devant de lui, et reçurent mille hommes de garnison. Roger, flatté de ce premier succès, mit tout à feu et à sang sur les côtes de l'Illyrie. Il entra dans le Golfe de Corinthe, pilla l'Acarnanie et l'Etolie, qu'on nommoit alors Artinie, ravagea la Béotie, et mit la Ville de Thébes et ses environs, au pillage. Il revint devant Corinthe, se rendit maître de la place, y fit un riche butin, et repassa ensuite dans ses Etats.

Effrayé de la rapidité de ces progrès, Manuel équippa promptement une flotte

flotte de mille galéres, dont il donna le commandement à Contostephane son beau-frere; il assembla aussi une armée de terre sous les ordres du Grand Domestique Axuque; il appella les Vénitiens à son secours, et se rendit en personne dans l'Isle de Corfou. Il voulut attaquer les ennemis qui s'étoient réunis sur un rocher escarpé du Promontoire; mais ses efforts furent inutiles; ils l'accablerent de pierres et de traits, et Contostephane reçut au côté une blessure, dont il mourut peu de jours après. Axuque prit le commandement de la flotte à sa place.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1149.

LVI. L'Empereur l'attaque à Corfou.

L'ardeur avec laquelle l'Empereur Manuel pressoit la Ville, fut rallentie par un incident, qui pensa ruiner tous ses projets. Il s'éleva une dispute entre ses soldats et les Vénitiens, qui se menacerent souvent les uns les autres, avec autant d'emportement qu'ils en auroient montré contre leurs plus cruels ennemis. Manuel voyant que leurs Chefs, loin d'appaiser ce désordre, l'autorisoient ouvertement, commanda à son Régiment des Gardes de faire main-basse sur les Vénitiens. Ceux ci, après une légere résistance, s'étant sauvés sur leurs vaisseaux, allerent, pendant la nuit, mettre le feu à la flotte des Grecs, dont ils brûlerent une partie; ils se saisirent ensuite du vaisse...

LVII. Division entre les Soldats et les Vénitiens auxiliaires.

MANUEL COMNÈNE. An de N. S. 1149.

Impérial. Trop foibles pour se venger par les armes, ils le firent par l'insulte et la raillerie la plus sanglante ; ils parerent magnifiquement la principale chambre de l'Empereur, et mirent sur son trône un Ethiopien, qu'ils couronnerent avec toutes les cérémonies d'usage au couronnement des Empereurs. Manuel auroit pu aisément punir cet outrage ; mais il aima mieux dissimuler, pour n'avoir pas à la fois deux ennemis à combattre. Les Vénitiens revenus à eux-mêmes, lui demanderent la paix, qu'il leur accorda.

LVIII. Les assiégés se rendent.

Cependant ce Prince voyant que tous les assauts qu'il donnoit, faisoient périr un grand nombre de soldats, il résolut de se contenter de bloquer la place, afin de la prendre par famine. Les assiégés se défendirent avec courage jusqu'à la derniere extrêmité. Mais manquant de tout, et ne recevant point les secours que Roger leur avoit promis, ils se rendirent à Manuel, suivant le conseil que leur donna Théodore Chapelain, leur Commandant, qui s'attacha ensuite au service de Manuel avec plusieurs autres.

LIX. Il porte la guerre en Sicile.

Ce ne fut pas assez pour le Vainqueur d'avoir enlevé leur conquête à ses ennemis ; il forma le projet d'aller attaquer Roger jusques dans la Sicile. Deux fois il s'embarqua dans ce dessein ;

mais il fut battu d'une si violente tempête, qu'il se vit contraint d'y renoncer. Il y envoya successivement plusieurs de ses Généraux, mais sans aucun succès.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1150. et suiv.

LX. Révolte des Serviens punie.

Manuel étoit alors occupé à la réduction des Serviens, qui s'étoient révoltés; cette guerre dura plusieurs années. Au premier bruit de sa marche, les rebelles se réfugierent dans les montagnes, et laisserent ravager leurs terres, sans oser paroître. Content de les avoir punis de cette sorte, l'Empereur retourna à Constantinople, où le peuple lui rendit les honneurs du triomphe. L'alliance que les Serviens firent avec les Hongrois, le rappella l'année suivante, et lui donna une plus belle occasion de signaler ses armes. Il en vint à un combat singulier avec leur Archisupan, dont la force et la taille, presque gigantesque, inspiroient de la terreur à toute l'armée. D'abord Manuel le désarma en le blessant à la main droite; et voyant qu'il n'en étoit que plus furieux, il lui porta un second coup plus terrible, et le fit prisonnier. Après avoir mis les Serviens en déroute, Manuel se jetta sur les terres des Hongrois, tandis que leur Roi étoit occupé contre les Russiens. Il entra dans la plus grande et la plus belle de leurs Provinces, qui est entre le Save

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1150. et suiv.

et le Danube, et fit de grands ravages aux environs de Sirmium. Un Hongrois que sa grandeur extraordinaire rendoit présomptueux, étant venu l'attaquer, fut renversé d'un coup d'épée entre les deux yeux.

LXI. Le Roi de Sicile envoie insulter l'Empereur à Constantinople.

Ces exploits lui méritèrent de nouveaux honneurs à son retour à Constantinople. La victoire ne favorisoit que les troupes qu'il animoit par sa présence. Celles qu'il avoit envoyées contre le Roi de Sicile, perdoient presqu'autant de batailles qu'elles en livroient, et n'inspiroient à Roger que du mépris pour les Romains. Ce Prince, fier de ses succès entreprit de rabaisser la gloire de l'Empereur. Il envoya son Général Mayon avec une flotte de quarante vaisseaux vers Constantinople, pour le proclamer Roi de Sicile, d'Aquilée, de Capoue, de Calabre, et des Isles d'alentour, et pour insulter l'Empereur par des termes pleins de mépris et d'outrages. Mayon exécuta cet ordre avec tout le zele d'un courtisan. Il s'avança jusqu'au Palais de Blaquernes, tira contre les murailles et dans les cours, des fléches dont la pointe étoit d'argent doré ; il fit un long discours sur les grandes qualités et la puissance de son Maître, s'exhala en invectives et en insultes contre Manuel, et se retira en diligence par le

détroit de Seste et d'Avido. Le peuple fut ému de ce vain triomphe ; mais l'Empereur le méprisa comme l'effet d'une ridicule vanité. MANUEL COMNENE. An de N. S. 1150. et suiv.

La guerre de Hongrie l'empêcha d'en tirer vengeance. La frayeur s'empara des Hongrois lorsqu'ils apprirent qu'il étoit en marche pour punir les désordres qu'ils avoient commis sur les frontieres. Ils envoyerent des Députés pour faire leurs soumissions et appaiser sa colere. Mais à peine quelques mois s'étoient-ils écoulés, qu'ils recommencerent leurs premieres hostilités avec autant de fureur qu'auparavant. L'Empereur envoya contr'eux Basile Sinsiluce, Cartulaire, qui les battit plusieurs fois, et les repoussa jusques dans le centre de leur Pays. Peu de temps après ils revinrent à la charge, et réparerent leurs pertes. Manuel se mit une seconde fois à la tête de ses troupes, leur enleva les terres qu'ils avoient usurpées, et fit avec eux un Traité de paix, qu'ils s'obligerent par serment d'observer. LXII. Guerre de Hongrie.

Ils n'avoient entrepris cette guerre qu'à la sollicitation d'un sujet perfide, qui espéroit en tirer avantage. C'étoit Andronic, cousin de l'Empereur, homme fier et entreprenant, qui aspiroit depuis long-tems à la Couronne. Manuel n'ignoroit pas son ambition : mais LXIII. Emprisonnement et évasion d'Andronic.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1150. et suiv.

il n'avoit pas assez de preuves pour le faire arrêter avec éclat. Informé depuis de ses liaisons secrettes avec les Hongrois, et du commerce incestueux qu'il entretenoit avec sa niéce, il le fit enfermer et charger de chaînes durant plusieurs années. A la fin il trouva le moyen de se sauver par une ouverture, qu'il fit à la muraille, mais qui ne le mena que dans un cachot plus obscur; croyant néanmoins découvrir une autre issue, il referma habilement celle qu'il avoit faite. Lorsque ses Gardes lui apporterent à manger, ils furent surpris de ne le plus trouver, et n'appercevant aucune brêche à la muraille, ils coururent en donner avis à l'Impératrice, aux Magistrats et aux Principaux de la Cour. On accusa aussi-tôt sa femme de l'avoir fait sortir; on l'enleva avec violence, et on la mit dans la même prison. Ses cris et ses gémissemens percerent jusqu'au noir cachot où Andronic étoit passé, résolu de se laisser mourir de faim, s'il ne pouvoit s'échapper. Ayant reconnu la voix de sa femme, il retira la pierre par laquelle il s'étoit ouvert un passage, et parut devant elle comme un spectre qui la remplit d'effroi. Il demeura ainsi long tems avec elle sans qu'on le sût, et il en eut un fils qui monta depuis sur le trône, sous le nom de Jean. Mais

avant que son épouse accouchât, Andronic s'échappa heureusement, lorsque les Gardes croyoient n'avoir à veiller que sur une femme. Sa joie ne fut pas de longue durée ; il fut repris à Mélanie par un Soldat, et renfermé dans une prison plus étroite que la premiere.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1159. et suiv.

LXIV. L'Empereur est reçu à Antioche.

Manuel apprit tout ce détail en Arménie, où il avoit été pour réprimer les courses du Sultan Toros. Il l'obligea à mettre bas les armes, et après avoir rétabli les Places et les Fortifications que Toros avoit endommagée, il se rendit à Antioche. Quoique les habitans craignissent qu'il ne voulut changer la forme du Gouvernement, ils n'oserent lui fermer leurs portes. Ils ornerent les rues des plus riches tapisseries ; ils joncherent le chemin de fleurs ; et tout le monde sans distinction alla au-devant de lui ; ils le reçurent avec tous les honneurs que l'on rendoit au Souverain, et ils s'empresserent de rendre son séjour agréable par les divertissemens, les jeux et les fêtes qu'ils lui donnerent.

LXV. Il fomente la division entre les Turcs.

Loin de se comporter à leur égard en ennemi, il épousa deux ans après la fille de Raimond leur Prince, dans l'espérance qu'elle lui donneroit un Successeur ; ce qu'il souhaitoit avec passion, n'ayant point eu d'enfans mâ-

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1159. et suiv.

les de sa premiere femme. Cette alliance en facilita une autre que l'Empereur fit avec Raimond, pour venger les insultes que son armée avoit reçues de la part des Turcs, lorsqu'il retournoit à Constantinople. Mazut leur premier Sultan, se sentant près de la mort, avoit partagé entre ses enfans les Villes qui relevoient de sa puissance. Il donna à son fils Chliziastlan la Ville Métropolitaine de Cogni, avec les Places et les Contrées qui en dépendoient; à son premier Gendre Jagupazan, les Villes d'Amasée, d'Ancyre et la Cappadoce, et au second, nommé Dadune, les Villes de Césarée et de Sébaste. La division s'étant mise parmi eux, Jagupazan et Dadune envoyerent demander du secours à l'Empereur contre Chliziastlan, et Manuel leur en accorda d'autant plus volontiers, qu'il avoit principalement sujet de se plaindre de celui-ci, et qu'il espéroit profiter de leurs dissensions.

LXVI. Le Sultan vient demander la paix à l'Empereur.

Chliziastlan ne pouvant résister aux armes de quatre Puissances liguées contre lui, alla demander la paix à l'Empereur. Manuel flatté de voir un Sultan venir implorer sa clémence, ce qui n'étoit jamais arrivé à aucun de ses Prédécesseurs, voulut rendre cet événement plus remarquable, et éblouir le Sultan, en lui montrant la magnifi-

cence de sa Cour. Comme il revenoit de faire une campagne en Occident, il profita de la circonstance pour ordonner une entrée, où il avoit dessein de faire monter Chliziastlan sur le char de triomphe avec lui. Mais cette pompe fut troublée par un affreux tremblement de terre, qui renversa les plus belles maisons, et par des nuages épais dont l'air fut obscurci, et qui consternerent tellement les esprits, que la joie de ce spectacle fut changée en un jour de tristesse, de frayeur, et de désolation.

MANUEL COMNENE, An de N. S. 1159. et suiv.

LXVII. Un Sarrasin se tue, en essayant de voler.

On disoit dans la Ville que Dieu n'avoit pas voulu qu'un Infidele fût spectateur d'un triomphe, dont la Croix et les Images des Saints devoient faire le principal ornement. Ce qui arriva peu de tems après fut regardé comme un nouveau sujet d'humiliation pour Chliziastlan. Un Sarrasin de sa suite s'étoit d'abord donné pour un Magicien par ses discours imposteurs ; mais il fit voir qu'il n'étoit qu'un extravagant et un insensé. Ayant annoncé dans la Ville qu'il devoit voler dans l'air comme un oiseau, il monta en présence de l'Empereur, de Chliziastlan, et de tout le peuple sur la Tour de l'Hippodrome. Là, vêtu d'une robe blanche fort longue et fort large, dont les pans, retroussés avec art, lui devoient servir de

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1159. et suiv.

voiles pour recevoir le vent, il s'agitoit le corps et les bras avec violence, comme pour prendre l'essor. Honteux de s'entendre railler par le peuple, qui le pressoit de montrer son adresse, il s'avança sur le bord de la Tour, et voulut s'élever dans l'air. Mais il tomba aussi-tôt, et se brisa les membres dans sa chûte.

LXVIII. Manuel fait de grands dons au Sultan.

Pour consoler Chliziastlan du chagrin que lui causoit le mauvais succès de cet insensé, et des railleries que le peuple en faisoit, l'Empereur lui donna de grandes marques de sa générosité; elles furent si grandes, que le Sultan ne croyoit pas qu'il y eût encore à Constantinople autant de richesses qu'il en avoit reçues. Manuel le voyant surpris, fit porter dans un Cabinet de grandes sommes d'or et d'argent, des vases ciselés, de magnifiques habits, de riches étoffes; il y amena le Sultan, et le pria de prendre tout ce qu'il voudroit. Chliziastlan répondit qu'il se contenteroit d'accepter avec reconnoissance ce qu'on lui donneroit. « Pour-» riez-vous, lui dit Manuel, venir à » bout de tous vos Ennemis avec cet » argent que vous voyez ? Il y a long-» tems que je les aurois domptés, ré-» pondit le Sultan, si j'avois eu une » partie de ces richesses. Eh bien, re-» prit l'Empereur, je vous donne

» tout ce qui est ici, afin que vous » jugiez de ce que peut un Prince en » état de faire de si grands présens. »

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1159. et suiv.

Chliziastlan, étonné d'une libéralité si extraordinaire, feignit de vouloir la reconnoître, en promettant de rendre Sébaste aux Romains avec toutes ses dépendances. Mais à peine fut il rentré dans ses Etats, qu'il ruina entiérement cette Ville, prit Césarée, chassa Dadune des terres que lui avoit laissées Mazut, et déclara la guerre à Jagupazan. Secondé par la fortune, il s'empara d'Amasée, subjugua toute la Cappadoce, enleva plusieurs Places à l'Empire, renversa de fond en comble la Ville de Mélitaine qui en dépendoit, et se répandit comme un torrent sur les terres de l'Empire. Manuel n'oublia rien pour arrêter ces progrès. Il donna d'abord de grandes sommes à ce Prince barbare, qui ne se tint pas long-tems en repos, de sorte qu'il fallut réprimer l'injustice et l'infidélité par la force des armes. Manuel se mit à la tête de ses Troupes; il défit les Turcs en différens combats, et remporta sur eux une victoire complette près de Pentapolis; il fit un grand nombre de prisonniers et un butin très-considérable.

LXIX. Infidélité de celui-ci.

Cependant le Prince barbare lui envoya un Ambassadeur, nommé Solimau, pour lui faire des excuses, et

LXX. Nouvelles perfidies.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1159. et suiv.

l'assurer qu'il n'avoit point de part aux courses que les Soldats avoient faites sur les terres de l'Empire. L'Empereur reçut les présens que Soliman lui apportoit, et le chargea de reprocher à son Maître son ingratitude, son infidélité et sa perfidie. Mais il en essuya bientôt de nonveaux traits. Chliziastlan ne vouloit par cette apparence de satisfaction, que ralentir la vigilance des Grecs, et réparer ses pertes, lorsqu'ils ne seroient plus sur leurs gardes. Il disoit en riant à ses amis, que plus il feroit de mal aux Grecs, plus il retireroit d'avantage, parce que les richesses suivent toujours ceux que la victoire favorise. Sur ce principe il s'avança vers Laodicée, dont les murs avoient été ruinés dans les Guerres précédentes; il y entra à la tête de ses Troupes, pilla les Eglises et les maisons, passa au fil de l'épée la plûpart des habitans, enveloppa l'Evêque Salomon dans le carnage, et retourna à Cogni, chargé d'un butin immense. L'Empereur vengea cette surprise peu de tems après, et il obligea les Turcs à demander la paix, qu'ils garderent pendant quelques années.

LXXI. Défaite des Hongrois et des Serviens.

Manuel eut dans cet intervalle d'autres Guerres qui ne lui permirent pas de mettre bas les armes. Il avoit entrepris de donner un Roi aux Hon-

grois, et ces peuples n'ayant pas voulu reconnoître unanimement celui qui s'étoit mis sur le trône en vertu de sa nomination, il fallut le soutenir à main armée. Les Généraux Romains furent d'abord vaincus; mais l'Empereur s'étant mis l'année suivante à la tête de ses Troupes, il fit un horrible carnage des Hongrois, et rentra à Constantinople en triomphe. Les Serviens, qui avoient cru pouvoir ravager impunément les frontieres de l'Empire, tandis que Manuel étoit occupé en Hongrie, sentirent tout le poids de ses armes, aussi-tôt que la saison lui permit de se remettre en campagne; et il fut aussi heureux contre ces peuples qu'il l'avoit été en Hongrie.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1159. et suiv.

Ces favorables succès lui firent concevoir le dessein de réunir à son Empire le Royaume d'Egypte, dont la fertilité et les merveilles flattoient son ambition. La fureur des ennemis de l'Empire, que leur défaite n'avoir fait qu'irriter, et les complots d'un grand nombre de Conspirateurs qui menaçoient sa vie, ne purent l'empêcher d'entreprendre cette Guerre. Pour cet effet, il équippa une Flotte de plus de deux cens Vaisseaux, et se ligua avec Amauri, Roi de Jerusalem, pour faire la conquête de l'Egypte. Il lui envoya Théodore Maurozume avec soixante Galé-

An de N. S. 1168. et suiv.

LXXII. Manuel porte la guerre en Egypte.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1168. et suiv.

res, pour lui annoncer qu'Andronic Contostephane, Amiral, arriveroit bientôt avec l'armée navale, et pour porter de l'argent aux Chevaliers de Jérusalem, qui s'étoient offerts de marcher sous ses drapeaux. Amauri, Prince peu sincere, et toujours prêt à faire céder ses engagemens à l'intérêt qui le dominoit, retint long-tems Contostephane à Jérusalem, ne sachant s'il lui seroit plus avantageux d'avoir l'amitié de l'Empereur ou celle des Sarrasins, qui le laissoient en paix. L'Amiral se plaignit de ses délais, et l'obligea d'entrer en campagne.

LXXIII. Elle échoue par la trahison d'Amauri.

Les commencemens en furent très-heureux. L'armée prit d'abord Péluze, que l'on appelloit alors Belbéïs, ensuite Tunis et Tenebe par composition, et elle s'avança vers Damiette, où elle se fortifia par la jonction du reste de la Flotte qui étoit entrée dans le Nil. L'Empereur arriva en même tems par terre, et fit le Siége de Damiette. Contostephane reconnut bientôt que ses Troupes ne suffisoient pas; c'est pourquoi il pria Amauri de lui envoyer des siennes, soit pour attaquer, soit pour construire de nouveaux beliers, plus forts que ceux dont on s'étoit servi. Amauri ne refusa pas ouvertement ce qu'on lui demandoit; mais on vit par ses rétardemens, qu'il cherchoit un pré-

texte pour s'en dispenser. L'Amiral fut d'autant plus irrité de cette conduite, que les Grecs souffroient toutes les rigueurs de la famine, que le Sultan d'Egypte et celui d'Arabie envoyoient aux assiégés un secours considérable, et que la Cavalerie Assyrienne étoit prête d'arriver. Il résolut de tenter seul le sort des armes, et il exhorta ses Soldats à redoubler leurs efforts. Déja ils donnoient un assaut qui devoit les rendre maîtres de la Place, lorsqu'Amauri s'approcha d'eux, et leur représenta qu'il étoit contre les Loix de la Guerre d'attaquer si vivement une Ville qui demandoit à capituler. L'ardeur des Soldats se rallentit à l'instant; et dès qu'on leur eut parlé de négociation, ils mirent bas les armes, sans vouloir écouter Contostephane. Amauri s'entremit de part et d'autre, et fit signer une paix beaucoup plus utile aux Infideles, qu'honorable aux Impériaux. La Flotte se retira aussi-tôt, et périt presque toute entiere; il n'en retourna que la moindre partie à Constantinople. Cependant les Sarrasins, quoiqu'instruits de ces naufrages, envoyerent une Ambassade solemnelle à l'Empereur avec de riches présens, pour demander la ratification de la paix.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1168. et suiv.

LXXIV. Naissance d'Alexis, fils de Manuel.

Cette Députation, qui marquoit de la crainte et du respect, effaça une par-

MANUEL COMNÉNE. An de N. S. 1168. et suiv.

tie de la honte de cette expédition ; et la naissance d'un fils acheva de dissiper le chagrin de l'Empereur. Dans l'instant des couches de l'Impératrice, Manuel étoit occupé à contempler les astres, pour y lire le sort de l'enfant qui devoit naître. Il le nomma Alexis, moins pour honorer la mémoire de son Bysayeul, que pour accomplir un certain oracle, par lequel il lui étoit promis que la famille des Comnénes auroit autant de personnes sur le trône, qu'il y a de lettres dans le mot *aima*, qui en grec veut dire *sang*. La premiere marquoit Alexis, la seconde Jean, la troisieme Manuel, et la derniere Alexis. Ainsi Manuel revoqua la donation qu'il avoit faite de l'Empire à sa fille Marie, et déclara le jeune Alexis héritier de sa couronne. Peu de tems après il maria cette Princesse au Marquis de Montferrat.

An de N. S. 1175. et suiv.

LXXV. Renouvellement de la guerre avec les Turcs.

Manuel se promettoit de jouir désormais des douceurs du repos. Mais sa tranquillité fut bientôt troublée par une Guerre qui parut menacer principalement sa vie. Un voyage qu'il fit à Dorilée, pour en réparer les fortifications, servit de prétexte à Chliziastlan. Ce Prince, qui regardoit la paix comme un obstacle aux projets de son ambition, lui envoya demander le sujet de son voyage, et le fit prier en même

tems de se retirer. Manuel répondit qu'il s'étonnoit que le Sultan feignît de ne pas savoir ses prétentions, et qu'il ne retourneroit à Constantinople que quand il le jugeroit à propos. Cela lui donna occasion de presser davantage les réparations de la Ville; il encourageoit les ouvriers par son exemple; et portoit comme eux les pierres et le ciment, ensorte que l'ouvrage fut achevé en très-peu de tems.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1175. et suiv.

LXXVI. Grands préparatifs de l'Empereur.

Sous prétexte de se mettre à couvert, le Sultan envoya aux environs de Dorilée des Troupes, qui insulterent les Villes voisines, et ravagerent la campagne. L'Empereur n'ayant pas alors des forces suffisantes pour commencer la Guerre, retourna à Constantinople, et fit des levées de toutes parts. Il tira des milices d'Allemagne, de France, des bords de Danube; il discipliua cette nouvelle armée, fit construire un grand nombre de machines de guerre, et rentra en Asie pour se venger des infidélités du Barbare.

LXVII. Il refuse la paix du Sultan.

Chliziastlan fut effrayé de la multitude, du bon ordre et de l'ardeur des Soldats de l'armée Impériale. Il dépêcha des Ambassadeurs à Manuel, pour lui faire des excuses, et demander la paix. Mais ce Prince se croyoit tellement assuré de la victoire, qu'il refusa d'écouter leurs propositions. Ses parens,

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1175. et suiv.

ses amis et sur-tout les anciens Officiers, lui conseillerent de se réconcilier avec le Sultan, et de ne pas exposer la fortune de l'Empire à l'incertitude des armes. Ils lui représenterent que la Cavalerie des Turcs étoit presqu'invincible, qu'elle s'étoit emparée du passage des montagnes, et qu'une maladie contagieuse répandue dans son armée y avoit déja causé de grands ravages. L'Empereur méprisa leurs avis, et répondit aux Ambassadeurs que le Sultan lui envoya pour la seconde fois, qu'il feroit la paix lorsqu'il seroit arrivé à Cogni.

LXXVIII. Son armée est surprise par les Turcs.

Le répentir suivit de près cette opiniâtreté. Les Turcs déja maîtres des défilés y attendirent l'armée Romaine, en taillerent en piéces la plus grande partie, et envelopperent dans le carnage les premiers Officiers Généraux, parmi lesquels furent Baudouin, Beaufrere de l'Empereur, et Andronic Vatace, dont ils mirent la tête au bout d'une lance pour effrayer les Impériaux. Manuel avoit eu le bonheur de passer, avant que les Ennemis sortissent de leur embuscade, et savoit la malheureuse situation où étoit son arriére-garde, sans pouvoir y remedier. Il dissimula le chagrin que lui causoit cet événement, et se retrancha avec les débris de son armée sur une hauteur, dont l'assiéte lui promettoit quelque sûreté.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1175. et suiv.

Les Turcs encouragés par le succès vinrent fondre sur lui. L'Empereur fit des prodiges de valeur pour animer ses Soldats. Les voyant plier sous le nombre, il entreprit de se frayer un passage au travers des Ennemis. S'étant élancé au milieu d'eux l'épée à la main, il reçut plusieurs coups, et se sauva heureusement avec son bouclier, hérissé des flêches, qui s'y étoient attachées. Il respiroit au pied d'un arbre, lorsqu'un Cavalier qui le vit, accourut pour l'aider à remettre son casque. Au moment qu'il lui rendoit ce service, un Perse voulut se saisir de la bride de son cheval; l'Empereur le frappa d'un tronçon de lance qui lui restoit, et le jetta par terre. D'autres Perses étant venus pour le prendre, il les écarta avec la lance du Cavalier qui le servoit. Celui-ci coupa la tête à l'un d'un coup de sabre, et l'Empereur en perça un autre. Ensuite soutenu par dix Soldats Grecs qui s'étoient rendus auprès de lui, il fit ses efforts pour aller joindre quelques troupes qui étoient sur une autre colline; mais il en fut empêché d'un côté par les Turcs, et de l'autre par des monceaux de cadavres. Un nouvel objet se présenta à ses yeux, et ne l'affligea pas moins que cette multitude de morts. Il rencontra dans le chemin un grand nombre de ses Soldats, que les vain-

LXXIX. Ils en font un horrible carnage.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1175.

queurs avoient pris et enterrés aussi-tôt jusqu'à la ceinture. L'état de ses malheureux le toucha d'autant plus vivement, qu'il ne pouvoit les secourir sans s'exposer à être pris par les Barbares, qui le poursuivoient avec ardeur.

LXXV. Triste extrémité de l'Empereur.

Malgré les obstacles qu'il rencontroit à chaque pas, il perça jusqu'à l'endroit où ses Légions combattoient encore, moins affligées des maux qu'elles avoient soufferts, que du danger où elles le savoient. Avant que de les joindre, il traversa un ruisseau, et ayant demandé de l'eau pour appaiser sa soif et la chaleur dont il brûloit, il s'apperçut qu'elle étoit teinte de sang. Il la jetta, et dit : « A quelle extrêmité » suis-je réduit, de me voir exposé à » boire du sang Chrétien ! » Il y a » long-tems, réprit un Soldat insolent, » que vous en buvez sans scrupule, » vous qui exercez sur vos sujets les » exactions les plus criantes et les plus » dures. » Un moment après, il vit les Perses qui emportoient l'argent destiné au payement de ses Troupes ; il exhorta ceux qui étoient autour de lui à ne pas le laisser enlever. Le même Soldat qui l'avoit insulté avec tant d'insolence, dit à ses compagnons : « S'il nous avoit » donné cet argent qui nous étoit » dû, nous ne serions pas obligés » d'aller le retirer au péril de notre

» vie. Qu'il aille à présent l'arracher » aux Perses, puisqu'il se pique de » courage. »

MANUEL COMNÈNE. An de N. S. 1175. et suiv.

Dans cette affligeante situation, Manuel ne savoit quel parti prendre. Désespérant de pouvoir se défendre; demeuré presque seul, et outragé par ceux mêmes dont il devoit attendre du secours, il résolut de se sauver sécrettement, et il eut l'imprudence de le dire. Un Soldat l'ayant entendu, s'écria : « Quelle lâche et détestable » pensée ! N'est-ce pas vous qui nous » avez conduits dans ce chemin étroit » et écarté? N'est-ce pas vous qui nous » faites périr ici dans des rochers qui » nous brisent, et sous des montagnes » qui nous écrasent ? Pourquoi nous » avoir amenés au milieu de ces pré- » cipices et de ces abîmes, pour être » exposés à la fureur des Barbares, avec » qui nous n'avions rien à démêler. » C'est votre obstination qui nous a li- » vrés au carnage. »

LXXXI. Il veut se sauver, et un soldat le lui reproche avec outrage.

La liberté de ce discours fit changer d'avis à l'Empereur. Quand la nuit eut terminé cet horrible massacre, les Impériaux se coucherent par terre, au milieu de cette multitude de cadavres, se flattant qu'on les abandonneroit avec les morts. Cependant ils entendoient les Turcs qui couroient autour du camp, et qui avertissoient à haute voix

LXXXII. Il se détermine à demeurer.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1175. et suiv.

ceux de leur pays de sortir au plutôt, parce que le lendemain ils passeroient tout au fil de l'épée.

LXXXIII. Le Sultan lui accorde la paix.

Mais le ciel en disposa autrement par le changement subit de Chliziastlan. Ce Prince, frappé de l'image affreuse que présentoit le champ de bataille, couvert de morts et de mourans, passa tout à coup de la fureur à la pitié. Il fit publier un ordre dans tout le camp de mettre bas les armes; et d'épargner le peu d'Impériaux qui restoient, contre l'avis du Sultan de Perse, qui n'en vouloit laisser échapper aucun. Il députa ensuite vers Manuel, pour le consoler de la perte de ses Troupes, et pour signer au nom des Turcs un Traité de paix avec l'Empire.

LXXXIV. Elle est aussi-tôt rompue.

Elle fut presqu'aussi-tôt violée que conclue. Un détachement de Perses devança les Impériaux, les attendit au passage, et les chargea aussi vivement que s'il n'y avoit point eu de Traité. L'Empereur repoussa les Perses, sans pouvoir sauver les malades et les blessés, que l'on ramenoit sur des chariots, et dont la plus grande partie périt dans cette occasion. Malgré cette infraction, Manuel fit abattre en passant les fortifications de Sublé, pour satisfaire au Traité; mais il ne voulut pas détruire celles de Dorilée, qu'il s'étoit aussi obligé de démolir. Lorsque le Sultan lui en

porta ses plaintes, il répondit qu'il ne se croyoit pas obligé d'exécuter un Traité que ses malheurs, la violence et la nécessité l'avoient contraint de faire, contre ses intérêts.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1175. et suiv.

LXXXV. Le Sultan ravage les côtes de l'Asie.

Chliziastlan, autant irrité de sa réponse que de sa conduite, envoya le Général Atapaque à la tête de vingt-quatre mille hommes d'élite, avec ordre de ravager les Provinces de l'Empire, de lui apporter de l'eau de l'Hellespont, du sable et une rame. Atapaque ne fut que trop fidele à remplir la commission dont il étoit chargé. Il mit tout à feu et à sang aux environs du Méandre; il prit Tralles et Antioche sur les bords de ce fleuve; prit de force Luma, Pentachira, avec un grand nombre de Forteresses, et fit le dégat sur toute la côte d'Ionie.

LXXXVI. Défaite entiere de ses troupes.

Au bruit de cette incursion, l'Empereur ramassa promptement ce qui lui restoit de Troupes, et les envoya sous la conduite de Jean Vatace son Neveu, et de Constantin Ducas, contre les Barbares. Ces deux Généraux, les plus habiles qu'il y eût dans l'Empire, allerent attendre l'ennemi sur les bords du Méandre dans l'endroit où il devoit passer. Ils diviserent leurs Troupes en deux corps, dont l'un fut placé en embuscade sur des montagnes qui commandoient le chemin, et l'autre fut

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1175. & suiv.

envoyé au-delà du fleuve, pour recevoir les Infidéles que l'on prévoyoit devoir se retirer en désordre après les premieres attaques. Ce projet eut tout le succès qu'on s'en étoit promis. Après qu'Atapaque eut perdu la meilleure partie de son armée, il passa le fleuve à la hâte, suivi de ceux qui étoient échappés, et tomba au milieu des Impériaux, où après avoir perdu le reste de ses Troupes, il périt lui-même.

LXXXVII. Manuel en informe Fréderic.

Cette victoire rétablit les affaires de l'Empire en Orient, et rabattit la fierté des Perses, qui publioient déja qu'ils alloient mettre toute la Phrygie à feu et à sang. Manuel en informa l'Empereur Fréderic, surnommé *Barberousse*, par une lettre écrite en lettres d'or, où il exageroit peut-être son triomphe, en disant que le Sultan lui avoit envoyé des Ambassadeurs pour lui demander humblement la paix, et pour se soûmettre à lui avec toute la nation des Turcs, qui promettoit de combattre sous ses enseignes contre tous les Ennemis de l'Empire. Il parloit ainsi à dessein d'intimider Fréderic, qu'il n'ignoroit pas avoir formé sécrettement le projet d'envahir l'Empire d'Orient, et qui prenoit déja dans ses titres celui d'Empereur des Grecs.

Manuel sachant qu'il pensoit à se rendre

tendre maître de l'Isle de Corcyre, pour passer en Illyrie, prit des mesures pour la mettre à couvert, et le forcer de demeurer dans ses Etats. Ses craintes le porterent à rechercher l'amitié des peuples de Venise, de Gênes, de Pise, d'Ancone, et des autres Villes maritimes d'Italie, par les offres qu'il leur fit de les protéger et de leur envoyer du secours, si quelque Prince vouloit donner atteinte à leur liberté. Il désignoit manifestement l'Empereur Fréderic, qui avoit fait de grands préparatifs pour s'emparer de toute l'Italie.

MANUEL COMNÉNE. An de N. S. 1175. et suiv.

LXXXVIII. Il se précautionne contre ce Prince.

Les lettres qu'il écrivit en même tems au Pape Alexandre III, empêcherent que ce Prince ne fût reçu et couronné à Rome. Quoiqu'il fût venu à la tête d'une nombreuse armée, il eut la douleur de voir qu'on lui en fermoit les portes, et de n'avoir aucun prétexte pour forcer les Romains à les lui ouvrir. Il trouva les mêmes difficultés à Milan; mais la force qu'il avoit en main lui fit oublier les droits de la Justice. Il assiégea donc cette Ville, dont il s'empara, il en abattit les murailles, et fit jurer les habitans de ne les point réléver. Craignant de se rendre parjures, et voulant néanmoins se mettre en sûreté, ils creuserent un large fossé autour de la Ville; et depuis se sentant appuiés de la protection de Manuel, ils rebâ-

LXXXIX. Il l'empêche d'être couronné à Rome.

tirent leurs murs. Conrad, fils du Prince de Montferrat, s'opposoit d'ailleurs aux progrès des troupes d'Allemagne en Italie. Il fit même prisonnier l'Evêque de Mayence, qui les commandoit, et qui avoit déjà réduit plusieurs Villes de l'Etat Ecclésiastique sous son obéissance.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1180.

XC. Mort de Manuel.

Il vouloit l'envoyer à Constantinople, quand il apprit la mort de l'Empereur Manuel. Ce Prince ayant été attaqué d'une maladie dangereuse au mois de Mars, parut avoir recouvré la santé au mois de Mai; mais il retomba au mois de Septembre, sans espérance de guérison. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se dépouilla lui-même des ornemens Impériaux, et prit l'habit de Moine, croyant effacer par-là les fautes qu'il avoit commises pendant sa vie. Il expira ainsi dans le mois de Septembre selon Nicétas, ou le 7 d'Octobre, selon Guillaume de Tyr.

XCI. Prédiction de l'Evêque de Cone sur son sujet.

Un regne de trente-sept ans et demi, rempli de grands événemens, une religion équivoque, une politique consommée, un caractere mal soutenu demandent que l'on fasse connoître plus particuliérement un des plus célébres Princes de la famille des Comnénes. L'Historien Nicétas rapporte qu'il y avoit à Cone un Evêque de même nom

que lui, dont les vertus et la sainteté faisoient l'admiration, non-seulement de son Diocése, mais des Provinces éloignées, et qui avoit le don de prophétie dans un dégré si éminent, que plusieurs s'étonnoient que Dieu eût fait naître dans un siécle aussi corrompu, un de ces hommes privilégiés auxquels il daigne manifester le secret de ses conseils. L'Empereur en revenant d'Armenie au commencement de son regne, pria le saint Evêque de lui donner sa bénédiction. Tous ceux qui le virent douterent que dans une si grande jeunesse il fût capable de conduire un Etat qui demandoit toute la maturité d'un âge avancé, et qu'il pût abbatre le parti de son frere, qui prétendoit monter sur le trône en vertu de son droit d'aînesse. L'Evêque Nicétas les assura que Manuel l'emporteroit sur son frere; il ajouta qu'il vivroit un peu plus qu'Alexis son ayeul; mais que sur la fin de son regne, il perdroit l'esprit. Cette prédiction se répandit aussi-tôt dans toute la Ville, par l'attention qué l'on faisoit à toutes les paroles du saint Prélat; mais personne ne concevoit de quelle maniere l'Empereur devoit perdre l'esprit. Les uns disoient que ce seroit par une avidité insatiable pour les richesses, et les autres par l'amour excessif du plaisir;

MANUEL COMNÈNE. An de N. S. 1150.

MANUEL COMNÈNE. An de N. S. 1180.

personne n'imaginoit les écarts et l'aveuglement dans lesquels ce Prince devoit tomber.

XCII. Ses disputes et ses erreurs sur la Religion.

Manuel étoit né avec autant de présomption que d'esprit. A l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs qui avoient prétendu avoir autant de droit de régler la Religion que les affaires de l'Etat, il voulut se rendre maître absolu de celles de la Religion. En conséquence, il écrivit plusieurs Traités polémiques ; il composa des Instructions en forme de catéchisme, il fit plus, il les prononça lui-même devant le peuple assemblé par ses ordres. Il disputoit souvent avec les Evêques sur les points les plus obscurs de nos Mysteres, et proposoit chaque jour de nouvelles questions sur les passages les plus difficiles de l'Ecriture. Il en fit naître une importante touchant les qualités de *Prêtre* et de *Victime* en Jesus Christ ; et les Evêques qui refuserent de suivre son sentiment, furent déposés. Le célèbre Eustathe, Archevêque de Thessalonique, dont nous avons le savant commentaire sur Homere, fut de ce nombre. Quelques années après, il entreprit de donner un nouveau sens à ces paroles de Jesus-Christ, *Mon Pere est plus grand que moi.* Il assembla dans le Palais les plus savans de l'Empire, où il sou-

tint contre tous l'opinion qu'il avoit avancée, et leur fit souscrire un Decret conçu en ces termes : « Je reçois » les explications que les Peres ont » donné à ces paroles de Jesus-Christ : » *Mon Pere est plus grand que moi* ; » mais je dis qu'elles doivent s'enten- » dre de son corps qui étoit créé et » passible. » Il n'osa cependant mettre dans cette formule son véritable sentiment, que le Fils étoit moindre que le Pere, depuis qu'il s'étoit revêtu de l'humanité. Mais il fit une ordonnance par laquelle il menaçoit d'excommunication et de mort, non-seulement ceux qui la combattroient, mais ceux qui penseroient le contraire ; et il fit graver son Decret sur un marbre qui fut mis dans la grande Eglise par le conseil de quelques Courtisans flatteurs.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1180.

XCIII. Question sur le Dieu de Mahomet.

Sur la fin de sa vie, il ordonna que l'on effaçât du catéchisme un anathême contre le Dieu de Mahomet, que ce faux Prophête avoit dit ne point engendrer, et n'avoir point été engendré. La décision de l'Empereur, qui renversoit les idées que les Chrétiens ont de la Trinité, souleva les Evêques et le peuple. Malgré cette opposition générale, il fit de sa propre autorité un Decret dans lequel il soutenoit l'opinion des Mahométans ; et il accusa d'imprudence les Empereurs

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1180.

et les Evêques, qui avoient souffert, disoit-il, que l'on prononçât anathême contre la Majesté divine. Ayant entrepris de le faire recevoir des Evêques qui étoient à Constantinople, il les assembla dans le Palais de Damalis. Théodose, Patriarche de la Ville Impériale, non content de s'y opposer, exhorta ses confreres à montrer toute la fermeté dont ils étoient capables, pour empêcher le poison de se glisser dans les consciences, d'autant plus que l'Empereur l'avoit assaisonné de toutes les fleurs de l'éloquence et de la séduction. Le célebre Eustathe de Thessalonique, dont nous avons parlé, dit avec une généreuse liberté, qu'il croiroit renoncer au caractere d'Evêque et de Chrétien, s'il reconnoissoit un Dieu capable de favoriser des voluptés brutales, suivant les dogmes de Mahomet. L'Empereur irrité de cette réponse en demanda justice à l'assemblée. Enfin l'on convint de dire simplement anathême à Mahomet et à sa doctrine.

XCIV. Il se livre à l'Astrologie judiciaire.

Manuel mourut dans le tems que cette question s'agitoit avec plus de chaleur, ou peut-être quelques mois après l'accommodement. Les Evêques voyant qu'il alloit finir ses jours, ne gémissoient pas moins d'un autre égarement où ce Prince étoit depuis long-

tems, c'étoit sa crédulité à l'astrologie judiciaire. Sans cesse environné d'une foule d'imposteurs qui lui communiquoient les prétendues découvertes qu'ils avoient faites dans l'avenir, par la combinaison des nombres ou des lettres, et par la disposition des astres, il ajouta foi à toutes leurs rêveries, et s'appliqua comme eux à cette science impie et imaginaire. Lorsqu'il tomba malade, ils l'exhorterent à ne rien craindre, l'assurant qu'il avoit encore quatorze ans à vivre. Mais le sentiment de la nature, dont les forces s'affoiblissoient de jour en jour, ne le laissa plus douter de l'illusion qu'on lui faisoit. Il appella le Patriarche Théodose, et signa un écrit, par lequel il retracta la confiance qu'il avoit eue dans les faux principes de l'Astrologie judiciaire.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1180.

XCV. Perfidie de sa politique.

La politique de ce Prince dégénéra en perfidie, en cruauté, en avarice et en ambition. En effet, quelle excuse pourroit recevoir la conduite qu'il tint envers les Croisés de France et d'Allemagne, sans que les uns ni les autres lui eussent donné aucun sujet de plainte ? Cependant, frappé d'une crainte frivole, il fait attaquer les uns au passage, contre sa promesse, et empoisonner les autres ; il empêche que l'on ne donne des vivres à ceux-ci, il

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1180.

trompe ceux-là en altérant la monnoye, et les fait périr tous par ses intelligences avec le Sultan.

XCVI. Dissipation des finances.

A voir la noble générosité qu'il fit paroître en montant sur le trône, ses sujets crurent qu'il alloit faire renaître l'âge d'or. Mais ils furent bientôt malheureusement détrompés. Manuel passa tout d'un coup de la prodigalité à l'avarice, il accabla le peuple d'impôts ; il s'empara des biens de plusieurs Eglises ; il établit des Fermiers publics pleins d'inhumanité ; il dépouilla de riches particuliers, et rendit les charges venales, source d'une infinité d'injustices. A peine avoit-il touché ses revenus, qu'ils passoient en des mains étrangeres, presque toujours indignes de ses faveurs. Tantôt il donnoit de grandes sommes aux Sultans particuliers, pour en obtenir la paix, tantôt à des Communautés de Moines qu'il avoit pris en affection, tantôt c'étoit à ses parens, qui puisoient à leur gré dans le trésor public, tantôt c'étoit à sa niéce Théodora, avec laquelle il entretenoit un commerce scandaleux ; elle avoit une maison aussi nombreuse et aussi brillante que l'Impératrice ; elle ne vouloit point aller au Palais, qu'on ne l'eût auparavant préparé pour la recevoir. Le fils qu'elle eut de Manuel, absorboit aussi des sommes

immenses. Enfin ce Prince étoit prodigue en faveur de quelques eunuques étrangers, qui avoient gagné son amitié par leurs basses flatteries. Les caprices de Manuel étoient la régle de ses profusions.

MANUEL COMNENE. An de N. S. 1180.

XCVII. Brigandage des troupes.

Ne pouvant y fournir, malgré ses exactions, il fit porter au trésor l'argent qui étoit destiné pour la paye des troupes, selon les anciens réglemens, et il leur assigna un don ou un impôt extraordinaire, à prendre sur de grandes Villes; ce qui ne s'étoit jamais pratiqué qu'en faveur des armées qui avoient remporté de grandes victoires sur les ennemis de l'Empire. Ce procédé occasionna d'étranges désordres dans les Provinces. Les particuliers exposés à la licence du soldat furent souvent dépouillés de leurs biens et chassés de leur maison; une infinité de vagabonds et d'artisans quitterent leurs métiers, et s'enrôlerent pour avoir un prétexte de se mettre en possession des meilleures terres, de piller impunément, et de se faire servir par les personnes les plus distinguées. De pareilles troupes n'étoient gueres en état de mettre à couvert les frontieres. Aussi les Barbares en prirent-ils souvent occasion d'y porter le ravage et la désolation.

Il falloit toute la valeur, la ferme-

MANUEL COMNENE An de N. S. 1180.

té, et l'expérience de Manuel dans les armes, pour les contenir dans la discipline, et s'en servir avec avantage contre les ennemis. S'il se livroit entiérement aux plaisirs en tems de paix, personne n'étoit plus dur, plus ardent, plus infatigable pendant la guerre. Ayant appris par un courrier extraordinaire que les Turcs étoient venus inopinément assiéger Claudiopolis, il partit aussi-tôt de Constantinople avec l'équipage d'un simple Officier; il traversa la Bithynie marchant jour et nuit, et se faisant conduire au flambeau; s'arrêtant au premier endroit, lorsque la lassitude et la faim l'obligeoient de prendre un peu de repos; alors il passoit quelques heures sur un peu de paille. Ceux qui ne le voyoient qu'à la tête de ses armées, croyoient qu'il étoit ennemi de toutes sortes de plaisirs; et ceux qui ne le voyoient qu'à la Cour, le croyoient ennemi des fatigues de la guerre. Aussi l'on a pu remarquer qu'il a presque toujours remporté la victoire toutes les fois qu'il a combattu. C'est ce qui le fit regretter dans la suite, malgré la dureté de son regne.

XCVIII. Valeur guerriere de Manuel.

ALEXIS II. Empereur LXIV.

ALEXIS II. Au de N S. 1180.

Des mains d'un Prince dissipateur le sceptre passa dans celles d'un enfant qui ne connut jamais que le plaisir et le vice ; en montant sur le trône, il attira sur l'Empire le redoutable fléau d'une guerre civile, et il fut enfin immolé par l'ambition, avant qu'il eût peu connoître les devoirs de la souveraineté dont il étoit redevable à sa naissance. Alexis, fils de Manuel, désigné Empereur dès le berceau, se vit seul dépositaire de l'autorité souveraine à l'âge de douze ans, sans génie, sans éducation, sans inclination pour le bien, avec un penchant déclaré pour le mal, et si stupide qu'il ne sut jamais quand il devoit se réjouir ou s'affliger.

XCIX. Alexis II, Empereur.

Ses parens profiterent de son incapacité, pour s'emparer du Gouvernement et jouir des revenus de l'Empire. L'Impératrice sa mere déclarée Régente ne songea qu'à se dédommager des chagrins que lui avoit donnés sa rivale Théodora pendant la vie de Manuel. Son Palais étoit rempli de jeunes courtisans parés et parfumés comme des femmes, qui ne cherchoient qu'à lui donner de l'amour et à l'engager dans un second maria-

C. Mauvais état de l'Empire.

ALEXIS II. An de N. S. 1181.

ge. On n'y respiroit que le jeu, le plaisir, la volupté, la molesse. Les uns épuisoient le trésor pour fournir à leurs débauches; les autres cabaloient sourdement, et cherchoient les moyens de s'emparer du trône.

CI. Andronic pense à s'élever sur le trône.

Andronic Comnène, dont nous avons vu les différentes révoltes, la prison et la fuite, étoit du nombre de ces derniers, quoique cousin-germain de l'Empereur Manuel. Dévoré d'une ambition extrême, ses intrigues l'avoient déjà conduit plusieurs fois en exil. Quand il apprit la mort de l'Empereur, les débauches du jeune Prince, le luxe et les desseins de ses Tuteurs, il crut que ces désordres lui fourniroient un prétexte spécieux d'usurper la souveraine puissance. Il se fondoit principalement sur l'abus qu'Alexis Comnène, Protosébaste et Protovestiaire, faisoit de l'autorité sans bornes que l'Impératrice lui avoit donnée. Fécond en ressources, il trouva dans le serment même qu'il avoit prêté à Manuel et à son fils Alexis, de quoi colorer sa révolte et son infidelité. Le serment contenoit ces mots: » Si je vois ou si j'apprends quelque » chose qui se trame contre votre » gloire ou contre vos intérêts, je » vous en donnerai avis, et je m'y » opposerai de tout mon pouvoir. »

Ces paroles lui parurent favorables à son projet. Il écrivit plusieurs lettres à l'Empereur, au Patriarche et aux premieres personnes de l'Empire, qu'il croyoit conserver encore quelque reste d'affection pour la mémoire de l'Empereur, et il leur témoigna la douleur qu'il ressentoit des désordres de la Cour, et la nécessité qu'il y avoit de mettre des bornes à l'autorité du Protosébaste, qui étoit plus Empereur que le jeune Monarque. Ses lettres remplies d'un zele apparent et ornées de plusieurs passages de l'Ecriture, en imposerent à la multitude, et le firent regarder comme un homme sincérement affectionné au bien de l'Etat, et seul capable de le préserver des malheurs qui le menaçoient. Il partit aussi-tôt pour se rendre à Constantinople, déclarant hautement le sujet de son voyage par-tout où il passoit, et montrant les paroles de son serment. Les fausses promesses et la douceur feinte dont il accompagnoit ses discours, le firent recevoir avec de grands témoignages d'affection, et séduisirent le peuple toujours avide de nouveautés.

ALEXIS II. An de N. S. 1181.

CII. Conjuration de la princesse Marie contre le Protosébaste.

Les divisions et les troubles qui survinrent à la Cour, tandis qu'il étoit en marche, augmenterent le nombre de ses partisans. Marie, sœur de pere

ALEXIS II. An de N. S. 1181.

du jeune Empereur, jalouse de l'autorité du Protosébaste, résolut de l'abbattre par un coup d'éclat. Elle mit dans son secret le César son mari, Italien de naissance, un fils naturel de Manuel et de Théodora, deux fils d'Andronic, le Gouverneur de Constantinople, et plusieurs autres personnes de distinction. Née avec beaucoup d'esprit et de courage, elle forma elle-même le plan de la conjuration, en soutint les démarches, et y joua le premier rôle. Avant que d'en venir à l'exécution, elle fit une protestation publique de l'attachement inviolable qu'elle avoit voué à l'Empereur son frere, et déclara qu'elle n'entreprendroit jamais rien que pour la défense de ses intérêts. Après avoir mis sa fidélité à couvert, elle choisit de concert avec les conjurés, le Samedi de la premiere semaine de Carême pour assassiner son ennemi. Mais le projet ayant été découvert, le Protosébaste fit arrêter les complices, et les enferma dans une étroite prison.

CIII. Elle se réfugie dans la grande Eglise.

Marie craignant d'avoir le même sort, se réfugia avec le César dans la grande Eglise, criant par-tout qu'elle fuyoit les fureurs de sa belle-mere et de son amant. Le péril auquel on la croyoit exposée inspira de la compassion au Patriarche, aux Ecclésiastiques

et au peuple, qui fondoient tous en larmes, et se déclarerent pour elle. Fiere de l'appui qu'elle trouvoit dans leur affection, non-seulement elle ne voulut pas s'abaisser à demander grace, mais elle exigea que l'on mît en liberté tous ceux que l'on avoit arrêtés, et que le Protosébaste qui déshonoroit sa famille, fût chassé honteusement de la Cour. Loin de s'effrayer, lorsqu'on vint lui déclarer que l'Empereur lui ordonnoit de sortir de l'Eglise, ou qu'on l'en tireroit de force, elle fit lever des troupes dans la Ville par le moyen de ses émissaires; elle en eut peu de tems un nombre considérable tant d'artisans que d'étrangers, qui environnerent l'Eglise, et en garderent les avenues.

ALEXIS II. An de N. S. 1181.

CIV. Le peuple se déclare pour elle.

Le peuple déclaré ouvertement pour elle, s'assembla en différens quartiers de la Ville, et s'exhala en invectives contre l'Impératrice et le Protosébaste, protestant qu'ils auroient toujours pour l'Empereur le respect dû à sa personne sacrée. Trois Prêtres, dont l'un portoit une image du Sauveur, l'autre une Croix, et le dernier une Banniere, rassembloient les séditieux, et les excitoient à publier les louanges de l'Empereur, et à vomir des injures contre l'Impératrice et son favori. Ceux qui demeurerent fideles, devin-

ALEXIS II. An de N. S. 1181.

rent la victime de la populace, qui se jetta dans leurs maisons, et les pilla.

CV. Horrible combat dans l'Eglise.

Jusqu'à ce moment, le Protosébaste s'étoit flatté de voir cette sédition se dissiper d'elle-même ; mais le mal croissant de jour en jour, il résolut d'en arrêter le cours par la force des armes. Il assembla dans le Palais toutes les troupes qui étoient en garnison autour de Constantinople, et leur ordonna d'aller arracher Marie Porphyrogenete de l'asile où elle s'étoit retirée. Ces troupes attaquerent l'Eglise de sainte Sophie comme elles auroient fait une citadelle ; les deux partis en vinrent aux armes, et combattirent depuis le matin jusqu'à la nuit. A midi l'avantage étoit égal de part et d'autre ; mais le renfort qu'on envoya du Palais détermina la victoire en faveur des Impériaux. Ils poursuivirent les rebelles dans l'Eglise même, dans les galeries, dans les différentes salles, et jusqu'au pied du Sanctuaire.

CVI. Accommodement des deux partis.

Le Patriarche appréhendant que les soldats n'entrassent dans le lieu saint, se présenta à l'entrée, revêtu de ses habits pontificaux, et tenant le livre des Evangiles pour leur servir de barriere. Ensuite lorsque la nuit eut fait cesser le combat, il envoya un Officier du Palais à l'Impératrice, pour lui faire des propositions d'accommode-

ment. On nomma de part et d'autre des députés qui convinrent d'une suspension d'armes durant la nuit; et le lendemain, huit de Mai, on assura Marie et le César que ni l'Empereur, ni l'Impératrice, ni le Protosébaste ne leur feroient aucun mal, et qu'on accorderoit l'amnistie à ceux qui étoient entrés dans la conjuration. ALEXIS II An. de N. S. 1181.

CVII. Le Protosébaste se venge sur le Patriarche.

Cet accord subsista, sans réconcilier les deux partis, qui ne chercherent qu'à se détruire mutuellement. Le Protosébaste, irrité contre le Patriarche Théodose, suborna des Ecclésiastiques, et le fit déclarer coupable, pour avoir favorisé Marie Porphyrogenete, en lui procurant le moyen de se défendre dans l'Eglise comme dans une forteresse. N'osant néanmoins, par un reste de ménagement pour cette Princesse, le faire déposer, il le relégua dans un Monastere, d'où il fut contraint de le rappeller bientôt après. Ce Prélat rentra dans la Ville au milieu des acclamations et des réjouissances de tout le peuple, qui se félicitoit de son retour.

CVIII. Marie souleve Andronic.

Marie n'étoit occupée de son côté que des moyens de supplanter le Protosébaste. Supposant un voyage à la campagne, elle alla au-devant d'Andronic Comnéne, qui étoit déjà en Paphlagonie, elle l'informa de la fé-

ALEXIS II. An de N. S. 1181.

dition qui s'étoit élevée à Constantinople, de l'empressement avec lequel on l'attendoit, et du véritable état de la Coûr. Il répandit ces nouvelles avec grand soin ; il représenta aux peuples que l'Empereur gémissoit sous la tyrannie d'une mere ambitieuse et d'un Ministre qui s'étoit emparé de toute l'autorité ; il répandoit des larmes sur la triste situation de ce jeune Prince, protestant qu'il n'avoit point d'autre dessein que de lui rendre la liberté. Ce zele apparent et ses discours trompeurs séduisirent toutes les Villes où il passa ; le Gouverneur de Nicée fut le seul qui ne se laissa point surprendre, et qui refusa de lui ouvrir les portes. Le Protosébaste instruit de ses progrès, envoya Andronic l'Ange avec ses deux fils Isaac et Alexis, qui furent tous deux Empereurs, pour l'arrêter dans sa marche. Leurs troupes en vinrent aux mains avec celles d'Andronic, et furent taillées en pieces. Le Ministre, irrité contre le chef de cette expédition, l'accusa d'intelligence avec le rival de l'Empereur ; il lui redemanda l'argent qu'on lui avoit donné pour les fraix de cette guerre. Andronic voyant qu'on ne cherchoit que des prétextes pour le perdre, passa avec sa femme et les Princes ses six fils dans le parti contraire.

Comnéne s'applaudit de voir sous ses drapeaux un parent, qui s'intéresseroit à sa fortune, et un ennemi déclaré du Ministre qu'il vouloit détruire. Il s'avança à grandes journées vers Constantinople, et s'arrêta près de Calcédoine, sur le bord du détroit, où il alluma quantité de feux pour faire croire que son armée étoit nombreuse. Le peuple de la Ville Impériale ne dissimula point la joie qu'il ressentoit de le voir approcher ; tout le monde couroit sur les hauteurs, et témoignoit son empressement, dans l'attente d'une révolution prochaine. Le Protosébaste crut que l'orage ne regardoit que lui. Ne pouvant plus rien esperer des citoyens, dont une partie ne s'étoit déjà que trop déclarée pour la sédition de la Princesse Marie, et dont l'autre demeuroit neutre, il couvrit toute la Propontide de galeres, qu'il remplit principalement d'étrangers, à qui il se fioit plus qu'aux sujets de l'Empire, et leur distribua de grandes sommes pour les encourager.

ALEXIS II. An de N.S. 1181.

CIX. Le Protosébaste équippe une flotte contre lui.

Malgré ces précautions, il envoya vers Andronic Georges Xiphilin, depuis Patriarche, avec une lettre de l'Empereur, qui lui promettoit des charges, des dignités, et même les graces du Dieu de la paix, s'il vouloit renoncer à la guerre civile, tou-

CX. L'Empereur lui offre la paix.

ALEXIS II. An de N. S. 1181.

jours odieuse et pleine de dangers pour celui qui l'entreprend. Andronic voulant déjà faire la loi, répondit à Xiphilin : « Dites à l'Empereur que je » consens à mettre bas les armes, » pourvu qu'il renvoye le Protosébas» te, après lui avoir fait rendre compte » de son administration ; qu'il fasse » couper les cheveux à l'Impératrice ; » qu'elle soit renfermée dans un cloî» tre ; qu'il gouverne par lui-même, » qu'il rappelle Andronic avec ses en» fans, et qu'il les rétablisse dans leur » premier état. »

CXI. Il sacrifie le Protosébaste.

Cette fiere réponse s'étant répandue, fit croire qu'Andronic avoit des ressources inconnues. Plusieurs allerent se joindre à lui, et entr'autres Contostephane, Amiral de la flotte qu'on avoit mise en mer. L'Empereur effrayé de leur retraite, crut les faire rentrer dans le devoir, ou du moins arrêter les progrès de la désertion, en sacrifiant le Protosébaste. Il commanda donc à une compagnie de soldats Anglois qu'il avoit à sa solde, de l'enlever au milieu de la nuit avec sa famille et ses partisans, et de le conduire dans la Chapelle du Palais, où ils le gardoient à vue. En un moment, il passa d'une vie commode et délicieuse, dans un état de misere et de souffrances. Ses gardes le tourmentoient

jour et nuit, et se relevoient pour l'obliger d'avoir toujours les yeux ouverts. Le Patriarche qu'il avoit autrefois persécuté, fut son unique ressource, et le seul dont il reçut quelque consolation. Peu de jours après, il fut tiré de la Chapelle, et on le mit sur un petit cheval, précédé d'un drapeau attaché à un roseau; et il fut conduit sur le bord de la mer, où on le fit embarquer pour le conduire au camp d'Andronic qui lui fit crever les yeux par l'avis des Grands de l'Empire.

ALEXIS II. An de N. S. 1181.

CXII. Andronic assiége constantinople.

Si le zele d'Andronic avoit été aussi pur, qu'il s'efforçoit de le faire croire, il auroit mis bas les armes après la punition de celui qu'il disoit être l'ennemi de l'Empire; mais on reconnut bientôt qu'il avoit moins en vue le bien public, que ses propres intérêts. Contostephane alla par ses ordres avec un corps de troupes d'élite, attaquer la garnison qui défendoit Constantinople; le peuple se déclara pour les rebelles, mit en fuite les soldats de l'Empereur, et abandonna au pillage plusieurs maisons de riches particuliers, situées hors de la Ville.

CXIII. Superstition du peuple à son sujet.

Tout menaçoit d'une révolution prochaine; et comme la superstition étoit aussi grande qu'elle l'avoit été dans les siecles où l'idolâtrie regnoit partout, on regarda une comete qui pa-

ALEXIS II. An de N. S. 1181.

rut alors, comme un présage des plus grands malheurs. Elle avoit la figure d'un dragon, qui s'étendoit, et se replioit successivement, et qui ouvrant la gueule, sembloit vouloir dévorer les hommes ; elle désignoit clairement Andronic, selon Nicétas, auteur contemporain. Un épervier blanc, ajoute-t-il, oiseau dressé pour la chasse, ayant des liens aux pieds, et qui avoit changé plusieurs fois de plumage, vint du côté de l'Orient se poser sur la grande Eglise : quelques personnes ayant voulu le prendre, il s'envola sur le Palais, et s'arrêta sur le lieu, où l'on faisoit ordinairement la cérémonie du couronnement, et de la proclamation des Empereurs : ensuite il retourna à l'Eglise ; et ayant fait trois fois la même chose, il fut pris et porté à l'Empereur. Les savans et le peuple raisonnerent beaucoup sur cet événement, qui ne leur paroissoit pas naturel, et qui avoit mis toute la Ville dans l'agitation. On ne doutoit pas que ce ne fût un présage qui eût rapport aux circonstances présentes ; mais on l'expliquoit différemment. Les uns prétendoient que cet épervier blanc figuroit l'ambitieux Andronic, qui lui ressembloit par ses cheveux blancs, et que les liens de cet oiseau, et son vol réiteré sur le Palais, signifioient les

emprisonnemens et les évasions du rebelle : ils ajoutoient qu'il seroit pris, et sévérement puni de sa témerité. Les autres expliquoient autrement une partie du présage, et disoient que le vol de l'oiseau étoit une marque qu'Andronic regneroit trois ans, après lesquels il seroit remis en prison. Quoique l'on sente toute l'extravagance de ces présages imaginaires, on ne peut se dispenser de les rapporter, pour faire connoître dans les différens siecles le génie des peuples, ce qui ne doit pas moins nous intéresser que les actions particulieres et publiques des Princes.

ALEXIS II. An de N. S. 1181.

CXIV. Il reçoit la visite du Patriarche.

Tout le monde passoit la mer pour saluer Andronic, le Patriarche Théodose ne s'y rendit que le dernier avec les principaux de son Clergé. Andronic alla au-devant de lui vêtu d'une longue robe violette d'étoffe d'Ibérie, et ayant sur la tête un bonnet noir en forme de piramide. Sans donner au Patriarche le tems de descendre de cheval, il se prosterna, baisa le dessous de son pied, le loua comme un Pontife zélé pour le bien de l'Etat, pour la conservation de l'Empereur, et pour la défense de la vérité : il lui donna d'autres éloges encore plus flatteurs. Plus ces louanges étoient prodiguées, plus elles devenoient suspectes à Théodose. Fixant sa vue sur Andronic, il fut frappé

contre le marbre du tombeau, répandant un torrent de larmes, et poussant de grands cris, comme un fils pénétré de la mort d'un pere qu'il auroit aimé avec une extrême tendresse. Ceux qui l'accompagnoient, furent vivement touchés de le voir pleurer avec attendrissement un Prince qui l'avoit tenu long tems en prison, et qui l'avoit relégué aux extrémités de l'Empire, ils donnoient de grands éloges à la bonté de son cœur, et à sa générosité. Ses parens et ses amis ayant voulu le tirer de ce triste lieu, il les pria de le laisser soulager sa douleur par l'effusion de ses larmes, et de lui permettre de s'entretenir encore quelques momens avec un Prince, dont la mémoire lui seroit éternellement chere. Il prononça en effet quelques paroles, mais si bas que personne ne put les entendre; et ceux qui le connoissoient, ne douterent pas que ce ne fussent des imprécations contre Manuel.

ALEXIS II. An de N. S. 1181.

Sa conduite fit voir que sa douleur n'étoit qu'hypocrisie. Résolu de monter sur le trône à quelque prix que ce put être, il s'abandonna ouvertement à la perfidie, à l'injustice et la cruauté, lorsqu'il crut qu'elles pouvoient servir son ambition. Pour séduire le jeune Alexis, il lui fit gouter les plaisirs de la chasse, le jeu, la bonne chere, la

CXVI. Sa perfidie, ses injustices, ses cruautés.

ALEXIS II. An de N. S. 1182.

volupté ; chaque jour il lui procuroit de nouveaux amusemens pour l'éloigner des affaires et lui dérober la connoissance de ce qui se passoit. Il eut soin de ne lui donner que des Officiers et des Gardes dont il étoit sûr, et qui empêchoient que personne ne l'entretînt en particulier. Tandis que le jeune Empereur se livroit à l'oisiveté et aux plaisirs, Andronic renversoit l'Etat par la proscription, par l'emprisonnement, et par la mort de ceux qui étant instruits des affaires pouvoient donner de bons conseils, et dont on connoissoit le zele et le désintéressement. Il leur substitua ses parens, ses amis, ses partisans, et souvent il ne les élevoit que pour leur malheur. Une parole, un regard, un geste suffisoit pour les perdre lorsqu'ils se croyoient à couvert des événemens. Les délateurs étoient bien reçus par Andronic, lors même qu'ils empoisonnoient les actions les plus innocentes, et l'on voyoit presqu'en un jour le même homme comblé d'honneurs et chargé d'outrages, nommé aux premieres places et condamné au supplice. Ceux que la distinction du rang paroissoit mettre à couvert de sa tyrannie n'échappoient pas à sa cruelle politique. Quand il n'osoit les faire arrêter publiquement, il les faisoit mourir secrettement par le poison qu'il savoit mettre en usage de.

toutes les manieres. C'est ainsi qu'il ôta la vie à la Princesse Marie Porphyrogenete, qui s'étoit hautement déclarée sa protectrice. Le César son mari tomba presqu'aussi-tôt dans une maladie de langueur, qui l'enleva quelque tems après ; et l'on étoit si certain de l'auteur de leur mort, que l'on nommoit l'Eunuque qui les avoit empoisonnés par l'ordre d'Andronic.

ALEXIS II. An de N. S. 1182.

CXVII. Il dépose le Patriarche Théodose.

Ne pouvant pas encore s'emparer de la couronne, il entreprit de faire épouser sa fille Iréne à l'Empereur. Comme elle étoit sa parente au troisieme degré, il proposa dans une assemblée du Clergé et des Sénateurs, la question si l'on devoit faire un mariage, qui n'étant point ou que très-peu contraire aux loix, pouvoit beaucoup contribuer à la réconciliation de l'Orient et de l'Occident, à la délivrance des prisonniers, et produire plusieurs autres avantages. La plupart, séduits par l'espérance ou par la crainte, décidérent conformément aux intentions d'Andronic, qui fit en conséquence célébrer les nôces avec beaucoup de magnificence. Le Patriarche Théodose, que ni les promesses ni les menaces n'avoient pu ébranler, s'y étoit opposé courageusement avec quelques Ecclésiastiques affermis par son exemple. Cette liberté jointe à la haine qu'Andronic lui por-

ALEXIS II. An de N. S. 1182.

toit depuis leur entrevue auprès de Calcédoine lui attira une cruelle persécution ; le Prélat crut devoir se retirer dans l'Isle de Térébinte, où il avoit fait bâtir un Monastere et préparer son tombeau. Andronic cherchant pour remplir le Siege Patriarchal un homme disposé à lui obéir en tout, jetta les yeux sur Basile Camatere, qui fut seul assez lâche pour lui promettre par écrit de faire tout ce qui lui plairoit, et d'être aveuglément soumis à toutes ses volontés.

CXVIII. Prison et outrages faits à l'Impératrice.

Un des principaux motifs de son ressentiment contre le Patriarche Théodose, étoit le refus qu'il avoit fait de porter l'Empereur à chasser l'Impératrice de Constantinople. Non content de l'avoir éloignée du Conseil avec toutes les personnes de la plus haute naissance, il vouloit qu'on la reléguât honteusement dans une Isle ; le Patriarche ne pouvoit consentir à une injustice aussi odieuse. Au défaut de crimes réels Andronic en supposa d'imaginaires à cette Princesse. Il la fit accuser d'avoir conspiré contre l'Empire, d'avoir excité Bela Roi de Hongrie son beau-frere à s'emparer de Branizove et de Bellegrade. Les Juges qu'on lui donna ne s'assemblerent que pour garder un reste de bienséance, et la condamner plus authentiquement. Ils

l'enfermerent dans une honteuse prison, où la faim et la soif qu'on lui fit endurer, méritoient à peine le nom de mauvais traitemens en comparaison des outrages qu'elle reçut des soldats qui la gardoient.

ALEXIS II. An de N. S. 1182.

CXIX. Sa mort violente.

Ils ne furent néanmoins pas capables d'assouvir la fureur d'Andronic; il fallut immoler cette Princesse infortunée. Il fit proposer en général au Conseil de l'Empereur, quelle peine méritoient ceux qui traitoient avec les Puissances ennemies pour leur livrer les Villes de l'Empire. Alexis répondit aussitôt qu'une telle personne étoit digne de mort, et toute l'assemblée, qu'on avoit eu le soin de prévenir, appuya cet avis. Andronic s'efforça de prouver par différentes calomnies que l'Impératrice étoit coupable de cette trahison; ses partisans y acquiescerent, et l'arrêt de mort fut dressé et signé par Alexis même son fils. Manuel fils aîné d'Andronic et George Sébaste son beau-frere furent nommés pour exécuter ce parricide; mais ils refuserent de se rendre coupables d'un si grand crime. Andronic fut outré de leur résistance, il s'écria au milieu du palais, qu'il étoit bien malheureux de n'avoir personne dans sa famille qui voulût l'aider à se défaire de ses ennemis; s'arrachant la barbe, jettant le feu par les yeux, et s'agitant

ALEXIS II. An de N. S. 1183.

avec une violence épouvantable, jusqu'à ce que Constantin Eteriarque et le même Eunuque qui avoit empoisonné Marie Porphyrogenete, s'offrissent d'aller étrangler l'Impératrice, et de jeter son corps dans la mer.

CXX. Andronic est proclamé Empereur.

Alexis demeuré le seul de la maison de Manuel, n'avoit ni assez d'esprit ni assez d'âge pour s'opposer aux entreprises d'Andronic. On commença par affoiblir son autorité en lui donnant un collégue, et peu de tems après on lui ôta la couronne et la vie. Les créatures d'Andronic parlerent par son ordre dans une assemblée, des troubles qui agitoient l'Empire, soit de la part du Sultan de Cogni, qui faisoit de grands progrès en Asie, soit de la part de quelques sujets rebelles, qui excitoient des séditions dans les principales villes de l'Empire, ils représenterent que le seul moyen d'arrêter ces désordres étoit de mettre Andronic sur le trône; que l'Empire trouveroit dans la sagesse et l'expérience de ce Prince des ressources qu'on ne devoit pas attendre de la jeunesse et l'incapacité d'Alexis. Ils menacerent même d'employer la force pour le couronner, si l'on refusoit d'y consentir. La crainte d'une guerre civile détermina aussi-tôt ceux qui composoient l'assemblée; ils firent la proclamation en ces termes : *A Alexis et*

Andronic Comnéne longues années. Sur le champ, les plus ardens de sa faction s'empresserent à lui témoigner leur joie ; les uns le porterent sur le trône ; les autres lui ôterent ses habits pour le revêtir des ornemens impériaux ; quelques-uns maltraiterent les Sénateurs qui marquoient encore de l'opposition. ALEXIS II. An de N. S. 1183.

Le jour suivant, on fit selon l'ancien usage le couronnement solemnel dans la grande Eglise, et dès-lors les partisans d'Andronic montrerent ouvertement quel étoit leur dessein. Sous prétexte qu'il ne convenoit pas de faire passer un jeune homme devant un vieillard d'un mérite rare et d'une sagesse consommée, ils changerent l'ordre de la proclamation, et nommerent Andronic le premier. Lorsque la cérémonie du couronnement fut achevée, et qu'il eut reçu la communion sous l'une des especes, il étendit les mains comme pour prendre la coupe, et protesta à haute voix qu'il n'acceptoit l'Empire que dans la vue de soulager Alexis et d'affermir son autorité. Imposture sacrilege prononcée dans le moment le plus redoutable, et qu'il ne put lui-même tenir long-tems cachée. CXXI. Sacrilege d'Andronic.

Après que les réjouissances publiques furent finies, il ne pensa plus qu'à CXXII. Il fait étrangler Alexis

ALEXIS II. An de N. S. 1183.

se défaire d'Alexis. Il assembla les ministres ordinaires de ses violences, et leur fit entendre en termes couverts ce qu'il souhaitoit d'eux. Tous comprenant quel étoit son dessein, s'écrierent aussi-tôt que c'étoit trop de deux têtes pour une couronne, et qu'un Prince tel que lui suffisoit à l'Empire. Ainsi fut prononcé l'arrêt de mort de l'Empereur Alexis, qui n'avoit pas encore quinze ans accomplis. La nuit suivante il fut étranglé après un regne de trois ans. Les meurtriers ayant porté son corps à Andronic, il le regarda avec mépris, et dit que le pere avoit été un faussaire, la mere une débauchée, et le fils un imbécille. On lui coupa la tête, qu'Andronic garda quelque tems, et qu'il fit ensuite jetter dans la mer avec le reste du corps.

ANDRONIC COMNÉNE, Empereur LXV.

ANDRON. COMNEN.

CXXIII. Des Evêques le dispensent du serment fait à Manuel.

Andronic parvenu au comble de grandeur où son ambition le portoit avec tant de fureur, suspendit pour quelque tems l'effet de sa cruauté; et ces jours furent appellés pour ce sujet les jours de l'Alcyon, par allusion à la fable de l'oiseau qui porte ce nom; personne n'ignore que les Poëtes disent que la mer est tranquille pendant que

ANDRON. COMNENE. An de N. S. 1183.

l'Alcyon fait son nid et couve ses petits ; mais on ne fut pas long-tems à s'appercevoir que le calme ne seroit pas de longue durée. Andronic commença par assembler les Evêques qui étoient à Constantinople, pour leur demander dispense du serment de fidélité qu'il avoit fait à Manuel et à son fils Alexis. Ces Prélats prévaricateurs rendirent aussi-tôt un Décret par lequel ils accorderent l'absolution à Andronic et à tous ceux qui avoient embrassé son parti. L'Empereur voulant paroître réconnoissant, leur accorda plusieurs graces particulieres, et entr'autres celle d'être assis autour du trône ; privilege frivole qui ne servit qu'à rendre leur prévarication plus éclatante, et qu'Andronic leur ôta bientôt après.

An de N. S. 1184.

CXXIV. Il entreprend le siege de Nicée.

L'Empereur étoit alors occupé à faire des préparatifs de guerre pour venger l'affront qu'il disoit avoir reçu des habitans de Nicée, quand ils refuserent de le reconnoître et de lui ouvrir leurs portes. Voyant qu'ils ne vouloient pas encore se soumettre même après son couronnement, il marcha en personne à la tête de ses troupes, résolu de leur faire sentir tout le poids de sa colere. Les assiégés se fiant sur leur courage et sur la force de leurs remparts, mépriserent son ressentiment, et l'ardeur avec laquelle il les attaquoit. Ils prirent tous

les armes pour se mettre à couvert, et repousser ses efforts; ils accablerent ses soldats de pierres et de traits, et firent une sortie durant la nuit, dans laquelle ils brûlerent ou rompirent les principales machines.

ANDRON. COMNENE. An de N. S. 1184.

CXXV. Sa cruauté envers la mere d'Isaac l'Ange.

Andronic outré de cette insulte donna ordre qu'on fît venir de Constantinople Enphrosyne, mere d'Isaac l'Ange qui fut depuis Empereur et qui commandoit dans la place sous Théodore Cantacuzene. Par un trait de cruauté inouie, il la fit attacher au haut du plus grand bélier dont il se servoit pour battre les murailles, et il voulut qu'on lui donnât de violentes secousses. Elle soutint ce supplice avec une constance admirable. Les assiégés indignés d'un traitement si barbare, lancerent mille traits sur les ennemis, et tirerent principalement sur ceux qui faisoient jouer le bélier, mais avec tant d'adresse qu'ils en tuerent un très-grand nombre sans blesser Euphrosyne. La nuit suivante, ils firent une seconde sortie, et l'enleverent pendant que l'armée d'Andronic ne songeoit qu'à sauver ses machines de guerres, auxquelles ils avoient mis le feu pour lui faire abandonner son camp.

CXXVI. Les assiégés se rendent.

Ils perdirent cette bravoure et tous ces avantages à la mort de Théodore Cantacuzene. Plein de courage, ce Gé-

néral ayant apperçu Andronic au pied des murailles, courut sur lui, la lance à la main, et fut renversé par son cheval qui s'abattit. Les Gardes de l'Empereur se jetterent sur Théodore et le mirent en pieces, Andronic envoya sa tête à Constantinople. Isaac l'Ange ayant refusé de prendre le commandement en sa place, découragea par ce refus les assiégés, et mit la division parmi eux. L'Evêque de cette ville profita de la disposition où il les vit, pour les exhorter à se rendre et à prévenir les maux dont ils étoient menacés; ses instances eurent le succès qu'il souhaitoit. Revêtu de ses ornemens pontificaux, et portant le S. Sacrement, il sortit de la Ville et se fit suivre par le Clergé et le peuple, sans excepter ni les femmes ni les enfans. Il employa tout ce qui peut appaiser la colere ou exciter la clémence; toute la députation se mit en posture de supplians, les mains, les pieds, et la tête nue, tenant des branches d'arbres et donnant des marques d'un sincere répentir.

ANDRON. COMNENE. An de N. S. 1184.

CXXVII. Dissimulation et cruauté de l'Empereur.

L'Empereur frappé de ce spectacle ne savoit s'il en devoit croire ses yeux, ou si ce n'étoit point un piege que les assiégés lui dressoient pour le surprendre. Assuré de leurs dispositions, il feignit de les recevoir avec bonté, et peu s'en fallut qu'il ne versât des lar-

ANDRON. COMNENE. An de N. S. 1184.

mes, qu'il savoit faire couler à propos quand il vouloit déguiser ses sentimens; mais quittant bientôt après ce caractere de dissimulation, il fit sentir les effets de sa colere aux principaux de la Ville. Il en exila quelques-uns, il en fit précipiter d'autres du haut des murailles, et fit prendre plusieurs Perses. Autant il avoit témoigné d'emportement contre ceux qu'il accusoit d'avoir allumé et entretenu le feu de la rébellion, autant il donna de marques d'amitié à Isaac l'Ange pour n'avoir pas voulu servir de chef aux révoltés.

CXXVIII. Siege de Pruse.

Vainqueur de Nicée, il marcha contre la Ville de Pruse qui avoit imité la conduite des habitans de cette premiere place, et qui ne se défendit pas avec moins de courage. Avant de commencer le siege, il fit jetter dans la Ville plusieurs lettres attachées à des traits, par lesquelles il exhortoit les habitans à se rendre, et leur promettoit une amnistie générale, pourvu qu'ils lui remissent entre les mains Théodore l'Ange, Lacane et Synesius. Ses offres furent rejettées, plutôt par un effet de la haine qu'on lui portoit, que par attachement pour ceux qu'il vouloit qu'on lui livrât.

CXXIX. Inhumanités d'Andronic.

Mais quel que fut le courage des assiégés, ils ne purent se défendre longtems à cause de la foiblesse de leurs mu-

ANDRON. COMNENE. An de N. S. 1184.

railles. Andronic ayant fait une bréche considerable par laquelle il entra dans la place. Après avoir fait massacrer les habitans qui s'étoient mis en état de défense, il abandonna leurs maisons au pillage, il fit égorger les troupeaux, et n'épargna ni les femmes ni les enfans; les principaux de la Ville furent réservés pour des supplices particuliers. Théodore l'Ange, jeune Officier capable de rendre de grands services à l'Etat, eut les yeux crevés, et fut conduit honteusement sur un âne au-delà des frontieres dans un pays désert, où il auroit été dévoré par les bêtes, si des Turcs touchés de sa misere ne lui eussent donné un asile. Synesius et Lacane furent pendus à des arbres avec quarante autres personnes de la premiere naissance. Il y en eut à qui il se contenta de faire couper les pieds, ou les mains, ou crever les yeux, d'autres à qui l'on ne coupa qu'un pied, ou une main, ou les doigts, et à qui l'on n'arracha qu'un œil. Il traita de la même maniere peu de jours après les habitans d'Ulubar, où il fit de plus crever les yeux à l'Evêque, pour n'avoir pas arrêté la sédition des citoyens.

CXXX. Les Siciliens lui déclarent la guerre.

Ses flatteurs le reçurent avec des acclamations extraordinaires à son retour à Constantinople; mais les premiers de l'Empire, dont plusieurs étoient ses

ANDRON. COMNENE. An de N. S. 1184.

parens, furent indignés de le voir déshonorer leur sang et la majesté du trône. Quelques-uns conspirerent pour lui ôter la vie; mais ils parlerent de leur dessein avec tant d'indiscrétion, qu'Andronic eut le tems de les sacrifier à sa sûreté. La haine d'Alexis, neveu de l'Empereur Manuel eut des suites plus funestes pour l'Etat. Rélegué en Scythie par Andronic, il se sauva du lieu de son exil, et excita le Roi de Sicile à prendre les armes contre l'Empire. Les préparatifs et le départ de la flotte furent conduits avec tant de secret et de promptitude que les Siciliens parurent devant Duras et l'emporterent d'assaut, avant que l'Empereur eût eu connoissance de leur projet.

CXXXI. Prise et sac de Thessalonique.

Encouragés par ce premier succès, ils firent le tour de la Gréce, et allerent aborder au port de Thessalonique. Ils assiégerent cette Ville par mer et par terre, ils y entrerent par la lâcheté du Gouverneur, et reçurent tout le pays d'alentour à composition. La prise de cette Ville fut suivie des malheurs les plus tragiques que Nicétas Choniate a pris soin de rapporter fort au long. Rien ne put toucher un vainqueur furieux; tout fut passé au fil de l'épée, les impiétés qui furent commises dans les Eglises, font croire que cette armée étoit composée en partie des Sarrasins

qui s'étoient autrefois établis dans la Sicile. Ces habitans firent éclater leur rage jusqu'au pied des Autels ; ils y égorgeoient les vaincus comme des victimes. Non contens d'enlever les vases sacrés et tout ce qu'il y avoit de plus précieux, ils emporterent les statues et le bois des autels pour servir à leurs usages domestiques ; ils profanerent le Sanctuaire par des indignités que la bienséance ne permet pas de dire ; ils danserent sur les autels et y chanterent des chansons infâmes.

ANDRON. COMNENE. An de N. S. 1184.

CXXXII. Etat déplorable des citoyens.

Le petit nombre de malheureux qui reparurent après que le Roi de Sicile eut fait cesser le pillage, fut réduit à regretter de n'avoir pas péri dans la chaleur du carnage. Dépouillés de tout, même de leurs habits, ils étoient contraints de mandier dans les rues aux portes de leurs maisons, où ils voyoient leurs biens en proie à de cruels vainqueurs. A peine pouvoient-ils en obtenir les plus légers secours ; quelquefois on leur faisoit souffrir de nouveaux tourmens, pour les obliger à dire où ils avoient caché leur argent.

CXXXIII. Eustathe leur Archevêque intercede pour eux.

Eustathe Archevêque de cette Ville, dont nous avons déjà parlé, fut leur unique ressource dans ce déplorable état. Aussi recommandable par sa piété, que par sa sagesse, son éloquence et sa vaste érudition, il aima mieux souffrir

ANDRON. COMNENE. An de N. 1185.

avec son troupeau, que d'imiter la conduite de ces lâches mercénaires, qui s'enfuyent aux premieres approches du danger. Traité avec autant de dureté que le plus vil des habitans, il leur servit de soutien et de modele dans leur affliction. Il alloit quelquefois solliciter le Roi de Sicile, ou les Commandans, et leur parloit avec tant de douceur, d'adresse et d'énergie, qu'il en obtenoit quelques secours.

CXXXIV. L'Empereur envoye une armée contre eux.

L'Empereur avoit tout sujet d'appréhender que des ennemis aussi féroces ne portassent plus loin leurs conquêtes. Il commença par mettre Constantinople en sûreté, soit en augmentant les troupes qu'il entretenoit ordinairement aux environs de la Ville, soit en réparant les fortifications de la Place. Il envoya ensuite une armée en Thessalie; et il recommanda aux Généraux sous des peines très-séveres, d'attaquer les Siciliens. Pour leur montrer à quoi ils devoient s'attendre s'ils manquoient de courage, et s'ils ne terminoient heureusement une guerre qui lui causoit tant d'inquiétudes, il fit plusieurs exécutions barbares avant leur départ, et leur fit entendre que leur sort ne seroit pas plus doux, s'ils ne revenoient pas vainqueurs.

CXXXV. Mauvaise conduite et timidité des Généraux.

Ils avoient lieu de se flatter de la victoire quand ils se mirent en marche.

Les Siciliens, après avoir ruiné Thessalonique, se partagerent en trois corps; le premier demeura dans la Ville, l'autre alla ravager les plaines de Serres, et le dernier tira vers Mosynople. Malgré cet avantage, les Généraux Romains frappés de la terreur qu'ils trouverent répandue de tous côtés depuis le sac de Thessalonique, n'oserent attaquer le peu de troupes qui y restoit. Jean fils de l'Empereur, qui commandoit en chef, fit naître différens prétextes pour différer. Pendant ce tems-là il ne s'occupoit que de la chasse et des plaisirs de la table. On se bornoit à envoyer des espions, pour examiner la contenance des Siciliens, peut-être dans la vue de les surprendre.

ANDRON. COMNENE. An de N. S. 1185.

Tandis qu'ils s'endormoient dans la mollesse, il apprit que tout étoit en confusion dans la Ville Impériale; et qu'Andronic se trouvoit à la veille de se voir ravir la Couronne et la vie. Isaac l'Ange, qu'il avoit comblé d'éloges à la reddition de Nicée, étoit un de ceux qui témoignoient le plus d'indignation contre les cruautés que l'Empereur exerçoit chaque jour sur les premieres personnes de l'Empire; sa douceur affectée faisoit assez connoître qu'il cherchoit à gagner l'amitié du peuple pour monter sur le trône. Andronic ne fut pas des derniers à s'en apperçevoir;

CXXXIV. Andronic consulte les magiciens.

ANDRON. COMNENE. An de N. S. 1185.

il découvrit même que plusieurs de ses sujets souhaitoient sa mort, comme une faveur du Ciel et comme la fin de leurs maux. Il consulta les devins pour savoir quel seroit celui qui le dépouilleroit de la pourpre. N'osant assister aux enchantemens magiques qui se feroient à ce sujet, de peur de révolter le peuple si on l'apprenoit, il chargea Etienne Agiochristophorite d'y être présent et de lui en rendre compte. Le Magicien se servit pour cet effet d'un bassin plein d'eau bourbeuse, dans laquelle il vit, ou il crut voir les deux premieres lettres du mot Isaac. Comme il y avoit plusieurs personnes distinguées qui portoient ce nom, on ne sut laquelle étoit désignée.

CXXXVII. Sédition au sujet d'Isaac l'Ange.

Etienne craignant de perdre sa place de premier Ministre soupçonna d'abord Isaac l'Ange, et contre l'avis de l'Empereur qui regardoit Isaac comme un lâche, il résolut de s'en assurer. Il se rendit donc à sa maison et lui commanda de le suivre. Les soldats qu'il avoit menés ayant voulu le prendre de force, il les écarta, courut sur Etienne, et lui fendit la tête d'un coup de sabre. Isaac se refugia aussi-tôt dans la grande Eglise, et monta sur l'endroit où ceux qui avoient commis un meurtre se mettoient ordinairement pour confesser leur crime, et en demander pardon à

ceux qui entroient ou qui sortoient. Le peuple s'y rendit en foule, et fit hautement des vœux pour l'élévation d'Isaac et pour la ruine d'Andronic. ANDRON. COMNENE. An de N. S. 1185.

Ce Prince étoit alors dans son palais de Méludion, sur le bord de la Propontide. Quand il sut ce qui s'étoit passé, et l'émotion arrivée à Constantinople, il en appréhenda les suites. Loin d'user de sa sévérité ordinaire, il se contenta d'écrire une lettre qui commençoit par ces mots : « La mort d'E- » tienne est un mal sans remede, ainsi » je n'en ferai aucune poursuite. » Il arriva peu de tems après ; mais sa lettre, ni sa présence, ni les discours de ses amis ne purent appaiser la colere du peuple, qui s'étoit déclaré unanimement en faveur d'Isaac. Ils coururent à l'Eglise de Sainte Sophie comme de concert ; la plûpart prirent les armes ; et ceux qui demeurerent spectateurs par crainte, furent accablés de railleries par les autres. Les plus animés allerent aux prisons, en briserent les portes, et tirerent malgré les Géoliers ceux qui y étoient détenus pour quelque sujet que ce put être. CXXXVIII. Le peuple prend les armes.

Ce fut par les voix confuses de cette multitude tumultueuse, qu'Isaac l'Ange fut proclamé Empereur. Un de ceux qui gardoient l'Eglise, étant monté avec une échelle au-dessus du grand CXXXIX. Il proclame Isaac Empereur.

ANDRON. COMNENE. An de N. S. 1185.

Autel, en détacha la couronne de Constantin, pour la lui mettre sur la tête. Isaac faisoit difficulté de l'accepter, non par indifférence, mais par la crainte de périr dans une entreprise aussi dangereuse. L'ardeur du peuple jointe à la haine que l'on portoit à Andronic, dissipa une partie de sa frayeur. Déjà on le menoit en triomphe, lorsqu'un des chevaux de l'Empereur s'échappa, avec un riche harnois, des mains de l'Ecuyer. Les séditieux l'arrêterent, et obligerent Isaac à le monter pour aller au Palais, où ils le proclamerent de nouveau Empereur.

LXI. Andronic se sauve.

Andronic voyant de ses feuêtres ce soulevement universel, commanda de lancer une grêle de traits sur les séditieux : il monta lui-même sur une des Tours, et tira long-tems sur les rébelles. Cet effort ayant été presque sans fruit, il résolut de haranguer le peuple, et de chercher à l'appaiser, en offrant de se démettre de l'Empire en faveur de Manuel son fils. On ne répondit à la proposition que par des invectives sanglantes contre lui et contre son fils. Quand il vit que la porte du Palais étoit déja enfoncée, il quitta ses brodequins de pourpre, jetta la croix qu'il portoit au col comme un préservatif d'accident funeste, et ayant repris son ancien bonnet pyramidal à la maniere

les barbares, il se sauva sur sa Galere avec Anne sa femme, fille du Roi de France, qui avoit été fiancée à Alexis, et fit voile vers les côtes des Tauroscytes, n'osant se refugier dans aucune Province de l'Empire.

ANDRON. COMNENE. An de N. S. 1185.

CXLI. Il est pris et le Palais pillé.

Sa fuite mit à la vérité Isaac en possession du Palais; mais il eut la douleur de voir que le peuple y étoit plus maître que lui. Tout y fut abandonné au pillage, comme dans une ville prise d'assaut. Chacun s'empara de ce qu'il voulut, et tout jusqu'à la Chapelle, fut pillé dans un instant.

CXLII. Cruauté du peuple sur lui.

Le peuple ayant appris l'évasion d'Andronic, voulut qu'on envoyât des Soldats pour le prendre, afin de venger sur sa personne toutes les cruautés qu'il avoit commises. Ils le joignirent auprès de Chelé, luttant contre une horrible tempête; et l'ayant chargé de chaînes; ils le ramenerent dans une Galére avec toute sa suite. Ils le présenterent au nouvel Empereur, et l'attacherent à un poteau dans la grande cour du Palais. Là il fut abandonné à toutes les fureurs d'une populace effrenée. On lui donna des coups de piéd et des coups de poings; on lui cassa les dents, on lui arracha les cheveux. Ensuite on lui coupa une main, et on le renvoya dans sa prison, sans lui rien donner pour sa nourriture.

ANDRON. COMNÈNE. An de N. S. 1185.

Quelques jours après, on l'en retira ; pour lui crever un œil et le promener ensuite dans les rues sur un chameau, la tête nue ; il étoit seulement couvert d'une mauvaise tunique. Comme tout le monde pouvoit l'insulter impunément, et que chacun croyoit avoir sujet de se plaindre ; il essuya tous les outrages dont le ressentiment d'une populace furieuse peut être capable. Une femme de mauvaise vie lui versa de l'eau bouillante sur la tête. Pleins de rage en le voyant souffrir toutes ces indignités avec tranquillité, ils l'arrêterent dans une Place publique, et le pendirent par les pieds. Ensuite ils lui arracherent sa tunique par lambeaux, et un des plus acharnés, s'avisa de le mutiler ; un autre lui enfonça son épée par la bouche jusqu'aux entrailles. Enfin deux Soldats Italiens le percerent de plusieurs coups.

CXLIII. Autres inhumanités.

CXLIV. Sa mort et ses qualités.

Quoique ce Prince ait déshonoré l'humanité par ses cruautés, nous sommes néanmoins obligés de reconnoître qu'il avoit de bonnes qualités ; il s'étoit orné l'esprit par d'excellentes études dès sa jeunesse, et il avoit acquis une éloquence, à laquelle il étoit difficile de se refuser, quand il avoit entrepris de persuader. Il étoit en état de parler sur le champ, et de mériter même l'approbation des connoisseurs. Il réprima

si séverement la rapacité des Grands et des Fermiers publics, que plusieurs Provinces se rétablirent, et se repeuplerent sous son regne. Les Impôts furent réduits; et l'on étoit sûr de ne pas se voir demander une seconde fois ce que l'on avoit déja payé; injustice assez ordinaire dans ces siecles de violence et d'oppression.

ANDRON. COMNENE. An de N. S. 1185.

CXLV. Traits de sa justice.

Le soin qu'il avoit de faire rendre la justice, prouve peut-être qu'il n'étoit inhumain qu'envers ceux dont il redoutoit l'ambition. La plûpart de ses Prédécesseurs avoient rendu les charges vénales, et occasionné par cette sordide avarice toutes sortes de concussions; Andronic se fit une loi de ne les donner qu'au mérite, et de punir rigoureusement ceux qui s'écartoient de leur devoir. Les Romains avoient coutume de s'approprier les effets des vaisseaux qui faisoient naufrage sur leurs côtes; l'Empereur abolit ce brigandage par une loi sévere, et il ordonna que les infracteurs seroient pendus au mât du Vaisseau, ou s'il étoit brisé, au plus grand arbre du voisinage; afin qu'on les vit de loin sur la mer, et que leur supplice intimidât ceux qui voudroient les imiter. Sa mort arriva vers la fin du mois de Septembre 1185.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1185.

CHAPITRE V.

Depuis la mort d'Andronic jusqu'au regne d'Alexis III.

(Espace de 10 ans.)

ISAAC L'ANGE, Empereur LXVI.

I. Beaux commencemens du régne d'Isaac l'Ange.

LE commencement du regne d'Isaac l'Ange fut glorieux; il ne manque à sa gloire que d'avoir répondu jusqu'à la fin aux espérances que l'on conçut de lui peu après qu'il fut monté sur le trône. Son premier soin fut de rappeller ceux qu'Andronic avoit envoyés en exil, et de rétablir dans leurs biens ceux qu'il en avoit dépouillés. Non content de leur rendre ce qui leur appartenoit, il leur fit de largesses particulieres de son propre bien.

II. Uranas défait les Siciliens.

Sa conduite anima les Grecs à continuer avec zele la Guerre commencée contre les Siciliens. Déjà ils tenoient toute la Thessalie; ils avoient réduit la Ville d'Amphipole; et ils se vantoient hautement d'entrer bientôt en vainqueurs dans Constantinople. Ignorant encore la destinée d'Andronic, ils profitoient du désordre qui regnoit parmi ses Troupes, et quoiqu'ils fussent divisés en trois ou quatre corps, ils ne se croyoient

croyoient pas moins en sûreté. Ils ne se rapprocherent en partie, que quand ils apprirent qu'Uranas marchoit contr'eux. Il attaqua d'abord ceux qui étoient aux environs de Mosynople ; il en tailla en pieces la plus grande partie, mit le feu aux portes de la Ville, et fit main-basse sur tous ceux qu'il y trouva. Ce Général encouragé par un succès auquel la foiblesse des armes de l'Empire ne lui permettoit presque pas de s'attendre, marcha contre ceux qui ravageoient les campagnes d'Amphipole, et les bords du Fleuve Strymon ; il les défit avec un égal succès, remplit les autres de frayeur, et les obligea à lui demander la paix.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1185.

III. Ruine entiere de leur armée.

Uranas écouta d'abord favorablement leurs propositions ; mais quand on sut dans l'armée que les Siciliens ne cherchoient qu'à dresser des piéges, les Soldats Impériaux en furent indignés. Leur Général ne put les arrêter, ils se jetterent tout-à-coup sur les Ennemis, les taillerent en pieces, et firent les autres prisonniers, ou les virent périr dans le Strymon, qu'ils croyoient pouvoir passer à la nage. Les Siciliens perdirent dans cette action, qui arriva le 7 de Novembre, tout le butin qu'ils avoient fait depuis leur entrée sur les terres de l'Empire.

Les prisonniers n'eurent pas un sort

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1185.

plus favorable que ceux qui avoient été tués dans le combat. Richard, beau-frere de Tancrede, et Commandant de la Flotte, le Comte Baudouin Général de l'armée sur terre, et Alexis Comnéne, auteur de la guerre, furent de ce nombre. Les Impériaux crévérent les yeux au dernier, sans attendre des ordres supérieurs, et le conduisirent avec les deux autres à Constantinople. L'Empereur voulant les éblouir par l'éclat de la Majesté Impériale, prit les plus riches habits de la couronne, tout brillant d'or, de perles et de pierreries, et les fit amener au pied de son trône. Tandis qu'ils étoient prosternés comme des esclaves, il leur reprocha durement le mépris qu'ils avoient fait de ses lettres, leur réponse insultante, et le conseil qu'ils avoient osé lui donner de remettre son sceptre entre les mains du Roi de Sicile, avant qu'on le lui arrachât de force. Baudouin, qui savoit dans l'occasion rabattre de sa fierté naturelle, appaisa Isaac par d'humbles excuses; il le supplia de pardonner le stile de ces lettres, aux sentimens que l'orgueil et la férocité de la Guerre inspirent contre les ennemis.

IV. Richard et Baudouin prisonniers.

V. Incursion des Sarrasins en Thrace.

Soit que l'Empereur se laissât fléchir, soit qu'il appréhendât la vengeance du Roi de Sicile, il ne leur fit aucun mal,

et il les renvoya dans leur prison, pour n'avoir pas à la fois plusieurs ennemis sur les bras. Le vieux Sultan de Cogni, âgé de plus de soixante-dix ans, fit alors une irruption en Thrace avec une excellente Cavalerie, ayant trouvé la Celbienne dégarnie de troupes, il se contenta de la ravager, d'y faire un butin immense, et d'emmener les troupeaux. L'heureux succès que les Sarrasins avoient eu dans cette incursion, fit craindre à l'Empereur qu'ils ne repassassent une seconde fois la mer. Il envoya donc des Ambassadeurs au Sultan, et obtint par la promesse d'un tribut annuel une suspension d'armes pour quelques années.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1185.

Les ennemis qui le menaçoient tant au-dedans qu'au-dehors, le déterminerent à chercher des appuis dans une Cour étrangere. Il demanda en mariage la fille du Roi de Hongrie, quoiqu'elle n'eût pas encore dix ans. Mais ne voulant pas que la dépense de ses nôces fût prise sur les revenus ordinaires de l'Empire, il imposa pour ce sujet une taxe particuliere sur les Provinces, où il excita par-là une guerre civile, qui lui coûta beaucoup, et qui lui fit répandre le sang de ses sujets. Les peuples de la Mysie, entre la Thessalie et la Thrace furent les premiers qui se révolterent à la sollicitation de Pierre et

An de N. S. 1186.

VI. Révolte des Mysiens ou Valaches.

d'Asan, deux freres également séditieux. Pour n'être pas accusé d'avoir excité des troubles sans sujet, ils se rendirent auprès de l'Empereur, et lui demanderent dans l'armée des emplois qu'ils savoient bien qu'on ne leur accorderoit pas. Ils se retirerent feignant d'être indignés du refus d'Isaac, et ils retournerent dans leur pays employer un autre artifice, pour exciter les peuples à la révolte. Ils assemblerent une troupe d'imposteurs, à qui ils ordonnerent de contrefaire les possédés; ils les mirent ensuite dans l'Eglise de saint Démétrius, et leur recommanderent de crier que Dieu ne les délivreroit que par la destruction des Romains.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1186.

VII. Ils sont vaincus, et feignent de demander la paix.

Le cri de ces fanatiques fit prendre les armes aux Mysiens, ou Valaches; car on commençoit déjà à leur donner ce nom-là. Non contens d'avoir secoué le joug, ils s'étendirent le long du mont Emus, et leurs conquêtes autoriserent Pierre à prendre sur son casque une petite couronne d'or, avec les brodequins de pourpre. L'Empereur se mit aussi-tôt en campagne pour arrêter leurs progrès; il les attaqua en Thrace, les poussa jusques sur les bords du Danube, et les força d'implorer sa clémence. Comme ils n'avoient paru se soumettre que pour céder au tems, ils

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1186.

n'attendirent que le départ d'Isaac, pour recommencer leurs hostilités avec plus de fureur qu'auparavant. Asan retourna en Mysie accompagné d'un renfort de Scythes, et forma le projet de réunir cette Province à la Bulgarie. L'Empereur fut informé des mesures que l'on prenoit pour exécuter ce dessein; comme il ne pouvoit y aller en personne, il donna le commandement des troupes à son oncle Jean Sébastocrator, qui fut déposé peu de tems après, soupçonné d'avoir voulu usurper la puissance souveraine. Jean Cantacuzene César fut choisi pour lui succéder, et fut rappellé à cause des suites funestes qu'eut sa négligence.

VIII. Révolte d'Uranas.

Uranas mis en sa place, étoit plus capable que tout autre de terminer heureusement cette guerre, si l'ambition n'avoit tourné ses pensées vers la révolte et ne lui eût inspiré le projet de monter sur le trône. Lorsqu'il se vit à la tête d'une armée nombreuse, il crut avoir trouvé l'occasion favorable de réussir dans son dessein. A force d'argent et de promesses, il persuada aux troupes de se déclarer en sa faveur contre Isaac; en même tems il prit les brodequins de pourpre, et se fit proclamer Empereur; puis au lieu de continuer sa marche, il retourna à Constantinople. Les caresses et les menaces

ISAAC L'ANGL. An de N. S. 1186.

qu'il fit à ceux qui en gardoient les portes ayant été inutiles, il résolut d'employer la force. Mais quoique la valeur, le grand nombre de ses troupes et son habileté lui eussent plusieurs fois donné l'avantage sur la garnison, il ne put entrer dans la ville. Loin de se rebuter, il entreprit de la prendre par famine.

IX. Foible conduite de l'Empereur.

L'Empereur effrayé du péril fit faire des processions, et éleva une statue de la Vierge sur les murailles, pour arrêter les assiégeans; il manda au Palais un grand nombre de Moines, qui faisoient des prieres jour et nuit pour la conversion d'Uranas. Le César Conrad, homme d'un rare mérite, qui s'étoit fait connoître par la prise de l'Archevêque de Mayence, Général de Frédéric, osa lui représenter qu'une telle conduite, quelque louable qu'elle fût à certains égards, ne suffisoit pas dans le danger où il se trouvoit. Isaac profita de ses avis; il leva environ dix-huit cens hommes dans la Ville, dont le plus grand nombre étoit de la noblesse, et il emprunta de l'argent de différentes Eglises, à qui il donna en gage des vases précieux, qu'il promit de retirer après la guerre. Il les redemanda en effet, mais il ne rendit pas les sommes qu'il avoit reçues.

Isaac, animé par le César, et par

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1186.

l'ardeur que ces nouvelles troupes faisoient paroître, se détermina à combatre les rébelles. Son armée sortit en bon ordre, et fondit sur eux avec une telle impétuosité, qu'ils ne soutinrent pas même le premier choc; on les poursuivit dans leur déroute et on les tailla en pieces, sans qu'ils osassent se défendre. Uranas ne pouvant les retenir, combattit en désesperé, et il alla chercher à mourir les armes à la main. Ayant apperçu Conrad qui combattoit sans casque et sans cuirasse, il courut sur lui avec fureur, et lui lança son dard; mais il ne lui fit qu'une légère blessure à l'épaule. Le César plus adroit lui enfonça sa lance dans la joue, le renversa de cheval, et lui coupa la tête. Isaac témoigna un plaisir barbare à la voir, il la frappa plusieurs fois du pied, et se divertit à la faire rouler dans une salle, où il avoit ordonné qu'on laissât entrer le peuple, pour être témoin du sort de son ennemi. Il eut même l'inhumanité de l'envoyer à la femme d'Uranas, que l'Empereur Manuel appelloit l'ornement de son sexe, et de lui faire demander si elle la connoissoit. » Dites à l'Empereur, répondit cette » courageuse femme, que je ne recon- » nois que trop la tête de mon mari, » quelque défigurée qu'elle puisse être, » et que le comble de mes malheurs

X. Défaite des révoltés, et mort d'Uranas.

» est de la voir en cet état. » Isaac se préparoit à sévir avec rigueur contre tous les complices de la rébellion, si les premieres personnes de l'Empire n'avoient appaisé son courroux, en lui représentant qu'une vengeance si cruelle indigneroit le peuple, et ne manqueroit pas d'avoir des suites funestes. Il consentit donc qu'on allât annoncer aux Rebelles fugitifs, qu'ils pouvoient revenir en sûreté.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1186.

XI. Vains efforts des Romains contre les Valaches.

Les mêmes offres ne produisirent rien sur ceux qui s'étoient laissés entraîner dans la révolte des Mysiens ou Valaches. Animés par le secours des Scythes qu'Asan avoit amenés, après avoir ravagé une grande partie de la Thrace, ils s'emparerent de plusieurs places fortes, et répandirent beaucoup de sang par-tout où ils passerent. L'Empereur marcha contr'eux à la tête de deux mille hommes, et les rencontra près de Beroé. A la maniere dont ils combattirent, il semble que ce corps d'armée n'étoit composé que de Scythes. D'abord ils lancèrent une grêle de traits, puis ils se servirent de la lance, incontinent après ils prirent la fuite; mais lorsque les Impériaux furent las de les poursuivre, les Scythes revinrent sur eux. Si dans le combat ils commençoient à avoir du dessous; ils feignoient encore de fuir pour se rallier ensuite, et

retourner à la charge avec plus d'ardeur. Après avoir employé plusieurs fois les mêmes ruses, ils mirent l'épée à la main, et firent un grand carnage des troupes qu'on leur avoit opposées. L'Empereur accourut alors avec le reste de son armée, et ayant effrayé les Barbares par le son des trompettes et le bruit des armes, il couvrit ses soldats dans leur retraite. Le reste de la campagne se passa en escarmouches, où la légereté des Scythes leur donnoit presque toujours l'avantage. L'hyver l'obligea de retourner à Constantinople.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1186.

Au printems suivant, il alla faire le siége de Lobizon, qui l'occupa inutilement pendant trois mois, après lesquels il se retira honteusement, et pensa à se fortifier contre une autre sorte de danger qu'il ne croyoit pas moins pressant. C'étoient les préparatifs de la troisieme Croisade, dont il est nécessaire de rapporter l'origine. Les grandes conquêtes de Saladin, Soudan d'Egypte, dont la puissance s'étendit presque tout-à-coup jusqu'au Tygre, et les divisions qui s'éleverent entre les Princes Chrétiens de la Terre-Sainte, occasionnerent une célebre Ambassade d'Héraclius, Patriarche de Jerusalem, et des deux Grands-Maîtres de l'Ordre des Templiers, et de celui des Hospita-

An de N. S. 1187.

XII. Origine de la troisieme Croisade.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1187.

liers, en Sicile, en France, et en Angleterre, pour demander un prompt secours contre les armes du Conquérant, qui avoit déja entamé la Palestine. Les Princes d'Occident brouillés entr'eux ou avec des Puissances étrangeres, s'excuserent d'accorder ce que l'on souhaitoit d'eux, et rendirent cette négociation inutile.

XIII. Perfidie de Raymond Comte de Tripoli.

Saladin profita de leurs divisions pour exécuter le dessein qu'il avoit formé, d'envahir la Syrie et la Palestine. Il sollicita secrétement Raimond, Comte de Tripoli, arriere-petit-fils du célebre Raimond, Comte de Toulouse, de joindre ses armes aux siennes contre Guy de Lusignan, Roi de Jérusalem, son ennemi déclaré, et lui promit de le mettre en sa place. Saladin ne lui faisoit des offres si avantageuses, que parce qu'il étoit bien assuré de le détruire lui-même, après qu'il auroit ruiné son rival. Raimond, n'écoutant que sa haine et son ambition, promit de seconder Saladin de tout son pouvoir, et même d'embrasser la Religion Mahométane, si cette entreprise réussissoit, afin d'agir toujours de concert avec lui. Il feignit ensuite de se réconcilier avec le Roi de Jérusalem.

Après ce Traité, Saladin entra dans la Galilée à la tête de deux cens mille hommes, il prit Tibériade au mois de

Juin de cette année 1187, défit l'armée des Chrétiens, emmena prisonnier le Roi de Jérusalem, et enleva la vraie Croix à l'Evêque de Ptolémaïs, qui la portoit à la tête des troupes. En quatorze jours de siége, il força les habitans de Jérusalem à capituler, et obligea tous les Latins d'en sortir avant le jour de son entrée, avec ce qu'ils pourroient emporter. Il profana les Lieux Saints, et soumit presque tout le reste de la Palestine.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1187.

XIV. Conquête de la Terre-Sainte par Saladin.

Le célebre Guillaume Archevêque de Tyr, partit aussi-tôt pour se rendre en Occident, et annoncer dans toutes les Cours, la conquête de Saladin. Il passa par l'Italie, où le Pape Grégoire VIII lui donna des lettres pour engager les Princes de l'Europe et le peuple à prendre les armes contre les Infidèles; ce Pontife le fit accompagner par son Légat, le Cardinal Henri, Evêque d'Albano. Le plus grand obstacle à cette entreprise, étoit la guerre qui commençoit à s'allumer entre le Roi de France, Philippe Auguste, et Henri II, Roi d'Angleterre, pour la restitution du Vexin que le dernier retenoit au préjudice des conventions faites entr'eux. L'Archevêque de Tyr arriva en France, lorsque ces deux Princes se disposoient à terminer leur différend par la voie des armes. Il les visita l'un et l'autre

XV. Guillaume de Tyr va demander du secours en Europe.

ISAAC. L'ANGE. An de N. S. 1187.

dans leur camp, et après leur avoir expliqué le sujet de son voyage, il les exhorta à ne pas répandre un sang qui pouvoit être utilement employé à la délivrance de la Terre-Sainte, il les conjura de suspendre leur querelle pour quelques années, dans l'espérance que le tems et leur union dans une guerre sainte, les réconcilieroient : enfin, il les détermina à une entrevue.

An de N. S. 1188.

Elle se fit entre Trye et Gisors, au mois de Janvier. L'Archevêque de Tyr fit dans l'assemblée une peinture si touchante de l'état déplorable où les Chrétiens d'Orient étoient réduits, que ces deux Princes réconciliés en un instant, se donnerent des marques d'une affection sincere, ils convinrent de tourner leurs armes contre les ennemis de la Religion. Les troupes qui les avoient accompagnés, pousserent de grands cris de joie pour rendre graces au Ciel d'une paix aussi heureuse, et pour demander qu'on leur donnât la Croix. Les deux Rois se présenterent les premiers pour la recevoir, ensuite les principaux Seigneurs de leurs Etats, et afin qu'il n'y eût point de confusion, il fut arrêté que les François prendroient une Croix rouge, que les Anglois en auroient une blanche, et que celle des Flamands seroit verte. On convint encore, que pour subvenir aux fraix de

XVI. La France et l'Angleterre consentent à la Croisade.

la guerre, ceux qui ne seroient pas de la Croisade, de quelque qualité qu'ils fussent, même les Ecclésiastiques, excepté les Chartreux, les Bernardins et les Religieux de Fontevraud, payeroient une fois le dixieme de leur revenu, et de la valeur de leurs meubles, sans néanmoins y comprendre les habits, les livres, les joyaux, et les vases sacrés. C'est ce qu'on nomma la dixme Saladine.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1188.

XVII. L'Allemagne la reçoit aussi.

Assurés de la France et de l'Angleterre, les Légats passerent en Allemagne, où leurs remontrances eurent un succès encore plus heureux et plus prompt. L'Empereur Frédéric Barberousse qui y régnoit depuis trente-six ans, les reçut à la Diette générale qu'il tenoit à Mayence pendant le Carême; il leur marqua un jour pour annoncer le sujet de leur Ambassade, et aussi-tôt qu'ils l'eurent déclaré, toute l'assemblée s'écria que la Nation Germanique ne vouloit montrer ni moins de zele, ni moins de religion que ceux qui avoient déja résolu la guerre sacrée. Ils presserent l'Empereur de hâter leur voyage.

XVIII. Frédéric fait alliance avec Isaac.

Frédéric indiqua la revue générale des troupes à Ratisbonne pour le mois d'Avril de l'année suivante 1189, et dans cet intervalle, il prit les précautions que la prudence prescrivoit, soit

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1188.

pour les préparatifs de la guerre, soit pour le cours et le succès de cette expédition. Henri Comte de Dietz alla vers Saladin, pour le sommer de rendre le bois de la Croix, et toute la Terre-Sainte qu'il avoit usurpée sur les Chrétiens, ou pour lui déclarer la guerre, s'il le refusoit. Godefroi Baron de Wisenbach fut député vers Dhliziastlan Sultan d'Icone, qui feignant d'être ami des Chrétiens, promit toutes sortes de bons offices à l'Empereur et aux siens, l'assurant qu'ils auroient un libre passage sur ses terres. D'autres Ambassadeurs allerent faire la même demande à l'Empereur Isaac l'Ange. Ce Prince envoya en Allemagne Jean Ducas Logothete du Drôme, qui fit un Traité avec Frédéric, par lequel il lui étoit permis de passer avec toute son armée sur les terres de l'Empire, à condition de ne faire aucun dommage; et Isaac s'engageoit à fournir les vivres et les fourrages nécessaires à un prix convenable. Il est certain que ce Traité fut fait avec sincérité de part et d'autre, et qu'Isaac fit porter des vivres et des fourrages sur la route des Allemands, ne voulant pas les avoir pour ennemis. Enfin l'Archevêque de Mayence obtint de Bela Roi de Hongrie tout ce que l'on en pouvoit souhaiter.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1189.

XIX. Perfidie d'Isaac.

Aprés avoir pris ces mesures, Frédéric partit de Ratisbonne vers la fin d'Avril avec une armée de cent cinquante mille hommes, auxquels il fit observer la plus sévere discipline. Le Roi de Hongrie alla le recevoir sur ses frontieres, et l'accompagna jusqu'à Belgrade, ayant grand soin de pourvoir aux besoins des Croisés. Ils furent à peine sortis de ses Etats pour entrer en Bulgarie, qu'il fallut employer la force pour s'ouvrir un passage au travers de ce Royaume. De nouvelles traverses les attendoient sur les confins de l'Empire d'Orient, Isaac voulant exécuter le Traité qu'il avoit fait avec eux, ordonna au Logothete et à Andronic Cantacuzene d'aller sur leur route prendre soin qu'on leur fournit tout ce qui étoit nécessaire, afin de rendre leur marche plus commode. Mais soit que ces deux Officiers eussent été séduits par Saladin, soit qu'ils crussent rendre un service à l'Empire en empêchant les Allemands d'y entrer, ils arrêterent les convois, firent resserrer les vivres, et forcerent les Croisés à s'en procurer souvent par la violence. Isaac informé de quelques hostilités qu'ils avoient commises, mais dont on lui cacha la cause, donna aussi tôt ordre à Manuel Camyse Protostrator, son oncle, et à Gui Alexis, Grand Domestique d'Occident d'aller

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1189.

leur fermer les passages. Tout ce qu'ils firent fut de couper de grands arbres qu'ils mirent en travers dans des chemins étroits. Mais les Allemands prirent d'autres routes, et allerent se rendre maître de Philippopolis, dont Nicetas Choniate, qui nous apprend ces particularités étoit Gouverneur.

XX. Remontrances de Frédéric.

Cependant Frédéric écrivit avec beaucoup de politesse au Protostrator, pour lui remontrer qu'inutilement les Grecs prétendoient lui fermer les passages; qu'il sauroit bien se les ouvrir par sa valeur; et qu'ils ne pourroient sans injustice et sans blesser l'intérêt de la religion, l'arrêter dans un voyage qui demandoit une extrême diligence; qu'il n'avoit jamais eu dessein de rien entreprendre contre les Grecs, et que de sa part il étoit prêt d'exécuter son traité avec Isaac. Le Protostrator ne sachant ce qu'il devoit répondre à une lettre que l'esprit de paix avoit dictée, l'envoya à l'Empereur, croyant qu'elle le feroit changer de résolution.

XXI. Crédulité d'Isaac.

Mais Isaac soupçonneux et facile à prendre toutes sortes d'impressions, s'étoit déja laissé persuader par des esprits timides que Frédéric n'avoit jamais eu la pensée d'aller en Palestine; que son véritable dessein étoit de s'emparer de Constantinople, de la mettre au pillage, et d'y causer de grands

maux, dont à la vérité il seroit ensuite puni sévérement par la justice divine. Il ajoutoit d'autant plus de foi à ces discours, qu'ils venoient d'un certain Moine de Venise nommé Dosithée qui lui avoit prédit autrefois qu'il parviendroit à l'Empire. Sur cette idée, il fit murer la porte de Xilocerce par laquelle le Moine disoit que Frédéric devoit entrer. Ce fut encore par le même conseil qu'il retint prisonnier l'Evêque de Munster, le Comte Robert de Nassau et le Comte Valram, que Frédéric lui avoit envoyés pour lui faire de nouvelles remontrances sur l'infraction du Traité.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1189.

XXII. Ses troupes sont défaites

Le Protostrator qui avait ordre de faire aux Allemands tout le mal qu'il pourroit, distribua ses troupes aux environs de leur camp, près de Philippopolis, arrêtant ceux que l'on envoyoit chercher des vivres. Frédéric envoya contre lui cinquante mille hommes de ses meilleures troupes qui taillerent en piéces la plus grande partie du corps d'armée qu'ils rencontrerent, mirent le reste en fuite, et remplirent le Protostrator d'une si grande frayeur, qu'il n'osa plus reparoître.

XXIII. Il renouvelle l'alliance.

Isaac ne voulut pas croire ce que les nouvelles publiques, et les lettres qu'il avoit reçues, lui apprenoient touchant la défaite de ses troupes. Il fallut que

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1189.

les principaux Officiers qui s'étoient sauvés, allassent lui faire une rélation plus ample de ce qui s'étoit passé, et de ce qu'ils avoient vû. Ils ajouterent que le bruit commun parmi les Allemands, étoit, qu'il n'avoit rompu la paix avec eux, que parce qu'il avoit fait une alliance secrette avec les Sarrasins, et que pour la confirmer, il avoit observé la cérémonie sacrilége, qui étoit en usage parmi eux, de se piquer une veine de l'estomac, et de se donner l'un à l'autre de leur sang à boire. Le Prince honteux des bruits qui couroient à sa honte, craignant d'ailleurs les efforts d'une armée aussi redoutable, relâcha les Ambassadeurs Allemands, et en fit partir en son nom pour renouveller le premier Traité avec Frédéric.

XXIV. Générosité de Frédéric.

Ce Prince profita de cette occasion pour lui faire sentir la faute qu'il avoit commise en maltraitant un Prélat distingué et deux de ses parens, revêtus d'un titre respectable. Il affecta de recevoir ses Députés avec des honneurs inouis. Il les fit asseoir en sa présence eux et leurs domestiques, quoique ceux-ci ne voulussent le faire qu'après qu'il le leur eut ordonné expressément. Son dessein étoit en cela de se mocquer des Grecs, qui ne savoient estimer ni la vertu ni la naissance. Forcé par la di-

sette des vivres de partager ses troupes, il alla à Andrinople, et laissa son fils et ses Ambassadeurs à Philippopolis, leur disant par plaisanterie de se dédommager de la fatigue qu'ils avoient eue de demeurer si long-tems debout en présence de l'Empereur de Constantinople.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1190.

XXV. Nouveau Traité et départ des Allemands.

Depuis le renouvellement de l'alliance, il auroit pu faire passer ses troupes en Asie s'il l'avoit voulu; mais comme on étoit alors au mois de Novembre, il ne jugea pas à propos d'entrer dans un pays inconnu pour y passer l'hyver. Au printems, lorsque l'armée fût prête à partir, les deux Empereurs renouvellerent encore le Traité de paix. Les principaux Seigneurs Allemands jurerent dans la grande Eglise, que leurs Troupes suivroient les grands chemins sans s'écarter, et sans entrer dans les vignes ni dans les terres. Cinq cens des premiers de l'Empire promirent aussi par serment que l'Empereur observeroit exactement le traité, et qu'il fourniroit aux Allemands des vivres et des guides. Quelques Juges du Voile (Tribunal particulier de Constantinople) qui avoient été destinés pour servir d'ôtages, s'absenterent jusqu'à ce que les Croisés fussent partis. Isaac irrité contr'eux fut contraint d'envoyer des Notaires en leur place, et donna leurs

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1190.

charges, leurs maisons, leurs terres à d'autres. Il les leur restitua néanmoins, quand il sut que la frayeur avoit eu plus de part à leur retraite que la désobéissance. Pour têmoigner à Frédéric qu'il agissoit avec sincérité, il lui envoya quatre cens piéces d'argent avec de riches étoffes; Frédéric lui donna des marques de sa reconnoissance et de sa générosité par de riches présens.

XXVI. *Ils sont insultés par les Turcs.*

La marche des Croisés fut tranquille et heureuse jusqu'à leur arrivée sur la frontiere des Turcs, Souverains d'Icone. Depuis peu de tems Chliziastlan, qui y avoit régné jusqu'à l'âge d'environ quatre-vingt ans, en avoit été chassé par ses deux fils, et étoit réduit à une condition misérable. Ceux-ci aussi infideles aux étrangers, qu'ils avoient été dénaturés envers leur pere, mépriserent le serment, par lequel toute la nation s'étoit engagée non-seulement à donner passage aux Croisés, mais encore à les secourir. Il les attendirent dans des défilés de montagnes aux environs du Fleuve Méandre, les chargerent avec fureur, et en tuerent un très-grand nombre. Ces attaques réitérées diminuerent considérablement l'armée de Frédéric. Le seul Frédéric demeura ferme et inébranlable au milieu de ces pertes, malgré les rigueurs d'une cruelle famine qui obligeoit les Croisés

à manger les chevaux et les mulets, parmi des perfides qui feignoient d'être touchés de ses malheurs, quoiqu'ils en fussent les auteurs ou les complices. Car il y a des Ecrivains Latins, qui assurent que l'Empereur Isaac entretenoit, par le moyen de quelques-uns de ses ôtages, des intelligences avec les Turcs, et ceux-ci avec Saladin. Cependant Nicétas, qui ne flatte point Isaac, quoiqu'il en eût reçu de grands bienfaits, ne dit rien de cette trahison qu'il auroit dû plutôt connoître que des étrangers, lui qui étoit à la Cour de Constantinople.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1190.

XXVII. Ils assiégent Icone.

Malgré ces obstacles, Frédéric remporta plusieurs avantages sur les Turcs, et les poursuivit jusqu'à Icone, résolu d'y périr ou de prendre la Ville. Plein d'une ardeur héroïque, et méprisant deux cens mille hommes que le Sultan avoit sur pied, il rejetta les propositions de paix qu'il lui fit, et il attaqua la place avec confiance. Comme on ne pouvoit la prendre que par le côté de l'Occident, où il y avoit de grands jardins, il donna une partie de ses troupes à son fils le Duc de Suabe, avec ordre de fondre sur les Turcs qu'on y avoit postés, tandis que lui-même resteroit avec le gros de l'armée en rase campagne. Le jeune Prince fit des prodiges de valeur. Il chargea les

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1190.

Turcs avec tant de furie, que du premier assaut leur Sultan saisi de frayeur tourna honteusement le dos, et entraîna par son exemple tous les siens dans sa fuite. Le Duc les poursuivit sans relâche, et se jetta avec eux dans la Ville. Les Croisés firent main-basse sur tout ce qui se rencontra dans les places et dans les rues, sans distinction d'âge ni de sexe, pour obliger les habitans et les Soldats à se retirer promptement dans leurs maisons, et à mettre bas les armes. Le Sultan plus effrayé que les autres ne pensa qu'à chercher un asile où il pût être en sureté; il se jetta avec ses Gardes et les principaux de sa Cour dans le Château, qui tenoit lieu de citadelle.

XXVIII. Elle est prise d'assaut.

Cependant l'Empereur Frédéric étoit aux mains avec la grande armée des ennemis composée de deux cens mille hommes. Déjà les cris et la multitude des Barbares avoient répandu la terreur parmi les Croisés. Ils ne pensoient qu'à faire un sacrifice de leur vie, quand Frédéric s'écria qu'il ne falloit pas désespérer de la victoire, ni attendre la mort, et que le moyen de vaincre étoit d'attaquer fiérement l'ennemi. Ensuite poussant son cheval contre les Turcs, il frappe et renverse tout ce qui se présente devant lui. Il inspire son ardeur à ses Soldats; ils enfoncent les esca-

drons des Barbares ; portent par-tout l'épouvante et la mort ; les mettent en déroute et les poursuivent jusques dans les montagnes, après leur avoir tué plus de dix mille hommes.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1160.

XXIX. Frédéric accorde la paix au Sultan.

Frédéric n'avoit pas encore rassemblé ses Troupes, lorsqu'il apprit l'heureux succès de ceux qui avoient attaqué la Place. Il défendit à ses Soldats de poursuivre plus long-tems les fuyards, et il les mena dans la Ville, où il fut reçu en triomphe par son fils. Il abandonna la Place au pillage. On y trouva d'immenses richesses, et des provisions en abondance. L'Empereur enleva du Palais du Sultan plus de cent mille marcs tant d'or, que d'argent, que Saladin avoit envoyés à Icone pour la dot de sa fille. Le lendemain il fit chanter une Messe solennelle en actions de graces d'une si mémorable victoire ; Le Sultan n'espérant pas de pouvoir se sauver, lui demanda humblement la paix aux conditions qu'il lui plairoit. Frédéric qui n'avoit d'autre dessein que de s'avancer promptement vers la Syrie, se contenta de lui reprocher publiquement sa perfidie, et lui accorda la paix, à condition que le Sultan fourniroit des vivres aux Croisés tant qu'ils seroient sur ses terres, et qu'il leur donneroit vingt ôtages des principaux de sa Cour.

ISAAC. L'ANGE. An de N. S. 1190.

Les fréquentes hostilités des Turcs l'autoriserent à les garder, même après qu'il eut passé leurs frontieres. En entrant dans la Cilicie, le Roi d'Arménie et les premiers de la nation allerent le recevoir, lui rendirent de grands honneurs, et s'offrirent à le servir dans l'exécution de ses desseins. Mais le ciel ne voulut pas lui donner la satisfaction de les voir accomplis. Après quelques jours de marche, ce Prince arriva sur les bords du Cydnus le dix de Juin; Fleuve funeste où il trouva la mort par la même cause qui mit autrefois Alexandre le Grand dans un si grand danger de sa vie. Il s'y baigna après le dîner au milieu des grandes chaleurs, et la fraîcheur de ces eaux, qui coulent presque toujours entre des montagnes, le saisit si vivement qu'il en mourut. D'autres Historiens disent qu'il se noya en traversant ce Fleuve à cheval. Son fils le Duc de Suaube fut unanimement proclamé Empereur sous le nom de Frédéric II; mais il ne survécut pas longtems à son pere. Environ deux mois après, ayant été attaqué d'une maladie contagieuse, qui s'étoit mise dans l'Armée, au siége de Ptolémaïs, il en mourut en peu de tems.

XXX. Sa mort, et celle de son fils.

On étoit encore dans la consternation, et les Chrétiens d'Orient commencoient à désespérer de la prise de Ptolémaïs

Ptolémaïs assiégée depuis près de trois ans, lorsqu'on vit arriver la flotte des Croisés d'Occident. Quelque sincere qu'eût paru la réconciliation de Philippe Auguste et de Henri II, la Guerre néanmoins recommença peu après entre ces deux Princes, et elle ne cessa que par la mort de Henri. Richard surnommé Cœur de lion, lui ayant succédé se prépara de concert avec le Roi de France à l'exécution de la Croisade. Philippe s'embarqua à Gênes, et Richard à Marseille ; l'un et l'autre avoient une Flotte très-considérable. Ils relâcherent en Sicile, où il s'éleva entr'eux de vives contestations pour des différends qui ne sont pas de notre sujet, et qui penserent renverser tout le projet de la Guerre sainte. Elles s'appaiserent néanmoins par un Eclaircissement entre les deux Rois.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1190.

XXXI. Arrivée des François et des Anglois en Sicile.

Philippe partit le premier au mois de Mars pour se rendre en Palestine, et arriva heureusement en vingt-deux jours de navigation devant Ptolémaïs, où il fut reçu avec de grands transports de joie. Richard ne mit à la voile que dix-huit jours après, et fut battu d'une tempête, qui jetta quelques-uns de ses vaisseaux sur les côtes de Chypre. Isaac Comnéne, qui avoit usurpé cette isle sur l'Empereur de Constantinople, ne voulut pas permettre à la femme et à

An de N. S. 1191.

XXXII. Richard prend l'isle de Chypre.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1191.

la sœur de Richard d'entrer dans un de ses Ports ; il les fit repousser en pleine mer pour les voir couler à fond ou se briser contre les écueils. Richard résolut d'en tirer vengeance. C'est pourquoi dès qu'il put rassembler ses Vaisseaux dispersés, il alla attaquer Isaac, dont il tailla les Troupes en pieces, et il ne lui accorda la paix, qu'à des conditions dures et humiliantes. Isaac en eut honte peu de jours après, et fit dire au Roi qu'il ne pouvoit se soumettre à un Traité si ignominieux. Richard reprit les armes, le vainquit une seconde fois, le chargea de chaînes, et se fit reconnoître Roi de Chypre.

XXXIII. Les Croisés prennent Ptolémaïs sur Saladin.

Après cette conquête, à laquelle il ne s'attendoit pas, il se rendit à Ptolémaïs avec toute sa Flotte. Le tems qu'on avoit donné à Saladin de réparer les pertes qu'il avoit faites pendant un long Siége, le mit en état de résister encore long-tems aux efforts des Croisés. Mais ayant été forcé d'aller en Mésopotamie, où les fils de Noradin reprenoient tout ce qu'il avoit enlevé à leur pere, ses Généraux ne défendirent plus la Ville avec la même habileté ; et ils se rendirent à des conditions avantageuses aux Croisés.

XXXIV. Retour des deux Rois en Occident.

C'est à la conquête de cette Place que Philippe borna son expédition d'Orient. Attaqué d'une maladie fâ-

cheuse qui lui avoient fait tomber les ongles et les cheveux, et sentant que sa présence étoit nécessaire dans ses Etats, il revint en France avec treize Galeres. Richard continua encore la Guerre pendant un an, et prit plusieurs Villes, qu'il rendit enfin à Saladin, après avoir conclu avec lui une treve de trois ans, trois mois, trois semaines et trois jours, durant laquelle les Chrétiens auroient la liberté d'entrer, mais en petit nombre, à Jérusalem, pour y satisfaire leur piété. Le Roi retourna ensuite en Angleterre. C'est ainsi que se termina cette grande Croisade, où l'effort de toutes les forces d'Allemagne, de France et d'Angleterre aboutit à prendre une seule Place, avec la perte d'une multitude infinie de Chrétiens.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1187.

XXXV. Imposture du faux Alexis.

Le retour de ces Princes en Europe, et la mort des deux Frédéric calmerent les inquiétudes, que leur expédition avoit données à l'Empereur Isaac l'Ange, sans néanmoins le rendre plus tranquille sur son trône. La facilité avec laquelle il y étoit monté, sa négligence, sa mollesse, sa cruauté firent concevoir à plusieurs personnes le dessein de le dépouiller de la pourpre. Un certain Alexis, natif de Constantinople, fut un des premiers à tenter ce projet par une fourberie qui n'étoit pas nou-

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1191.

velle. Il imagina de se faire passer pour fils de l'Empereur Manuel, qui avoit porté le même nom, il lui ressembloit beaucoup de visage, ses cheveux étoient blonds comme ceux du Prince, et il bégayoit comme lui. A la faveur de cette ressemblance, étant passé en Asie, il en imposa dans plusieurs Villes aux environs du Méandre, et alla représenter au Sultan de Cogni, qu'ayant été ami de l'Empereur Manuel, il ne pouvoit se dispenser de venger les injustices que l'on faisoit à son fils seul héritier légitime de la couronne. Le Sultan s'informa de l'Ambassadeur de Constantinople, qui résidoit à sa Cour, s'il étoit vrai que ce jeune homme fût le fils de Manuel. L'Ambassadeur répondit qu'il étoit public, qu'Alexis fils unique de Manuel s'étoit noyé avant la mort de son pere, et que celui qui en prenoit le nom étoit un imposteur. Malgré ce témoignage, le Sultan lui donna des lettres nommées *Mansour* chez les Turcs, par lesquelles il lui permettoit de lever des Troupes partout où il voudroit, sans néanmoins s'engager de le défendre.

XXXVI. Ses progrès, et sa mort.

En peu de tems le faux Alexis se vit à la tête de huit mille hommes. Il prit plusieurs Villes à composition; il en emporta d'autres par force, et répandit au loin la terreur par les ravages et

les violences qui exerça par-tout où il trouvoit de la résistance. Alexis frere de l'Empereur, qui monta depuis sur le trône, soit qu'il le craignit, soit qu'il eût déjà ses desseins formés, ne jugea pas à propos d'en venir aux mains avec lui; il se contenta de retenir dans l'obéissance ceux qui ne s'en étoient pas encore écartés. Un Prêtre d'Asie, indigné contre ce rebelle qui pilloit les Eglises sans aucun égard pour la sainteté du lieu, se crut destiné à terminer cette Guerre civile. Il attendit le faux Alexis au sortir d'un grand repas, où il avoit pris du vin avec excès, se saisit de son épée et la lui plongea dans le cœur.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1191.

A peine cette révolte étoit éteinte qu'il s'éleva des conjurations, dont les auteurs furent découverts et punis avec leurs complices. L'Empereur étoit d'autant plus intéressé à éloigner la Guerre civile, qu'il avoit au-dehors des ennemis dangereux à combattre. La Guerre des Mysiens ou Valaches étoit plutôt assoupie que terminée. Ces peuples ayant acquis de nouvelles forces par leur alliance avec les Scythes et les Comanes, se jetterent sur les terres de l'Empire, et y firent de grands ravages. Isaac résolut d'aller en personne s'opposer à leurs incursions. Les ayant joint au Mont Emus, il les trouva si bien disposés à le recevoir et leurs Vil-

An de N. S. 1192.

XXXXII. Funeste expédition d'Isaac contre les Valaches

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1192.

les si bien fortifiées qu'il n'osa risquer de les combattre. Cette campagne lui fut néanmoins très-funeste : au lieu de s'en retourner par où il étoit venu, il se jetta dans des défilés étroits entre des montagnes, où couloit un torrent. Les ennemis le devancerent, et l'attendirent au passage. Paroissant tout à coup sur la pointe des rochers, ils accablerent ses Soldats d'une grêle de pierres et de traits ; lui même qui étoit au centre avec le bagage n'échappa que par un bonheur extrême.

XXXXIII. Il veut persuadé qu'il a remporté la victoire.

Il s'arrêta quelque tems à Beroë pour dissiper le bruit de sa mort qui s'étoit répandu, et lorsqu'il fut arrivé à Constantinople, il fit publier par les Officiers qui l'accompagnerent, qu'il avoit remporté la victoire. Il lui arriva, dit Nicetas, la même chose qu'à Hannon. Cet orgueilleux Carthaginois ambitionnant les honneurs divins, avoit fait élever des oiseaux auxquels on avoit appris à dire, *Hannon est Dieu*, dans l'espérance que le peuple en seroit persuadé dès qu'il entendroit ces oiseaux. Mais quand ils furent échappés, ils oublierent ce qu'on leur avoit appris. Quelques soins qu'eût pris Isaac pour engager ses Officiers à dire qu'il avoit défait les Valaches, il n'y en eut point qui ne publiât par-tout la crainte qu'il avoit témoignée à leur approche, et

ce qui lui étoit arrivé dans les défilés du Mont Emus.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1192.

Ce fut ainsi que son avidité pour une fausse gloire le couvrit de confusion. La douleur, qui éclatoit par toutes sortes de marques extérieures, ne put demeurer long-tems cachée à ses yeux. Il s'apperçut que loin d'être regardé en vainqueur, il étoit méprisé même par le peuple. Alors il changea de langage. Il annonça qu'il se remettroit l'année suivante en campagne, et qu'il ne reviendroit qu'après avoir mérité les honneurs du triomphe. S'appliquant les paroles d'un Prophête, il promit que les collines sauteroient d'impatience de le revoir, que les arbres des forêts lui applaudiroient avec leurs branches, que les cyprès croîtroient en la place des moindres arbres, et qu'on verroit le myrte où auroient été les buissons. A l'entendre il devoit établir une Monarchie universelle, ramasser les richesses de toutes les nations, délivrer la Palestine, exterminer les Sarrasins, acquérir la gloire du Liban, devenir le vainqueur du monde entier. Les Chefs qui commanderoient sous lui devoient avoir une puissance invincible, ils consumeroient les nations, et s'égaleroient à leurs Princes et à leurs Monarques.

XXXIX. Traits de son ostentation.

Ces imaginations extravagantes et

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1192.

ridicules lui étoient inspirées par certains imposteurs, maîtres de son esprit. Ils lui avoient persuadé que sous son regne, tous les peuples qui avoient autrefois composé le grand Empire des Romains, viendroient d'eux-mêmes se soumettre à son obéissance, sans qu'il prit la peine d'aller les réduire.

XL. Il ajoute foi aux Devins.

XLI. Courses des Valaches.

Tandis qu'il se repaissoit de ces chimeres, suggérées par les Devins fort communs en ce siecle, il apprit que les Valaches enflés de leurs victoires, et armés des boucliers, des arcs et des casques qu'ils avoient pris aux Romains, ne voyoient plus rien qui pût arrêter leurs progrès. Ils ne se contentoient plus de faire le dégat dans la campagne, ni de brûler les villages; ils attaquoient les plus fortes villes; ils pillerent Anchiale, réduisirent Varne, ruinerent une partie de l'ancienne Sardique, alors nommée Triaditze, chasserent les habitans de Stampion, et emmenerent de Nise un grand nombre de prisonniers.

An de N. S. 1193. et suiv.

Isaac, animé par les prédictions dont on se flâtoit, ne négligea rien pour réprimer ces incursions. Il envoya ses Officiers Généraux avec des Troupes nombreuses, qui reprirent une partie des Villes, dont les Valaches s'étoient rendu les maîtres, et en réparerent les

XLIII. Isaac les reprime.

fortifications. Il partit lui-même vers le milieu de Septembre avec un grand cortége de femmes qu'il traînoit à sa suite ; et moins par sa valeur que par celle de ses Généraux, il repoussa les Valaches et les Scythes leurs alliés, et il attaqua le Supan des Serviens, dont les courses continuelles désoloient la frontiere. On en vint à une bataille, où la victoire fut toute entiere de son côté, et il retourna à Constantinople triompher de ces succès.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1185.

Les pertes et la honte des vaincus, loin de leur abattre le courage, ne servirent qu'à les animer à la vengeance. Ils tomberent inopinément sur deux de ses Généraux, et les taillerent en pieces avec la plus grande partie de leurs Troupes. Isaac avoit donné le Gouvernement de Philippopolis à Constantin son cousin germain, auparavant Amiral de la Flotte, qui les ayant défait autant de fois qu'il les attaqua, leur inspira plus de terreur que tous ceux qui les avoient combattus jusqu'alors. Ce jeune guerrier, enflé de ses succès résolut de se faire Empereur. Il en prit la robe et les brodequins, et se fit rendre les hommages dûs à la dignité Impériale. Ensuite il en donna avis à plusieurs personnes de ses amis et de ses parens. Lorsqu'il croyoit sa fortune solidement établie, il en fut

XLIII. Ils l'insultent au dernier point.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1193. et suiv.

dépouillé par ceux mêmes dont il la tenoit. Indignés de la cruauté avec laquelle il punissoit ceux qui n'exécutoient pas assez promptement ses ordres, ils l'arrêterent, et le conduisirent chargé de chaînes à Isaac, qui lui fit crêver les yeux. Sa mort fut une occasion de réjouissances parmi les Valaches. Ils publierent que l'Empereur n'avoit pu leur rendre un plus grand service que de les délivrer de celui qu'ils craignoient uniquement; que pour lui, bien loin de l'appréhender, ils souhaitoient de le voir long-tems sur le trône, parce que sa vie leur étoit un gage assuré de la victoire.

An de N. S. 1195.

XLIV. On lui annonce ses malheurs.

Vivement offensé de ces insultes, Isaac se détermina à reprendre les armes. Il emprunta des Troupes du Roi de Hongrie son beau pere, et ayant fait venir toutes les légions d'Orient, il se mit en campagne au mois de Mars, avec quinze cens livres d'or, et plus de six mille livres d'argent, pour fournir aux fraix de la guerre. Mais il ne s'attendoit pas au sort funeste qui le menaçoit. Il consulta à Redeste dans le cours de sa marche un certain Basilace, espece d'Enthousiaste, qui vivoit d'une maniere fort extraordinaire, et qui se mêloit de prédire l'avenir, par des gestes équivoques, que des femmes expliquoient. Aprés avoir fait plusieurs

contorsions, il créva avec une baguette les yeux d'une image de l'Empereur qu'il avoit dans sa chambre, et déchira le bonnet qu'elle avoit sur la tête. Isaac regarda cet avertissement comme le trait d'un insensé. Cependant soit que Basilace eût voulu marquer que l'Empereur auroit les yeux crévés, parce que les Princes d'Orient étoient alors exposés à ce supplice, soit que le ciel permit que ce présage fut vrai, pour punir Isaac de la confiance qu'il avoit pour les imposteurs, l'événement répondit à la prédiction.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1197.

XLV. Alexis son frere est proclamé Empereur.

Plusieurs Seigneurs qui composoient sa Cour, ne se croyant pas récompensés selon leur rang et leur mérite, se flâtoient qu'un changement auxquels ils auroient part, leur procureroit les premieres dignités de l'Empire. Ils profiterent du séjour qu'Isaac fit à Ipsale, où il attendoit le reste de son armée, et prirent le tems que ce Prince étoit à la chasse, pour conduire au Palais Alexis son frere, dont ils connoissoient l'ambition : l'ayant fait asseoir sur le trône, ils lui mirent une couronne sur la tête et le proclamerent Empereur. Cette démarche faite et soutenue par les principaux Officiers de l'armée, entraîna d'abord toute l'armée.

XLVI. Sa lâcheté et sa mort.

Jamais Isaac ne montra plus à découvert sa foiblesse que dans cette oc-

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1195.

casion. Avant que de savoir si le mal étoit sans remede, il s'abandonna tout à coup au découragement. Il se contenta de faire un signe de croix, de prier Dieu qu'il le délivrât du danger auquel il étoit exposé, et de baiser plusieurs fois une petite image de la Vierge qu'il portoit toujours sur lui. Ayant apperçu quelques momens après des gens qui couroient à lui pour l'enlever, il prit la fuite, et se réfugia à Stagire alors nommée Macra. Un homme qui le rencontra, ayant compris à la frayeur dont il le vit frappé, qu'il fuyoit un rival déjà en possession du trône, l'arrêta, et le remit entre les mains de ceux qui le poursuivoient. Aussi tôt ils lui crêverent les yeux, et le traînerent successivement en différentes prisons, où ils ne lui donnoient que très peu de pain et de vin; ils abrégerent ainsi le cours de sa vie, après un regne de neuf ans et sept mois, avant qu'il eut atteint la quarantieme année de son âge.

XLVII. Sa vie voluptueuse.

Ce prince montra autant de lâcheté lorsqu'il se vit chassé du trône, qu'il en avoit fait paroître quand les habitans de Constantinople lui donnerent la place d'Andronic. Il falloit dans les plus grands dangers de l'Etat, et dans ceux qui ne regardoient que sa personne, lui faire violence pour l'arracher à

l'indolence où l'amour de la volupté le tenoit enséveli. Livré à la mollesse et aux plaisirs de la table, il étoit sans cesse environné d'un nombreux cortége de courtisannes, qui le rendoient ridicule même aux yeux de ses boufons. Il imitoit en tout les manieres de ces femmes débauchées, et il les copioit dans ses habits, dans ses discours, dans ses équipages, dans ses sentimens; il n'eut pas honte de s'en faire accompagner quand il marcha contre les Valaches et les Scythes. Aussi les victoires qu'il remporta sur eux et sur les Servieus, ne furent-elles attribuées qu'à l'habileté de ses Généraux.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1195. II

XLVIII. Il se décharge du soin des affaires.

Ce Prince lâche et efféminé se déchargea entiérement du soin de l'Etat sur Théodore Castamonite son oncle maternel, qui le gouvernoit comme un esclave, ou comme un enfant qui ne s'informe de rien, et à qui les années n'ont pu donner ni expérience, ni discernement. Il se voyoit tranquillement ravir sa gloire et son autorité, il y contribua lui-même en accordant à Théodore un manteau et des livrées de pourpre, et lui permettant (ce qui n'appartenoit qu'aux seuls Empereurs) d'expédier des lettres en cire rouge avec des cordons de même couleur, quoiqu'il fût Ecclésiastique. Après la mort de ce Ministre absolu, Isaac donna sa

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1195.

confiance et la même autorité à un jeune homme qui apprenoit encore à écrire.

XLIX. Impiété et dissipation.

Telle fut la source des abus scandaleux et des injustices qui régnoient à la Cour et dans tout l'Empire. Isaac eut l'impiété de profaner les vases de l'Eglise, en les faisant servir sur sa table. Il ne craignoit pas de boire dans des coupes d'or, qui avoient été consacrées à Dieu, ou suspendues sur le tombeau des Empereurs. Il lavoit ses mains avant le repas dans les bassins dont se servoient les Ministres de l'autel dans la célébration du saint Sacrifice. Il dépouilloit les croix et les livres sacrés des pierres précieuses dont ils étoient ornés, pour en faire des colliers et des brasselets, et y substituoit des pierreries de plus bas prix. Isaac s'emportoit avec fureur contre ceux qui osoient lui représenter qu'une telle conduite étoit indigne d'un Prince Chrétien. Il leur disoit qu'ils ignoroient l'etendue de son pouvoir, et que tout étoit permis à un Empereur. Il n'employoit pas de meilleures raisons pour justifier la grandeur des impôts, la rigueur avec laquelle il les exigeoit, et la vénalité des charges; il s'en excusoit sur ce qu'il bâtissoit des Hôpitaux, qu'il distribuoit de grandes aumônes, et qu'il ne lui restoit rien à la fin de l'année; comme si quelques

bonnes œuvres l'eussent autorisé à faire de grands maux.

ISAAC L'ANGE. An de N. S. 1195.

Le devoir qu'on s'est imposé dans cet ouvrage, de faire connoître à la fin de chaque regne, ou de chaque siecle, les principaux auteurs qui se sont rendus célebres, nous oblige à parler des plus illustres qui ont écrit depuis onze cent jusqu'au regne d'Alexis III, Successeur d'Isaac l'Ange.

L. Ecrivains de ce siecle.

Parmi les Grecs Euthymius Zigabene, Moine de Constantinople, s'acquit une grande réputation par son rare mérite et par l'étude qu'il avoit faite de la Théologie. L'Empereur Alexis I, dont le zele n'embrassoit pas moins la Religion que le Gouvernement de l'Etat, le mit à la tête de plusieurs Théologiens habiles pour réfuter les Messaliens ou Bogomiles, dont nous avons parlé. Cette nouvelle secte étoit d'autant plus dangereuse, que son auteur, nommé Pierre, s'étoit acquis une grande réputation de sainteté, qu'il avoit promis qu'il ressusciteroit trois jours après sa mort, et qu'il renouvelloit toutes les abominations des Manichéens et des autres fanatiques des premiers siecles de l'Eglise. Euthymius Zigabene fit, pour combattre les erreurs de ces insensés, un recueil d'un grand nombre de passages des Peres, qu'il nomma Panoplie des dogmes de la foi ortho-

Euthymius Zigabene.

doxe. Il donna ensuite un second écrit divisé en quatorze anathêmes contre les mêmes hérétiques, où l'on trouve plusieurs points nécessaires à l'histoire Ecclésiastique de ce siecle, que l'on chercheroit inutilement ailleurs.

Nicephore Brienne. L'Histoire de Nicéphore Brienne nous a été d'un trop grand secours pour n'en pas témoigner toute la reconnoissance qu'il mérite. Elle comprend les regnes de Constantin Ducas, de Romain Diogéne, de Michel Ducas, et de Nicéphore Botoniate depuis 1057, jusqu'en 1081. L'Auteur est d'autant plus digne d'éloge qu'il est rare de trouver des Ecrivains d'un rang aussi distingué. Nicéphore tenoit à la famille Impériale. Alexis Comnéne lui donna sa fille en mariage, il créa pour lui le titre de Panhypersébaste; ensuite il le nomma César, et s'en servit utilement dans les Guerres qu'il eut contre les François de la premiere Croisade. Il fut chargé de tout le poids des affaires durant une grande maladie qu'eut l'Empereur, et peu s'en fallut qu'après sa mort il ne lui succédât. Cependant malgré ces occupations importantes et presque continuelles, il trouvoit encore le tems de s'appliquer aux lettres et d'unir les talens de l'Ecrivain à la politique du Ministre, et à l'habileté et au courage du grand Capitaine;

comme l'avoient fait plusieurs Romains illustres dans le tems de la République.

Anne Comnéne, sa femme, mérite une place distinguée entre les Ecrivains de ce siecle. Cette Princesse, dont on ne peut trop louer les talens, eut dès sa plus tendre jeunesse une forte passion pour l'Histoire. A l'étude des anciens auteurs Grecs, elle joignoit de fréquentes conversations avec les savans de Constantinople, et elle eut la gloire de les effacer tous par un ouvrage digne des plus grands hommes, je veux dire la Vie de l'Empereur Alexis Comnéne son pere, qu'elle divisa en quinze livres, et qui est un des plus riches ornemens de la Byzantine. Anne Comnéne, remplie de la lecture d'Homere et de l'Histoire de l'ancienne Grece, en cite fréquemment les plus beaux endroits, et presque toujours avec une justesse qui marque sa délicatesse et son discernement. On voit par-tout des traits hardis, des figures brillantes, un jugement sain, une imagination vive, un cœur extrêmement sensible, un talent particulier pour peindre les hommes au naturel. Je ne sais si l'on trouveroit dans un autre auteur, de quelque siecle et de quelque réputation des portraits aussi bien tracés. Il est vrai qu'elle est tombée dans l'incon-

Anne Comnéne.

vénient de ceux qui en écrivant l'Histoire de leur siecle, entrent dans des détails qui n'intéressent point la postérité. On trouve dans cet ouvrage des particularités, dont l'explication paroissoit inutile de son tems où elles étoient connues de tout le monde. Telles sont plusieurs singularités ou curiosités de la Ville et du Palais de Constantinople, et les changemens des noms de Provinces, de Villes, de Fleuves, et la cause de ces changemens; source d'obscurités dans l'Histoire pour les siecles suivans. Il faut cependant avouer que son Histoire n'est pas exempte de défauts. On y remarque une certaine affectation de briller, et de mettre les anciens en parallele avec les modernes dont elle décrit les actions, un défaut d'attention à marquer la datte des événemens; enfin, beaucoup de partialité en faveur de son pere, qu'elle représente comme un Prince sans défauts, et toujours éclairé et conduit par la prudence.

Zonaras. Zonaras, beaucoup plus connu, n'a pas les mêmes beautés de stile; mais l'étendue de son Histoire la rend plus précieuse. La premiere partie renferme un abrégé de ce qui est arrivé au peuple Juif depuis la création jusqu'à la ruine de Jérusalem sous Titus et Vespasien; la seconde et la troisieme ne

regardent que l'Histoire Romaine, et finissent à la mort d'Alexis I. L'auteur, natif de Constantinople, avoit été d'abord Brungaire, ou Amiral, ensuite secrétaire d'Etat; mais frappé par la mort de sa femme et de ses enfans, il embrassa la vie Monastique, et composa dans sa solitude, outre son Histoire, plusieurs Traités de Morale.

Nicétas Coniate.

Comme Nicétas Coniate a commencé son Histoire où Zonaras l'avoit finie, il convient de joindre l'un à l'autre, quoique Nicétas ne soit mort que dans les premieres années du siecle suivant. Cet Auteur est d'autant plus estimable qu'il n'écrit, pour ainsi dire, que ce qu'il a vû, et que des événémens auxquels il a eu beaucoup de part, sans aucune marque de partialité. Son mérite l'avança bien-tôt à la Cour sous les Empereurs Alexis II et Isaac l'Ange. Il fut successivement Gouverneur de Province, Secrétaire d'Etat, Sénateur, Grand Logothete, Inspecteur et Juge du voile, enfin Grand-Maître du Palais. Le goût et le stile de son ouvrage sont aussi purs que le siecle où il vivoit pouvoit le permettre. Il a comme Anne Comnéne, le défaut d'y mêler souvent des traits d'Homere et de l'Histoire ancienne, de faire trop de comparaisons de l'une avec l'autre, quelquefois même de rapporter des oracles

du Paganisme, et un moment après un passage de l'Ecriture. Il fait de fréquentes réflexions à l'occasion de chaque événement extraordinaire. On ne voit pas que les Ecrivains qui passent pour des modeles en ce genre, ayent jugé convenable d'interrompre le fil de l'Histoire pour donner des leçons au lecteur; ils lui ont supposé assez de discernement et de sagesse pour appliquer aux mœurs ce qui est capable de les former. Le devoir de l'Historien est de rapporter et de bien lier les faits, et celui du lecteur est de réfléchir.

Eustache de Thessalonique.

Il paroît, par les ouvrages de Nicephore, d'Anne Comnéne et de Nicetas, que les Grecs avoient repris dans ce siecle l'étude de l'antiquité. Le célebre Eustache, Archevêque de Thessalonique, en est une preuve encore plus certaine. Les savans regardent comme un chef-d'œuvre d'érudition, de discernement et de critique, les savans Commentaires qu'il nous a donnés sur Homere; il explique avec succès la force et l'énergie de chaque mot; l'on trouve dans son ouvrage d'excellentes Dissertations Historiques et Philosophiques.

Ecrivains Latins.

Il parut aussi un nombre d'Ecrivains dans le même siecle chez les Latins, en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Comme ils sont très-

connus, et qu'ils ne regardent point l'Histoire que nous écrivons, il suffira de les nommer. Ce sont des Ecrivains Ecclésiastiques, S. Anselme, Sigebert, Ives de Chartres, Hildebert, l'abbé Rupert, Hugues et Richard de S. Victor, Gratien, S. Bernard, Pierre le Vénérable, Pierre Lombard Evêque de Paris, Pierre de Blois : il y en a encore plusieurs autres dont nous nous dispenserons de parler.

HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE DOUXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis le regne d'Alexis III sous qui Constantinople fut prise par les François et les Vénitiens, jusqu'à l'élection de Baudouin I, Empereur François.

(Espace de 9 ans.)

ALEXIS III. Empereur LXVIII.

ALEXIS III. An de N. S. 1195.

LES fréquentes révolutions qui arrivoient à Constantinople étoient funestes non-seulement au Prince à qui l'on ravissoit la couronne, mais encore au peuple qui étoit toujours la victime d'un nouveau Tyran, plus injuste que

I. Maux que les usurpations causent aux Romains

son Prédécesseur. En effet que pouvoit-on attendre d'un maître ambitieux, qui ne s'étoit ouvert un chemin au trône que par l'injustice, la violence, la perfidie, la cruauté ? L'usurpation d'Alexis fut d'autant plus odieuse et plus funeste, qu'il détrônoit son propre frere, et que par sa mauvaise conduite il suscita de nouveaux ennemis à l'Empire. Ce furent les François et les Vénitiens, qui s'emparerent sous son regne de Constantinople.

ALEXIS III. An de N. S. 1195.

II. Prodigalité d'Alexis.

Pour effacer de l'esprit de ses sujets la honte et le crime de son usurpation, Alexis se montra moins généreux que prodigue envers ceux qui l'avoient proclamé Empereur. Il distribua sans discernement et sans mesure, les sommes immenses qu'Isaac avoit amassées pour fournir aux fraix de la Guerre contre les Valaches. Quand ce trésor fut épuisé, il donna les revenus de l'Empire et les terres de son domaine. Il accorda à des hommes sans mérite les premieres charges de l'Etat ; il fallut pour cela dépouiller ceux qui n'y étoient parvenus que par de longs services, ou leur associer des Collégues, qui n'étoient capables que de les déshonorer. Sa maxime étoit de ne rien refuser de ce qu'on lui demandoit, dans l'espérance de gagner tout le monde. Ce fut pour s'attirer l'amitié du peuple

ALEXIS III. An de N. S. 1195.

qu'il licencia la plus grande partie des Troupes, sans se mettre en peine du progrès que faisoient les Scythes et les Valaches.

III. Sa proclamation.

Se croyant par-là solidement affermi sur le trône et chéri de ses sujets, il s'approcha de Constantinople, où Euphrosyne sa femme lui préparoit une entrée magnifique. Mais les sentimens du peuple ne répondirent pas aux préparatifs de cette pompe. A peine y eut-il quelques Sénateurs et un petit nombre de citoyens, qui donnerent des marques de joie. Une troupe d'artisans osa même proclamer Empereur un certain Mathématicien, nommé Contostéphane, dans le tems qu'Euphrosyne prenoit possession du grand Palais. Cette émotion n'eut aucune suite. Alexis alla le lendemain à l'Eglise de Sainte Sophie, où il fut sacré par un simple Prêtre, qu'on avoit gagné par argent et par des promesses. Quelques autres monterent dans la tribune, et le proclamerent suivant les cérémonies accoûtumées.

IV. Mauvais présage.

L'usage où l'on étoit alors de tirer des présages de tout ce qui arrivoit, fit augurer presqu'aussi-tôt, que son regne ne seroit pas heureux. Lorsque le cheval qui lui étoit destiné pour le ramener au Palais l'apperçut; il se cabra tout à coup, et fut sur le point d'échapper

d'échapper au Protostrator, ou premier Ecuyer. Alexis ayant saisi un moment favorable pour le monter, fut bientôt renversé par terre et eut même sa couronne brisée.

ALEXIS III. An de N. S. 1195.

V. Il abandonne le Gouvernement à l'Impératrice.

On crut voir dans la maniere dont l'Empereur se comporta, l'accomplissement de ce que ce présage avoit annoncé. Content d'être monté sur le trône, il ne pensa qu'à se livrer aux plaisirs, il s'abandonna à la molesse, il affecta de ne porter que des habits éclatans d'or et de pierreries, et il se reposa entiérement du soin des affaires sur l'Impératrice.

VI. Caractere odieux de cette Princesse.

La puissance souveraine ne pouvoit tomber en de plus indignes mains. Euphrosyne avoit à la vérité un courage mâle, une grande facilité de s'exprimer avec politesse, de l'esprit et de la pénétration. Mais elle avoit des mœurs infâmes; elle faisoit gloire de sa honte, et ne se mettoit point en peine de cacher ses dissolutions au public, qui n'ignoroit pas le nombre de ceux qui la déshonoroient par un commerce criminel. Son orgueil étoit insupportable; elle faisoit porter sa chaise par les parens d'Alexis; et lorsqu'il donnoit audience aux Ambassadeurs, elle avoit à côté de lui un trône aussi élevé que le sien, où elle paroissoit toute couverte de diamans et de pierreries. Elle

ALEXIS III. An de N. S. 1195.

voulut avoir un Palais séparé de celui de l'Empereur, ce qui n'étoit jamais arrivé à aucune Impératrice; et comme elle disposoit de tout, sa Cour fut la plus nombreuse.

VII. Alexis prend le surnom de Comnène.

Cependant les ordres s'expédioient au nom d'Alexis, quoique souvent il n'y eût aucune part, et qu'ils fussent quelquefois contraires à ses volontés. Ce Prince qui n'étoit qu'un vain phantôme sur le trône, prétendit néanmoins participer à la gloire d'un nom qu'Alexis premier avoit illustré. Il quitta pour cela le surnom d'Ange que son frere avoit aussi porté et prit le nom de Comnène.

VIII. Il s'éleve un faux Alexis.

Il n'y avoit pas encore trois mois qu'il étoit Empereur, lorsqu'on apprit qu'un nommé Cicilien se faisoit passer pour Alexis fils de l'Empereur Manuel, et qu'il s'étoit retiré à Ancyre. Le Sultan de cette Ville l'avoit reçu favorablement, à dessein d'inquiéter l'Empereur, et de lui vendre chérement son amitié, quoiqu'il n'ignorât pas que le véritable fils de Manuel avoit été étranglé par les ordres d'Andronic. Comme cet imposteur couroit et pilloit les Villages et les Bourgs de Paphlagonie et de Galatie, l'Empereur envoya contre lui Œnopolite, Paracémomene ou Garde du sceau. Mais cet Eunuque remplissant mal ses devoirs,

Alexis résolut d'y aller en personne, et de se fortifier par l'alliance des Turcs. Les Barbares profiterent de l'embarras où il se trouvoit, pour l'obliger à leur donner cinq cens livres pesant d'argent monoyé, une fois payées, et de leur faire un tribut annuel de trois cens livres d'argent et de quatre cens vestes de soie. Lorsque l'Empereur eut joint le faux Alexis, il eut le chagrin de voir les peuples balancer entre lui et son rival. Ne pouvant les gagner par la douceur et par les remontrances, il attaqua à force ouverte les places dont l'imposteur s'étoit emparé; il brûla les principales, et laissa à Manuel Cantacuzéne le soin de réduire les autres. L'orgueil et la cruauté du faux Alexis contribuerent plus à terminer cette Guerre, que toutes les forces de l'Empire; il fut égorgé dans le Fort de Zongre par ses Soldats, mécontens de la rigueur avec laquelle il les traitoit.

ALEXIS III. An de N. S. 1195.

IX. Courses des Valaches, et fin de leur révolte.

Dans le même tems, les Valaches déterminés à s'étendre, profiterent du passage des Troupes en Orient. Ils entrerent dans la Bulgarie, défirent une Légion Romaine, prirent Alexis Aspiete prisonnier, s'emparerent de plusieurs places fortes, ravagerent les environs de Serres, et retournerent dans leur pays chargés d'un butin immense. L'Empereur se répentit alors d'avoir licentié

ALEXIS III. An de N. S. 1195.

les Troupes, qu'Isaac avoit levées pour les combattre, ou pour les contenir. Ne pouvant en obtenir la paix qu'à des conditions dures et honteuses, il envoya Isaac Sébastocrator son gendre avec une petite Armée, pour mettre les frontieres à couvert. Quelques-uns des principaux de la nation avertirent Asan leur chef de ne pas marcher contre les Romains avec tant d'assurance, depuis qu'ils avoient un Empereur plus habile dans la Guerre que son frere. Asan répondit qu'il ne craignoit point ce Prince; qu'il n'avoit jamais entendu parler d'aucune action remarquable d'Alexis, et que quand il en apprendroit, il commenceroit à le redouter. Plein de cette confiance il alla peu de jours après attaquer les Troupes du Sébastocrator, il les tailla en pieces, et fit leur chef prisonnier. Le Ciel délivra presqu'aussi-tôt les Romains d'un Ennemi si redoutable. Il fut tué par un Valache de ses amis; et son frere Pierre, second auteur de la révolte, périt de la même maniere: leur mort fit rentrer la nation dans l'obéissance.

X. Siege et prise de Diadibre par les Turcs.

L'idée qu'Asan avoit eue d'Alexis, lui étoit commune avec plusieurs autres Princes ennemis de l'Empire; par-tout on connoissoit sa timidité; sa molesse, sa vie voluptueuse. Le Sultan d'Ancy-

re n'avoit voulu lui faire acheter la paix si chérement que parce qu'il étoit certain d'obtenir tôt ou tard ce qu'il demanderoit. A peine le faux Alexis fut-il mort, que le Prince Turc s'avança à la tête d'une Armée nombreuse contre la Ville de Diadibre. Les fortifications de la Place, et la haine que les habitans portoient à sa nation firent durer le Siege pendant quatre mois, malgré l'ardeur des assiégeans et la force de leurs machines. Sachant que l'Empereur envoyoit enfin des Troupes au secours des assiégés, il alla au-devant d'elles, et les ayant surprises, il en passa la plus grande partie au fil de l'épée, et fit conduire le reste dans son camp. Deux des Officiers Généraux qui conduisoient ce corps d'Armée, furent du nombre des prisonniers. Le Sultan conçut que la vue de ces captifs abattroit le courage des assiégés. Il les fit traîner le lendemain autour des murailles, les mains liées derriere le dos, pour faire connoître aux Romains qu'ils n'avoient plus de secours à attendre, et il leur déclara qu'il étoit résolu de rester sous leurs murailles jusqu'à ce qu'il les eût soumis.

ALEXIS III. An de N. S. 1196.

XI. Alexis achete la paix.

Les habitans effrayés de ce spectacle, pressés par la faim et sans cesse exposés aux coups des pierres qu'on lançoit dans la Ville, promirent de se rendre

ALEXIS III. An de N. S. 1196.

à condition qu'ils auroient la liberté de sortir avec leurs femmes, leurs enfans et ce qu'ils pourroient emporter ; car le vainqueur ne vouloit pas leur permettre de demeurer dans la Place, même en lui payant un tribut. Leur crainte se communiqua bientôt à l'Empereur. Appréhendant que ce succès ne portât les Barbares à faire de nouvelles entreprises, il aima mieux acheter la paix que d'avoir à soutenir une longue Guerre, qui auroit troublé son repos et ses plaisirs. Il l'obtint aux conditions qu'il avoit refusées l'année précédente.

XII. Prétentions et menaces de Henri VI.

Cette lâche conduite excita les Ennemis de l'Empire à profiter de la foiblesse d'Alexis. Henri VI, Empereur d'Allemagne, que ses mœurs dures firent nommer *le Sévere* ou *le Cruel*, n'étoit pas satisfait d'avoir soumis une partie de l'Italie et la Sicile entiere ; son ambition lui montroit l'Empire de Constantinople comme une conquête digne de sa valeur. Il prit pour prétexte, qu'ayant vaincu le Roi de Sicile, les Villes que ce Prince avoit possedées depuis Duras jusqu'à Thessalonique, devoient lui appartenir. Déjà il avoit envoyé des Ambassadeurs à Isaac l'Ange pour les réclamer, disant qu'on n'en avoit chassé les Siciliens que par surprise, renouvellant d'anciennes

plaintes contre la conduite que les Empereurs de Constantinople avoient tenue envers son pere Fréderic Barberousse. Il y eut à ce sujet plusieurs Ambassades de part et d'autre.

ALEXIS III. An de N. S. 1196.

XIII. Faste ridicule d'Alexis.

Mais depuis le honteux Traité d'Alexis avec le Sultan d'Ancyre, Henri se montra plus fier dans ses prétentions. Ses Ambassadeurs s'étendirent sur l'antiquité, la valeur et les belles actions de la nation Germanique; ils demanderent cinq mille livres d'or par an, et en cas de refus, ils menacerent d'une guerre sanglante. Alexis saisi de frayeur à ces menaces, promit d'acheter la paix, et ayant envoyé le Préfet de la Ville vers Henri pour obtenir une diminution des cinq mille livres d'or, il retint les Ambassadeurs, et voulut leur faire voir la magnificence de ses sujets. Pour cela il donna ordre aux principaux de sa Cour de paroître le jour de Noël au Palais avec les plus superbes habits. Il se revêtit lui-même d'une robe toute couverte d'or et de pierreries.

XIV. Les Allemands s'en mocquent.

Au lieu d'exciter l'admiration, il ne fit que s'attirer le mépris des Allemands. Ceux-ci comprenant le dessein de l'Empereur, dirent qu'ils n'avoient pas coûtume de se laisser éblouir par ces ornemens peu convenables à des hommes. Ils ajouterent d'un ton railleur, qu'il

ALEXIS III. An de N. S. 1197.

faudroit bientôt les quitter pour prendre les armes, à moins qu'on ne voulut accorder ce qu'ils demandoient, et qu'alors on auroit affaire à des soldats qui ne brilleroient pas de l'éclat emprunté des perles et des améthistes, mais du feu qui étincelleroit dans leurs yeux.

XV. Il achete la paix par un tribut.

Le Préfet de la Ville ayant obtenu de Henri, qu'il se contenteroit de seize talens d'or, l'Empereur voulut lever cette somme par un impôt particulier que l'on nomma le *Tribut Allemand*; il assembla pour cet effet le Sénat, le Clergé, et le peuple. Il trouva beaucoup d'opposition de la part des uns et des autres. On s'écria qu'il ruinoit l'Empire par des largesses mal entendues, par ses dépenses énormes, et par sa prodigalité envers ses parens et ses favoris, auxquels il abandonnoit des Provinces entieres, sans aucun fruit pour l'Etat, qu'ils étoient incapables de servir. Il crut faire cesser ces reproches et ces murmures, en proposant d'acquitter le tribut avec les vases sacrés qui ne servoient pas immédiatement sur l'autel; mais on l'accusa d'impiété et de profanation. Alors il attaqua les tombeaux de ses prédécesseurs, et il les dépouilla de leurs ornemens: par ce moyen, il amassa quatorze mille marcs d'argent et un peu

d'or qu'il convertit en monnoie. Mais Henri mourut par le poison, à ce que l'on croit, avant que cette somme fût envoyée; et cependant Alexis ne rétablit point les tombeaux qu'il avoit dépouillés.

ALEXIS III. An de N. S. 1197.

XVI. Trait de sa foiblesse.

On en prit occasion de se récrier contre son avarice et ses prodigalités, qui épuisant tous les revenus de l'Empire, réduisoient l'Etat aux dernieres extrêmités, quand on étoit obligé de faire des dépenses extraordinaires pour éloigner les ennemis. Les Empereurs étoient alors si chancelans sur leur trône, qu'ils craignoient d'en être chassés à la premiere émotion du peuple, comme cela étoit arrivé plusieurs fois. Alexis crut donc, pour se conserver la Couronne, devoir calmer les esprits, il résolut de supprimer la vénalité des charges; mais il n'avoit pas la force d'exécuter un dessein aussi louable. Comme il ne les avoit rendues venales que pour enrichir ses parens, ses amis et ses maîtresses, et qu'il n'en entroit rien dans le trésor public, ceux-ci le firent bientôt changer de résolution. L'Impératrice traversa les vues des uns et des autres. Elle ordonna que les charges demeureroient venales, et qu'on en porteroit le prix à l'épargne. Elle confia cette odieuse recette à Constantin de Mésopotamie, qui étoit autant haï de

ALEXIS III. An de N. S. 1198.

l'Empereur, qu'il avoit été chéri d'Isaac l'Ange ; mais Euphrosine vint à bout de le réconcilier avec Alexis, et bientôt il éclipsa tous les parens et tous les favoris de ce Prince.

XVII. On lui rend Varace et l'Impératrice suspects.

Ce changement souleva contre Euphrosyne tous ceux qui composoient la Cour de l'Empereur, et elle n'eut pas de plus dangereux ennemis que ses parens. Son frere Basile Camatere, et son gendre Andronic Contostéphane, formerent contr'elle une puissante cabale, et se chargerent de l'exécution. Ils prirent le moment où Alexis étoit seul, et affectant un attachement sincere pour sa personne, ils l'avertirent de se précautionner contre les dangers qui le menaçoient, ou plutôt que leur jalousie imaginoit sans fondement. « Il » est vrai, Seigneur, dirent-ils à Ale» xis, que la nature oblige les hom» mes à avoir plus de respect, plus » d'estime et plus d'amour pour leurs » parens que pour les étrangers ; mais » cette loi ne les dispense pas de la fi» délité qu'ils doivent à leur Souverain, » ni de l'obligation que le Ciel leur » impose de l'avertir lorsqu'il est en » péril, quel que soit l'auteur du dan» ger. Votre vie nous est précieuse pour » vous-même, pour le bien de l'Etat, » et pour nous. Si vous êtes surpris par » un malheur imprévu, nous serons

» enveloppés dans votre perte, et nous
» perdrons la jouissance des bienfaits
» que nous tenons de votre libéralité.
» Pardonnez, Seigneur, à notre zele;
» si nous vous disons que les amours
» scandaleuses de l'Impératrice vous
» déshonorent dans l'esprit des peuples,
» et qu'ils en font des sujets de raille-
» rie. Son crime ne se borne pas à
» vous couvrir de honte, il tend en-
» core à vous ravir la Couronne, pour
» la mettre sur la tête d'un perfide
» qu'elle aime plus que vous : c'est Va-
» tace qu'elle cherche à rendre cher et
» respectable au peuple, en lui don-
» nant tous les moyens d'y réussir. Il
» importe à votre sûreté, de vous dé-
» faire d'un ingrat qui ne reconnoît que
» par une noire trahison, la grace que
» vous lui avez faite de l'adopter so-
» lemnellement. »

ALEXIS III. An de N. S. 1198.

Alexis, Prince ombrageux, regarda Basile et Andronic, comme deux hommes pleins d'affection pour lui, et il fut persuadé de tout ce qu'ils lui avoient dit. Indigné contre Vatace qui commandoit alors un corps de troupes en Bithynie, il envoya un de ses Gardes, nommé Vastralite, pour le tuer. Vastralite étant arrivé au camp, pria le Général d'en sortir avec lui, sous prétexte de lui communiquer une affaire secrette et importante. Là il se jetta sur

XVIII. Vatace est assassiné.

lui avec ses compagnons, et ils le mirent en pieces. L'Empereur voyant sa tête que Vastralite avoit apportée, la foula aux pieds, et l'insulta en des termes que la bienséance ne permet pas de répeter.

ALEXIS III. An de N. S. 1198.

XIX. Euphrosyne est mise dans un Couvent.

Euphrosyne exposée à cet orage qu'elle savoit avoir été directement formé contr'elle, s'abandonna au désespoir. Elle quitta tout-à-coup cet air de hauteur et de fierté, qui la rendoit auparavant insupportable : elle alla implorer la protection de ceux qui avoient le plus d'accès auprès du Prince ; et embrassant leurs genoux, elle les conjura d'empêcher qu'elle ne fût chassée avec infâmie, ou traitée comme Vatace. Voyant que l'Empereur lui avoit interdit l'entrée du Palais, elle demanda par le conseil de quelques amis, qu'on lui fît son procès en forme, consentant de subir les plus rigoureux supplices, si on la pouvoit convaincre. Alexis, sans s'arrêter aux formalités ordinaires, fit seulement donner la question à quelques femmes de chambre ; et interroger plusieurs Eunuques. Sur leurs dépositions, Euphrosyne fut chassée de son Palais, couverte des habits d'une femme du peuple, et conduite au Monastere de Nematarée, à l'embouchure du Pont, n'ayant pour la servir que deux femmes étrangeres, qui à peine savoient le grec.

ALEXIS III An de N. S. 1198.

Quoique le peuple n'eût pas beaucoup de respect, ni beaucoup d'affection pour elle, il témoigna néanmoins de l'indignation contre ses accusateurs. Ceux-ci devenus un objet de haine et de mépris, se répentirent de leur démarche, et furent les premiers à demander son retour. Elle fut donc rappellée six mois après son exil. L'Empereur lui rendit ses bonnes graces, et lui permit de rentrer dans le Conseil.

XX. Ses accusateurs la font rappeller.

XXI. Sort de Constantin.

Il n'en fut pas de même de Constantin de Mésopotamie. Ce Courtisan, fier du rétablissement de sa protectrice, qui le remettoit en faveur, voulut joindre les honneurs de l'Eglise à ceux de la Cour. Ayant pris le Diaconat, il obtint peu de temps après l'Archevêché de Thessalonique, il faisoit sa résidence ordinaire à Constantinople, où il n'étoit occupé que du maniement des affaires du siecle. Ce genre de vie, peu conforme à l'état qu'il avoit embrassé, excita des murmures contre lui, et fit ouvrir les yeux sur plusieurs crimes dont il étoit coupable. Le Patriarche de Contantinople assembla quelques Evêques, et rendit une sentence par laquelle il le déposa. On donna sa place de Ministre à Théodore Irénique, homme attentif, modeste, éloquent, et d'un commerce ai-

ALEXIS III. An de N. S. 1199

mable ; Alexis lui donna un Collégue d'un mérite égal.

XXII. Alexis rompt sans sujet la paix avec les Turcs.

S'il avoit suivi les conseils de ces deux Ministres, il ne se seroit pas engagé dans la guerre qu'il déclara sans sujet aux Perses. Le Sultan d'Egypte lui envoyoit deux chevaux que Caïcosroës, Sultan de Cogni, arrêta sur la route, uniquement par curiosité. Le Sultan ayant voulu les essayer, l'un de ces chevaux se cassa une jambe, ce Prince écrivit à l'Empereur qu'il n'avoit osé lui envoyer l'autre, mais qu'il en chercheroit avec soin pour les remplacer. Loin de recevoir cette excuse à laquelle on ne pouvoit rien ajouter, Alexis s'emporta violemment, il fit arrêter les Marchands Grecs et Turcs, qui étoient venus de Cogni à Constantinople, leurs biens furent saisis, et dissipés par l'avarice et la négligence de ceux qui les avoient confisqués.

XXIII. Caïcosroës prend les armes.

Caïcosroës regarda cette conduite comme un violement manifeste du droit public, et une infraction de la paix. Il se mit aussi-tôt à la tête de ses troupes, prit plusieurs Places fortes, et peu s'en fallut qu'il n'entrât dans Antioche par surprise. Ce dessein n'ayant pas réussi, il se retira à Lampé, et ravagea les environs. Son ressentiment se borna à piller les Terres de l'Empire,

pour faire subsister son armée, traitant d'ailleurs les Grecs avec beaucoup d'humanité.

ALEXIS III. An de N. S. 1199.

Avant que de se mettre en marche pour retourner à Cogni, il assembla les prisonniers, il s'informa de leurs noms, de leur pays, de la maniere dont ils avoient été pris, et leur demanda s'il n'y en avoit point parmi eux dont les femmes eussent été enlevées par les soldats. Après en avoir fait le dénombrement qui montoit à cinq mille, il les rangea selon leur famille et leur pays. Il eut soin qu'ils ne manquassent point de vivres pendant le voyage. Lui-même prit un jour une coignée pour fendre un arbre, et leur distribuer du bois, exhortant ses soldats à leur en procurer, parce qu'ils n'osoient sortir du camp pour aller en chercher, de peur qu'on ne les soupçonnât de vouloir se sauver. Il leur promit de les renvoyer sans rançon, dès qu'il auroit fait la paix avec l'Empire.

XXIV. Son humanité envers les prisonniers.

Les troubles de sa famille l'obligerent bientôt à la demander. Le célèbre Chliziastlan avoit eu plusieurs fils, à qui il distribua ses conquêtes, et dont le second, nommé Masut, entreprit de déposseder tous ses freres. Plus animé contre Caïcosroës, que contre les autres peuples, parce qu'il étoit né d'une

An de N. S. 1200.

Il est obligé de se réfugier à Constantinople.

ALEXIS III. An de N. S. 1200.

mere Chrétienne, et qu'il avoit eu en partage la Ville de Cogni, résidence principale des Sultans, il l'envoya sommer de lui abandonner cette Place, sans quoi il devoit s'attendre à toutes les suites d'une longue et sanglante guerre. Ses menaces épouvanterent Caïcosroës, ce Prince fit aussitôt une treve avec l'Empereur, et fut contraint de passer le reste de ses jours à Constantinople dans l'état d'un simple particulier.

XXVI. Incursion des Valaches, réprimée par un Roi de Russie.

On voit par cette promptitude à céder ses propres Etats, que ce Prince n'étoit pas le plus dangereux ennemi des Grecs, qui avoient de plus redoutables ennemis dans les Scythes et les Valaches. Lorsqu'on les croyoit réduits par la mort d'Asan et de Pierre, auteurs de la révolte, ils entrerent tout-à-coup dans la Macédoine avec quatre corps d'armée, ravagerent la Province, porterent le fer et la flamme de toutes parts, pillerent les Eglises et les Couvents, égorgerent les Moines, et commirent les plus affreux désordres. Déja la fureur et la rapidité avec lesquelles ils s'avançoient, avoient jetté la terreur dans Constantinople, quand un Roi de Russie se jetta sur leur pays, en les obligeant de rentrer pour se défendre.

La diversion que ce Prince venoit

de faire, étoit d'autant plus louable, qu'il avoit pris les armes par un motif de religion et d'humanité, sans y avoir été sollicité par l'Empereur, peu inquiet de ces ravages. Alexis plongé dans la débauche, loin de mettre ordre aux affaires éloignées, négligeoit même celles qu'il auroit pu régler sans peine, et qui demandoient toute son autorité. Un géolier avide d'argent, abusoit indignement de la confiance qu'on avoit en lui. Il gardoit les aumônes que des personnes pieuses donnoient pour le soulagement des prisonniers, il ouvroit la prison durant la nuit aux plus habiles voleurs; il partageoit ensuite avec eux les vols qu'ils avoient faits, et lorsqu'ils avoient amassé de grandes sommes, il les faisoit sauver, disant qu'ils l'avoient surpris, et forcé les cachots. On découvrit à la fin l'intelligence de ce scélérat avec les voleurs, et l'on en porta des plaintes à l'Empereur. Alexis fut forcé de promettre la punition du coupable; mais il différa de jour en jour, et lui donna la liberté d'autoriser ces brigandages, et d'y participer comme auparavant.

ALEXIS III. An de N. S. 1200.

XXVII. Négligence d'Alexis à punir le crime.

Toute la Ville indignée, ne cherchoit qu'une occasion de faire éclater son ressentiment contre l'Empereur et le coupable. Celui-ci ayant accompa-

XXVIII. Sédition du peuple.

ALEXIS. III. An de N. S. 1200.

gné un homme du peuple, que l'on avoit rasé et puni du fouet, les artisans du même métier s'assemblerent, et coururent vers le Prétoire pour mettre le géolier en pieces ; mais ayant été averti de leur dessein, il disparut aussi-tôt. La populace au désespoir de l'avoir manqué, courut en foule à la place de sainte Sophie pour élire un autre Empereur, l'assemblée fut rompue par les soldats que le Préfet y envoya pour les écarter. Ils retournerent au Prétoire, où ils vomirent les injures les plus atroces contre Alexis. Ce Prince qui étoit alors à Chrysopole, commanda à ses Gardes d'aller dissiper les Factieux. Ceux-ci s'armerent de pierres, chasserent les Gardes, briserent les prisons, firent sortir les prisonniers, pillerent une Chapelle, et abbatirent le Temple des Sarrasins. Ils attaquoient avec la même fureur le Fort de Calcé, lorsqu'Alexis, gendre de l'Empereur, parut dans la Ville à la tête des troupes qu'il avoit amenées au bruit de la sédition. Loin d'abandonner leur entreprise, ils en devinrent plus furieux ; les uns coururent aux armes, les autres monterent sur les maisons, et arracherent les pierres et les tuiles pour en accabler les troupes. La nuit fit cesser ce tumulte, et le lendemain les séditieux n'oserent reparoître.

ALEXIS III. An de N. S. 1200.

Les grands et les riches ne songeoient de leur côté qu'à s'emparer de l'Empire. Depuis long-tems, le trône de Constantinople étoit en proie à quiconque pouvoit s'en rendre maître; mais il n'y eut jamais plus de Prétendans que sous le regne dont nous écrivons l'Histoire. Il suffisoit d'avoir de la naissance, ou un rang, des richesses, ou la faveur du peuple, pour aspirer à la souveraine puissance, et pour prendre les moyens qui paroissoient les plus propres à réussir. Une violente attaque de goute que l'Empereur ressentit alors, réveilla l'ambition de plusieurs personnes, et fit former des desseins à beaucoup d'autres qui n'avoient d'autre titre que le suffrage de certaines gens perdus de débauches, qu'il étoit facile de gagner par argent. Alexis, dans une espèce de rage causée par les douleurs extrêmes qu'il souffroit, s'enfonça un fer chaud dans les jambes, et en supporta d'abord la douleur avec la constance d'un Philosophe. Ce remede violent eut l'effet qu'on en devoit attendre; peu de jours après, il mit le Prince en danger de mort.

XXIX. Alexis se met en danger de mort.

Quoique l'Impératrice fît tout ce qui dépendoit de ses soins pour la guérison d'Alexis, elle travailloit néanmoins à faire donner la couronne à

XXX. Divers Prétendans à l'Empire.

ALEXIS III. An de N. S 1200.

un sujet qui fût favorable à ses desseins. L'Empereur n'avoit point de fils pour lui succéder, il n'avoit eu que deux filles qui avoient été veuves peu de tems après leur mariage. On désignoit déjà plusieurs Empereurs ; et au lieu de choisir le plus digne, chacun jettoit les yeux sur celui qu'il croyoit le plus convenable à ses intérêts ; quelques-uns portoient même sur le trône, des enfans qui étoient encore au berceau. Les principaux Prétendans étoient, Manuel Camyse Protoscrator, et Jean Sébastocrator son oncle, qui cherchoient à se détruire l'un l'autre. Les trois freres de l'Empereur, et Jean Cantacuzene, tous privés de la vue par la cruauté d'Andronic, cabaloient aussi en faveur de leurs enfans. On vit enfin des gens sans aveu se former des partis dans le plus bas peuple.

An de N. S. 1201.

Mais ces factions ne durerent pas long-tems. Alexis reprit bien-tôt ses forces. Ce Prince ne s'occupa, le reste de son Regne, qu'à défendre sa Couronne, contre les entreprises de ses sujets. Il fut obligé de marcher en personne contre un Officier, nommé Chryse, qui s'étoit emparé de plusieurs Places fortes sur les confins de la Thessalie. Après l'avoir attaqué long-tems et sans succès dans le Fort

XXXI. Honteux traité de l'Empereur avec un rébelle.

de Prosaque, il se vit contraint d'en venir à un accommodement, et de lui abandonner la souveraineté des lieux dont il s'étoit rendu maître, à condition qu'il mettoit bas les armes. Il n'eut pas honte de lui envoyer aussi pour l'appaiser, une de ses nieces, que Chryse épousa, quoiqu'il fût déjà marié. ALEXIS An de N. S. 1101.

XXXII. Révolte de Jean.

Il en avoit donné une autre à Jean, l'un de ses Généraux contre les Valaches. Les marques apparentes de zele, que cet officier faisoit paroître en toute occasion pour le bien de l'Etat, rendirent l'Empereur long-tems incrédule sur les avis qu'on lui donnoit de la révolte de ce Général. Il n'en fut persuadé que qnand on lui apprit que Jean disposoit en Souverain de Philippopolis, et de tous les Forts circonvoisins. L'Empereur tenta d'abord de le ramener à l'obéissance, par le moyen d'un eunuque qu'il lui envoya. Mais il fut trahi par celui même qu'il avoit honoré de sa confiance. L'eunuque confirma le rébelle dans son dessein, et l'exhorta à se retrancher sur les montagnes. Jean y attendit les troupes Romaines, et s'inquiéta peu de les voir reprendre quelques places où il avoit mis des garnisons, assuré que s'il pouvoit faire prisonniers leurs Généraux, il y rentre-

ALEXIS III. An de N. S. 1201.

roit aisément. Fécond en stratagêmes, il fit avancer dans un vallon les bestiaux dont il subsistoit, et plaça aux environs, dans un bois et derriere une colline la plus grande partie de ses gens. Manuel Camyse Protostrator, sur qui rouloit toute l'armée Impériale, crut voir une occasion favorable de ruiner le parti des rébelles; il se jetta avec un détachement sur les bestiaux; et tandis qu'il ne pensoit qu'à écarter ceux qui les gardoient, les autres sortirent tout-à coup de leur embuscade, taillerent en pieces le plus grand nombre des Impériaux, et emmenerent le Protostrator chargé de chaînes.

XXXIII. L'Empereur se saisit de sa personne.

Les autres Généraux ne se sentant ni assez forts, ni assez habiles pour attaquer le rébelle, ils lui laisserent la liberté de s'étendre autant qu'il voulut. Jean profita de l'occasion, et il entraîna dans la rébellion tout le pays depuis Mosynople, jusqu'à Abdere. Sa maxime étoit de faire prisonniers les plus riches des lieux où il trouvoit de la résistance, afin d'en tirer de fortes rançons; quelquefois il intimidoit les autres par des cruautés horribles. L'Empereur sentoit la nécessité pressante de s'opposer à des progrès si rapides, et il ne pouvoit y déterminer ses troupes, que le seul nom de Jean remplissoit de frayeur. Il lui envoya

proposer de se rendre à Philippopolis, pour traiter avec lui. Jean n'accepta ce parti, qu'après qu'on l'eut assuré par des lettres autentiques, que sa vie seroit en sûreté, et qu'on lui laisseroit la possession paisible des Terres et des Places dont il s'étoit emparé. L'Empereur qui avoit pris sa résolution, n'hésita pas à lui accorder tout ce qu'il demandoit. Quoiqu'il lui eût envoyé les saints Evangiles, après le serment solemnel, pour marque de sa réconciliation sincere, il l'attira à Constantinople, le fit enfermer dans une prison secrette, exila son frere, et reprit sans peine les Villes qu'il leur avoit abandonnées.

ALEXIS III. An de N. S. 1201.

XXXIV. Autres conjurations.

Jean Comnéne, que sa taille faisoit surnommer le Gros, avoit formé une conjuration avec les principaux de l'Empire, et une partie du peuple, pour détrôner Alexis. Pendant que le Prince étoit absent de Constantinople, il entra dans la grande Eglise, il y prit une Couronne qui étoit suspendue au-dessus du grand autel ; il la mit sur sa tête, et se fit proclamer par ses complices, dont il étoit environné. Etant allé ensuite au grand Palais de la Ville, il s'assit sur le trône d'or, et distribua les principales Charges de l'Empire à ceux qui étoient présens, tandis que les autres couroient dans

ALEXIS III. An de N. S. 1201.

les rues, et pilloient les maisons des riches. L'Empereur informé de la sédition, envoya sur le champ ses gardes, qui étant entrés dans le Palais pendant la nuit, couperent la tête de l'usurpateur, et la porterent à Alexis. Ce Prince délivré du péril, retourna à Constantinople. Il fit attacher la tête de Jean à la voute de la grand'Salle où se rendoit la Justice, et jetter son corps hors la Ville, pour servir de pâture aux chiens et aux oiseaux. On vit cette année et les suivantes, d'autres révoltes en différentes Provinces de l'Empire.

An de N. S. 1202.

Elles étoient trop fréquentes, pour qu'Alexis n'en reçut pas enfin quelque atteinte. Lorsque ce Prince usurpa l'Empire sur Isaac l'Ange son frere, il lui fit crever les yeux; ensuite il le fit garder négligemment, et lui laissa la liberté de se promener autour des colomnes qui étoient sur le bord du détroit. Là, il recevoit les visites de plusieurs personnes; quelques Italiens touchés de son état, s'offrirent de faciliter sa fuite, s'il avoit envie de passer en pays étranger. Isaac en confera avec son fils Alexis, qui se chargea de tout, et il instruisit de sa résolution Irene sa fille, mariée à Philippe, Empereur d'Allemagne, et Roi de Sicile. Quand Alexis fut prêt à s'embarquer,

XXXV. Isaac l'Ange envoie son fils Alexis implorer le secours des Latins.

s'embarquer, il se fit couper les cheveux en rond, et s'habilla à la maniere des Italiens pour n'être pas reconnu. Il aborda bientôt en Sicile, où il se fit connoître à sa sœur Irene, qui conjura Philippe de le prendre sous sa protection, et de rétablir Isaac leur pere sur le trône.

ALEXIS III. An de N. S. 1202.

XXXVI. L'Empereur d'Allemagne engage les Croisés à le rétablir.

Philippe s'y étant engagé, chercha les moyens d'exécuter son dessein : heureusement il s'en présenta une occasion favorable. Alors les chefs de la cinquieme Croisade qui se préparoient à faire le voyage de la Terre Sainte par mer, étoient assemblés à Zara, Ville maritime de la Dalmatie. Philippe leur envoya ses ambassadeurs avec le jeune Alexis, pour les exhorter à le remettre sur un trône d'où son pere Isaac avoit été injustement chassé, les assurant que ce seroit un moyen efficace de faire réussir leur entreprise contre les Infideles. Quoique ce projet trouvât de grandes contradictions dans l'assemblée, on l'approuva néanmoins, et l'on fit voile vers la Grèce.

An de N. S. 1203.

XXXVII. Il est reconnu à Duras et à Corfou.

Il y avoit sur la flotte trente mille hommes de pied et mille chevaux, commandés par des Capitaines François, Vénitiens et Pisantins, tous animés contre l'Empereur de Cons-

ALEXIS III. An de N. S. 1203.

tantinople pour différens sujets. Dès qu'elle fut arrivée à Duras, les habitans de cette Ville surent que son premier dessein étoit de rétablir le fils d'Isaac l'Ange; ils allerent au-devant de lui, et le proclamerent Empereur. L'isle de Corfou suivit l'exemple de Duras, et promit d'ouvrir ses portes, aussi-tôt qu'on auroit pris Constantinople.

XXXVIII. Etat de Constantinople.

Cette Ville n'avoit alors ni troupes de terre ni armée navale, qui pussent empêcher les François et les Vénitiens d'en approcher. L'Empereur avoit toujours méprisé ce qu'on lui avoit dit de leurs préparatifs; et il avoit souffert que Michel Strisne, son Grand Amiral, et frere de l'Impératrice, vendît tout ce qui pouvoit servir à construire et à équipper des vaisseaux. Les eunuques ou autres Officiers, qui gardoient les forêts et les montagnes pour la chasse du Prince, menaçoient du dernier supplice ceux qui vouloient couper des arbres pour la marine. A peine put-on trouver vingt galeres en état de défendre la chaîne qui fermoit l'entrée du Bosphore.

XXXIX. Les François y arrivent.

De Corfou la flotte fit voile à Constantinople, où elle arriva vers la fin de Juin de l'année 6711, suivant le calcul des Grecs, qui comptoient tou-

jours à leur maniere depuis la création du monde, c'est-à-dire 1203 depuis Jesus-Christ. Non-seulement ils rompirent la chaîne qu'on avoit cru devoir leur servir de barriere, mais ils firent périr la plus grande partie des troupes qui la gardoient, et remplirent toute la Ville de consternation. La déroute de l'élite de leur cavalerie que quatre-vingt ou cent hommes de l'armée Françoise dissiperent, leur fit regarder les Latins comme des hommes invincibles, auxquels il étoit de la prudence de se soumettre, sans vouloir tenter une vaine résistance.

ALEXIS III. An de N. S. 1203.

XL. Ambassade de l'Empereur.

Alexis, naturellement lâche et timide, fut le premier saisi de crainte. Dès le lendemain que ses troupes eurent montré si peu de courage, il envoya un Ambassadeur aux Princes François, pour leur témoigner sa surprise de ce qu'étant partis pour enlever les Lieux saints aux Mahométans, ils venoient déclarer la guerre à des Chrétiens, qui ne leur avoient donné aucun sujet de plainte : que si c'étoit pour se procurer des vivres et des rafraîchissemens, il étoit prêt de leur donner tout ce dont ils auroient besoin, mais à condition qu'ils sortiroient aussi-tôt après des terres de son Empire. » Dites à votre Maître, répondit

ALEXIS III. An de N. S. 1203.

» Conon de Bethune par ordre des
» Chefs Croisés, que nous ne sommes
» pas sur les terres de son Empire,
» puisque la couronne ne lui appartient
» point, mais à son frere Isaac, à qui
» il l'a ravie ; que la justice nous a mis
» les armes à la main pour rétablir sur
» le trône de Constantinople le Souve-
» rain légitime, et que nous ne les quit-
» terons que quand l'usurpateur se sera
» dépouillé de la pourpre volontaire-
» ment, ou que nous lui aurons arra-
» chée. Voilà le sujet de la guerre que
» nous lui déclarons. »

XLI. Foiblesse de ses troupes.

L'Empereur dissimula l'impression que cette fiere réponse avoit faite sur lui. Il ordonna que tous les habitans prissent les armes, et il les joignit aux troupes que l'on avoit fait venir promptement des garnisons de Thessalie, de Macédoine et de Thrace, espérant que cette multitude, supérieure de beaucoup aux ennemis, les étonneroit, et leur feroit changer de résolution ; il la fit même avancer sur le rivage pour s'opposer à la descente de l'ennemi. Il connoissoit mal le caractere des uns et des autres. A peine ses Troupes eurent-elles le courage de soutenir la vue des Croisés. Dès la premiere attaque, elles prirent honteusement la fuite.

Leur lâcheté redoubla le courage des Croisés. Ils s'emparerent du Fauxbourg de Blaquernes, et résolurent quelques jours après d'attaquer la Ville par mer et par terre. Les Vénitiens, comme plus habiles dans la marine, demeurerent sur les vaisseaux, et lancerent une grêle de pierres par le moyen de leurs machines sur ceux qui défendoient le côté de la muraille qui leur étoit opposé. Après en avoir tué une partie et chassé l'autre, ils jetterent les ponts qui étoient attachés à leurs mats, s'établirent sur les murailles et dans les Tours qui bordoient la mer, et arborerent le drapeau de S. Marc sur la plus élevée, le 17 de Juillet. Aussi-tôt ils mirent le feu aux maisons voisines, pour arrêter les Grecs qui accouroient en foule.

ALEXIS III. An de N. S. 1203.

XLII. Les Vénitiens s'emparent des murailles de la Ville.

Ce spectacle porta l'Empereur à une démarche qui parut d'abord marquer de la valeur. Ne pouvant plus déloger les Vénitiens, il sortit à la tête de ses meilleures troupes contre les François, qui avoient déjà abbattu une partie de l'avant-mur du côté des Blaquernes, et qui étoient près de se jetter dans la Ville. Les François ne furent point effrayés du grand nombre de troupes qu'avoit Alexis, ils se rangerent au pied d'une colline, et attendirent les

XLIII. L'Empereur n'ose attaquer les François.

ALEXIS III. An de N. S. 1203.

Grecs avec une contenance assurée. Alexis commença le combat par une grêle de traits, à dessein de les attirer en rase campagne; mais la prudence ne leur permettoit pas de s'exposer à être enveloppés de toutes parts. Il n'osa les attaquer de plus près, et ne voulut jamais consentir que Théodore Lascaris, son gendre, donnât la bataille, quoique celui-ci l'en pressât vivement. Alexis reprit sur le soir le chemin de la ville, disant qu'il étoit trop tard pour commencer le combat, et que le lendemain il attaqueroit les ennemis jusques dans leurs retranchemens.

XLIV. Il se sauve pendant la nuit.

Mais la nuit même, au lieu de se préparer à combattre, il s'embarqua secrétement avec quelques domestiques fideles, et emporta dix mille livres d'or, et beaucoup de pierreries. Uniquement occupé du soin de sa conservation, il n'emmena pas même l'Impératrice, ni sa fille Irene, quoiqu'il eût communiqué à celle-ci la résolution qu'il avoit prise de se sauver à Debelte, ou Zagora, Ville de Thrace; au pied du mont Hemus.

XLV. Son caractere.

Il avoit regné huit ans, trois mois et dix jours. L'amour passionné qu'il avoit pour les femmes, la table, le luxe, la mollesse le rendirent méprisable. A son avénement à l'Empire,

il crut effacer son crime, en prodiguant les richesses et les dignités à quiconque lui vouloit être favorable. Il se repentit d'avoir en si peu de tems épuisé ses finances, et il passa tout-à-coup à une sordide avarice. ALEXIS III. An de N. S. 1203.

XLVI. Son avarice.

Quand il sut que Manuel Camyse Protostrator avoit été fait prisonnier par les Bulgares, il s'empara de tous ses biens, qui montoient à des sommes immenses, et jamais il n'en voulut rien rendre, pour payer la rançon de cet Officier. Avide d'argent, il n'y avoit point de voies indignes qu'il ne prît pour en avoir; il envoya Constantin Francopule sur le Pont-Euxin avec six galeres, en apparence pour recueillir les débris d'un vaisseau qui avoit fait naufrage proche de Cerasonte en revenant de Phaside, mais en effet pour piller les vaisseaux marchands qui abordoient à Aminse. Francopule n'épargna ni ceux qui alloient porter des marchandises à Constantinople, ni ceux qui venoient d'y en vendre. Il tua des marchands qu'il jetta dans la mer; il laissa les autres dans l'extrême misere. Ceux-ci se présenterent au Palais avec toutes les marques de leur malheur, sans pouvoir obtenir justice. Ils allerent ensuite dans la grande Eglise tenant des cierges à la main.

ALEXIS III. An de N. S. 1203.

Alexis craignant une sédition du peuple, leur ordonna de disparoître sous peine des plus rigoureux supplices. Les marchands de Cogni eurent recours au Sultan Rucratin, qui fit revendiquer par ses Ambassadeurs ce qu'on leur avoit pris. Quoique l'Empereur voulût rejetter la faute sur Francopule, il fut obligé de payer cinquante mines d'argent, et de promettre un tribut tous les ans. Rucratin ayant découvert que ce Prince perfide vouloit le faire assassiner par un Cusien, qui devoit lui rendre une lettre, il déclara la guerre aux Grecs, et ruina de fond en comble plusieurs de leurs Villes en Orient. Tels furent les fruits de l'avarice d'Alexis.

ISAAC L'ANGE, rétabli, ET ALEXIS IV, Empereur LXIX.

ISAAC L'ANGE. et ALEXIS IV.

Quoique la présence d'Alexis n'eût été d'aucun secours, sa fuite jetta néanmoins le peuple dans la consternation.

XLVII. Isaac l'Ange est rétabli sur le trône.

Dans la crainte où l'on étoit que les Latins ne missent tout à feu et à sang, on ne savoit si l'on devoit leur ouvrir les portes de la Ville et les en laisser les maîtres pour les appaiser. Quelques-uns animés par la vengeance

contre Alexis, arrêterent sa femme, ses filles et ses favoris, qu'ils mirent en prison, après les avoir maltraités. Au milieu de ce tumulte, l'eunuque Constantin, Sur-Intendant des finances, assembla les citoyens devant le Palais, et leur fit entendre que dans la triste situation où ils se trouvoient, il ne leur restoit que de rétablir Isaac l'Ange pour satisfaire les ennemis. Son avis ayant été goûté généralement, le peuple courut briser les chaînes, dont ce Prince avoit été nouvellement chargé; on le porta sur le trône avec précipitation, et on le proclama une seconde fois Empereur.

ISAAC. L'ANGE. et ALEXIS IV. An de N. S. 1203.

Isaac envoya aussi tôt une députation solennelle des principaux de la Ville aux Chefs de l'armée Françoise et Vénitienne, pour leur donner avis de ce qui s'étoit passé. Les Princes furent surpris d'un événement si peu attendu. Ils représenterent alors au jeune Alexis, qu'ayant accompli leur promesse, c'étoit à lui à faire ratifier par son pere celles qu'il leur avoit faites avant que de s'embarquer pour Constantinople. Ce Prince leur avoit promis dans l'assemblée générale de Zara, que s'ils le rétablissoient sur le trône avec son pere, il leur donneroit deux cens mille marcs d'argent, qu'il les

LIV. VIII. Promesses d'Alexis son fils aux Croisés.

ISAAC L'ANGE. et ALEXIS IV. An de N. S. 1201.

accompagneroit en personne avec une armée à la conquête de l'Egypte, ou qu'il entretiendroit dix mille hommes à leurs ordres durant un an, et de plus cinq cens cavaliers, pour garder les conquêtes qu'on auroit faites dans la Terre Sainte; enfin qu'il se réuniroit lui et ses sujets à l'Eglise Romaine, sous l'obéissance du Pape, dont les Grecs s'étoient depuis long-tems séparés.

XLIX. Isaac les ratifie, et l'associe à l'Empire.

La jeunesse d'Alexis, l'empressement de monter sur le trône, et l'envie de délivrer son pere du triste état où il étoit réduit, lui avoit fait contracter ces engagemens sans penser à la difficulté de les remplir; il ne put les rétracter sans s'exposer à de nouveaux malheurs. Le Maréchal de Ville-Hardouin et Matthieu de Montmorency allerent avec deux Seigneurs Vénitiens demander à Isaac, s'il étoit dans la disposition de tenir les paroles que son fils leur avoit données, pour les engager à le remettre sur le trône. Isaac les reçut avec toute la magnificence possible, et confirma les promesses de son fils, craignant de perdre encore une fois la couronne, si ses bienfaiteurs devenoient ses ennemis. Après que ces députés en eurent reçu l'assurance par la bulle d'or qu'on leur expédia, ils

permirent à Alexis d'entrer à Constantinople, et assisterent à la cérémonie de son couronnement ; ce fut le premier jour d'août qu'il fut associé à l'Empire à l'âge de dix-neuf ou vingt ans.

ISAAC L'ANGE, et ALEXIS IV. An de N. S. 1203.

L. Alexis écrit au Pape pour la réunion.

Pour marquer aux Princes Croisés qu'il étoit résolu d'exécuter ce qu'il avoit promis, il écrivit au Pape Innocent III, et l'assura qu'il le reconnoissoit pour le premier Pasteur et le Chef de l'Eglise universelle ; que non-seulement il renonçoit au Schisme, mais qu'il employeroit toute son autorité pour déterminer l'Eglise Grecque à suivre son exemple. Il obligea ensuite le Patriarche à rentrer dans la communion de l'Église Romaine, et à lui promettre qu'il iroit en personne reconnoître le Pape pour le Chef de l'Eglise et recevoir le Pallium de ses mains.

LI. Son embarras pour les autres articles.

Cet article du traité n'étoit pas difficile à remplir, une simple lettre suffisoit pour cela. Mais l'exécution des autres étoit plus épineuse. Il falloit trouver dans peu de jours deux cens mille marcs d'argent, des vivres pour la subsistance des Croisés, dix mille hommes de troupes pour les suivre ; et l'Empereur n'étoit en état de donner ni l'un ni l'autre. Les dépenses énormes d'Alexis et d'Euphrosyne avoient

ISAAC L'ANGE et ALEXIS IV. An de N. S. 1203.

épuisé les finances. S'étant sauvé avec le peu qui restoit, il l'employoit à se former un parti dans la Thrace pour remonter sur le trône ; les troupes étoient en petit nombre, et montroient de l'opposition à suivre les Latins, à qui elles auroient été forcées d'obéir. Elles étoient d'ailleurs nécessaires pour soutenir le pouvoir chancelant des nouveaux Empereurs, contre Alexis Comnène et Théodore Lascaris, son gendre, qui avoit sa faction au-delà du Bosphore dans la Bythinie.

LII. Il fait ses remontrances aux Croisés.

Cependant les Princes Croisés, impatiens de continuer leur route, pressoient l'Empereur de remplir les autres conditions du traité. Alexis se rendit dans leur camp, un jour qu'ils étoient assemblés, et leur représenta, que la situation déplorable où il avoit trouvé l'Empire, et les deux puissans ennemis qu'il avoit à réduire avant que d'être paisible possesseur du sceptre qu'ils lui avoient mis en main, le mettoient absolument hors d'état de remplir les obligations qu'il avoit contractées avec eux, et de satisfaire son inclination particuliere. En même-tems il leur protesta que s'ils vouloient lui donner du tems, ils connoîtroient quelle étoit sa sincérité à leur égard.

Il leur dit que, comme la saison s'avançoit, ils s'exposoient à passer l'hyver en Syrie sans aucunes provisions, et sans espérance d'en recevoir ; que si au contraire, ils vouloient demeurer aux environs de Constantinople, il promettoit de leur fournir tout abondamment, et de leur payer les sommes dont il étoit convenu.

ISAAC L'ANGE et ALEXIS IV. An de N. S. 1203.

LIII. Ils se déterminent à passer l'hyver en Thrace.

Ses raisons ayant paru sans réplique aux Croisés, et même avantageuses pour eux, ils se déterminerent à prendre leurs quartiers d'hyver dans l'Empire. Comme ils voyoient qu'Alexis faisoit son possible pour trouver l'argent qu'il leur avoit promis, et qu'il faisoit fondre jusqu'aux statues et aux vases sacrés, dont ils recevoient le prix sans scrupule, ils joignirent leurs armes aux siennes, pour abbattre le parti de son oncle, qui ayant passé de Débelte à Andrinople, avoit entraîné plusieurs Villes dans son parti. Alexis qui n'avoit pas eu honte de renoncer si lâchement à la couronne, fit de vains efforts pour la recouvrer. Dès qu'il sut que l'armée Impériale marchoit contre lui, il ne pensa qu'à se mettre en sureté, et alla chercher une retraite inconnue.

LIV. Mauvaise conduite d'Alexis.

Après avoir soumis toutes les Villes de la Thrace qui s'étoient révoltées,

ISAAC L'ANGE. et ALEXIS IV. An de N. S. 1203.

et qui ne lui avoient payé jusqu'alors aucun tribut, le jeune Alexis retourna à Constantinople, persuadé qu'il n'avoit plus rien à craindre. Il ne regardoit comme ennemi de son repos et de sa félicité que ceux qui prennoient les armes au-dehors; sans faire attention que les vices, la négligence et la mauvaise conduite du Prince, sont des ennemis plus à craindre que les autres. Alexis livré aux douceurs de sa nouvelle fortune, ne pensoit qu'à s'acquitter envers ceux qui la lui avoient procurée, et à gouter les plaisirs. Il passoit quelquefois plusieurs jours de suite à table, au jeu, et dans les divertissemens, où il oublioit les bienséances convenables à la Majesté Impériale, s'attirant par-là le mépris de ses sujets.

LV. Superstition et foiblesse de son pere.

Son pere Isaac étoit encore plus méprisé à cause de ses superstitions, et par la confiance qu'il avoit à certains Moines imposteurs, qui lui promettoient que bientôt il recouvreroit l'usage de la vue, qu'il guériroit de la goute, et qu'il seroit changé en un homme tout divin. L'espérance de ce renouvellement imaginaire, lui faisoit souffrir avec impatience les honneurs que l'on rendoit à son fils. D'abord on avoit nommé Isaac le premier dans les

proclamations ; ensuite on ne le mit qu'après Alexis ; enfin on prononça son nom si bas, qu'à peine pouvoit-on l'entendre. Il s'en plaignit amérement, sans rien obtenir ; toute sa consolation fut de confier sa douleur à ses favoris et de publier les défauts de son fils ; ajoutant qu'ils augmentoient de jour en jour par ses liaisons avec les Latins.

ISAAC L'ANGE et ALEXIS IV. An de N. S. 1203.

LVI. Les Croisés mettent le feu à Constantinople.

Il est vrai qu'Alexis n'oublioit rien pour leur plaire ; mais ces ménagemens furent cause de sa ruine. Pendant l'expédition d'Alexis contre son oncle, des soldats Croisés commencerent à donner des marques de leur animosité contre les infideles. Ils mirent le feu à une Mosquée des Sarrasins, que les derniers Empereurs avoient permis de bâtir à Constantinople pour les avantages de commerce. Jamais la Ville n'avoit souffert d'incendie aussi considérable. Une grande partie de la Ville et des Fauxbourgs fut réduite en cendres ou endommagée ; le feu prit même au Port, et consuma plusieurs Vaisseaux où il fut porté par le vent.

LVII. Le peuple s'irrite contr'eux.

Alexis n'ignoroit pas que ce malheur avoit été causé par des soldats François, Vénitiens et Flamands ; mais il n'en fit aucune recherche de peur de

ISAAC. L'ANGE. et ALEXIS IV. An de N. S. 1203.

se brouiller avec leurs chefs. Le peuple ne fut pas moins irrité de cette insensibilité, que de la licence avec laquelle on souffroit que la plupart des Croisés pillassent les Eglises, les Palais et les maisons des riches. Il alla demander des troupes à Alexis et la permission de réprimer ce brigandage, qu'il ne convenoit pas de souffrir impunément. Loin d'y consentir, l'Empereur répondit qu'il seroit téméraire d'attaquer les Latins; qu'on devoit connoître leur courage par le danger auquel ils avoient réduit la ville, et par la force avec laquelle ils avoient repoussé les troupes qu'on avoit armés contr'eux. Son pere craignant de perdre la couronne une seconde fois, le confirmoit dans cette disposition, il l'exhortoit à mépriser les clameurs et les plaintes du peuple, et ceux qui possédoient les premieres charges étoient du même avis.

LVIII. Murtzufle irrite les esprits.

Les Soldats et le peuple n'en étoient que plus animés; ils n'attendoient qu'un Chef pour se mettre à leur tête. Alexis Ducas, surnommé Murtzufle, à cause de la longueur et de l'épaisseur de ses sourcils, crut trouver une occasion favorable d'exécuter le dessein qu'il avoit formé depuis long-tems, de gagner l'affection du peuple pour monter sur le trône. Il affecta de montrer plus

de sensibilité que les autres aux malheurs de l'Empire; sa famille, son zele, sa valeur encouragerent les mécontens, et il s'offrit de les seconder de tout son pouvoir. Il alla avec les plus déterminés attaquer le camp des François, espérant que les autres, entraînés par son exemple, le suivroient de près. Mais l'Empereur donna des ordres si formels pour défendre à tous les particuliers de sortir de la ville, que personne n'osa le suivre.

ISAAC L'ANGE. et ALEXIS IV. An de N. S. 1204.

LIX. On proclame Canabe Empereur.

Ce fut un nouveau sujet d'indignation pour le peuple. Le 25 de Janvier, il s'assembla en tumulte dans la grande Eglise, et força le Sénat et le Clergé, qui étoient accourus, de délibérer sur l'élection d'un nouvel Empereur. Les plus sages refuserent de consentir à la déposition d'Isaac et d'Alexis, persuadés que celui qu'on éliroit à leur place ne pourroit se maintenir, et qu'il auroit à combattre toute l'armée des Latins. Leurs remontrances ne purent appaiser les factieux, qui désignerent successivement plusieurs sujets recommandables par leur naissance. Ensuite les rejettant tous, ils s'adressoient aux Magistrats l'épée à la main, et les menaçoient de mort, s'ils n'acceptoient la puissance souveraine. Au bout de trois jours, ils élurent enfin un jeune hom-

me, nommé Canabe, et le proclamerent Empereur malgré lui.

ISAAC L'ANGE et ALEXIS IV. An de N.S. 1204.

Isaac fut tellement frappé de cette émotion populaire, qu'il en tomba dangereusement malade. Son fils Alexis recourant aux Croisés ses protecteurs, en remplit le Palais pour en fermer l'entrée au nouvel Empereur et à sa faction. Cette démarche du Prince précipita sa ruine. Murtzufle profita de cette occasion pour exécuter son projet. Il animoit chaque jour le peuple par le moyen des Emissaires qu'il avoit dans tous les quartiers de la ville, et trouva le secret de donner de la jalousie aux gardes de l'Empereur contre les Compagnies de Croisés qui devoient se joindre à eux pour la sûreté du Prince. Il se servit pour cela d'un Eunuque Intendant des finances, qui avoit été gagné par argent. Enfin il ne restoit qu'à s'assurer de la personne du Prince, et il se réserva ce trait de perfidie, que sa charge lui rendoit plus facile qu'à tout autre. En qualité de Protovestiaire, ou Grand-Maître de la Garde Robe, il entra sur le minuit dans la chambre d'Alexis, et lui dit d'une voix triste et embarrassée, que ses parens, les troupes et le peuple étoient assemblés dans les Cours du Palais pour l'enlever et le mettre en pieces, à cause de ses liaisons avec

IX. Murtzufle arrête l'Empereur Alexis.

les François et les Italiens. Alexis, saisi d'épouvante, demanda en tremblant à Murtzufle, ce qu'il devoit faire pour se dérober à la fureur de ses ennemis. Le perfide lui donna aussi-tôt une longue robe, comme pour empêcher qu'on ne le reconnût, et l'ayant fait sortir par une porte secrette, il le conduisit dans sa maison où il le mit dans un sombre caveau, les fers aux pieds.

ISAAC L'ANGE. et ALEXIS IV. An de N. S. 1204.

LXI. Il usurpe la pourpre, et l'étrangle.

Dès le matin, Murtzufle, Maître des ornemens Impériaux s'en revêtit, et se fit proclamer Empereur par des gens apostés, qui coururent l'annoncer dans toute la Ville. Comme les jours précédens le peuple n'avoit été embarrassé que de trouver un homme qui voulût accepter la couronne qui étoit en quelque sorte devenue plutôt un objet de mépris que d'ambition, on fut charmé de voir qu'un des principaux Officiers de l'Empire s'en fût chargé, et qu'il parût dans la résolution de la conserver. On oublia bien-tôt le phantôme d'Empereur qu'on avoit fait la veille, et il fut abandonné à Murtzufle, qui le mit dans la prison où il tenoit Alexis enfermé. Peut-être qu'il le fit périr comme ce malheureux Prince. L'Usurpateur oubliant les bienfaits qu'il avoit reçus d'Alexis, lui fit donner plusieurs fois du poison. Mais voyant que ce moyen ne servoit pas assez

ALEXIS V. An de N. S. 1204.

promptement son ambition, il alla lui-même dans sa prison, et l'étrangla de ses propres mains. A l'égard d'Isaac, il étoit mort de chagrin le jour que Murzufle fut élu Empereur, six mois et huit jours après qu'il fut remonté sur le trône.

ALEXIS V, surnommé DUCAS MURTZUFLE, Empereur LXX.

LXII. Caractere de Murzufle.

Ne se voyant point de compétiteur dans Constantinople, Murtzufle ne se mit point en peine de contraindre son caractere; dés les premiers jours de son regne il se fit connoître tel qu'il étoit. On vit un Prince artificieux, dissimulé, qui ne mettoit point de différence entre la prudence et la fourberie, qui promettoit beaucoup, et n'accordoit rien, qui avoit pour maxime constante, qu'un Prince ne doit consulter personne, de peur d'être trahi; mais qu'il doit toujours agir par ses propres lumieres, après avoir attentivement examiné le parti qu'il doit prendre. Comme ce principe supposoit un génie supérieur, des connoissances universelles, et une prudence consommée, Alexis Murtzufle se vantoit de ne rien ignorer de ce qu'un Souverain doit savoir. Mais il s'en falloit bien que

cette bonne opinion de lui-même fut bien fondée.

ALEXIS V. An de N. S. 1204.

Aussi-tôt qu'il eut été reconnu, il commença par faire une recherche exacte de tous ceux qui avoient été honorés des titres de César, de Sébastocrator, ou des autres premieres dignités de l'empire sous les regnes précédens, et il s'empara de leurs biens, sous prétexte de la guerre qu'il auroit à soutenir contre les François. Il dépouilla aussi les grands Officiers de leurs charges, pour les donner à ses parens et à ses amis, la plupart indignes de les posséder, et sans aucun talens.

LXIII. Il dépouille les principaux de l'Empire.

Il le reconnut, mais trop tard, dans la guerre qu'il fut obligé de faire pour se maintenir sur le trône, où le crime l'avoit élevé. Les François offensés des mauvais traitemens exercés contre ceux dont ils s'étoient déclarés les protecteurs; perdant d'ailleurs l'espérance de voir accomplir les conditions d'un Traité avantageux, enfin persuadés que la prise de Constantinople léveroit toutes les difficultés qui avoient retardé jusqu'alors la conquête de la Terre-Sainte, ils résolurent de se rendre maîtres de cette grande Ville et de l'Empire en même-tems. On commença par se rendre maître des environs, pour fournir à la subsistance de l'armée.

LXIV. Les Croisés lui déclarent la guerre.

ALEXIS V. An de N. S. 1204.

Déjà les François s'étoient emparés de toute la côte du Bosphore jusqu'à Philée à l'entrée du Pont-Euxin, et ils en tiroient de fortes contributions, lorsque Murtzufle se mit à la tête de ses meilleures troupes pour arrêter leurs progrés. Il se mit en embuscade auprès d'un bois, par où ils devoient passer à leur retour de Philée, d'où ils revenoient chargés de toutes les richesses de cette ville marchande. Aussi-tôt que l'avant-garde fut dans le bois, Murtzufle fondit tout-à-coup sur le gros de l'armée. Mais le Prince Henri, frere de Baudouin Comte de Flandres, qui conduisoit ces troupes, ne s'étonna point, et rangeant ses soldats en bataille, il soutint fiérement le choc des ennemis, et il les mit en fuite ; ils perdirent vingt de leurs Officiers, avec un grand nombre de soldats ; le nombre des prisonniers ne fut pas moindre que celui des morts. Murtzufle effrayé de l'ardeur des François, fut le premier à donner des marques de lâcheté. Il jetta ses armes, et ne fut redevable de son salut qu'à la vîtesse de son cheval.

LXV. Ils le mettent en fuite avec son armée.

LXVI. Siége de Constantinople.

Il se borna désormais à réparer les fortifications de la Ville, pour se mettre en sûreté. Ayant rehaussé les murailles du côté de le mer, il fortifia les portes du côté de la campagne, il

visitoit sans cesse les travaux, ayant une massue de fer à la main. Cependant les préparatifs des Croisés étant finis, ils attaquerent la place de la même maniere que l'année précédente. Les Vénitiens se poserent du côté de la mer, ayant sur leurs vaisseaux des ponts et des échelles. Les François s'étoient réservé la partie opposée, et avoient dressé un grand nombre de béliers et d'autres machines de guerre pour abbattre les murailles, les portes et les Tours. Le premier assaut fut donné avec vigueur le 9 d'Avril. Le lendemain, les Croisés respecterent la solemnité du Dimanche. Mais les trois jours suivans, il se fit un carnage affreux par l'horrible multitude de traits qui furent lancés de part et d'autre.

ALEXIS V. An de N. S. 1204.

LXVII. Prise et sac de la Ville.

Enfin les Vénitiens gagnerent les premiers le haut des murailles, le Lundi de la Semaine Sainte, 12 dû même mois; ils s'emparerent des Tours; ils y arborerent leurs drapeaux, et écarterent les Grecs l'épée à la main. Les François animés par les cris des vainqueurs et des vaincus, redoublent leurs efforts, enfoncent deux principales portes de la ville, et s'y jettent en foule. Ils égorgerent impitoyablement tout ce qui se présenta devant eux. Ils entrerent dans les maisons le fer et le feu à la

ALEXIS V. An de N. S. 1204.

main, et y commirent les plus horribles excès. Nicétas, témoin de ces désordres, assure que les femmes et les filles étoient obligées de se couvrir le visage de boue, pour sauver leur honneur, et que des soldats violerent en sa présence la fille d'un Sénateur qui alloit se réfugier à la campagne avec son Pere.

LXVIII. Profanations des Eglises.

Les temples ne furent point respectés. Les uns se jetterent dans les principales Eglises; ils enleverent tout ce qui s'offrit à leur avarice. Ils briserent le grand Autel de Sainte Sophie, composé de diverses matieres précieuses, qu'ils partagerent entr'eux. Ils arracherent l'or et l'argent de la chaire, du pulpitre, des portes, ensorte qu'il fallut faire entrer des chevaux et des mulets dans le lieu saint pour les emporter. L'excès et le sacrilege furent portés si loin, que le Pape Innocent en fit ses plaintes au Marquis de Montferrat Général de l'armée Latine, quoiqu'il approuvât la prise de Constantinople comme un moyen de réussir dans la conquête de la Terre-Sainte.

LXIX. Quantité du butin.

L'Historien Nicétas a peut-être exagéré ces désordres par ressentiment contre des ennemis qui pillerent tous ses biens, et qui brûlerent sa maison, sans égard pour sa dignité de Chancelier de l'Empire,

l'Empire, mais il est du moins certain que les vainqueurs commirent de très-grands excès. Les Historiens François et Latins conviennent qu'il n'y a point d'exemple dans l'Histoire qu'on eût fait un butin si considérable en or, en argent, en vaisselles, en pierreries, en draps d'or et de soie, en fourrures et en toutes sortes de meubles précieux; et que tous les Officiers et les Soldats, de pauvres et misérables qu'ils étoient auparavant se trouverent dans l'abondance de toutes choses. Sans compter les meubles, les statues, les tableaux, les riches étoffes, et ce que la plûpart retinrent pour eux, il resta encore plus de deux cens mille marcs d'argent, dont la moitié fut distribuée aux Officiers et aux Soldats François, et l'autre aux Vénitiens : On avoit auparavant mis à part la quatrieme partie de tout le butin pour celui qui seroit élu Empereur.

ALEXIS V. An de N. S. 1204.

Pendant que les Croisés partageoient la dépouille des vaincus, Murtzufle abandonné de ses Officiers, et craignant la vengeance des ennemis, se sauva par la porte dorée avec une partie de ses troupes, et une grande partie du peuple, suivi de l'Impératrice Euphrosyne et de sa fille Eudoxie, ayant regné deux mois et seize jours. Après son départ, deux jeunes Princes, Théo-

LXX. Théodore Lascaris élu Empereur par les Grecs

ALEXIS V. An de N. S. 1204.

dore Ducas et Théodore Lascaris, dignes de la pourpre l'un et l'autre par leur valeur et leur sagesse, prétendirent à l'Empire; encouragés par leurs amis, ils allerent tous deux dans la grande Eglise, où le peuple accourut en foule. On fut long-tems sans se déterminer entr'eux; mais enfin Lascaris l'emporta par les suffrages du Clergé.

LXXI. Baudouin est nommé par les Latins.

L'élection de ce Prince n'empêcha pas les Latins d'élire un Empereur Latin, comme ils en étoient convenus avant d'entamer le siége. Cet honneur ne pouvoit regarder que les Vénitiens ou les François, mais par des raisons de politique, les premiers s'exclurent d'eux-mêmes. Ils appréhenderent qu'en nommant un Officier de leur nation pour Empereur, il ne voulut étendre sa domination sur la République; ils aimerent donc mieux choisir un François. On proposa Boniface, Marquis de Monferrat, ou Baudouin, Comte de Flandre. Il étoit à craindre que celui des deux qui ne seroit pas élu ne se retirât avec ses troupes, et n'abandonnât le reste des Croisés à la vengeance des Grecs. Pour prévenir ce malheur, on convint que celui qui seroit nommé donneroit à l'autre tout ce que l'Empire possédoit encore au-delà du Bosphore avec l'Isle de Candie, à con-

dition d'en faire hommage à l'Empereur. On choisit donc douze Electeurs, six de la part des François, et autant de celle des Vénitiens. Les premiers furent tous Ecclésiastiques : c'étoient les Evêques de Soissons, de Troyes, d'Alberstad, de Bethléem, qui avoit le titre de Légat, l'Archevêque d'Acre, et l'Abbé de Loces en Lombardie, depuis Patriarche d'Antioche. Ceux de Venise étoient les principaux Officiers de la nation. Après avoir juré sur les Evangiles qu'ils éliroient celui qu'ils jugeroient le plus digne, ils s'assemblerent dans la grande Chapelle du Palais, où Henri Dandelo Duc, ou Doge de Venise, avoit déja son logement, et là ils élurent unanimement Baudouin, Comte de Flandre et de Hainault. ALEXIS V. An de N. S. 1204.

LXXIII. Traité fait entr'eux.

On renouvella ensuite les conventions faites avant le siége, dont les principaux articles étoient que l'Empereur auroit la quatrieme partie de tout le butin avec les Palais de Blaquernes et de Bucoleon ; que les Ecclésiastiques de la nation Vénitienne auroient droit d'élire un Patriarche, et de disposer des Bénéfices de l'Eglise de Sainte Sophie ; que l'armée entiere demeureroit dans l'Empire durant un an, c'est-à-dire, jusqu'à la fin du mois de Mars 1205 ; que ceux qui voudroient s'y établir

ALEXIS V. An de N. S. 1204.

prêteroient le serment de fidélité à l'Empereur; que l'on nommeroit douze personnes pour faire le partage et la distribution des fiefs et des dignités, et pour régler les services que chaque possesseur seroit tenu de rendre à l'Empire; que les fiefs seroit héréditaires avec toutes les charges, tant aux mâles qu'aux femmes. Enfin, que le Doge de Venise ne feroit point hommage à l'Empereur pour ce que la République auroit en partage, mais seulement celui qui seroit envoyé par le Sénat à Constantinople, pour gouverner les Terres échues aux Vénitiens.

Fin du dixieme Tome.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce dixiéme Volume.

A

ADHEMAR, Evêque du Pui, chef des Croisés, 61. il meurt à Antioche, 92.
Alacasée se défigure le corps pour servir l'Empereur, 54. & *suiv.*
Alexis Comnène I, arrête le pillage à la prise de CP., 1. il en agit bien avec la famille de Botaniate détrôné, 3. il fait pénitence de la faute qu'il a commise dans la prise de CP. 3. 5. il sollicite les Princes de l'Europe contre Robert Guichard, 6. & *suiv.* il repousse les Turcs & les oblige à demander la paix, 10. il s'assure de la ville de Dyrrachium, *ibid.* il implore le secours de Henri IV, Empereur d'Allemagne, contre Robert, 6. 16. celui-ci lui donne bien de l'embarras, 15. & *suiv.* il vend les vases de l'Eglise pour les nécessités de l'Etat, & se justifie, 15. 18. & *suiv.* il remporte plusieurs victoires sur Robert, & met fin à la guerre, 24. & *s.* il récompense les Vénitiens qui l'ont secouru, 26. 27. il profite des troubles élevés parmi les Turcs, 29. 30. grande victoire qu'il remporte sur les Scythes, 37. beaux sentimens d'humanité envers les prisonniers & les conjurés, 37. 47. 49. 50. 51. 99. 136. il est effrayé de la multitude des Croisés, 63. Il dissimule & fait un traité de ligue avec eux, 66. il va pour secourir les assiégés dans Antioche, & il juge à propos de revenir sur ses pas, 88. 89. il rachete les prisonniers Chrétiens, 99. il entre en guerre avec Boemond, 101. 102. il se justifie dans les Cours étrangeres, 106. conjuration découverte, 107. il triomphe de Boemond par un traité de paix, 122. il

triomphe des Turcs, 128. 129 il travaille à la converſion des Manichéens, 130. paix glorieuſe qu'il accorde aux Turcs, 135. il fonde un Hôpital général, 137. ſa mort, ſon portrait & ſes vertus, 138. *& ſuiv.* il prêche & convertit les hérétiques, 141. 142.

Alexis II, fils de l'Empereur Manuel, ſa naiſſance, 208. il monte ſur le trône à douze ans. Idée de ſon regne & de ſon caractere, 227. il ſe paſſe en troubles & en ſéditions, 228. *& ſuiv.* il ſigne par foibleſſe l'arrêt de mort de ſa mere, 345.

Alexis III, détrône ſon propre frere & ſuſcite de nouveaux ennemis à l'Empire, 311. il diſſipe les finances pour écarter l'idée de ſon uſurpation & ſe faire des partiſans, *ibid.* perſonne ne prend part à ſa proclamation, 312. il eſt ſacré par un ſimple Prêtre gagné à force d'argent, *ibid.* il s'abandonne au faſte & au plaiſir, laiſſant le ſoin de l'État à ſa femme Euphroſine, 315. il eſt obligé de marcher contre un impoſteur, qui prenoit le nom d'Alexis, 314. 315. il achete la paix du Sultan d'Ancyre, 318. il l'achete par un autre tribut de l'Empereur d'Allemagne, 320. les Ambaſſadeurs de celui-ci ſe mocquent de ſon faſte, 319. 320. trait de ſa foibleſſe, 321. on lui rend l'Impératrice ſuſpecte, 322. *& ſuiv.* il la rélégue dans un couvent & la rappelle 324. 325. il rompt la paix avec le Sultan de Cogni pour deux chevaux, 326. il néglige de punir un géolier qui abuſoit de ſa place, 329. le peuple en eſt indigné contre lui, *ibid. & ſuiv.* il ſe met en danger de mort en voulant ſe guérir de la goute par un fer chaud, 331. divers prétendans à l'Empire, 332. honteux traité qu'il fait avec un rebelle, 333. il n'oſe ſe défendre contre les François qui l'attaquent ſur ſon trône, 341. 342. il ſe ſauve pendant la nuit, 342. ſon caractere & ſon avarice, *ibid. & ſuiv.*

Alexis IV, fils d'Iſaac l'Ange détrôné, va prier l'Empereur d'Allemagne de les rétablir, 336. 337. il eſt aſſocié à la couronne par ſon pere, 346. ſa vie diſſolue, 349. 350. ſon pere le décrie, 350. Murtzufle l'arrête, l'empriſonne & l'étrangle, 355.

Amauri, Roi de Jéruſalem, trahit l'Empereur en Egypte, 206. 207.

Andronic, coufin de l'Empereur Manuel,

mis en prison, y devient pere de l'Empereur Jean, sans que les géoliers sachent qu'il y est, 198. démarches qu'il fait pour s'emparer du trône, 228. 229. 233. 234. il fait déposer le Protosebaste, 236. il assiege CP., 237. sa perfidie, ses injustices & ses cruautés, 241 & *suiv.* il dépose le Patriarche, 245. 244. outrages qu'il fait à l'Impératrice, 244. il fait dresser son arrêt de mort, 245. il est proclamé Empereur, 246. il soutient ses fourberies par l'impiété, 247. il fait étrangler Alexis, 248. des Evêques le dispensent du serment de fidélité fait à Manuel, 249. cruautés qu'il exerce à Nicée, 250. & *suiv.* le Roi de Sicile lui déclare la guerre, 254. timidité des Généraux de l'Empereur, 257. il consulte les magiciens, 258. le peuple fait des vœux & prend les armes contre lui, 259. il est pris & assassiné., 261. 262. il avoit cependant de bonnes qualités, 262. 263.

Anne Comnène, fille de l'Empereur Alexis conspire pour faire mettre son mari Nicephore Brienne sur le trône à la place de Jean Comnene légitime successeur, 149. 150. ses talens & son histoire, 305. 306.

Anne Délassene, mere d'Alexis I, & des Comnénes. Son caractere 2. 5.

Antioche prise par les Croisés, 78. & *suiv.*

B

BAUDOUIN de Bouillon, s'établit une principauté en Asie, 76. & *suiv.* il est déclaré Roi de Jerusalem après Godefroi son frere, 99.

Baudouin I, Comte de Flandre & de Hainault, est élu Empereur de CP. 361. 362.

Bernard (Saint) prêche la seconde Croisade, 174. 175.

Boemond, fils de Robert Guichard, est battu par les Vénitiens, 12. 13. il remporte deux victoires sur Alexis II. 17. 18. il commande un corps de Croisés, 61. il prend Antioche par ruse, 84. 85. on la lui donne à titre de principauté, 91. il se déclare contre l'Empereur, 100. guerre entr'eux, 101. il perd Laodicée, 102. & *s.* il se sauve dans un cercueil, 104. ses menaces à l'Empereur, 105. il rallume la guerre, 110. & *suiv.* paix humiliante qu'il est forcé de faire avec l'Empereur, 122. & *suiv.* sa mort, 124.

Bogomiles, eſpece de Manichéens. Zele d'Alexis pour leur converſion, 141. & *ſuiv.*
Bois de la vraie Croix. Frederic Empereur, envoie le redemander à Saladin. 278.
Bolcan ſe revolte en Dalmatie contre l'Empereur, 43. 44. ce Prince lui fait grace, 51
Boniface, Marquis de Montferrat, partage l'Empire d'Orient avec Baudouin, ſous condition d'hommages, 361. 562.

C

CANABE eſt élu Empereur malgré lui, 351.
Côme, Patriarche, couronne Alexis I, pénitence qu'il impoſe à ce Prince, 4.
Comete. Superſtition qu'une Comete produit à C. P., & conjectures des Savans de la ville, 237. & *ſuiv.*
Conrad, l'Empereur, va à la ſeconde Croiſade, 175. il eſt trompé par l'Empereur Manuel, & ſes troupes ſont défaites, 183. il a recours au Roi de France, 184. il reçoit ce Prince magnifiquement à Jeruſalem, 189. il retourne en Allemagne, 191.
Conſtantin, Archevêque de Theſſalonique, eſt dépoſé parce qu'il ſe mêloit du gouvernement temporel en qualité de Miniſtre, & pour quelques crimes. 325.
Conſtantinople eſt priſe par les Vénitiens & les François Croiſés, 341. ils y mettent le feu ſans le vouloir, 351. elle eſt priſe, ſaccagée & profanée par les Croiſés, 358. & *ſuiv.*
Couronnes différentes ſelon les rangs, 2. 3.
Croiſades. Leur origine, 57. & *ſuiv.* la premiere eſt prêchée au concile de Clermont par Urbain II, 60. & *ſuiv.* promeſſes du Pape aux Croiſés, *ibid.* infidélités réciproques des Grecs & des Latins, 66. & *ſ.* 75. 76.
Occaſion de la ſeconde Croiſade, 173. & *ſ.* Louis VII, Roi de France, veut y aller, & déclare l'Abbé Suger Régent du Royaume, 176. fin & diſſolution de cette Croiſade, 191. 192.
Troiſieme Croiſade, ſon origine, 273. & *ſuiv.* la France, l'Angleterre, & l'Allemagne s'y portent, 276. 277. impôt général pour cette entrepriſe *ibid.* elle enleve Ptolemaïs à Saladin, 290. c'eſt tout ce qu'elle produiſit, 291.
Croiſés attirés par les promeſſes, & leur concours, 60. & *ſuiv.*

caractere & vues de la plupart, 62. leurs chefs, 63. brigandage de leur marche, 64. 67. 70. ils prennent plusieurs places d'Asie, & les gardent contre le traité fait avec Alexis, 75. leurs succès en Asie, 78. triste état de disette où ils sont réduits à Antioche, 85. 86. 88. & *s.* ils ont recours à l'Empereur, 86. grande victoire qu'ils remportent sur les Turcs, 70. & *suiv.* terreur de leurs armes, 110.

Ceux de la seconde Croisade arrivent en Thrace, 176. infidélités que l'Empereur Manuel leur fait, 177. 182. & *suiv.*

Cinquieme Croisade, 237. les Croisés somment l'Empereur Isaac de ses promesses, 346. ils se déterminent à passer l'hyver en Thrace & prennent sans scrupule le prix des statues & des vases sacrés, 249. ils mettent le feu à CP. en voulant brûler une mosquée, 351. le désordre qu'ils commettent souleve le peuple, *ibid.* ils attaquent l'usurpateur Murtzuffle & le chassent, 357. 358. ils prennent C. P. la pillent & profanent les temples, 358. & *suiv.* traité sur leur conquête, 362. 363. ils nomment Baudouin Empereur de CP. 361. 362.

D

DAMAS. Les Croisés l'assiegent sans succès, 190. 191.

Dixme saladine, 277.

Duras. Siége célebre de cette ville par Boemond, 111. & *suiv.*

E

EMPIRE. Triste état où il est réduit à l'avénement d'Alexis I, 5. 6.

Euphrosine, femme d'Alexis III, gouverne l'Empire, 313. son caractere odieux, *ibid.* on la rend suspecte à l'Empereur, 322. 323. elle est chassée du Palais & mise dans un couvent, 324. ses accusateurs la font rappeller, 325. elle se sauve apres la prise de C. P. par les Croisés, 364.

Eustathe, Evêque de Thessalonique, sa piété, & son savoir, 255. zéle pour son troupeau, 256.

Euthymius Zigabene, moine de C. P. ses écrits contre les Bogomiles Manichéens, 303. 304.

F

FRANCS. Peuples que l'on comprenoit sous ce nom, 31. ils donnent la victoire à

l'Empereur ſur les Turcs, *ibid.*
Fréderic, Empereur, ſoupçonné de vouloir envahir l'Empire d'Orient, 216. Manuel empêche qu'il ne ſoit couronné à Rome, 217. il fait alliance avec Iſaac l'Ange pour la troiſieme Croiſade, 278. il envoie redemander à Saladin le Bois de la vraie Croix. *ibid.* il ſe plaint à Iſaac de l'infraction du traité, 280. il le renouvelle, 282. 283. il a à ſe défendre contre les Sultans d'Icône, 284. il prend cette ville, 285. & *ſ.* il accorde la paix au Sultan, il meurt pour s'être baigné dans le Cydnus, 288.

G

GERTRUDE, belle-ſœur de Conrad Empereur d'Allemagne, eſt mariée à Manuel Comnéne qui la mépriſe. Ses vertus, 171. 172.
Godefroi de Bouillon bat & repouſſe 360000 Turcs, 75. il en coupe un par le milieu ſur ſon cheval, 82. il prend Jeruſalem & en eſt déclaré Roi, 95. & *ſuiv.* il eſt fait priſonnier, 98. il eſt racheté par l'Empereur & il meurt, 99.
Guillaume, Archevêque de Tyr, va demander du ſecours en Europe contre Saladin, 270. il réconcilie les Rois de France & d'Angleterre, & les engage à employer leurs armes pour la délivrance de la Terre-Sainte, 276.

H

HENRI VI, Empereur d'Allemagne, prétend avoir droit ſur pluſieurs villes de l'Empire de CP. 318. il demande un Tribut à Alexis III, 319. il lui eſt accordé, 320.

J

JEAN COMNENE, Empereur, s'empare du Palais, avant que ſon pere Alexis ſoit expiré, 146. Irene ſa mere, s'y oppoſe en vain, 147. il néglige les obſeques de ſon pere, *ibid.* il change tous les officiers de la couronne, 148. conjuration contre lui, 149. & *ſuiv.* victoires qu'il remporte ſur les Turcs, les Scythes & autres, 151. & *ſuiv.* ſon triomphe en rentrant à C. P. 154. ſes conquêtes en Arménie & en Syrie, 158. il diſſimule la perfidie & la conjuration de ſon frere Iſaac, 159. il n'eſt pas heureux dans une ſeconde

expédition, 161. il fait de vains efforts pour enlever Antioche aux François, 162. 163. il ſe bleſſe à la chaſſe d'une flèche empoiſonnée, 163. diſcours qu'il fait ſur le choix de ſon ſucceſſeur, 164. *& ſuiv.* il fait proclamer Manuel le plus jeune de ſes fils, 168. ſa mort & ſon caractere, 168. 169.

Jean Ducas, beau-frere de l'Empereur Alexis commande l'armée & reprend beaucoup de places ſur les Turcs, 87. 88.

Jeruſalem enlevé par le Sultan d'Egypte, à celui de Perſe, 93. précautions qu'il prend pour la garder, 94. les Croiſés en font le ſiége 94. 95. elle eſt priſe, 96.

Impoſteurs, qui aſpirent à la couronne, 12. 52. *& ſuiv.* un Sarraſin ſe tue en eſſayant de voler, 201. 202.

Invaſions de l'empire auſſi funeſtes au peuple qu'au Prince qui étoit détrôné, 1.

Iréne, femme de l'Empereur Alexis I., eſt couronnée, 2.

Iſaac, frere d'Alexis I, eſt nommé Sebaſtocrator, 2.

Iſaac, frere de Jean Comnene, conſpire contre lui, 158. 159.

Iſaac l'Ange, Empereur. Il eſt perſécuté par Andronic, & le peuple le protege, 257. *& ſuiv.* il monte ſur le trône, 264. il défait les Siciliens & inſulte leurs chefs, 265. 266. il bat les Myſiens & les Valaches révoltés, 267. 268. foibleſſe de ſa conduite contre la révolte d'Uranas, 270. il fait alliance avec l'Empereur Fréderic pour la troiſieme Croiſade, 278. ſes officiers refuſent des vivres aux Croiſés & le trompent par de faux rapports, 279. *& ſuiv.* funeſte expédition qu'il fait contre les Valaches, 293. 294. il veut perſuader qu'il a remporté la victoire, 294. il apprend à des oiſeaux à le dire, *ibid.* nouveaux traits de ſon oſtentation, 295. il ajoute foi aux devins, 296. il repouſſe les incurſions des Valaches, 297. inſultes qu'ils lui font, 298. on lui annonce ſes malheurs, 299. ſa lâcheté & ſa mort, 300. ſes mauvaiſes qualités, *ibid.* *& ſuiv.*

Iſaac l'Ange envoie ſon fils Alexis ſolliciter les Latins de le remettre ſur le trône, 337. il eſt rétabli, 345. il aſſocie ſon fils à l'Empire, 346. il ratifie les promeſſes faites aux Croiſés, *ibid.* il reconnoît le Pape pour le chef de l'Egliſe univerſelle, & il renonce au ſchiſme, 347. il eſt embarraſſé ſur les pro-

meſſes d'argent & de troupes, *ibid.* ſes ſuperſtitions le rendent mépriſable, 350. il meurt de douleur, 351.
Juifs de Cologne & de Mayence tués par les Croiſés, 64.

L

LASCARIS (Theodore) eſt nommé Empereur de CP. par le peuple, 361.
Leon l'impoſteur ſe dit fils de l'Empereur, & aſpire à la couronne. Son hiſtoire, 52. & *ſ.*
Louis VII, va à la ſeconde Croiſade, & nomme l'Abbé Suger Régent du Royaume, 176. il eſt reçu magnifiquement à C. P., 179. 180. il refuſe de s'emparer de la ville, comme l'Evêque de Langres le lui conſeilloit, 181. 182. il gagne une grande bataille ſur les Turcs, 184. 185. une partie de ſon armée eſt taillée en pieces, 186. il pardonne à l'officier qui en eſt la cauſe, *ibid.* il arrive à Antioche, 187. il entre en triomphe à Jeruſalem, 188. 189. il aſſiege Damas inutilement, trompé par les Grecs Syriens, 190. 191. il revient en France, 191.

M

MANICHÉENS. L'Empereur Alexis travaille à leur converſion, 130. 131. ils ſe défendent par les armes & ils ſont vaincus, 131.
Manuel Comnène, Empereur, reconnu & ſacré à CP. 170. ſuccès de ſes premieres armes, 171. il épouſe Gertrude, la mépriſe & entretient ſa niece, 171. 172. de prodigue il devient avare, 173. ſes infidélités envers les troupes de la ſeconde Croiſade, 177. cruauté de ſes ſoldats ſur un parent de l'Empereur Conrad, 178. Manuel anime les Turcs contre les Croiſés, 182. & *ſ.* 187. 190. 191. il reprend Corfou que Roger de Sicile lui avoit enlevé, 194. il réduit les Serviens, 195. enſuite les Hongrois, 197. 205. il eſt reçu magnifiquement à Antioche. 199. il y épouſe la fille de Raimond, *ibid.* le Sultan de Conieh vient lui demander la paix, 200. conduite que l'Empereur tient à ſon égard, 201. 203. il porte la guerre en Egypte, 205. il y échoue par la trahiſon d'Amaury, Roi de Jeruſalem, 206. 207. il étudie le ſort de ſon fils dans les aſtres, 208. il reprend la guerre contre les Turcs & refuſe la la paix, 209. defaite de ſon armée, 210. 211. triſte extrémité où il ſe trouve, 212. & *ſuiv.* il remporte ſur eux une

grande victoire, 215. 216. il en informe l'Empereur Frédéric par une lettre écrite en lettres d'or, 216. dessein qu'il avoit en cela, *ibid.* il tombe malade, prend l'habit de moine pour expier ses fautes & meurt, 218. ses disputes & ses erreurs sur la religion, 220. *& suiv.* son regne, 224. *& suiv.*

Marie. Tante d'Alexis I, forme une conjuration pour s'emparer de l'autorité, 229. 230. elle se réfugie dans une Eglise de Sainte Sophie & y occasionne un grand combat, 230. *& suiv.* elle souleve Andronic, 223. 234.

Murtzufle irrite les esprits à CP. contre les Croisés, 352. il arrête l'Empereur Alexis, 353. 354. il le fait empoisonner plusieurs fois, & enfin l'étrangle pour s'en défaire plus vîte, 355. il s'empare du trône. Son caractere, *ibid.* & 356. les Croisés le mettent en fuite avec son armée, 457.

N

NICÉE. Siége & prise de cette ville par les Croisés, 68. 73.

Nicéphore Brienne. Son histoire de CP. 73.

Nicéphore Diogene conspire contre Alexis, 45 49. l'Empereur lui fait crever les yeux, 50.

Nicéphore Mélissène Général d'Alexis I., 2. il est nommé César, *ibid.*

P

PHILIPPE AUGUSTE Roi de France, s'engage à la troisieme Croisade, 276. il tombe malade en Orient, après la prise de Ptolemaïs, & revient en France, 290. 291.

Philippe, Empereur d'Allemagne engage les Croisés à rétablir Isaac l'Ange, 357.

Pierre l'Hermite va visiter les lieux saints, 58. il est pénétré de leur état, *ibid.* il en rend compte au Pape Urbain II, 59. il commande un corps de 90000 Croisés, 65. il se décourage & veut abandonner le camp, 81. il exhorte les Croisés devant Jerusalem, 95.

Possédés prétendus, qui crient que Dieu ne les délivrera que par la ruine des Romains, 268. ils occasionnent la révolte des Mysiens & des Valaches, *ibid.*

R

RAIMOND, Prince d'Antioche, veut faire la loi à Louis VII. 188. il donne sa fille

en mariage à l'Empereur Manuel, 199.
Richard, Roi d'Angleterre, surnommé le *Cœur de Lion*, va à la troisieme Croisade, 289. il prend l'Isle de Chypre, 290. il s'en fait déclarer Roi, *ibid.* il enleve Ptolemaïs avec d'autres places à Saladin & fait une treve avec lui, 290. 291. il retourne en Angleterre, *ibid.*
Robert Guichard passe en Epire, 11. il assiege Dyrrachium, *ibid.* sous prétexte de rétablir Michel Ducas, il veut mettre un moine sur le trône, 12. son fils Boemond est vaincu par les Vénitiens, 13. il feint de demander la paix, 14. il reprend courage & donne bien de l'embarras à Alexis, *ibid. & suiv.* il chasse Henri IV, de la Lombardie, 17. il est défait par les Vénitiens & sa mort met fin à la guerre, 26. 27.
Roger, Roi de Sicile, va déclarer la guerre à l'Empereur Manuel, & fait de grands progrès en Grece, 192. il perd l'Isle de Corfou par sa faute, 194. il envoie insulter Manuel à Constantinople, 196. ravages que les Siciliens font à Thessalonique & aux environs, 254. 255. ils sont défait par Uranas, 264. *& suiv.*

S

SALADIN, Sultan d'Egypte, étend ses conquêtes jusqu'au Tigre, 273. il envahit la Terre-Sainte, 275. Fréderic lui envoie redemander le Bois de la vraie Croix, 275.
Siméon, Patriarche de Jerusalem, expose à Pierre l'Hermite l'état des Chrétiens d'Orient & des lieux saints, 58. il en envoie un mémoire au Pape, 59.
Suger, Abbé de Saint Denys, est nommé Régent du Royaume par Louis VII, pendant la seconde Croisade, 176.

T

TANCREDE cede Tarse à Baudouin, 77. lui seul releve le courage des Croisés, 81. il prétend succéder à Boemond, son cousin, dans la Principauté d'Antioche, & ses dépendances, 124.
Thessalonique. Prise & désolation de cette ville par les Siciliens, 254. *& suiv.*
Titres créés par Alexis I, 2. 3.
Turcs. Ils établissent le siege de leur puissance à Nicée, 10. ils sont battus & demandent

la paix à Alexis I, *ibid.* troubles parmi eux, 27. *& ſuiv.* Alexis en profite, 29. 30. meurtres parmi les Grands de la couronne, 35. 36 ils ſont aſſiégés dans Nicée par les Croiſés, 69. 73. valeur qu'ils montrent devant Antioche, 78. 79. ils ravagent l'Aſie, 127. 128. 132. Alexis en défait une partie, 128. ils jouent une farce pour ſe moquer de la goutte d'Alexis, 132. ils fuyent à ſon arrivée, 133. leur maniere de combattre, 134. ils demandent la paix, 135. le Sultan d'Ancyre protege un impoſteur qui prend le nom d'Alexis, 314. il aſſiege la ville de Diadibre & ne ſe retire qu'à force d'argent, 317. 318. Caïcosroes, Sultan de Cogni, prend les armes contre l'Empereur, 326. 327. il eſt lui-même chaſſé de Cogni, & ſe refugie à C. P. 327. 328.

Tzacas Turc. Ses invaſions, 38. *& ſuiv.* Delaſſene lui enleve ſes conquêtes, 41. il eſt aſſaſſiné par le Sultan, 43.

V

VALACHES. Incurſion de ces peuples ſur les terres de l'Empire, 315. la mort de leur chef les fait rentrer dans l'obéiſſance, 316 une nouvelle incurſion eſt reprimée par le Roi de Ruſſie, 328.

Vaſes ſacrés vendus par Alexis I, pour les beſoins de l'Etat, 15. 16. murmure à ce ſujet, 18. *& ſuiv.*

Venitiens auxiliaires de l'Empereur Manuel, ſe battent avec ſes ſoldats & l'inſultent, 193. 194.

Venitiens s'emparent des murailles de C. P. 341. ils renoncent à l'Empire de C. P. 361. ils ne veulent que le droit de nommer aux bénéfices de Ste. Sophie, 363.

Villehardouin (le Maréchal de) va rappeller à l'Empereur Iſaac les promeſſes de ſon fils, 346.

Uranas, Général de l'Empire, penſe à monter ſur le trône, 266. ſa défaite & ſa mort, 271.

Urbain II, Pape prêche la premiere Croiſade au concile de Clermont. Promeſſes qu'il fait pour y engager, 67. *& ſuiv.*

Fin de la Table des Matieres du Tome dixieme.

(19245 Biblioteca Nazionale Napoli

BIBLIOTECA